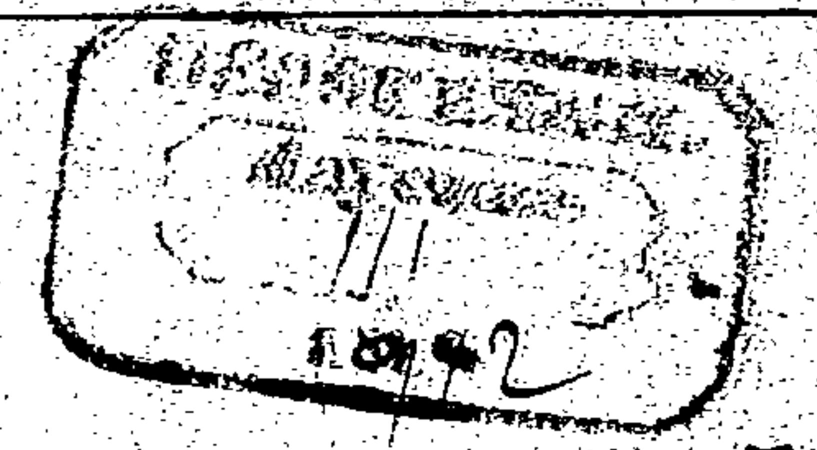
18e Année — N° 1 40 centimes le numéro Janvier 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année. — N° 1 Janvier 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le Journal paraît le 20 de chaque mois.



Le " PROGRÈS SPIRITE "

A ses Abonnés, Lecteurs et Correspondants

VŒUX DE BONNE ANNÉE



PRÉVOYANCE DIVINE ET SOLIDARITÉ UNIVERSELLE

Quand des maux trop cruels doivent nous être infligés, dans l'avenir, par la Destinée ; quand nous devons rencontrer ultérieurement, sur la route de la vie, des obstacles d'une telle nature qu'ils ébranleront fatalement notre foi en déchirant notre cœur, notre intuition des choses à venir, parfois si impérieusement vraie, semble nous faire tout à coup défaut. Disons mieux et parlons franc : cette intuition existe toujours ; elle nous indique les dangers qui nous menacent, les maux qui, sûrement, nous atteindront. Mais elle est alors combattue, voilée, mise en échec, si nous sommes médiums écrivains, par de tendres communications du monde invisible nous faisant prévoir le contraire de ce que nous craignons, nous persuadant que ces maux dont nous redoutons la venue et la violence nous seront épargnés. Il y a alors presque conflit entre notre intime conviction personnelle et l'intuition qui nous vient des Esprits. Mais comme celle-ci est généralement vraie, nous faisons taire nos alarmes, nous forçons notre propre intuition à se replier, vaincue, alors qu'elle proteste encore. Et cependant, c'est elle qui avait raison : les maux qu'elle a pressentis se réaliseront dans un temps donné.

Pourquoi, dès lors, les Esprits ont-ils cru devoir combattre notre propre intuition, qu'ils savaient juste ? Parce qu'ils mesurent nos afflictions à nos forces, et qu'ils savaient bien que, prévenus à l'avance, longtemps à l'avance, d'une catastrophe inévitable, notre vie en eût été inutilement empoisonnée, et que nous n'aurions pas le courage moral et la force physique nécessaires pour résister à cette longue épreuve.

Quand les maux qui doivent nous frapper intéressent notre cœur et doivent lui porter de si rudes coups qu'il en saignera toujours, n'est-il pas sage, en effet, de ne pas nous laisser voir, dans l'avenir, l'affreux malheur dont nous sommes menacés ? N'est-ce pas pour la même raison que nous sommes rarement prévenus, longtemps à l'avance, de la limite extrême qui marquera la fin de notre étape terrestre ?

Il n'en est pas moins vrai que ce sont là de pénibles heures et de sévères leçons pour notre âme. Elle a senti, malgré tout, elle n'a pu s'empêcher de sentir qu'elle allait au-devant de dangers redoutables, d'une catastrophe certaine ; toutefois, confiante en ses guides, qui l'ont toujours sagement et sûrement conduite à travers obstacles et périls, elle s'est efforcée de ne plus croire aux épreuves qui l'attendaient, aux amertumes qui devaient l'abreuver, aux larmes qu'elle devait répandre.

Hélas ! quand l'heure a sonné de l'épreuve tant redoutée mais que nous

avions conservé l'espoir, la chère illusion de pouvoir encore éviter ; quand la catastrophe s'est abattue sur nous, irrémédiable, atrocement cruelle, il a bien fallu nous rendre à l'évidence, acquérir la terrible et troublante certitude que notre intuition personnelle, intime et profonde était juste, et que nos guides de l'Au-delà l'avaient atténuée, tamisée, voilée, pour l'empêcher de désoler notre âme par avance, d'y produire longuement ses désastreux et peut-être irréparables effets.

Pendant un certain temps, nous nous sommes enveloppés alors d'un muet désespoir, reprochant intérieurement à nos amis de l'espace de ne pas nous avoir renseignés sur l'issue fatale que nous redoutions, dont nous avions, à certaines heures, la perception nette, incisive. Nous n'avons pas compris qu'on ait pu nous annoncer un bien impossible quand c'était un mal cruel qui devait nous atteindre.

Pauvres humains aux yeux bandés par l'ignorance des lois secrètes de la vie, des inéluctables arrêts de la Destinée, nous ne savons pas voir, nous nous refusons à admettre que les secours dont nous nous plaignons ne nous furent donnés que pour nous empêcher de défaillir moralement, de sombrer à tout jamais peut-être dans les menaces préventives et trop prolongées d'un sort rigoureux qui se préparait à nous affliger immensément.

***

Ces communications, qui nous ont tant secourus d'abord, tant affligés ensuite, ne sont-elles pas, contrairement à notre impression première à l'heure de la catastrophe, une nouvelle manifestation de la Prévoyance divine et de la Solidarité universelle ?

De la Prévoyance divine : car la souveraine Sagesse n'a pas voulu que nous tombions par avance dans les sombres abîmes du désespoir en creusant longuement, dans notre pensée et dans notre cœur, une souffrance impitoyable à échéance encore lointaine : et nous avons gardé un espoir réconfortant sans lequel nous n'eussions peut-être pas eu le courage d'affronter les luttes si cruelles de la vie.

De la Solidarité universelle : car les Esprits chargés de l'éducation de notre âme et de notre conscience ont obéi à la Sagesse divine en nous voilant les maux affreux dont nous devions, plus tard, assumer la redoutable charge morale.

Cette Prévoyance divine, cette Solidarité qui nous lie à nos frères de l'espace, n'éclatent-elles point à chaque pas que nous faisons en ce monde des effets, où nous sommes si souvent obligés de remonter aux causes profondes de la vie et de la destinée, et jusqu'à la Cause initiale, pour nous expliquer le mystère des lois qui nous régissent, l'équilibre universel des biens et des maux, de la matière et de l'esprit, des forces et des lois ?

La Prévoyance divine est visible, même dans le mal qui nous atteint. Quand nous sommes près de fléchir moralement sous le poids d'une grande douleur, qu'arrive-t-il parfois ? Une autre souffrance, moins forte que la première, mais absorbante quand même, demandant nos réflexions et nos efforts pour repousser un danger matériel certain, cette souffrance, d'un autre ordre, vient faire contrepoids à la première ; elle nous aide à la supporter en ne nous laissant pas tout entiers sous le coup de la première épreuve.

Et cet équilibre se maintient parce que les deux souffrances continuent à rivaliser dans notre cœur diversement déchiré.

Singulière prévoyance, me direz-vous, que celle qui atténue le mal par le mal même !

C'en est une cependant. Et si la Providence n'avait pas prévu ce résultat, si elle ne l'avait préparé avec une admirable sagesse, que nous ne comprenons pas toujours, comment aurions-nous pu résister au mal unique, mais profond et inguérissable, qu'il nous aurait alors fallu subir dans toute son intensité ?

Nous devons donc remercier Dieu de cette double charge morale, et reconnaître comme un bienfait cette homéopathie de la douleur.

***

Mais il n'y a pas que dans le mal que nous pouvons étudier la loi de la prévoyance divine. Que de fois ne nous est-il pas arrivé, au moment précis où une de nos épreuves matérielles touchait à son point culminant, de voir tout à coup surgir des circonstances une aide imprévue, qui fut longuement et savamment préparée par les Esprits, nos guides, et qui reste une preuve indéniable — parfois réellement extraordinaire — non seulement de la sagesse et de la bonté divines, mais encore de la fraternité agissante des hôtes de l'espace, de l'étroite solidarité qui nous lie à nos amis d'outre-tombe !

Et quand une bonne inspiration détourne notre pensée du mal, faisant éclore en nous des sentiments de justice et des rêves

pleins d'espérance; quand une autre intuition bienfaisante nous empêche de tomber dans les embûches que les méchants ont tendues sous nos pas, n'est-ce pas, là encore, une preuve de la prévoyance divine, de la bonté des chers êtres spirituels qui veillent constamment sur nous ?

De ces faits résultant de la prescience divine et de la solidarité qui existe entre nous et nos aimés disparus, la vie terrestre en est semée, et nous n'avons qu'à faire appel à notre souvenir pour les voir se lever en foule dans notre pensée, attestant que l'homme n'est jamais abandonné ici-bas — malgré les pires destins — de l'Intelligence souveraine et des Etres supérieurs qui préparent ou appliquent les lois des mondes et des âmes.

Et cela suffit pour que nous puissions nous reposer, en toute sécurité, sur ces lois protectrices, qui dirigent l'homme, à travers tant de travaux, de combats et de douleurs, vers le but suprême de son perfectionnement. Cela suffit pour que nous puissions bénir la main qui nous frappe, accepter la souffrance éducatrice à qui nous devons, en grande partie, notre avancement moral.

O Conscience humaine ! sombre abîme, éclaire-toi du rayon suprême de la justice et de l'amour !

O cœur humain ! pauvre cœur si souvent meurtri, et parfois saignant, palpitant, désespéré, ranime-toi sous la rosée céleste de la consolation et de l'espérance. Dieu est. Les Esprits sont. Tu retrouveras les êtres adorés que tu as perdus en ce monde, et tes souffrances auront enfin leur terme. Ton bonheur s'épanouira un jour dans toute la clarté du ciel. Homme ! marche donc vers ton but sans défaillance morale; arrache l'épine entrée trop profondément dans ton cœur, chasse autant que possible l'ombre de ta pensée, et crois plus que jamais, malgré les luttes, les obstacles, les périls, les douleurs d'ici-bas, crois à l'éternelle Sagesse et à l'infinie Bonté qui président aux destins du monde !

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

Appel à nos frères en détresse

« Quelquefois vous vous fâchez contre les théories absurdes des matérialistes. Voyez quelle est votre faute ! Ils s'imaginent vous être supérieurs, parce que, hélas ! ils sont nombreux. On pourrait déjà leur dire : Est-ce parce que vous êtes en plus grand nombre, que vous devez être dans la vérité? Si des malfaiteurs vous égorgeaient au coin d'un bois, la justice leur devrait-elle donner raison, parce qu'ils étaient cinq contre un ? Matérialistes, votre seule force consiste en l'appui que vous vous donnez les uns aux autres. Tous réunis, vous formez un faisceau qui est en apparence solide ; mais que l'on vous prenne chacun en particulier: sans soutien, vous vacillerez, et finalement vous tomberez. De cet appui imaginaire est venu dans votre âme (quoique vous teniez absolument à ne pas en avoir, je dois pourtant convenir que vous pensez) une confiance sans bornes en vous-mêmes. Vous tranchez en une minute ce que les hommes ont eu tant de mal à ébaucher en des milliers d'années. Une fois votre exploit accompli, vous en avez retiré un orgueil incommensurable. Et dès lors, vous avez agité le monde du remous de vos passions. Sans Dieu, sans foi, sans boussole, vous avez lancé votre esquif dans le tourbillon terrestre. Jusqu'à présent, il n'a pas sombré, mais cela n'aura qu'un temps. Beaucoup d'entre vous ont péri dans la traversée, et sont allés rendre compte au tribunal céleste de leurs principes méprisants. Votre heure sonnera bientôt. Vous avez encore le temps de vous racheter; un seul effort suffit. Détachez-vous des chaînes qui vous retiennent à vos amis, et venez vers nos correspondants terrestres: ils vous accueilleront avec bienveillance et vous enseigneront la vérité. Nul b'âme pour votre passé ne ravivera en vous le souvenir de la mauvaise heure, et peut-être aurons-nous la joie de voir que vous marcherez au premier rang, avec autant d'ardeur que les plus ardents des nôtres. Nous ne vous disons pas : abjurez votre foi, car vous n'en avez point; nous ne vous commandons pas de rejeter au loin votre bannière, pour prendre la nôtre. Nous vous supplions seulement de nous laisser mettre celle-ci en vos mains vides.

« Et remarquez encore combien votre contenance est ridicule auprès de nous. Nous vous entendons dire à chaque instant : « Voilà ce que c'est que la vie : avant, rien ; pendant, tout ; après, néant. » Et vous prononcez ces paroles tandis que nous sommes à vos côtés ! Si vous êtes traités d'esprits forts par quelques-uns des vôtres, vous êtes qualifiés de fats et d'ignorants par un bien plus grand nombre de désincarnés, dont beaucoup rient de vous ;

mais non pas tous, vous en avez la preuve, car nous déplorons l'état de votre âme et de votre conscience, et nous venons vous exhorter à venir à nous, à ne pas vous laisser entraîner dans le courant fatal.

« Un jour ou l'autre, vous devrez vous dépouiller de votre immense amour de vous-mêmes ; il vous faudra subir le vieil adage : « Malheur aux vaincus ! » Répondez donc à notre appel, tandis qu'il en est temps. Epargnez-vous la honte et le châtiment, et souvenez-vous de ces paroles : « Tout est périssable, hormis la vertu. »

« *Un écrivain.* »

(19 septembre 1889).

∴

L'auteur invisible de cette page éloquente adresse aux matérialistes de fines railleries et de bonnes leçons. C'est que le matérialisme est de sa nature destructeur des plus nobles sentiments et qu'il conduit fatalement les sociétés à leur ruine. « L'insanité persistante de ses défenseurs, dit Lachâtre, est un phénomène curieux, qu'on ne peut expliquer que par la privation ou l'atrophie d'un ou de plusieurs sens psychologiques. »

Le matérialisme a été combattu de tout temps par les philosophes du caractère le plus élevé, par Platon et son école, par Cicéron, par Descartes, Bossuet, Jean-Jacques Rousseau, Jouffroy, etc. Il semble arrivé, à notre époque, à son apogée : il sera réservé au spiritualisme expérimental de lui porter les derniers coups.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Immortalité. Survivance personnelle

Nombre de philosophes reconnaissent l'immortalité du principe pensant, mais ils nient que l'identité se conserve, que la conscience, la mémoire du passé, survive à la destruction du corps : tels sont, entre autres, Spinoza, Pierre Leroux, Hégel et notamment son disciple Strauss.

Il est sans intérêt pour notre esprit de savoir s'il est en nous un principe qui résiste à la mort : si ce n'est plus le même être, si aucun souvenir ne le rattache au passé, si notre personne, notre *moi* s'anéantit, encore une fois que nous importe ? C'est l'être avec conscience, avec mémoire, que nous désirons retrouver ; le reste nous est de peu.

Jules Simon, dans son beau livre *du Devoir*, a écrit sur cette question de magnifiques pages, qu'à l'exemple de Pezzani (1) nous allons citer en les abrégeant. Elles répondent d'une manière victorieuse aux sophismes de ceux qui regardent la vie future comme une chimère, ou qui nient tout au moins la persistance de la personnalité :

« Qui osera dire que l'absolu, que la perfection ne soit pas, ou que le monde lui-même soit la perfection exacte ? Nous qui la connaissons, nous devons lui appartenir. Quand les vers s'empareront de notre corps, notre âme s'élancera vers ce Dieu qu'elle a entrevu, qu'elle a rêvé, dont elle a démontré l'existence, par lequel elle a pensé, par lequel elle a aimé ; vers ce Dieu qui remplit notre vie de lui-même, et qui ne nous a pas donné la pensée et l'amour pour que nous rendions ces trésors à la pourriture et au néant. O Pascal ! l'univers ne peut m'écraser. Qu'il broie mon corps, mais mon âme lui échappe.

« Il faut sonder la bonté de Dieu pour un moment ; il faut s'y perdre. Se peut-il que Dieu soit, et que le malheur et l'injustice soient ? Si je dois finir avec mon corps, pourquoi Dieu m'a-t-il fait libre ? Pourquoi s'est-il révélé à moi dans ma raison ? Pourquoi m'a-t-il donné un cœur que nul amour humain ne peut assouvir ? Cette puissance, cette pensée, ce cœur, m'ont-ils été donnés pour mon désespoir ? Hélas ! qu'est-ce donc que cette vie ? une suite de déceptions amères, des amours purs qu'on trahit, des enthousiasmes dont nous rions le lendemain, des luttes qui nous épuisent, des désespoirs qui nous tordent le cœur, des séparations qui nous frappent dans nos sentiments les plus chers et les plus sacrés. Voilà la vie, si nous devons périr, et voilà la Providence !

« Périr ! eh quoi ! n'avez-vous jamais vu la justice avoir le dessous dans ce monde ? Le crime n'a-t-il jamais triomphé ? N'y a-t-il pas des criminels qui sont morts au milieu de leurs succès, dans l'enivrement de leurs voluptés impies ? Socrate n'a-t-il pas bu la ciguë ? L'histoire elle-même est elle impartiale ? La postérité, cette ombre que le juste invoque, entendra-t-elle son dernier cri ? Qui soutiendra la pensée qu'un innocent puisse mourir dans l'opprobre et dans les supplices, et que cette pauvre âme ne soit pas reçue dans le sein de Dieu ?

(1) André Pezzani. *La Pluralité des existences de l'Ame.*

« O dernier mot de la science humaine, ô sainte croyance, ô douce espérance! pourrait-on, sans vous, le supporter? Une chaîne indissoluble unit ensemble la liberté, la loi morale, l'immortalité de l'âme et la Providence divine. Pas un de ces dogmes qui puisse périr sans entraîner la ruine des autres. Nous les embrassons tous dans notre foi et dans notre amour. Il n'y a plus de place au doute dans une âme honnête profondément convaincue de son immortalité. La douleur et la mort perdent leur aiguillon. quand nous fixons les yeux sur cet avenir sans nuage. Jouons notre rôle de bonne grâce et n'accusons pas la Providence pour des infortunes prétendues que nous déposerons avec le masque. Est-ce donc notre âme qui souffre et qui meurt ? Non, non, c'est l'homme extérieur, le personnage. Notre vie à nous est avec Dieu. Il n'y a de pensée réelle, substantielle, que dans l'Eternel. Il n'y a d'action véritable que l'accomplissement du devoir. Le devoir seul est vrai ; le mal n'est rien. Homme, de quoi te plains-tu ? De la lutte ? C'est la condition de la victoire. D'une injustice ? Qu'est cela pour un immortel ? De la mort ? C'est la délivrance. »

JULES SIMON.

CONFÉRENCE DE M. GABRIEL DELANNE
à la Salle d'Études Psychiques de Nice

Le 15 novembre 1911.

La Société d'Etudes Psychiques a inauguré la série de ses travaux, le 15 novembre, par une conférence de M. Gabriel Delanne. L'éminent et dévoué propagateur des idées spiritualistes a vu se presser pour l'entendre un nombreux auditoire, heureux de lui apporter sa sympathique admiration.

Après quelques mots sur le Psychisme et ses phénomènes, but de la réunion, l'orateur, rappelant ce besoin naturel à l'homme de rechercher ce qui l'élève au-dessus de la matière, cette soif de savoir qui répond à une prescience des grandes Lois de ses destins, arrive rapidement au grand mouvement spirite qui a donné l'essor à la pensée des peuples endormis dans l'indifférence où les religions les plongeaient.

M. Gabriel Delanne redit les débuts du Spiritisme : les coups frappés dans une muraille attirant l'attention, décelant une force étrangère se manifestant en dehors des lois connues. Force que la science veut expliquer par le jeu des fluides émanés de certaines personnes, conscientes ou inconscientes, et qu'elle classe aussitôt parmi les phénomènes du système nerveux.

Mais ces coups révèlent une intelligence, car ils obéissent à des ordres, ils répondent à des questions... Et si les savants persistent à prétendre que le fluide imprime aux mains appuyées sur les tables, les mouvements qu'elles répètent, on s'éloignera de ces tables, on évitera tout contact. Et ces tables se mobiliseront toutes seules, en présence des médiums ; elles s'élèveront au-dessus du sol ; des objets très lourds se déplaceront, hors du contact des personnes présentes.

M. Delanne note, en passant, l'hostilité de la science, parti pris qui réserve toute l'importance des faits en les entourant d'un contrôle étroit dont la Vérité ne sort que plus pure. Les manifestations se reproduisent malgré les obstacles, en vertu de lois encore obscures, ou insuffisamment connues, mais tangibles, indéniables.

Le Dr Lebon, raconte le conférencier, avait offert généreusement 500 francs à celui qui lui montrerait des objets se mouvant sans contact. Il avait fixé un délai pour le temps des expériences, qui échouèrent. Quelques jours après l'expiration de ce délai, un des expérimentateurs les plus favorisés — M. Ochorowitz — arrive à Paris.

Ayant eu connaissance de l'offre de M. Lebon, il va lui proposer de lui montrer le phénomène qu'il a désiré voir. M. Lebon se contente de lui répondre : « Que ça ne l'intéresse plus... »

Lombroso ne se déroba point derrière une fin de non-recevoir. Savant éminent, et resté sceptique vis-à-vis de faits insuffisamment étudiés, il rougit de les condamner sans un plus profond examen.

Son heure était venue.

Prédisposé par de remarquables travaux, poussés avec la maîtrise et l'art que l'on sait, il apporta la même scrupuleuse conscience à l'analyse des manifestations dites spirites. Il vit Eusappia Paladino, et fut convaincu de la réalité d'une force étrangère au médium ou aux assistants, et de la présence d'une entité distincte, nettement affirmée.

L'orateur nous retrace les faits connus prouvant l'existence de l'âme dans l'au-delà, et sa survivance comme entité.

Les expériences de Victor Hugo à Jersey, avec Vacquerie et Mme de Girardin : Molière se présentant, et dictant, sur la demande du poète, des vers reconnaissa-

bles, marqués au sceau de son génie ; André Chénier, de même, prié de terminer une de ses nombreuses pièces laissées inachevées, compléta, au moyen de la table et de l'alphabet, des strophes de même facture que celles commencées par lui.

Hugo n'était pas à la table, et avait déclaré préalablement ne pas savoir improviser. Aucune supercherie n'était possible.

Les expériences récentes et toujours poursuivies, par la photographie, prouvent d'une façon formelle, la présence des invisibles, errant autour de nous, dans l'atmosphère qui nous enveloppe. Ces êtres ont impressionné des plaques sensibles, et de ce qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de reproduire à volonté le phénomène, sans le secours d'un médium, il ne s'ensuit pas qu'il ne s'est pas produit, et qu'on n'arrive un jour ou l'autre au but ardemment poursuivi (1).

Toutes les sciences à leurs débuts, toutes les découvertes qui ont changé la face du monde ont dû se frayer un chemin dans les routines de l'erreur, et lutter contre l'incrédulité ou la mauvaise foi. Sans Galvani, appelé ironiquement : « le maître à danser des grenouilles », nous n'aurions peut-être pas encore le télégraphe, le téléphone, la télégraphie sans fil... Les savants, que sa découverte a suscités, ont marché à pas de géants, dans la voie tracée par lui, et ces grandes choses sont venues de ce petit fait... mais observé par le génie !

Pourtant l'électricité est dans tout — elle nous enveloppe — mais il fallait la capter et la diriger.

Le spiritisme a donné assez de gages pour qu'on puisse prévoir le jour peu éloigné où tous devront se rendre à la Vérité qui éclatera à tous les yeux. Tous les peuples l'ont pressentie. L'homme en porte la connaissance au fond de son être, prête à surgir dès qu'un fait s'impose à sa réflexion.

Et d'où viendraient alors ces traditions léguées par l'histoire des peuples et des religions, que des sceptiques ignorants s'efforcent d'attribuer à la légende ou à des symboles ?

(1) Le Maître infatigable, et l'éminent semeur d'idées qui attache son nom à la gloire de cette recherche — Emmanuel Vauchez — a fondé une souscription, pour l'offre d'un prix important au savant qui trouvera la faculté d'obtenir, sans le secours du médium, les épreuves de la photographie transcendantale, — qui a déjà donné de si beaux résultats. La souscription a réuni plus de 50.000 francs.

Note de l'auteur de l'article.

Ces phénomènes psychiques sont corroborés de nos jours par la science ; ils se reproduisent avec une persistance révélatrice et convaincante.

Lorsque Moïse descendit du Sinaï porteur des Tables de la Loi, gravées là-haut par le Seigneur, que la pythonisse d'Endor évoqua pour Saül l'ombre de Samuel.... que Platon parle de son démon, que Jeanne d'Arc entend des voix qui la poussent vers les batailles, suspecterez-vous la sincérité, la clairvoyance de Moïse, Platon, Jeanne d'Arc et Saül ?...

Non, n'est-ce pas ? et que furent ces manifestations étranges dont les récits sont venus jusqu'à nous, sinon : l'écriture directe, bien connue aujourd'hui, les apparitions, si souvent constatées, les Esprits familiers, les Voix avertisseuses ?

Tout s'explique par l'existence d'Etres dans l'au-delà, dont la mort nous ouvre les portes. Tous nous sommes appelés à recueillir ces preuves et à acquérir cette certitude. Tous, en persévérant avec patience et foi, nous pourrons obtenir les témoignages de cette vérité consolante. Il faut la chercher, la solliciter et l'attendre.

Et elle nous sera donnée.

L'âme existe, l'âme survit.

C'est là la grande explication aux inégalités apparentes de la Vie, passagère comme l'éclair dans l'éternité du temps.

L'épreuve façonne l'homme, l'arrache à la matière où son destin veut qu'il soit emprisonné, le rend apte à s'élever ; et c'est pourquoi celui qui pense ne peut pas la maudire !

Il en comprend l'utilité et le bienfait.

T. Larrieu.

SOCIÉTÉ SPIRITE POUR L'ŒUVRE DE LA CRECHE

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 22 octobre 1911

Une assistance bien nombreuse et bien sympathique est réunie au local de la Crèche, Place de la Croix-Rousse, 8, à Lyon.

La séance s'ouvre à 3 heures et après quelques paroles par lesquelles Mlle Dayt remercie l'assistance de sa présence, elle lui explique la cause du retard apporté à cette séance, cause que fait connaître le rapport annuel dont un exemplaire est remis à chacun.

Mlle Monin donne ensuite lecture des

quelques lignes par lesquelles Mlle Dayt parle de Mme Stephen, la chère disparue qui, aujourd'hui, ne préside pas matériellement notre Assemblée, mais y assiste en pensée et soutient les cœurs aimants et les esprits droits qui s'inspirent de ses efforts en faveur des œuvres d'amour et de foi auxquelles elle se donnait avec tant d'ardeur, et auxquelles, eux, veulent donner leur concours.

Sur les instances de Mlle Dayt, M. Bouvier, président de la Fédération des spiritualistes modernes, et un dévoué soutien de la Crèche spirite, parle en quelques termes bien touchants des bienfaits que la Crèche répand autour d'elle ! Il s'attache à parler de la sollicitude que réclament les petits bébés et du tendre dévouement dont ils sont l'objet de la part des trois mamans de la Crèche. « La disparue ne les oublie pas », dit-il. Il fait aussi comprendre que les mères des bébés de la Crèche, elles aussi, sont dignes d'intérêt.

Le procès-verbal de l'Assemblée générale du 17 avril 1910 dont le secrétaire, Mlle Meiffre, nous donne lecture, nous rappelle en termes précis la situation de la Crèche fin décembre 1909, et le compte rendu financier de M. Henri Deladure, trésorier, nous donne aux recettes 5.735 fr. 40 ; aux dépenses 4.606 fr. 20 avec un reste en caisse de 882 fr. 30, plus 600 francs de dépôt, ce qui, comme il le dit, fait prévoir des dépôts qui, se succédant, devaient, au 8 juin dernier, élever à 15.000 francs la dotation de la Crèche.

Un membre de la Commission donnant sa démission pour cause de santé, Mme Meiffre, un cœur dévoué au spiritisme, est proposée et acceptée à l'unanimité.

La parole d'un de nos Protecteurs faisait défaut et, au moment où Mlle Dayt allait le faire remarquer, Mlle Monin (l'un de nos médiums le plus développés), mue par une force invisible, se lève et prend la parole. L'Esprit présent était celui de Mme Stephen qui, ému au plus haut degré, exprime son bonheur de se trouver parmi nous.

Enfin elle se remet et dit :

« Frères et sœurs bien-aimés, aimez-vous ! « aidez-vous ! Soyez un cœur en vos efforts pour soutenir les œuvres bénies de « nos Protecteurs. Elles doivent subsister. « Elles subsisteront ! Soutenez-les ! rien ne « vous fera défaut des forces dont vous « aurez besoin à cet effet si vous vous ai- « mez; car alors, vous connaîtrez combien « il est doux d'entrer dans la voie que nos « Protecteurs ouvrent devant nous. Cette « voie est celle de l'amour qui répand ses « bienfaits sur tous ceux qui la suivent.

« Oh ! connaissez la douce puissance des « liens que l'amour fraternel établit et veut « établir entre vous !

« Ces liens sont ceux voulus par Dieu ! « Ce sont ceux qui transformeront votre « terre de souffrance en une terre de con- « valescence ! Ce sont ceux qui prouveront « à ceux qui nous regardent, que l'amour « seul a force pour accomplir des œuvres « qui réclament l'oubli de soi. »

M. Bouvier reprend la parole ; il a besoin d'exprimer les sentiments qui le pénètrent. Ils sont bien affectueux ! « Lui aussi nous « dit que la Crèche ne peut cesser de vi- « vre !... qu'un être meurt, qu'un autre lui « succède, mais qu'une œuvre de vie comme « celle-là est destinée à grandir. »

Son âme émue se sent bien au milieu de nous ! Il exprime le bienfait dont pénètre une assistance réunie dans un pur sentiment de fraternité. « Ici, dit-il, on reprend « des forces, on retrempe son âme, on la « fait plus forte. Il est bon de se retremper « dans ces effluves bienfaisants qui éma- « nent des bons esprits qui nous assistent. »

Nous voudrions répéter textuellement tous les bons sentiments exprimés par M. Bouvier.

Notre mémoire ne nous le permet pas, mais ce dont nous nous souviendrons toujours, c'est l'élan de cœur avec lequel il a parlé.

M. Abeyl nous donne ensuite avec son talent bien connu lecture de la poésie de M. A. Laurent de Faget, le chantre aimé de la Crèche depuis ses premiers jours.

Si nous regrettons avec ce père affligé l'enfant, la jeune fille que la mort lui a ravie, avec nous il donne son doux souvenir à celle qui nous a quittés. Nous l'en remercions en le bénissant.

Voici cette poésie que nous sommes heureux de faire connaître :

LA MUSE EN DEUIL

Du deuil de mon poète, hélas ! j'ai froid dans l'âme ;
Mais puisqu'une sœur me réclame
Quelques vers tendrement éclos
Au souffle pur de nos croyances,
Je veux oublier les souffrances
Qui, dans mon cœur, ont tant d'échos !

Je veux dire aux enfants que j'aime,
Qu'une part du bonheur suprême

Est, pour moi, de les contempler
Dans leur grâce vive et légère ;
Mais s'ils pleurent, je deviens mère :
Qui peut chérir sait consoler !...

Mes enfants, c'est donc votre fête !
Vous y conviez le poète,
Et la Muse, par conséquent :
Quand ils vous chantent sur la lyre,
Accueillez d'un charmant sourire
Leur pensée et leur sentiment !...

***

Les hommes font le mal : l'enfant, c'est l'innocence
Qui joue et rit, d'accord avec la Providence ;
Aucun pli sur son front, aucune ombre en son cœur :
Tout est clarté, plaisir, doux baisers, cris de joie
En cet être ingénu sur qui le ciel déploie
Son azur le plus enchanteur !

Quelques larmes parfois, mais bien vite effacées,
Disent qu'il est aussi des âmes oppressées
Chez ces petits amours captifs du corps humain :
Mais que font au ciel bleu quelques gouttes de pluie
Quand le soleil les boit et que — douce magie —
L'arc-en-ciel apparaît soudain ?

Chers enfants, soyez donc heureux : Dieu vous protège,
La Crèche vous reçoit, précieux privilège ;
Vous avez de douces « mamans »
Pour diriger vos pas, vos esprits qui s'éveillent ;
Elles vous aiment, vous conseillent,
Font passer dans vos cœurs leurs nobles sentiments.

Ecoutez-les toujours, demain, plus tard encore,
Lorsque, vous éloignant de votre pure aurore,
Vous subirez la vie et ses cuisants chagrins :
Une vieille leçon, jadis bien retenue,
Si vous vous débattez dans une ombre inconnue,
Peut éclairer votre âme et changer vos destins !

En attendant, jouez, paisibles,
La joie au cœur, au front, aux yeux,
Loin des soucis ambitieux
Qui font nos rêves si pénibles.

Apprenez à lire, à compter :
Déchiffrez la première page
Du livre où votre tout jeune âge
Ne peut encor rien méditer ;

Du beau livre de la Nature,
Où Dieu, de son doigt éternel,
Inscrit le devoir fraternel,
Cette loi de toute âme pure.

Riez, enfants ! laissez les pleurs
Gonfler, hélas ! le cœur des hommes :
Sur la terre sombre où nous sommes,
Rayonnez en cueillant des fleurs !

Si, cependant, quelque tempête
Autour de vos jeux surgissait ;
Si, battu du vent, fléchissait
Quelqu'arbre ombrageant votre tête ;

Comme les poussins effrayés
Recherchant l'aile de leur mère,
Evitez l'ouragan, fuyez !
Appelez la « maman » si chère !

Et celle-ci vous entendra,
Accourant à votre défense,
Vous dira : « Paix et confiance ! »
Et sur son cœur vous pressera.

***

N'étaient-elles pas trois, les « mamans » de la Crèche ?
Pourquoi donc, mes enfants, n'en vois-je plus que deux ?
Vous me montrez, au loin, une fosse encor fraîche :
L'âme de Stephen Vire est remontée aux cieux !

Tendre sœur, bonne institutrice,
Médium sans cesse inspiré,
Vous ne désertez pas la lice
Où se livre un combat sacré ;

Quand vous avez fui notre globe,
Appelée au sein des Esprits,
Ce n'est pas comme on se dérobe
A d'austères devoirs péniblement appris :

Vous aviez bien fait votre tâche,
Mais vous poursuiviez vos efforts
Pour prouver que l'âme des morts
Aux progrès des vivants s'attache ;

Et vous nous laissez des travaux
Qui longtemps, bien longtemps encore,
En fleurs d'amour viendront éclore
Pour dissiper nos sombres maux !...

***

Je voulais oublier le deuil de mon poète ;
Je venais, je chantais dans votre salle en fête,
Parmi nos frères réunis ;
Mais voici que mon deuil renaît auprès du vôtre.
Je pleure une ange, et vous, vous pleurez une apôtre :
Par ces âmes d'élite, enfants, soyez bénis !

LA MUSE.

Pour copie conforme :
A. LAURENT DE FAGET.

Après cette lecture, et sous l'influence bienfaisante des Esprits d'amour qui protègent la Crèche, nous nous sommes quittés en nous disant : « Au revoir ! »

LA CRÈCHE SPIRITE.

POURQUOI SOUFFRONS-NOUS ?

Une souffrance morale indéniable pénètre à l'heure actuelle l'âme collective de l'humanité.

On a posé le principe de négation comme critérium de toutes choses.

Tout est attaqué, tout s'effrite sous les

yeux de nos contemporains désorientés. En effet, on a décrété ici-bas la fin de tout. De quel droit ? Puisque la science elle-même hésite et tâtonne devant maints problèmes et que nul être humain ne peut dire « nous savons », on en conclut que nous pouvons affirmer le néant de tout!

Le manque d'idéal laisse dans l'imagination des auteurs contemporains : poètes, dramaturges, romanciers, journalistes, une énorme lacune, qu'ils tâchent de combler par les conceptions matérialistes, dénuées de grandeur.

La littérature contemporaine nous offre une série de tableaux effrayants reflétant tous les crimes, tous les vices, toute l'étendue de la corruption et de la perversité. Et le crayon de l'illustrateur aide à fixer les yeux sur toutes ces horreurs.

C'est de cette pâture abominable que le peuple s'empare tous les jours et remplit son cerveau, son cœur et son âme.

Or, il en résulte une criminalité variée, une épouvantable abondance d'apaches, de satyres, d'escrocs et d'assassins.

Le livre et le journal servent à répandre et à enseigner le mal sous toutes ses formes. C'est une éducation complète du parfait criminel que l'on reçoit à la suite des différentes lectures accessibles à tous, hommes et femmes, adolescents, et même aux enfants.

L'être humain se sentait naguère redevable envers son pays, envers sa famille et leur donnait le meilleur de son âme. La France fut ainsi le synonyme de la générosité, le pays des nobles initiatives, le cerveau du monde.

A l'heure actuelle, l'enfance comme l'âge mûr, sont saturés de pensées décevantes. Les enfants et les adultes ont la même impression de vide dans l'âme, et notre époque connaît cette effroyable anomalie : les suicides de garçonnets de dix ans, de fillettes de douze et quinze ans.

L'ambition personnelle, la soif des jouissances matérielles, rongent la mentalité de nos contemporains ; qu'il s'agisse de la patrie, de l'humanité, de l'idéal, rien ne compte que le « Moi ».

Le mal augmente et le malaise étreint la Société à un tel point d'intensité que, même les indifférents, commencent à s'alarmer.

Le danger social s'accuse et menace le monde ; la lutte des classes s'accentue ; l'égoïsme des uns provoque la révolte des autres. Les éléments de pire haine, les excitations d'arrivistes sans conscience se mêlent aux justes revendications des ouvriers et mènent au conflit dont seront victimes toutes les classes de la société.

Le remède à ce déplorable état de choses serait une éducation différente donnée à la jeunesse. L'instruction est nécessaire pour beaucoup, mais l'éducation est indispensable à tous. Et en attendant des temps meilleurs, où les religions devenant libérales, se rencontreront sur le même terrain et donneront à tous un idéal commun ; que dans chaque école, les questions de solidarité soient mises au programme et enseignées, tant au point de vue pratique qu'au point de vue théorique, selon l'âge de l'élève. afin qu'il sache, dès sa plus tendre enfance, ce qu'il doit à ses semblables et combien son bonheur à lui-même dépend du bonheur collectif.

Ainsi se développera l'initiative privée qui, seule, pourra changer la face des choses.

CLAIRE EUGÈNE SIMON.

CORRESPONDANCE

Nos lecteurs se souviennent de l'article de notre correspondant et ami M. J. Cousin : *Notre espoir en la rénovation de nos amitiés terrestres et le revoir de nos chers disparus est-il fondé ?* A cet article, paru dans notre numéro de novembre, nous donnions pour réponse quelques citations d'Allan Kardec. Quelle impression ces passages de l'œuvre du Maître ont-ils faite sur l'esprit de notre correspondant ? Il nous l'apprend lui-même dans la très intéressante lettre qu'on va lire et que nous regrettons de n'avoir pu publier en décembre :

Rennes, 24 novembre 1911.

Cher Monsieur,

J'ai à vous remercier de la réponse que vous avez appliquée à la question posée.

Sans être tranchante et convaincante (l'enseignement sur l'au-delà reste si nébuleux, si discutable !) la doctrine d'Allan Kardec n'est pas inadmissible.

Sûrement, de toutes les thèses philosophiques sur l'outre-tombe, le spiritisme répond encore le mieux à cette espérance, à ce besoin de retrouver nos chers disparus, espérance et besoin qui restent notre aspiration suprême.

Puisque la raison n'y met pas son veto, le cœur facilement y verrait une certitude.

Toutefois, de telles choses ont besoin d'être étudiées, scrutées, mises en délibé-

ration, avant d'être classées aux conclusions acquises. Nous en reparlerons.

J'ai noté avec intérêt ces paroles :

« *L'incarnation de l'esprit n'est ni constante, ni perpétuelle, elle n'est que transitoire* » (c'est l'épreuve).

« *La vie normale de l'âme est la vie spirituelle.* »

Brochant sur cette affirmation, je me suis demandé ce que pouvait être cette vie normale spirituelle, et j'arrive à cet aperçu qui est bien celui d'Allan Kardec :

La loi de Dieu est unique.

Elle doit donc être la même dans la survie qu'ici-bas.

Or, la loi dominant notre humanité est: connaître, aimer Dieu et le servir, c'est-à-dire nous associer pratiquement à son action providentielle et, par cela, progresser en vertus.

Cette même loi dans la survie nous persuadera des affiliations à des cercles sympathiques et intellectuels, où Dieu sera de plus en plus compris et aimé, sous les explications d'intelligences supérieures, en raison de nos facultés compréhensives agrandies. Voilà pour l'intelligence.

Ce sera la famille développée, l'ambiance souhaitée, conforme à nos aspirations.

D'autre part la charité, la pitié, le dévouement ne sont point seulement des vertus terrestres, et nous pouvons croire que les âmes de nos chers disparus deviennent nos conseillers, intimes, nos protecteurs, nos guides. Ils s'efforcent de nous faire accéder à plus de valeur morale. Eux-mêmes progressent aux yeux de Dieu et trouvent leur bonheur aux soins d'amitié qu'ils nous procurent.

Et qu'est cette doctrine ? Tout simplement celle des Orientaux, où le culte des ancêtres est en si grand honneur. La famille se prolonge dans l'au-delà.

Votre réponse m'a donc ouvert des visions possibles et reposantes. Je veux les étudier.

Ces horizons de bonheur futur, universel, de réhabilitations possibles sont plus consolants, plus dignes de l'infinie puissance, de l'infinie bonté de Dieu créateur des humanités.

Vous voyez, vous m'attirez à vous ; toutefois je ne suis qu'un penseur, bien loin d'être un croyant et un apôtre.

Croyez cependant à ma cordiale sympathie.

J. Cousin.

NOS AFFECTIONS

Sont-elles brisées par la mort ?

Réponse

Malgré mon inhabileté dans l'art d'écrire, et des occupations qui ne me laissent pas de loisir, je ne puis m'empêcher de répondre quelques mots à l'intéressante question soulevée par M. J. Cousin.

Notre monde est une vaste école. Chaque classe de personnes ayant à peu près le même avancement moral est une classe de cette école. Quiconque n'a pas satisfait recommence. Et ainsi de suite, tant qu'il n'a pas mérité de passer dans une classe au-dessus, ou dans un monde supérieur.

Ces passages ou changements de vie s'effectuent de différentes manières selon que le passant a plus ou moins rempli son devoir, ou y a plus ou moins failli.

L'homme qui a négligé son avancement moral passe dans l'autre vie de la même manière que de sa vie précédente il a passé dans celle-ci. Sa désincarnation est le commencement d'une nouvelle incarnation. Les communications d'outre-tombe de soi-disant esprits arriérés sont apocryphes (1). Elles émanent des puissances qui voient simultanément à travers l'espace et la matière, les pensées de tout un peuple, et connaissent ainsi mieux que nous nos secrets les plus cachés (2).

Les hommes qui, sciemment, violent l'équité ou souillent la vertu, comme, hélas ! il en existe tant sur notre terre, passent dans l'autre monde avec leur corps subtil, qui est exactement de même apparence que leur corps terrestre (3). Ils y

---

(1) Cette pensée de notre correspondant n'est pas la nôtre. Pourquoi les Esprits inférieurs ne se communiqueraient-ils pas ? Parce qu'ils se réincarnent immédiatement, nous dit M. Vivoux. Il le suppose, mais nous croyons plus logique de penser, avec Allan Kardec, qu'ils vivent un certain temps dans l'erraticité, mis par les Esprits supérieurs en présence de leurs fautes passées et retrempant leurs forces pour la lutte qu'ils auront à subir dans de nouvelles existences corporelles.

N. D. L. R.

(2) Quelles puissances ? L'auteur oublie de nous le dire. Serait-ce des démons qu'il veut parler? Nous n'admettons pas, en spiritisme, des êtres irrémédiablement voués au mal.

N. D. L. R.

(3) Ceci est conforme à la doctrine spirite. Qnant au tableau, qui va suivre, de la vie des

arrivent tout nus, et ils reçoivent l'aumône pour couvrir leur nudité. Ils se souviennent de leur pays et de leur famille un peu plus vaguement que l'exilé dans une région voisine se souvient de son pays et de sa famille ; mais ils ne se souviennent d'aucunes des circonstances dans lesquelles ils les ont quittés. Dans leur esprit, il y a une lacune, et cette lacune leur dit que c'est par démence qu'ils sont partis. Ils voudraient retourner : la honte les empêche et les moyens leur manquent. Etres errants, vagabonds de leur nouveau monde, ils sont à la merci des intempéries et des diverses appréciations des habitants, qui, plus avancés que nous, savent d'où leur arrivent ces misérables. Provoquant le sourire des uns, excitant la pitié des autres, se voyant de partout regardés comme dépourvus de raison et de moralité, leur condition est lamentable. Par trois fois, et pendant quelques secondes seulement (juste le temps de comprendre) il m'a été donné de sentir leurs souffrances : elles sont indicibles ; car il n'existe pas de mots sur terre pour y exprimer ce que nul n'y a senti. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles se rapprochent beaucoup plus de nos souffrances morales que de nos souffrances physiques, quoiqu'elles semblent tenir des unes et des autres ; et que, si mes quelques secondes s'étaient prolongées, j'aurais été malheureux, très malheureux, indiciblement malheureux.

Nulle espèce de satisfaction méritant ce nom ne les soulage : quand on est en enfer (1), pour me servir de ce mot, ce n'est pas pour y être satisfait. Ils y ont leur libre arbitre, et ils ne sont pas plus maîtres de leur destinée que nous ne le sommes de la nôtre. Puis, quand l'heure fatale arrive, il faut qu'ils remeurent pour renaître dans ce monde-ci.

Pour la très grande généralité, les affections sont donc absolument rompues par la mort. La chaîne est brisée et les anneaux dispersés aux ténèbres de l'oubli. Mais hâtons-nous de dire que peu à peu les ténèbres se dissiperont, les anneaux se retrouveront, et la chaîne sera reconstituée.

Esprits inférieurs dans l'au-delà, il ne peut être signé que de M. Vivoux lui-même, et nous lui en laissons toute la responsabilité.

N. D. L. R.

(1) Nous pensons que le mot : *Enfer* est pris ici pour *excessive souffrance*. D'ailleurs, l'auteur de cet article ne croit pas à l'éternité des peines puisqu'il admet la réincarnation.

N. D. L. R.

La raison trouve ici son compte. Et si, par l'organe de notre cœur, nous protestons contre de telles conditions, nous n'avons pas raison ; car *nul ne peut raisonnablement protester contre les conséquences de sa libre volonté* (1).

JEAN VIVOUX.

(1) Prochainement nous parlerons de l'homme qui a satisfait.

J. V.

ÉPITRE A M. L.

Sur l'organisation générale de l'Univers et la théorie des «âmes-sœurs ».

Madame,

C'est un sort très enviable de vous écrire au sujet d'un entretien d'importance comme celui des déductions tirées de la contemplation des merveilles du ciel, au point de vue de l'infinité des mondes, de la diversité de leurs constitutions et des conditions particulières, évidentes de leur habitabilité. Ces déductions au point de vue scientifique et philosophique, je vous en ai fait un exposé un peu abondant quoique condensé de mon mieux et peut-être un peu inattendu de votre part. Cependant, au sujet du côté philosophique, veuillez, madame, considérer combien elles sont logiques, rationnelles. La science nous démontre que ces astres sont habitables et, le Créateur n'ayant fait rien d'inutile, ces astres, ces planètes sont sûrement habités. Puis, au point de vue philosophique, considérez encore les conditions de la vie à leur surface qui découlent de la diversité des climats résultant de leurs degrés d'inclinaison, lesquels rendent ces séjours fort dissemblables entre eux, les uns favorisés d'une régularité de saisons et de température des plus favorables, tandis que pour d'autres les saisons se succèdent avec des extrêmes excessifs de chaleur et de froid, certainement mortels pour nos tempéraments terrestres ; or l'Être parfait, notre Créateur, dans sa sagesse infinie et sa justice adorable, n'a pu vouer les êtres qui peuplent ces mondes à subir éternellement les rigueurs de ces malheureuses demeures, cependant distribuées dans l'espace selon un plan admirable de sa providence.

Je pense, madame, que vous ne vous refuserez pas à admettre que ces mondes inférieurs sont la demeure des êtres primitifs qui ont peu évolué, et que les êtres

qui ont acquis des qualités en rapport avec les conditions nécessitées pour l'accession à des mondes plus élevés ou plus parfaits peuvent être admis à en faire leur demeure ; comme un écolier passe à une classe nouvelle supérieure à la précédente. Jésus aussi avait dit : « Il y a plusieurs demeures « dans la maison de mon Père. »

Vous pouvez aussi observer que l'humanité de notre terre est loin d'être formée d'habitants dignes de vivre sur ces mondes célestes ; quoique le ciel soit partout, mais les mondes ne sont pas tous divins. Cependant la bonté de notre Père céleste veut que toutes ses créatures puissent arriver à la félicité, mais il faut la mériter en travaillant à se perfectionner sous tous les rapports ; et comment pourrait-on dans un eseule existence acquérir une perfection suffisante pour vivre dans l'atmosphère éthérée des demeures divines, ces mondes supérieurs où l'habitation est un séjour de réelle félicité ? Il faudra donc, comme le disait Origène, un Père de l'Eglise au IIIe siècle, revenir sur la terre autant de fois qu'il sera nécessaire avant d'être élevé au rang des anges.

Comme elles sont rares les circonstances où la pensée dans son intellectuelle royauté peut, en des entretiens substantiels, activer l'essor vers les fins de notre destinée ! Comme vous pouvez vous le rappeler, c'est à l'heure du retour, après une journée bien remplie d'incidents variés ; après l'agréable excursion dans la campagne verdoyante, dans la vallée ombragée, près du clair ruisseau mornantais, vers les ruines gallo-romaines, ces ruines vénérables des acqueducs qui apportaient à notre ancien Lugdunum la prospérité et la vie : solitaires et mélancoliques témoins de tant de générations et de siècles disparus. Puis dans les jardins de la maison amie, riches de fleurs variées et de plantes nombreuses, salutaires et bienfaisantes ou simplement élégantes ou dangereuses qui ont donné lieu à maintes observations sur les courants expansifs de l'élément vital particulier à chaque espèce, en son courant actif sympathique ou hostile ; d'un cours paisible, aimable et caressant, ou agité et violent et agressif et même meurtrier ; ce qui a été reconnu exact par les personnes douées d'organisation sensitive, personnes qui, elles-mêmes, ont été émerveillées d'une faculté précieuse qu'elles ne se connaissaient pas.

Pour la partie musicale et la part importante échue à notre Société mixte Chorale Lyonnaise, que pourrais-je en dire après les éloges qui en ont été faits ?

Pardonnez, s'il vous plaît, cette digression un peu longue que, cependant j'espère intéressante, mais qui nous a éloignés du point important : le moment où le ciel devenu serein avait présenté à notre admiration l'éclat des globes célestes, les scintillements stellaires et la lumière plus calme de réflexion des planètes, ce qui nous a conduit à l'étude du plan divin dans ce qui est visible matériellement et dans ce qui rationnellement est pénétrable des desseins de la Suprême Intelligence.

AME-SŒUR

Il y avait aussi à dire des choses de vif intérêt sur cette appellation charmante, mais la dissertation inopinée ne sera pas inutile pour en faire mieux concevoir la touchante signification. Or, cette idée remonte loin dans les traditions anciennes. Mais la légende mosaïque du Paradis terrestre répond à une idée toute différente. La Genèse au chapitre 5 dit ceci : « Il n'est « pas bon que l'homme soit seul, je lui « ferai une compagne semblable à lui. » Dans un autre passage, le Seigneur dit : « Croissez et multipliez. » Ces passages sont assez remarquables, mais l'idée se rapporte particulièrement au séjour inférieur de la terre et pour le reste tout a été altéré et complètement défiguré dans la légende et ne donne qu'une idée très fausse du véritable paradis terrestre, comme nous pourrons quelque jour peut-être en donner l'explication. Ce sont les Orientaux et les Grecs, plus poètes et plus observateurs qui, en considérant les attachements des âmes fidèles, mais imparfaitement éclairés sur la loi d'évolution dans la succession des renaissances, en avaient conclu que ces âmes étaient sœurs de toute éternité, par élection et prédestination, qu'elles en avaient le sentiment intime et qu'une attraction fatale et délicieuse les réunissait toujours dans leurs multiples renaissances ; on les considérait comme des *moitiés éternelles*, et, dans ce cas, leur mérite n'aurait eu aucune part dans leur réunion.

Mais à mesure que la révélation des lois divines est devenue plus claire et plus complète, on a pu reconnaître que c'était par leurs propres efforts dans leur perfectionnement intellectuel et moral, par la similitude de degrés, qu'elles possédaient cette affinité commune, cette harmonie des carac-

tères, ces tendresses angéliques, ces joies de respirer la même atmosphère, de s'unir dans les aspirations ardentes, vers le suprême idéal. Elles sont réellement sœurs d'une même famille ou phalange d'âmes également spiritualisées; mais il n'y a pour elles aucuns privilèges, c'est un bonheur légitimement acquis, selon les paroles du Messie Jésus: « A chacun selon ses œuvres. »

Puisse cette étude, trop imparfaite sans doute, vous donner une idée juste au sujet de ce doux nom de sœur et me mériter une part dans votre estime pour mes efforts et mon application dans l'espoir d'un rapprochement fraternel vers ces phalanges de félicité immortelle et céleste.

Dans cette espérance, je vous prie, madame, d'agréer mes respectueuses salutations.

Votre très sincère et très devoué serviteur,

Ex. Bouchard. L. T.,
de Rennes.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un nouveau groupe spirite au Brésil

Nos frères et sœurs en croyance du Brésil nous informent qu'ils viennent de fonder à Belem, capitale de la province de Parà, un centre spirite : « Eduardo Siqueira », qui aura pour but d'étudier et de répandre les principes de la doctrine spirite et aussi d'enseigner et de pratiquer la charité morale et matérielle, selon les préceptes de Jésus.

Nous adressons à nos frères et sœurs en croyance de Belem nos meilleurs vœux pour la prospérité croissante de leur groupe, la réalisation de leurs si louables projets, et souhaitons ardemment que leur noble ambition d'améliorer les hommes touche le cœur d'un grand nombre de leurs concitoyens. En pareil cas, le meilleur moyen est de prêcher d'exemple: nos frères brésiliens le savent et ils ne l'oublieront pas.

Trois faits supranormaux

(*Luce Ombra*, Milan, août et septembre 1911)

Mme Ida D. V, envoie à notre collaborateur M. Ernest Bozzano, le récit de quelques faits supranormaux qui se sont déroulés dans son entourage. Nous reproduisons ici les trois derniers :

I

La nuit du 28 décembre 1908 mon fils, qui avait déjà visité la Sicile, rêva qu'il avait conduit un cousin de sa femme à Messine, et, douloureusement surpris de la retrouver en complète ruine, ne savait plus s'orienter parmi les masses et les masses de décombres pour conduire son cousin auquel il avait fait une si belle description de la ville ! Il s'éveilla angoissé et raconta le songe à sa femme, puis il se rendormit. Le matin suivant, étant sorti et ayant comme d'habitude acheté le journal, il y apprit la terrible catastrophe !

Le récit fait par ma mère du songe que je fis la nuit du 28 *décembre* 1908 *est exact.*

Dario D.

II

J'arrive maintenant à un fait pour moi extrêmement probant, tendant à nous convaincre que, tandis que nous voyons un agonisant entrer dans l'immobilité de la mort, son esprit est plus que jamais vivant et se transporte ailleurs.

Le second mari de ma mère (le notaire E... G.), qui fut pour moi un excellent beau-père, était croyant en Dieu mais n'était ni superstitieux, ni fort strict dans l'observation des pratiques religieuses, quoique d'une conscience intègre et philantrope. Ceci pour le définir en termes brefs. Il arriva que lorsqu'on publia dans le *Secolo XIX*, par les soins du professeur Porro, les comptes rendus des séances médiumniques tenues avec Mme Palladino au Cercle Minerva, nous nous y intéressâmes en famille avec enthousiasme, considérant la chose comme le plus vital des arguments, et nous acquîmes ensuite les ouvrages publiés sur le même sujet aussi bien en Italie qu'à Paris (jusqu'à l'œuvre très récente en deux volumes de Gabriel Delanne : *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*.

A mesure que je racontais à ma mère beaucoup de ce que je lisais, elle le répétait à mon beau-père qui, de la simple curiosité, passait au sérieux intérêt.

Au mois de février 1906, après des mois de maladie, mon beau-père se mit au lit pour ne plus se relever. En même temps ma mère aussi tomba gravement malade, et pour que les deux pauvres vieillards, qui s'aimaient tendrement, ignorassent réciproquement le péril de mort qui existait pour chacun d'eux, ma mère fut transportée dans une chambre de l'étage inférieur, étan

ainsi séparée de son mari par un long escalier, la cuisine et la salle à manger.

Mon beau-père empira rapidement jusqu'à atteindre l'imminence de la fin, et moi, une vieille et fidèle domestique et tous les parents, nous redoublâmes d'attention pour cacher à ma mère l'état désespéré de son mari, en lui promettant (comme elle l'avait exigé) que s'il y avait eu danger imminent nous l'aurions avertie pour qu'elle pût accourir à son lit rendre les derniers devoirs (ce qui lui aurait été fatal). Le jour qui fut le dernier pour mon beau-père, le docteur, s'étant arrêté plus qu'à l'ordinaire à son chevet, nous dit : « M. E... m'a beaucoup parlé mais avec une telle hésitation et si faiblement que je compris à peine qu'il me parlait de spiritisme (c'est la seule fois qu'il ait causé avec un étranger de cet argument). La nuit, nous suivîmes, notre fidèle domestique et moi, brisés, la longue agonie qui l'éteignait lentement. Ma mère, dans sa chambre, s'était endormie profondément et n'avait pas besoin de nos soins. Tout était plongé dans le silence. La mort arriva doucement à trois heures du matin du 9 février 1906. Comme il faisait un froid intense, nous nous disposâmes immédiatement, aidés d'un prêtre et d'un parent, à habiller la chère dépouille. Comme la domestique et moi entrions doucement à la cuisine pour prendre de l'eau, nous fûmes surpris d'entendre la voix de ma mère qui, très agitée, criait : « Comment va E... » ? Je réussis à la tranquilliser en lui persuadant qu'il se maintenait sans variation. Le matin suivant, lorsque ma mère se réveilla, nous la préparâmes avec toutes les précautions à la triste nouvelle, et alors, parmi ses larmes, elle nous raconta qu'étant profondément endormie, elle fut réveillée par des coups très forts ressemblant à des coups produits par des doigts courbés, et frappés avec une telle violence, par trois fois, et si intentionnellement sur la table de nuit, que complètement réveillée, elle fut immédiatement saisie par la pensée de la mort de son mari. Et il était mort à ce moment précis ! Et elle nous appelait ! Le matin même, un de mes oncles maternels vint et me demanda immédiatement, comme je lui ouvrais la porte : « Est-ce que E... est mort ? » — « Oui, comment le sais-tu ? » demandai-je à mon tour. Il raconta que pendant la nuit précédente, tandis qu'il dormait, il fut éveillé par un bruit si fort sur sa table de nuit qu'on eût dit que plusieurs objets se trouvant sur le meuble étaient tous remués ; le bruit persistant il tendit alors une main sur la table de nuit pour saisir celle qui lui semblait devoir agir, de sorte que sa femme s'éveilla aussi et lui demanda ce qui arrivait. Mon oncle alluma alors, et tout de suite la pensée de la mort de son beau-frère l'assaillit. Il regarda la pendule qui marquait trois heures, l'heure précise à laquelle expirait mon beau-père. Il est utile d'observer que cet oncle ne s'occupait pas de recherches philosophiques et d'autant moins spirites, qu'il aurait raillées.

En ce même temps, mon fils, âgé de 26 ans, séjournait à Rome, et, très sensible de caractère et fortement attaché à ses grands-parents, nous lui avions fait ignorer la gravité de l'état des deux vieillards. Mais après la mort, pour le préparer, nous lui télégraphiâmes que E... était très gravement malade. Il nous répondit incontinent qu'il savait qu'il était mort, car, la nuit, il avait rêvé de lui et il lui était apparu vêtu de noir (comme effectivement la dépouille avait été vêtue) avec une expression de mourant, le visage baigné de larmes, et l'embrassant douloureusement ! Mon fils s'éveilla, se trouvant lui-même tout baigné de larmes et rempli d'un sentiment de tristesse si profond qu'il ne put plus se rendormir. Trois heures du matin étaient passées depuis peu.

La narration de ma femme est parfaitement exacte dans toutes ses parties ; j'affirme les avoir entendu raconter particulièrement par les personnes qui jouèrent un rôle dans les faits rapportés.

CHARLES D.

Le récit de ma mère est la pure expression de la vérité et je le confirme pleinement pour ce qui se rapporte au rêve que j'ai fait à Rome dans la nuit du 9 *février* 1906.

DAVID D.

III

En revenant à l'oncle dont il a été question, bien que rien ne le fît prévoir au temps de ce malheur, il était destiné à mourir aussi à une distance de dix mois seulement, à l'âge de 57 ans. Mort d'une maladie lente, je me rappelle que la dernière fois que je le vis levé, il me dit : « C'est étrange, ce qui m'arrive ; je vois souvent un autre moi-même devant moi qui répète exactement ce que je fais, comme si nous étions deux individus parfaitement égaux, et animés par les mêmes sentiments de volonté. »

Pour mon malheur j'ai dû assister à de

nombreuses morts parmi mes parents et amis, et toujours je vis s'éteindre graduellement la vie. Dans le cas de mon oncle la mort fut extraordinaire, impressionnante. Rien ne faisait craindre l'imminence de sa fin ; tout à coup, sans agonie, il regarda autour de lui, écarquilla les yeux avec une expression d'immense surprise, et : « Où suis je ? disait-il. Où puis-je me trouver ? Mais je suis dans un autre monde ! » Et comme si ses yeux avaient vu réellement un monde nouveau, avec l'expression d'une stupéfaction incroyable, il mourut d'une façon foudroyante.

IDA D. V.

Une apparition annonce un naufrage

Un Russe, M. Palowski, habitant le Centre-Amérique, écrit à M. Herbert, la lettre suivante que *Light* reproduit dans son numéro du 14 octobre :

« A propos de la perte du steamer *Wettemburg*, l'esprit public a été vivement ému par un incident sensationnel auquel les spirites de la ville attribuent une certaine importance.

« On apprit qu'un médecin américain du nom de Meyer, installé depuis peu dans ce pays, eut une vision dans la nuit même du naufrage. Il vit près de son lit une vieille femme qui paraissait sous le coup d'un grand chagrin. Il se trouva d'abord trop ému pour pouvoir parler, puis ayant retrouvé son calme, il demanda à l'apparition quelle était la cause de son chagrin. En réponse, elle écrivit sur la muraille que le steamer *Wettemburg* venait à l'instant de faire naufrage. Quoiqu'elle n'eût désigné ni la latitude ni la longitude du lieu du sinistre, elle affirma que celui-ci avait lieu près du Cap Saint-Lucas. Après avoir donné cette information elle disparut, et laissa le docteur à ses réflexions sur un fait aussi étrange.

« L'impression qu'il éprouva fut si profonde que le lendemain il fit part à ses nombreux amis de ce qui lui était arrivé. Ceux-ci, tout naturellement, répandirent la nouvelle et bientôt toute la ville connut le naufrage de *Wettemburg*.

« Comme on peut le penser, les plus grandes appréhensions se produisirent au sujet du salut des passagers, et chacun de ceux qui avaient parmi eux des parents ou des amis se demandait avec anxiété si l'information donnée au clairvoyant était exacte. L'émotion du public fut telle que les autorités firent arrêter le docteur et le condamnèrent à trente-cinq dollars d'amende, comme perturbateur de la paix.

« Les spirites de la ville, qui s'y trouvent en grand nombre, furent indignés de cette condamnation ; mais les autorités ne voulurent rien entendre et exigèrent le paiement de l'amende.

« Or, huit jours exactement après cet incident, la nouvelle arriva du Cap Saint Lucas, via La Paz, du naufrage du *Wettemburg*, et les détails que l'on reçut confirmaient de tous points le récit du clairvoyant. Les spirites sont enchantés et réclament le remboursement de l'amende. »

Dr DUSART.

(*Revue scientifique et morale du spiritisme*, novembre 1911.)

BIBLIOGRAPHIE

La Mort vaincue

(Livre populaire)

Sous ce titre, vient de paraître un ouvrage de 320 pages, des plus intéressants au point de vue philosophique et social. Il résout d'une manière scientifique, *le formidable problème de la vie et de la mort*, en présentant les études des hommes de science qui se sont occupés de la question de l'immortalité de l'âme et de ses manifestations après la mort.

Il apporte, par le contrôle scientifique des faits, la preuve indéniable de la survivance de l'âme au corps. Il présente un grand nombre d'expériences faites par des savants illustres habitués aux contrôles les plus rigoureux, et qui, après de nombreuses années de recherches, ont affirmé l'intervention d'intelligences étrangères à celles des assistants pour l'obtention des phénomènes observés, ont obtenu des messages donnant des preuves d'identité d'amis ou de parents décédés, qui leur ont affirmé, non seulement la réalité de leur existence dans l'au-delà, mais encore, se sont en certaines circonstances matérialisés momentanément sous l'influence de circonstances particulières, se sont fait photographier, et ont ensuite disparu par les mêmes procédés.

Ici, plus d'hallucination, de suggestion ; la vérité brutale s'inscrit sur la plaque photographique, la négation paraît absurde.

En pareil cas, l'étude s'impose. C'est pour répondre à ce besoin, que ce livre met en évidence *les preuves de la survie*.

L'auteur s'est assuré la collaboration des travaux de maîtres tels que *Léon Denis, G. Delanne, C. Flammarion*. Il a pris des extraits de leurs études dans leurs ouvrages, pour les présenter à tous sous un aspect attrayant, dans un volume *fort bien*

illustré et à la *portée de toutes les bourses.*

La partie philosophique qui met en évidence la jeune Science Spirite, va jeter une immense lumière sur *le but de la vie* et la véritable raison d'être de l'homme ici-bas.

Par une judicieuse étude des enfants prodiges et des hommes de génie, cet ouvrage donne des preuves irréfutables de la réincarnation et des lois qui régissent le monde invisible. Il apporte enfin la certitude du *lendemain de la mort*, de la persistance du moi, et de la conscience individuelle.

Les conséquences de cette science sont à la fois salutaires et réconfortantes, car elles obligent l'homme à regarder en avant et en arrière, à réformer son caractère, ses passions et ses haines, par la seule certitude de se trouver en face de sa conscience ou d'un ennemi au moment de la mort, et par le bonheur de retrouver dans l'au-delà ses parents ou ses amis, de continuer avec eux sa marche vers le perfectionnement et le progrès infini, au moyen de stages successifs dans des mondes en rapport avec ses aspirations et ses facultés.

Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage qui ouvre une *ère nouvelle* aux aspirations de l'esprit humain, de la philosophie et de la science modernes.

En vente *à l'Œuvre populaire, 23, rue des Capucins, à Lyon (Rhône)*, **au prix de 0 fr. 75** le volume illustré de 320 pages.

REVUE DES LIVRES

La santé par la respiration, par le Dr V. ARNULPHY. En vente chez l'auteur, 58, Avenue de la Gare (Nice), Prix : 2 fr.

Bulletin officiel du bureau international du spiritisme, 2e année, n° 1 — Bureau : 8, quai des Pêcheurs, Liège (Belgique).

Une neurasthénique (*roman psychique*), par ADHÉMAR DE MONTGON. Librairie Daragon, 96, rue Blanche, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Petit Manuel individualiste, par HAN RYNER (Librairie française, 4, Place Saint-Michel, Paris), Prix : 0 fr. 50.

Raporto pri la subkongreso de Esperanta-Psikistaro Eldonata per la Zorgoj de la Federacio Spiritista Belga, Anvers, 1911.

Le monde des esprits, par IRMIN SYLVAN (Librairie H. Daragon, 96, 98, rue Blanche, Paris IXe) Prix : 3,50.

Catalogue de la Librairie Ancienne et Moderne: A. DEPRAS, 9, rue du Chambon, Saint-Etienne, Loire (n° 14 de déc. 1911, 146 pages).

ERRATA

N° de novembre 1911

Dans l'article de Mme Grasse : « Aux Sceptiques », lire, à la 6e ligne de la page 151 :

« O Vierge lorraine ! si tes *voix*... »
et non pas : « *si tes vœux*... »

N° de décembre 1911

Dans la poésie de Mme Grasse, à la 10e ligne, lire :

« Des *cheveux*, un sourire, un regard les enflamme »
et non : « *Des chevaux*, etc. »

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

Mlle J... à Sermaises	5 fr.
Groupe Beethoven — Paris . .	5 —
Mme Labrousse — Le Mans. . .	3 —
Mme Péron — Sèvres	15 —
Mme Menétrey — Le Caire . . .	8 —
Mlle R. Breitenstein — Paris . .	1 —
M. Léon Denis — Tours . . .	20 —

Caisse de Secours

Mme Poullain-Bouhon, à Seignelay. 5 fr.

Crèche Spirite de Lyon

Mme Péron — Sèvres . . . . . 10 fr.

Merci à nos souscripteurs.

AVIS

Nous remercions ceux de nos abonnés qui nous ont déjà envoyé le montant de leur abonnement pour 1912 et ceux qui se disposent à le faire, pour nous éviter des frais onéreux de recouvrement.

Nous ne ferons présenter qu'en février nos quittances par la Poste, pour les abonnements qui ne seraient pas rentrés à cette date.

Enfin, nous serons reconnaissants à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du *Progrès Spirite* de lui procurer autant que possible des abonnements nouveaux. De notre côté, nous faisons tout le possible pour rendre notre publication aussi intéressante qu'utile, et nous continuerons nos efforts dans ce sens, soutenus par nos bons collaborateurs et par tous nos amis incarnés et désincarnés.

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN



Fédération spirite universelle (Paris). Auteur du texte. Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle. 1912-02.

18e Année. — N° 2 Février 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

COMMENT COMPRENDRE LE LIBRE ARBITRE ?

Avez-vous remarqué, mes chers lecteurs, que la vérité se cantonne rarement dans les limites étroites d'un camp, d'une secte, dans une formule exclusive et particulière, et que les plus avisés des hommes sont ceux qui, en examinant une médaille, savent aussi en voir le revers ? En politique, en sociologie, en philosophie, comme dans toutes les conceptions élevées de l'esprit humain, il faut élargir son point de vue, ne pas s'immobiliser dans une contemplation exclusive de la part de vérité que chacun de nous porte en soi. La vérité totale vers laquelle tendent nos aspirations ne saurait être renfermée dans un dogme, dans une opinion tranchante, dans une croyance personnelle irréductible. Elle rayonne de l'ensemble des lois que nous connaissons et de celles qui nous échappent encore, comme la lumière du soleil se répand en rayons multiples et fécondants, et nous devons, ce me semble, tout en restant attachés aux idées qui nous sont chères et que nous avons longuement mûries en nous par l'étude et l'expérience, ne pas opposer une fin de non-recevoir orgueilleuse et sotte aux pensées complémentaires des nôtres, ou même opposées aux nôtres, quand elles émanent d'esprits sincères et éclairés.

Ces réflexions prennent cours en moi à la suite d'une lecture que je viens de faire de plusieurs articles du *Fraterniste* répondant à la *Revue Spirite* sur la grave question du Déterminisme et du Libre Arbitre, qu'agitent en ce moment des rédacteurs de ces deux journaux.

Sommes-nous, au *Progrès Spirite*, pour le libre arbitre de l'homme ? Sommes-nous, au contraire, pour une sorte de fatalisme limitant son évolution et lui enlevant le mérite de l'accomplir par lui-même ?...

.˙.

Pour nous, le libre arbitre est laissé à chaque homme, mais dans la mesure rigoureuse de ses facultés, de ses progrès acquis. L'homme rudimentaire, grossier, ne jouit donc que d'un libre arbitre restreint et, en quelque sorte, embryonnaire : mû par ses instincts, il se rapproche encore de l'animal et ne peut se laisser guider par la raison. Or, raison et libre arbitre ne font qu'un. Diminuez la raison, vous affaiblissez en même temps le libre arbitre de l'homme.

Mais cela veut-il dire que la destinée humaine n'est pas soumise à des lois, qu'elle n'est pas régie par la Puissance souveraine, créatrice des mondes et des âmes ? Dieu me garde de le penser ! Et quoi que vous en disiez, partisans du libre arbitre absolu, il est certaines causes déterminantes de nos actions, qui diminuent notre responsabilité et, parfois, l'annihilent. Il y a donc, dans l'homme, deux courants souvent opposés et que, seul, l'esprit très avancé peut faire concourir à son perfectionnement. Les événements, eux qui échappent si complètement à notre libre arbitre, influent aussi beaucoup sur notre volonté et la modifient selon les circonstances.

Nous croyons donc tout à la fois au déterminisme et au libre arbitre, chacun de ces mobiles de nos actions pris dans la mesure où notre éducation, nos connaissances, notre plus ou moins d'énergie morale, notre degré d'avancement lui permettent de s'affirmer et d'agir en nous.

Sans le libre arbitre, que serions-nous et que ferions-nous sur cette terre inférieure encore, où les maux qui nous affligent, les

travaux qui nous incombent, les luttes opiniâtres que nous avons à soutenir, n'ont pour but que notre progrès moral? Si nous n'avions pas la liberté d'apprécier le bien et le mal, de choisir la route que nous avons à suivre, le but vers lequel nous devons tendre, quels progrès ferions-nous ici-bas? Nous ne serions que des machines plus ou moins bien organisées, sans responsabilité, et j'ajouterai, sans espoir. Car, pourrions-nous conserver l'espoir de planer un jour, Esprits purs, dans les contrées bienheureuses de l'Au-delà, si notre libre arbitre n'avait pas joué, si nos efforts ne nous avaient pas conquis la place que nous avons méritée? Quel mérite, en effet, aurions-nous à être bons, indulgents aux fautes des autres, sévères pour nous-mêmes, si nous n'obéissions en cela qu'à des causes indépendantes de notre volonté?

Mais, malgré nos efforts, notre sincère désir de toujours bien penser et bien agir, pouvons-nous affirmer que jamais aucune cause extérieure à nous-mêmes ne viendra peser sur nos actes et leur imprimer une direction que nous n'avions pas prévue?

J'en reviens donc à une image qui m'a toujours séduit et qu'un vieil ami spirite m'avait soumise lorsque, à l'âge de dix-sept ans, je commençais mes études spirites dans cette vieille cité papale qu'arrose le Rhône et où j'ai passé bien des années dans la contemplation du beau idéal qui se dégage de nos doctrines. Cette image, simple et claire, me paraît indiquer très suffisamment la part que nous devons attribuer, dans la vie humaine, au libre arbitre et à la prédestination.

Mon ami se représentait la destinée comme une vaste circonférence dans laquelle nous pouvions tourner, évoluer à notre gré, selon l'impulsion de notre libre arbitre, sans qu'il nous fût possible, néanmoins, de sortir de ce cercle mystérieux tracé par la destinée autour de nous.

Cette figure géométrique, la vie ne nous a pas appris à la trouver inexacte, au contraire. Que de fois la Destinée a joué son rôle néfaste ou heureux dans notre modeste existence! Tantôt, elle nous a relevé à nos propres yeux quand nous étions en butte aux attaques dangereuses et envenimées des pervers; tantôt, elle a mis à néant nos résolutions les mieux arrêtées, flétrissant nos rêves, détruisant nos espérances. Que de fois la douleur a ravagé notre âme trop sensible peut-être, y produisant des révolutions imprévues qui n'étaient pas sans influence, certes! sur nos pensées et sur nos actes!

Ah! une grande loi est au-dessus de l'homme! La Sagesse divine a tout prévu, tout coordonné dans l'Univers et en nous-mêmes. Les événements qui touchent à notre vie morale, l'évolution graduelle de nos esprits vers le beau et le bien découlent, dans une certaine mesure, des plans conçus de toute éternité par la souveraine puissance de qui tout dépend. Dieu nous appelle à lui à travers nos existences successives, qui, toutes, concourent à notre avancement. Notre libre arbitre est donc toujours doublé de l'influence directrice qui nous pousse à mieux agir, nous incite à progresser sans cesse pour atteindre, un jour, au but assigné à nos efforts.

Mais nous pouvons écouter ou non la voix qui parle parfois si haut dans notre conscience. Si une tâche trop pénible nous arrête, n'hésitons-nous pas à l'accomplir? Alors, notre libre arbitre entre en jeu, qui pourrait le nier? Mais le devoir, reflet de la loi morale qui nous domine, le devoir commande, et nous lui obéissons si nous avons assez progressé, par le fait de notre libre arbitre antérieur, pour comprendre que la dignité de l'homme est tout entière dans l'accomplissement du bien, pour si pénible qu'il soit.

Partisans résolus du libre arbitre, défenseurs non moins résolus du déterminisme, nous vous en conjurons, unissez vos efforts pour restituer à la vérité sa face lumineuse où ne courront plus les ombres de vos controverses ardentes. Etudiez encore la vie, la pensée humaine, les actes réfléchis ou inconsidérés des hommes, les événements heureux ou malheureux qui les influencent, les douleurs qui les paralysent parfois, et vous conviendrez, nous en sommes convaincu, que notre libre arbitre existe réellement, quand nous sommes très évolués surtout, mais qu'une part d'inconnu entre dans la destinée humaine et nous convie à amender quelquefois les décisions de notre volonté; que nos actes sont bien la conséquence de nos progrès antérieurs, mais qu'ils se déroulent sous la poussée souvent victorieuse des forces occultes qui nous conseillent, nous dirigent à notre insu et ne demandent pas toujours notre assentiment pour nous influencer en bien ou en mal.

Puissions-nous n'avoir que des guides éclairés et sages, vraiment dignes de ce nom, incapables de nous tromper, toujours prêts à nous montrer l'excellence du but à atteindre, le bien à faire, le mal à éviter! Et puisse notre raison, de plus en plus confiante en elle-même, n'envisager jamais que

le vrai et l'utile, le bonheur de l'humanité, l'avancement progressif de notre globe perdu dans l'espace, vers cette pure lumière de l'idéal qui est l'apanage glorieux des mondes supérieurs.

Elargissons notre horizon, élevons notre foi, prions les influences souveraines de l'Au-delà de nous soutenir dans notre vie de labeurs, de luttes pénibles, de devoirs austères, et n'oublions jamais ce vieil adage en qui se résume, nous semble-t-il, la vérité que nous cherchons à comprendre aujourd'hui :

« L'homme s'agite et Dieu le mène ! »

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

APOLOGIE DU CHRIST

« Mes Frères,

« *Jesus Christus, filius Dei, dixit infelices in terra in cœlo felices.* (Jésus-Christ, fils de Dieu, a dit que les malheureux sur la terre sont heureux dans le ciel.)

« Eh bien, mes Frères, cette parole évangélique a elle seule dit beaucoup de choses. Le Christianisme, voyez-vous, est la seule véritable religion. Le Christianisme est tout ce qu'il y a de vrai, d'inspiré au monde. Et au lieu de dire le « Christianisme » on eût dû dire le « Déisme » ; car Jésus-Christ n'est qu'un aide, un auxiliaire, dont Dieu s'est servi pour révéler à la Terre son existence et réconforter l'âme humaine, en lui ouvrant des voies nouvelles de progrès et de bonheur. Oui, mes Frères, Jésus est l'apôtre par excellence, et c'est lui qui a révélé le Spiritisme. En effet, qu'est-ce que le Spiritisme ? ou plutôt, quelle est sa morale ? (car la communication entre vivants et morts n'est qu'un fait encore matériel et qui a existé de tout temps). La morale du Spiritisme est renfermée tout entière dans cette pensée : *Infelices in terra in cœlo...* (Les malheureux sur la terre seront heureux au ciel.) Jésus-Christ aurait pu ajouter : *Felices in cœlo, felices in aliis terris.* (Les heureux du ciel sont les heureux des autres mondes.) En effet, mes Frères, comment Dieu, dans son infinie bonté, ne mettrait-il pas à sa droite celui qui est accablé de misères, d'infortunes ? Comment n'en ferait-il pas son élu ? Si : Dieu juste, bon et créateur de toutes choses, ne laisserait pas souffrir ses enfants sans leur donner des consolations ; et ces consolations, c'est Jésus qui le premier les a révélées au monde. Donc, après Dieu, qui est pour nous invisible, qui nous paraît une cause, conscient, il est vrai, mais incompréhensible pour nos étroites vues, c'est Jésus-Christ qu'il faut prier. Lui, nous le connaissons, c'est notre frère ; il est venu au milieu de nous et nous a exhortés ; c'est l'Envoyé suprême ; c'est donc à lui, le grand Esprit, que nous devons nous adresser : il saura transmettre à qui de droit nos demandes et nos vœux. Ce que nous n'obtiendrions pas, il nous le fera accorder, car il est bon.

« Malheureusement, je suis forcé de le reconnaître, le Christianisme a été faussé par les successeurs de Jésus-Christ. D'abord, Jésus n'avait pas besoin de successeurs ; il avait assez bien expliqué les vues célestes, sans que d'autres y ajoutassent des vues toutes matérielles : l'autel doit être notre cœur, et c'est en nous-mêmes qu'il faut rendre hommage au très auguste serviteur de Dieu.

« Maintenant, je vois avec plaisir que le Christianisme a retrouvé de meilleurs apôtres, et c'est à ce sujet que je viens vous trouver. Mes Frères, vos vues sont celles de Jésus-Christ ; c'est sa morale que vous enseignez. Que la route sur laquelle vous marchez soit remplie de fleurs pour vous, dignes apôtres, c'est ce que je souhaite. Il faut éclairer vos frères sur les erreurs dont on les abreuve. Oui, poursuivez sans relâche ce large et beau chemin : derrière vous, à l'extrémité, brille la croix où notre divin maître fut crucifié, et à l'autre extrémité nous apercevons un ciel étoilé, où des mondes resplendissants nous attendent.

« *Et filius sanctus Dei erit com vobis.* » (Et le saint fils de Dieu sera avec vous.)

« Massillon. »

(6 mars 1890.)

⁂

Cette communication, dans sa forme particulière, avec ses citations latines, semble bien provenir d'un orateur chrétien. Il est vrai que si Massillon, dont le nom figure au bas de l'écrit médianimique, faisait tressaillir d'effroi son auditoire, quand devant le jeune roi Louis XV il prêchait sur le jugement dernier et sur le petit nombre des élus, son langage ici est tout différent : aux menaces d'antan ont succédé les douces paroles d'espérance : *Infelices in terra in cœlo felices.*

D'après l'évêque moraliste, Jésus serait

le véritable fondateur du Spiritisme. Mais, fera-t-on observer, dans l'antiquité, chez les Grecs, chez les Egyptiens et d'autres peuples, n'enseignait-on pas déjà l'immortalité de l'âme,la doctrine des vies successives ? Et n'évoquait-on pas les morts au sein des sanctuaires ? Tout cela est vrai, mais il manque quelque chose à la description des « Mystères » antiques : nulle part vous n'y verrez, comme dans l'Evangile, la tendance générale à l'unité, l'attraction divine qui entraîne toutes les créatures humaines à s'unir, à s'associer. Dieu ne s'était pas révélé sous la forme de l'amour; la charité péchait par défaut d'extension et ne se pratiquait qu'entre initiés. Avec la doctrine du Christ,au contraire, l'amour monte des âmes à Dieu et redescend de Dieu sur elles, pour les embrasser toutes dans une indivisible solidarité.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Vie future

Une fois l'immortalité de l'âme reconnue (1), tout n'est pas fini pour la pensée du philosophe.Il s'interroge : Quelles sont les formes de la vie future ? Après cette vie terrestre, tout est-il terminé pour l'épreuve ? Sommes-nous irrévocablement jugés sur ce que nous avons fait ici-bas ? La récompense est-elle obtenue de primesaut, et la béatitude est-elle invariable ? Enfin, les peines sont-elles purificatrices, ou constituent-elles une stupide et irrémédiable vengeance, devant se continuer durant l'éternité des siècles ? Nous allons recueillir sur les principaux de ces points, d'après Pezzani, la théorie enseignée par Pythagore et par Platon : on y trouvera le fond de nos croyances.

« On peut le dire à l'éternel honneur de l'hellénisme, il n'est pas de religion qui ait affirmé plus haut et plus clairement l'immortalité de l'âme. Tandis que les patriarches bibliques s'endorment à côté de leurs pères, les héros grecs conservent au delà du tombeau une vie indépendante. Le peuple, dans ses prières, les confond presque avec les dieux, et leurs tombes sont sacrées comme des temples. Ils sont les gardiens vigilants des cités, les protecteurs attentifs des familles, les hôtes invisibles de toutes les fêtes, les auxiliaires puissants de leurs fils aux jours des batailles, les guides des générations aventureuses qui vont chercher de nouvelles patries. Ils rattachent par le lien des souvenirs les familles à la cité, les colonies à la métropole, le présent et l'avenir au passé. Voilà quelle était la croyance du peuple hellénique, simple, claire, unanime, offrant, en un mot, tous les caractères d'une infaillible révélation. Cette croyance, le peuple ne l'analysait pas, ne la discutait pas ; elle était née avec lui, inséparable de son existence, conforme à son caractère, inhérente à son génie, intimement unie à tous ses principes de morale sociale et politique,à ses coutumes, à ses institutions et à ses lois. L'immortalité s'affirme toujours de la manière la plus précise. Homère, en cela comme en toute chose, s'attache au point capital : ce qui l'intéresse, c'est la persistance de l'individualité après la mort. Or, l'individu est déterminé dans l'ensemble des choses par ses rapports avec d'autres êtres, dans l'espace par la forme corporelle, dans le temps par la mémoire. Homère donne donc aux morts une forme visible, il fait de la mémoire leur attribut principal, et il réunit dans la mort ceux qui se sont aimés pendant la vie : les amis se promènent ensemble, en s'entretenant de leurs souvenirs. La religion de la justice remplace la religion de la force ; la vie future répare les erreurs de la destinée ; ou plutôt il n'y avait là ni destinée, ni hasard, ni erreur, ni injustice ; les biens et les maux de la vie n'étaient que des épreuves, les dieux sont absous, et, comme le diront plus tard les stoïciens, la douleur est un bien si elle développe notre courage, le plaisir est un mal s'il énerve notre vertu.

« L'immortalité de l'âme étend au delà du tombeau les conséquences de notre libre arbitre, et l'homme devient l'artisan de sa destinée. Des actes successifs dont se compose la vie, la mort fait une somme qui constitue notre existence nouvelle. La mémoire, qui est la conscience du passé, classe chacun de nous dans la hiérarchie des êtres. Ce jugement de l'homme sur lui-même est représenté chez les poètes par toutes sortes d'images, par le Tartare et l'Elysée, par les Euménides, terribles aux méchants, bienveillantes aux justes.

« De leur sphère idéale, les héros et les saints surveillent les générations nouvelles ; invisibles et toujours présents, ils nous détournent du mal et nous inspirent les grandes pensées. Ils répandent de loin sur

(1) Voir notre article du numéro de janvier : *Immortalité, Survivance personnelle.*

nous leurs influences bénies, et, comme le soleil attire les vapeurs de la terre, ils nous élèvent et nous épurent ; ils nous appellent près d'eux dans les régions supérieures. Les prières montent, les secours descendent, et la pensée des morts conduit les vivants par la route escarpée de l'ascension.

« Homère nomme souvent les âmes, des lumières ; comme celles qui brillent au firmament, elles ne s'éteignent dans notre hémisphère que pour s'allumer dans un autre. Une force peut devenir latente, mais elle ne peut mourir... Du ciel à la terre, il n'y a pas d'abîme : les immortels ont étendu entre eux et nous l'échelle de l'apothéose, et sur tous les degrés il y a des vertus vivantes qui nous tendent la main... Nous invoquons avec confiance ceux qui nous ont protégés pendant leur vie, et ils recueillent nos prières, eux, les amis indulgents, qui comprennent toutes nos défaillances et qui pardonnent toujours, parce qu'ils ont souffert et lutté comme nous. Peut-être les dieux supérieurs sont-ils trop grands pour nous entendre ; ils ne changeront pas pour nous l'ordre immuable des choses, mais vous, ô médiateurs, dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes, vous distinguez des voix amies, et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles ! »

Ovide, le poète pythagoricien par excellence, qui a composé le *Livre des Métamorphoses*, croit à des transmigrations supérieures à l'existence terrestre. Il assigne à l'être délivré du Tartare et retrempé aux sources pures, le séjour des astres dans les parties élevées du ciel. Expression vivante de la foi antique, il s'écrie en terminant son poème :

« Vienne quand il voudra, ce jour qui « n'a de droit que sur mon corps ; qu'il « rompe pour moi le cours d'une vie incer- « taine. Dans la meilleure partie de moi- « même, je serai emporté immortel au-des- « sus des sphères élevées, et mon nom « sera indélébile. »

Un savant moderne, Louis Ménard, s'exprime ainsi sur la croyance à la réincarnation des âmes selon l'antiquité :

« ... Les morts peuvent chercher de nouvelles destinées et rentrer par le Léthé dans le tourbillon de la vie universelle ; ils peuvent redescendre sur la terre, les uns pour réparer les fautes d'une vie antérieure, et se purifier par de nouvelles luttes ; les autres, les rédempteurs mortels, pour ramener, par le spectacle des vertus antiques, les peuples qui s'égarent, et se retremper encore aux sources de l'apothéose. Quand tous ceux qui les pleurent seront allés les rejoindre, ils partiront pour les sphères supérieures et inconnues, les plus forts guidant les plus faibles comme sur la terre, et les soutenant de leurs ailes à travers la voie lactée, qui est le chemin des âmes. La métempsycose n'est donc pas inconciliable avec la notion homérique de l'immortalité ; mais elle restreint la permanence du souvenir à l'intervalle qui sépare deux périodes de vie active. »

***

Nous avons laissé de côté, dans ces quelques citations, tout ce qui touche les erreurs de la tradition antique sur la métempsycose animale. D'autre part, il s'est glissé dans les doctrines de Pythagore et de Platon, comme il arrive en toute chose ici-bas, des éléments impurs que nous avons négligés, trouvant préférable de discerner l'or de l'alliage auquel il a été mélangé. Nous n'en retiendrons pas moins :

1° Que l'immortalité de l'âme a été enseignée chez les anciens ;

2° Que la doctrine des vies successives était la forme de cet enseignement ; d'où ces articles principaux :

Croyance aux épreuves pour la régénération et le perfectionnement de l'âme ;

Négation d'un enfer éternel ;

Progrès dans la béatitude.

Ajoutons à ces éléments le mouvement initiateur et perpétuel de la création sous la direction d'un Dieu unique, et nous aurons la formule, aujourd'hui affirmée par le spiritisme, du problème de la destinée des êtres, si débattu encore dans le monde de la pensée.

La Rédaction.

RÊVES PROPHÉTIQUES

Paris, 15 janvier 1912.

Cher Directeur,

J'aurais dû vous envoyer plus tôt ces lignes, promises au *Progrès Spirite* et dans le seul but de faire un peu de bien à ceux qui cherchent dans ses pages quelque lueur d'au-delà.

Les rêves relatés dans un récent numéro du *Progrès Spirite* m'ont inspiré la pensée de vous communiquer, cher Directeur,

quelques-uns de ceux ayant précédé les malheurs qui ont endeuillé ma vie, je dis quelques-uns, car les deux rêves relatifs aux ultimes désespoirs qui me martyrisent, ceux-là ma douleur et mon courage se refusent à les écrire.

C'était en février 1881, j'habitais avec mes parents une petite ville de la Charente-Inférieure lorsqu'un télégramme nous annonça la mort subite de ma grand'mère paternelle.

Mon père et ma mère partirent de suite pour aller rendre les derniers devoirs à cette aïeule dont la mort entraînait la désagrégation de la vieille demeure familiale.

Je restai seule à S... avec une vieille bonne, et la nuit même qui suivit le départ de mes parents je fis consécutivement les deux rêves suivants :

Dans le premier rêve je vis mon cher père revenir à la maison très malade.

Dans le second rêve je vis mon père et ma mère sur l'océan dans deux barques différentes (ma grand'mère habitait l'île d'Oléron). Dans la première barque je vis sombrer mon père, dans la deuxième barque peu après je vis sombrer ma mère.

Mes chers parents revinrent huit jours après leur départ et mon père arriva très souffrant d'une bronchite. Deux mois après la mort le terrassait, à 57 ans, et deux ans après, au même âge, ma mère allait le retrouver.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre 1883 (j'étais mariée depuis deux mois) je rêvai que j'étais dans un appartement, en toilette de mariée; je me mis à genoux et je sentis descendre, comme s'il était tombé du plafond, un grand voile de dentelle noire qui m'enveloppa tout entière.

Le lendemain je ne pus me lever : j'étais atteinte de la fièvre typhoïde, dont je faillis mourir. Que ne suis-je morte alors, ô mon Dieu !

Ma pauvre mère, unie à mon mari bien-aimé, me disputa à la mort et me sauva par ses soins, mais elle prit mon mal et en mourut quelques semaines plus tard.

Les sceptiques qui liront ces lignes ne verront qu'une simple coïncidence dans la réalisation de ces rêves, mais ceux qui croient à quelque chose de supérieur à la misérable et inconcevable vie terrestre seront frappés par la corrélation existant entre ces rêves symboliques et les malheurs qu'ils ont précédés; ils croiront, avec moi, que ces rêves étaient de réelles prédictions dont les réalisations devaient m'aider à croire à cet au-delà qui alors me semblait problématique, à cet au-delà que des faits psychiques indéniables m'ont prouvé, à cet au-delà avec lequel (depuis deux ans surtout) je me sens en constante communication par un fluide étrange, qui pénètre mon cerveau et me réconforte *physiquement*.

Ce fluide me semble être la réponse des bien-aimés disparus que j'implore ou même celle des autres extra-terrestres auxquels je m'adresse.

Je ne suis médium d'aucune façon, mais un jour que je pensais à cela j'entendis une voix intérieure, distincte, me dire : « Tu es médium impressif. »

Puissent ces lignes faire du bien à ceux qui les liront! Cet unique désir m'a guidée en les écrivant.

Je regrette de n'avoir pas assez de courage pour vous communiquer les rêves qui ont précédé ma chute dans les deux abîmes où j'agonise, sans mourir, mais non sans croire et sans implorer la pitié divine, qui seule finira mon martyre.

Agréez, cher Directeur, l'expression de ma fraternelle et vive sympathie.

Noémie Grasse.

SANS VOUS

Si j'habitais le ciel et vous sur cette terre,
Il faut que je le dise, ah ! je ne puis le taire !
Je laisserais les cieux pour suivre tous vos pas,
Tant que vous pleureriez, mes chéris, ici-bas.

Sans vous je ne pourrais goûter aucune joie;
Que dis-je! loin de vous mon cœur serait la proie
D'une douleur venant de ne plus vous avoir;
Loin de vous je serais, là-haut, au désespoir.

Et si, dès qu'on renaît dans les cieux tout mal cesse,
Même loin des aimés que sur la terre on laisse,
Moi je supplierai Dieu de vous rendre à mon cœur,
Ou de me rendre alors le sens de la douleur ;

Car je ne voudrais pas des célestes ivresses,
Vous sachant torturés par les pires détresses,
Et je me haïrais, jusqu'à me faire horreur,
De pouvoir, vous souffrant, jouir d'un grand bon-[heur.

Noémie Grasse.

Barbezieux, 1er novembre 1911.

MES FLEURETTES PRÉFÉRÉES

Poésies de Germaine de Faget

Médium : L. de F.

III

(*Suite*)

La grâce du Seigneur s'étend sur la Nature ;
Dans les fleurs et les nids un signe est répandu:
C'est l'Amour qui descend, comme un bonheur
[rendu,
Pour inonder le cœur de toute créature.

La douleur n'a qu'un temps. Le signe du Seigneur
Marquera tous les fronts d'une pure allégresse
Quand, triomphant du mal, du deuil, de la douleur,
L'âme s'élèvera vers la haute sagesse.

24 juillet 1911.

La Foi

Elle est fille du ciel et sa voix nous console
Lorsqu'accablés, vaincus, nous restons sans parole
Devant le mal dévastateur ;
La foi, c'est l'astre pur qui brille au ciel sans tache:
Mais pouvons-nous le voir quand le sort nous arra-
[che
Le cœur ?

Oh ! quand l'affront nous frappe et qu'une injuste
[haine
Nous poursuit pas à pas dans la carrière humaine,
Où tant d'obstacles sont dressés ;
Quand nous pleurons, en proie à cette ingratitude
Dont l'homme de ce siècle a trop pris l'habitude;
Et même si nos jours se sentent menacés :

La foi, la foi puissante, et douce à notre peine,
La foi consolera notre âme en sa géhenne ;
Elle élèvera notre cœur,
Et nous bénirons Dieu de lutter pour lui plaire,
N'ayant qu'un seul but sur la terre :
Grandir, nous rapprocher de notre Créateur.

Mais je dois reconnaître avec toi, tendre père,
L'éclipse de la foi quand un ordre sévère
Que le Destin ou Dieu donne aux êtres chéris,
Les courbe comme un jonc, les pâlit et les broie,
Et que, dans le cercueil, la Mort couche avec joie
Leur corps raidi, glacé, sur nos bonheurs flétris !...

26 juillet 1911.

Pensées du Médium

Des croyants me diront: « Quoi ! vous êtes spirite
Et vous pleurez vos morts? Vous n'avez pas la foi. »
Pardon ! mais l'ombre épaisse entre le ciel et moi,
L'ombre que fait la mort me désole et m'irrite.

Tant que je n'aurai pas percé la sombre nuit
Et revu mes aimés en déchirant ses voiles,
J'irai, je marcherai par le hasard conduit,
Sans connaître mon but et sans voir les étoiles !

26 juillet.

Le cœur saigne, l'âme soupire,
Dieu se voile, l'azur brunit ;
Tout s'assombrit :
Je voudrais sur mon humble lyre,
Dans un hymne où la foi respire,
Chanter l'universel Esprit !

Mais si je trébuche et je tombe
A l'angle fatal d'une tombe ;
Si tout mon bonheur s'est enfui,
Evanoui
Comme une légère fumée,
Comment vous contempler, ô Justice innommée !
Et contraindre un cœur torturé
A sourire, tout déchiré ?

26 juillet.

Le temps apaisera mon affreuse douleur :
A force de pleurer j'aurai noyé mon cœur !

26 juillet.

A. L. de F...

IV

J'ai vu, j'ai compris, j'ai chanté
L'immensité.
Oh ! la vie est sans fin, l'espace est sans limite !
Qu'est-ce que cette terre où l'homme faible habite ?
Un grain de sable, en vérité.

Mais, sur ce grain de sable, une loi fait éclore
Le beau, le vrai, le juste, et l'homme grandira,
Et dans les temps futurs, sublime, il atteindra
Le but sacré qu'il cherche encore !

3 septembre 1911.

Et nous, mes chers aimés, quel sera notre sort ?
Agités par le temps, assombris par la mort,
Fatigués quelquefois mais toujours pleins de rêves,
Nous irons, nous irons vers ces lointaines grèves
Où se creuse un céleste port !

Nous changerons de corps, de forme, de figure,
Mais sans rien perdre en nous de nos pouvoirs
[secrets ;
Et notre ardent amour gardera sa nature,
Et nos doux souvenirs garderont leurs regrets !

Nous nous retrouverons sur la route infinie,
Et, la main dans la main, et, le cœur près du cœur,
Nous souderons de vie en vie
La douce chaîne qui nous lie
Et dont les anneaux d'or sont: Constance et Bon-
[heur !

3 septembre.

Fleurs de la terre et parfums du ciel

Les jours passent, l'espoir demeure
Au fond de mon cœur attristé,
Et parfois, dans l'immensité,
Plus rien en moi, plus rien ne pleure.

Les jours passent, Dieu m'apparaît
Plus juste à chaque heure qui sonne;
Il m'a donné l'humble couronne
Qu'à peine mon âme espérait ;

Cette couronne de fleurs blanches,
Je la dépose en souriant
Sur la tombe où je vais, rêvant,
Avec mes sœurs, tous les dimanches.

Sur cette tombe où vous m'offrez
D'autres fleurs par vos mains cueillies,
Teintes de vos mélancolies,
Me parfumant de vos regrets !

9 septembre 1911.

Il faut prier

Il faut prier, prier encore,
Prier toujours, malgré l'effroi,
Malgré le chagrin qui dévore;
Prier pour vous, prier pour moi.

J'ai subi la loi de tout être:
Mourir, est-ce donc imprévu ?
Mais maintenant je sais, j'ai vu,
Je suis heureuse de renaître.

Aidez-moi de vos tendres vœux
Et de vos ferventes prières,
A franchir toutes les barrières
Qui m'éloignent encor des cieux.

Aidez-moi. Je dois fuir l'abîme
De l'erreur, du trouble et du mal,
Et m'élever de cime en cime
Vers les splendeurs de l'idéal !

9 septembre.

Bonjour, papa...bonjour, papa...
La reconnais-tu, ta Germaine,
Qu'un destin rigoureux frappa
A cette heure déjà lointaine,
Où tout n'était qu'angoisse et peine ?

La reconnais-tu, cette enfant
De ton cœur et de ta pensée,
Qui près de vous revient souvent,
Bercée
Par la voix fuyante du vent
Rimant sa plainte cadencée ?

Dans les cieux, les étoiles d'or
Ont épanoui son audace ;
Elle a scruté le temps, l'espace,
Ce qui demeure, ce qui passe,
Pour voir plus loin, plus haut encor !

Elle a vu des embryons d'être
Qui se meuvent sans rien juger ;
De grands Esprits, qu'il faut connaître
Pour apprendre à se diriger.

Dans tous les cieux, dans tous les mondes
Jetant un regard éperdu,
Elle a vu le Temps suspendu
Sur la Vie aux sources profondes...

Mais dans l'infini radieux
Roulant ses vagues éternelles,
D'astre en astre, de cieux en cieux,
Hélas ! ce qu'elle sent le mieux,
C'est la faiblesse de ses ailes !

Oh ! grandir, toucher aux sommets
De la vertu, de la puissance;
Etre la bonté, l'indulgence :
S'il faut pour cela ma souffrance,
A l'épreuve je me soumets !

***

Que suis-je à cette heure ? Une flamme
Qui regrette son doux foyer,
Un Esprit qui vous aime, une âme
Qui sans vous ne peut s'élever.

Et je me rappelle sans cesse,
Même dans les bras de la Mort,
Mère! ta divine tendresse,
Père ! ton amour large et fort !

Je ne suis que bien peu de chose :
Un rien qui pense, une ombre au ciel ;
Mais sur Dieu même je repose,
Comme tout esprit immortel;

Et, faible atome que soulève
Le jeu d'universelles lois,
Ou tremblante feuille des bois
Qui reverdit, palpite et rêve,

Je sens en moi tout l'avenir
Graviter vers le but suprême ;
Se régénérer et grandir
Sans s'éloigner de ceux qu'on aime !...

19 octobre 1911.

Plus de larmes, plus de regrets :
Le ciel sourit, la terre heureuse,
Dans l'abîme que la mort creuse,
Mêle des roses aux cyprès.

Le ciel sourit, l'espoir rayonne
Sur les tombes qui vont fleurir,
L'oiseau chante, et l'esprit s'étonne
D'avoir pu si longtemps souffrir !

20 octobre 1911.

Avant que s'achève une année,
J'allégerai votre douleur :
C'est un espoir plein de douceur
Que je prépare avec mon cœur
Pour embellir la Destinée.

Vous ne verrez pas fuir l'année
Sans éprouver un doux émoi
Qui fera grandir votre foi
En l'existence fortunée.

Sur le gazon des jours heureux,
Dieu fera croître des fleurettes,
Et, dans vos beaux arbres ombreux,
Chanteront pinsons et fauvettes...

20 octobre.

A vous tous qui fermez les yeux dans la douleur
Pour ne pas voir l'espace où l'au-delà commence,
J'apporte en souriant la divine Espérance,
Flot pur de l'urne d'or qu'on nomme le Bonheur !

20 octobre.

Dans les sillons de l'invisible,
J'ai semé, pour un temps prochain,
Mes espérances, grain à grain :
Germeront-elles sous la main
Qui les mit dans mon cœur sensible ?

Je le demande, et je l'attends
De cette Bonté secourable
Qui veille sur l'herbe et le sable
Comme sur les cieux éclatants.

Que sont-elles, mes espérances ?
La joie à votre doux foyer,
La paix remplaçant vos souffrances
Et vos pleurs qu'il faut essuyer.

Un avenir calme et limpide,
Un horizon plus clair, plus beau,
Et cette foi ferme, intrépide
Que n'arrête pas le tombeau !

21 octobre 1911.

(*A suivre*).

L'ENSEIGNEMENT DU SPIRITISME

au double point de vue moral et social

Le Spiritisme est l'antithèse de l'égoïsme; il a pour principe le dévouement envers tous les hommes et l'amour du prochain. C'est l'ensemble des penchants et des instincts bienveillants mis en pratique. La morale sublime du Spiritisme enseigne l'amour des uns pour les autres. Elle solidarise toutes les aspirations et tous les sentiments humains dans l'harmonie sociale.

Cette philosophie harmonique est la seule voie pour arriver à une entente sociale ; elle est la seule opposant un lien d'amour à l'égoïsme étroit qui isole les membres de la société et paralyse la fraternité et la solidarité qui doivent unir toute l'humanité dans un sentiment d'amour universel.

L'amour de nos semblables élève l'âme et inspire les plus beaux sentiments de générosité et de grandeur morale. C'est la fraternité humaine et la solidarité généralisées; c'est l'âme épurée et affermie dans la bienfaisance.

Ceux qui calomnient cette belle philosophie ignorent que ce sont ses véritables adeptes qui sont les fondateurs de la plupart des œuvres de bienfaisance et des institutions philanthropiques ; que ce sont eux qui songent aux malheureux sans asile et sans pain ; que ce sont eux qui tendent une main secourable à toutes les misères et à toutes les afflictions : que ce sont eux qui font aimer la vie à ceux qui la maudissent; que ce sont eux enfin qui aplanissent les aspérités du chemin de la vie et qui s'efforcent de concilier tous les intérêts et de les faire converger vers l'harmonie sociale.

Le vrai spirite travaille avec persévérance à la régénération morale et à l'amélioration sociale. Sa conscience est éclairée par les lumières de la raison. Sachant d'où il vient, ce qu'il est et où il va, il ne peut se méprendre sur sa destinée.

Le Spiritisme démontre la vérité de la vie éternelle; il affirme le droit et accepte le devoir ; il travaille donc au triomphe de la justice, de la fraternité et de la solidarité.

Cette doctrine progressive améliore les mœurs, éclaire la conscience et guide la raison. Son principal objectif étant le progrès et les tendances à la perfection, sa devise est: Amour, justice et solidarité.

Les principes spirites reposant sur l'évidence absolue, sont clairs et limpides. Calme et pur, le spirite marche à visage découvert ; il proclame la vérité comme une philosophie consciente et démontrée. Ayant la certitude de la valeur des principes qui lui servent de guide, il ne cherche pas à en imposer par des fantaisies illusoires et par des faits indémontrables.

Le problème de l'existence de Dieu et de l'âme immortelle est posé clairement. Dans cette situation, le doute ne peut exister. La destinée humaine se montre dans la plénitude de son rayonnement infini.

Dans le cours de la vie toutes ces questions se posent devant la conscience réfléchie. Aux heures de recueillement, la conscience réfléchie des plus sceptiques se réveille devant les splendeurs de la divine vérité. Ceux à qui leur mauvaise conduite fait désirer le néant ne peuvent éviter les inquiétudes d'une situation anormale, essentiellement douteuse. Les vérités par eux méconnues n'en sont pas moins réelles. Aussi, des points d'interrogation qui les troublent se posent sans cesse devant eux. Ces interrogations implacables sont pour eux des fantômes effrayants.

Dieu est la puissance invincible et l'élément essentiel de la nature universelle ; il vit en elle et elle en lui. Les beautés de l'Univers ont des harmonies pour l'âme, des tableaux séduisants pour la pensée et des tendresses suaves pour le cœur.

L'homme qui sonde les secrets de la nature, pénètre successivement du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible, de la loi manifestée à la loi pensée, de la force originelle et de l'apparence corporelle à la

cause virtuelle ; car le progrès est essentiellement ascensionnel.

Les sages de tous les pays, de tous les temps, ont enseigné les mêmes principes, qui constituent la morale éternelle.

La question morale ne peut être séparée de la question sociale. Cette dernière est la conséquence de la première.

La vérité morale et sociale brille à tous les regards ; elle n'appartient ni à une race, ni à une école, ni à une religion ; elle n'a ni bornes, ni nationalité ; elle plane au-dessus de tous les préjugés, de tous les dogmatismes et de tous les fanatismes. Elle nous enseigne le passé, nous fait apprécier le présent et nous dirige pour l'avenir. Elle oppose à l'égoïsme individuel la solidarité, l'amour et la fraternité entre les individus.

La vérité est l'astre resplendissant qui luit à tous les regards. Mais la morale ne doit pas être un vain mot, vide de sens. Elle doit être ainsi formulée :

Aimez vos frères en humanité ; faites donc du bien à tous les hommes, sans exception de nationalité, de croyance et d'opinion ; soyez hospitaliers, pardonnez les offenses, ne faites jamais du mal à vos ennemis, ne soyez point orgueilleux, ni envieux, ni jaloux. En résumé : aimez-vous les uns les autres ; faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ; travaillez à rendre tous les hommes heureux.

Telle est la *morale sociale* enseignée par le spiritisme. Cette morale est appelée à régénérer la société moderne. Il appartient à tous les hommes de cœur de la propager par la parole, mais surtout par l'exemple.

La société ne peut se justifier à l'égard des malheureux qu'elle laisse sans assistance à certaines heures pénibles de la vie ; car la vie humaine doit être protégée contre la faim comme contre le poignard de l'assassin.

La fraternité humaine ne doit pas être une simple utopie, ni une théorie simplement spéculative.

Cette douce et sublime philosophie, trop méconnue de nos jours, où l'égoïsme règne en maître, est pourtant la voie de l'harmonie universelle.

L'amour de nos semblables élève l'âme et inspire les plus sublimes sentiments de générosité et de grandeur morale. On ne saurait donc trop l'inspirer à la jeunesse, en général, qui glisse sur la pente de l'isolement que produit généralement le Cléricalisme, qui a pour principe le chacun pour soi.

Le riche, absorbé par les jouissances matérielles que lui procure la fortune, oublie souvent ses devoirs envers les malheureux ; car ses tendances le poussent vers l'ambition et le plaisir : il cherche un bonheur qui lui échappe sans cesse. Le pauvre, obligé d'échanger son temps contre du pain, dispose à peine de quelques heures de loisir ; il ne peut donc se livrer facilement à l'étude des grandes vérités qui pourraient, seules, lui montrer la fin de ses maux et lui faire savourer le bonheur anticipé qui lui est réservé dans l'Au-delà,

La vie, avec son simulacre de plaisirs, avec ses émotions frivoles, sous mille aspects divers, passe près du pauvre comme à côté du riche, semblable à ces brillants mirages que le vent emporte ; car l'homme ne peut trouver le bonheur que dans celui qu'il procure aux autres.

Cette vérité ne saurait jamais être trop répétée.

Mais la charité, qui subordonne le pauvre au riche, a de graves inconvénients, car l'aumône individuelle est inconciliable avec la dignité humaine ; elle ne peut donc être l'idéal rêvé par les vrais philanthropes. Il faut donc chercher un moyen qui ne mette pas les indigents à la merci, soit des cléricaux, soit des autres factions politiques qui les exploitent en vue d'étendre et d'affermir leur domination.

Le principe d'égalité, base des principes qui animent les peuples, est opposé à tout ce qui peut produire l'avilissement de ceux qui sont obligés de faire appel à la bienfaisance sociale.

Mais confondant dans son cœur la joie, les tendresses et la douleur, dans l'éternel amour du prochain, le vrai spirite ne vit que du bonheur d'autrui, qui est la source de son véritable bonheur. Dans cette pensée il doit avoir au cœur des trésors de pitié pour tous les hommes dépourvus du nécessaire. Sa charité et sa bienfaisance doivent être sans bornes ; mais le Spiritisme renferme des harmonies tellement suaves que peu d'hommes les envisagent dans toute leur étendue.

La morale du spiritisme dessille les yeux de la conscience humaine qui n'est pas dominée par de basses passions ; elle montre à l'âme des horizons sans bornes comme l'Infini. Mais la croyance spirite n'est pas un don gratuit ; elle s'acquiert par l'étude des grandes vérités psychologiques, qui en forment la base.

Le vrai spirite aime mieux, pense mieux, agit mieux, jouit mieux et souffre moins.

Le Spiritisme, bien compris dans sa morale pure et éthérée, montre à l'huma-

nité la véritable vie spirituelle ; il veut pour tous les hommes la vraie charité désintéressée et la bienfaisance active et ignorée.

La mission des spirites consiste donc à s'efforcer de rétablir les liens du véritable amour du prochain. Les principes qui servent de base au Spiritisme sont fondés sur la croyance en Dieu et en l'âme immortelle.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Profession de foi du " Fraterniste "

(*Extrait*)

La Psychosie est basée sur cette **Grande Loi éternelle** qui veut que tout, sans exception, ait une cause. N'en résulte-t-il pas que tous les prétendus hasards, chances, malchances, etc., ont, eux aussi, leur cause?

Ce sont ces causes que nous nous efforcerons de faire entrevoir à nos lecteurs, afin de leur permettre de comprendre pourquoi il en est parmi eux à qui tout réussit, à qui tout sourit, à qui tout tourne comme l'on dit vulgairement, pendant que d'autres, malgré leurs efforts soutenus, n'aboutissent jamais à des résultats satisfaisants.

Par l'étude de la **Psychosie**, par sa compréhension, par son application, et en un mot, — qu'on nous permette cette expression — par le désenténèbrement de causes que nous avons ainsi fini par ne plus trouver mystérieuses, chacun arrivera à modifier sa manière d'être spirituelle pour arriver peu à peu, par ses propres moyens, à changer les causes déterminantes de son insuccès, en causes favorables à sa réussite.

C'est ainsi que nous apportons la **consolation** et le **soulagement** aux souffrances physiques et morales.

Notre journal : **Le Fraterniste** désire avant tout justifier son titre. Par l'ardente propagande qu'il mènera et sans jamais épouser de querelles personnelles — *tous les hommes étant frères à quelque opinion qu'ils appartiennent* — il s'efforcera de réduire à néant les sarcasmes, les railleries, les vilenies même que des personnes insuffisamment éclairées déversent sciemment ou inconsciemment sur l'œuvre d'exaltation à la bonté et à l'amour du prochain qu'inlassablement nous voulons poursuivre.

(1) *Le Fraterniste*, journal hebdomadaire, 4, Avenue Saint-Joseph, Douai (Nord).

A tous ceux qui ont trouvé à l'Institut Général Psychosique la guérison ou le soulagement à leurs misères morales ou physiques, il fournira les moyens, par la lecture de ses articles, par les attestations de guérisons qu'on nous permettra de rendre publiques, par des photographies de malades prises avant et après la guérison, par le compte rendu des travaux que nous poursuivons dans notre Laboratoire de Recherches scientifiques, de se défendre victorieusement contre des contradicteurs ignorants de la beauté de notre œuvre ou mal intentionnés envers elle.

A ceux qui désireront travailler les sciences occultes, nous indiquerons les moyens de devenir aptes à se livrer à ces sortes d'études par la lecture des meilleurs ouvrages traitant de ces questions et par l'exercice de leurs facultés personnelles.

Nous leur indiquerons également la façon de renforcer leur âme dans la pratique du **Bien** et de l'**Energie** pour qu'ils arrivent à la faire vibrer dans des zones toujours plus hautes lui permettant de vaincre et la douleur et la maladie.

*
* *

Au point de vue politique, il démontrera que le Socialisme n'a de raison d'être et de prospérer que s'il arrive à grouper tous les hommes dans un même élan de bonté et de fraternité.

Bieniste avant tout, il cherchera à modeler le plus possible les cœurs humains pour les rendre de plus en plus sensibles et altruistes.

Les questions économiques et sociales y seront particulièrement soignées.

Notre organe s'efforcera de démontrer que les efforts du génie humain doivent marcher de pair tant du côté matériel *(machinisme de plus en plus perfectionné)* que du côté spirituel *(faire de tous les humains des* **coopérateurs** *dans toutes les branches de l'activité humaine)*.

Ce Fraternisme, basé surtout sur les qualités spirituelles, est la société de demain, et ce n'est pas une raison parce que ce demain est encore éloigné de nous, pour que nous ne nous efforcions pas de faire comprendre à tous qu'il ne devrait y avoir au monde qu'une unique famille : celle de l'Humanité triomphante dans la Solidarité Universelle.

Tous, à la conquête du Bonheur par l'émancipation du Travail et de l'Esprit Humain ! !

INSTITUT GÉNÉRAL PSYCHOSIQUE.

VISIONS EN DEMI-SOMMEIL

I

Je commencerai par un de mes plus beaux rêves, et, pour la clarté de mon récit, je me présente à mes frères et sœurs en croyance, lecteurs et lectrices de ce bon journal, comme une mère très malheureuse, ayant été si désespérée que j'en étais amenée à l'idée du suicide et toute préparée pour en venir à cette malheureuse fin. J'avais vu mourir en peu de temps deux enfants chéries : l'une à 13 ans, après onze ans de paralysie ; l'autre à 15 ans 1/2, adorablement belle et intelligente. La douleur était trop violente ; j'allais mettre fin à mes jours, lorsqu'un numéro du *Progrès Spirite*, de 1906, me tomba sous les yeux. Cette lecture fit une diversion à mes idées, et, sans que mon envie de mourir fût diminuée, je voulus en savoir plus long sur tout ce merveilleux que je lisais pour la première fois et dont je n'avais jamais entendu parler. J'écrivis au digne directeur de ce bon journal une longue lettre où je lui expliquais toutes mes misères. Il me répondit d'une façon si bonne, si consolante et si intelligente surtout, qu'il bouleversa toutes mes affreuses idées et qu'en très peu de temps, après avoir lu tous les livres du maître Allan Kardec, je fus entièrement gagnée à la sainte croyance du spiritisme. J'ai beaucoup de chagrin et ma vie est un dur calvaire. Je m'ennuie beaucoup sans mes deux chéries, mais je ne me tuerai point ; je suis lasse de vivre, mais j'attends avec résignation le moment béni de la mort, car je sais que Dieu est juste et que je reverrai mes adorées fillettes. D'ailleurs, je suis une privilégiée de ce Dieu si bon puisqu'il permet souvent que, dans un demi-sommeil, mes mortes chéries viennent à moi, ou que j'aille à elles. Jugez-en :

J'ai passé quelques jours à Paris, au mois de novembre, et, la veille de mon départ de J..., dans la nuit du 1er au 2, fête des Morts, j'eus un rêve étrange :

J'étais dans un pays inconnu et je cherchais Yvonne, car j'étais lasse de ma vie terrestre et j'étais partie pour la revoir. Le paysage était bizarre et je ne savais trop où me diriger. Bref, je m'engageai dans un chemin assez étroit, bordé de chaque côté d'une muraille assez haute. Ces murailles étaient tapissées de lierre, de feuillages et de fleurs étranges, et, sur tout ce décor, une lumière qui devenait de plus en plus brillante. Je marchais depuis très peu de temps sur cette route lorsque je la trouvai barrée par une porte fermée, dont les verrous pleins de rouille s'ouvrirent lentement devant moi. Et me voilà sur la route avec un peu plus de lumière. Puis, une autre porte. Les verrous, les gonds tout rouillés s'ouvrirent de nouveau à mon approche, et encore la route, et des fleurs, des feuilles, des oiseaux qui chantaient dans une lumière étincelante ! Il me prit une grande envie de prier et un désir très fort de voir Dieu. Et de nouveau une porte s'ouvrit d'elle-même ; et alors, toujours sur la route, je vis des choses étonnantes : des fleurs, des oiseaux merveilleux ; j'entendis un chant harmonieux, je vis un soleil éblouissant et, devant moi, une porte très haute qui ne s'ouvrit pas et que je ne tentai pas d'ouvrir : mais je savais qu'Yvonne était de l'autre côté, et une joie si grande envahit mon cœur que je tombai agenouillée, pleurant, priant, adorant et remerciant Dieu qui m'avait donné ce bonheur immense. Au moment où, dans cette fervente prière, je levais mes yeux vers cette porte toute tapissée de fleurs et que je ne pouvais franchir, une cascade d'une eau claire comme du cristal en descendit, tomba jusqu'à moi et m'inonda, non d'eau, car je ne fus pas mouillée, mais d'une joie si délirante que je m'éveillai tout étonnée de me trouver dans mon lit.

J'ai bien souffert, au réveil, d'être revenue à l'affreuse réalité, mais le souvenir d'un bonheur si grand est encore dans mon cerveau et dans mon cœur, à tel point que dans ma prière à Dieu, chaque soir, je lui demande de me faire beaucoup souffrir dans la journée, mais de me laisser revenir dans cet endroit béni où j'ai été dans la nuit du 1er au 2 novembre 1911.

SUZANNE-GABRIELLE.

(*A suivre.*)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Hypnotisme à distance

Une extraordinaire expérience d'hypnotisme au téléphone vient, racontent les journaux américains, d'être faite dans l'État d'Ohio. Les sujets étaient des opérateurs ordinaires du téléphone ; le fluide les atteignit à une distance de 130 milles. Six médecins assistaient à l'expérience.

M. Fernando Lonzenheimer tenta d'im-

poser son pouvoir hypnotique de cette manière de Pittsburg à Canton et l'un des opérateurs fut complètement suggestionné. Quand l'homme de Pittsburg déclara catégoriquement que le bras gauche de son sujet était endormi, les médecins purent enfoncer dans ce bras des aiguilles sans affecter la sensibilité du sujet.

« Levez votre bras droit », commanda la voix de Pittsburg. Le bras se leva, et les six médecins ne purent l'abaisser. Puis la voix impérieuse dit au sujet qu'il était une pierre, il roula aussitôt au bas de sa chaise, et les témoins essayèrent en vain de comprimer sa poitrine : elle était devenue dure comme une pierre. (*L'Autorité*, du 20 décembre 1911.)

Curieux Cas de Télépathie

Le fils d'un officier italien voit son père mort en Tripolitaine

Rome, 27 décembre

Les journaux rapportent un cas de télépathie impressionnant, survenu à Parme :

Le fils d'un capitaine d'artillerie parti récemment de Parme pour la Tripolitaine aurait vu, hier matin, en rêve, son père partir à cheval contre les Turcs, puis tomber, frappé mortellement par un ennemi caché dans un arbre.

Réveillé en sursaut, l'enfant raconta en pleurant son rêve à sa mère, qui, quelques heures après, recevait un télégramme lui annonçant la mort de l'officier, survenue dans des circonstances presque identiques à celles décrites par l'enfant, qui est âgé de huit ans. Le capitaine tué s'appelle Marcucci.

Une maison hantée

Phénomènes étranges, mais réels, paraît-il.

Lyon, 10 janvier. — *Dépêche particulière de « Paris-Journal ».* — Depuis près d'un mois des phénomènes bizarres sont constatés dans l'atelier de Mlle G..., couturière à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

Sous les regards stupéfaits de Mlle G... et de ses ouvrières, des objets divers disparaissent comme par enchantement : des épingles, des paquets entiers d'aiguilles, des dés, des ciseaux, des crochets et des boucles métalliques sont emportés soudain par une force invisible sans qu'on puisse découvrir leur cachette mystérieuse.

Dernièrement, un jeune homme, M. Ratel, en présence de qui divers objets s'étaient évanouis comme par enchantement, tira deux coups de revolver contre la muraille, espérant ainsi effrayer et chasser les malins esprits. Peine perdue ! Quelques minutes après des outils de couturière déposés sur une chaise de paille prenaient la clef des champs...

Alors M. Ratel, saisissant une lourde chaîne de fer, en frappa la chaise d'où jaillit aussitôt, par trois fois consécutives, une gerbe d'étincelles ardentes.

Un témoin oculaire, qui passe pour avoir quelque compétence en matière de spiritisme, affirme que l'apparition de ces curieux phénomènes est due à la présence, dans l'atelier, d'une jeune apprentie couturière de Mlle G..., qui jouerait, en l'occurrence, le rôle de médium inconscient.

Société Internationale de Recherches Psychiques

Une séance intéressante

A sa séance du 18 décembre dernier, le Groupe spirite de la Société Internationale de Recherches Psychiques eut la bonne fortune d'avoir, parmi ses assistants, un excellent médium que nous avions déjà eu l'occasion de rencontrer par ailleurs, en séance particulière, mais sur lequel nous n'avions pu, par simple raison de délicatesse, opérer un contrôle suffisant au moment de la production des phénomènes qu'il présentait. Au 18 décembre, nous connaissions un peu mieux ce médium, et, sans mot dire cependant, il nous fut loisible d'observer de très près ses faits et gestes.

Mme Mary Demange, c'est le nom de ce médium, obtient avec facilité, et nous devons dire aussi avec rapidité, des déplacements et des lévitations d'objets sans aucun contact. Voici, du reste, le résumé de la séance à laquelle nous faisons allusion. Disons, au préalable, qu'un autre médium nous avait dit, tout au début et cela au moyen de la planchette spirite : « Vous aurez une surprise ce soir. »

M. Henri Mager, le président du groupe, avait donné comme thème d'expériences sur et vers lequel tous les assistants, — la plupart des élèves-médiums, — devaient orienter leurs pensées et concentrer leur volonté, le suivant : « Tâcher de faire mouvoir, sans aucun contact, une table placée au centre du cercle formé par les médiums ; jeter à terre une boîte disposée au milieu de ladite table et projeter à son tour la table par terre.

On fit la chaîne ; les assistants, au nombre de 14, disposés en un large cercle, bien serrés les uns contre les autres, se tenant par la main. Nous éteignons les lumières — on sait pourquoi l'obscurité est à peu près indispensable dans ce genre d'expérimentation — mais disons que, malgré le noir de la nuit, il est assez facile d'avoir le contrôle de tous les assistants. Au centre fut placée la table, sorte de petit guéridon à quatre pieds renforcés à la base par un croisillon. Sur cette table, une grosse boîte à cigares vide. Nous tenons, M. Mager et moi, le médium qui produira le phénomène, chacun par une main.

M. Mager a, à sa droite, un autre médium femme, et j'ai, moi, à ma gauche, la jeune sœur du premier médium qui, elle, éprouve tous les contre-coups au moment où son aînée, dans une secousse nerveuse, extériorise la force productrice du phénomène.

Nous attendons quelques minutes — pas plus de dix, certainement — dans l'état d'esprit voulu ; temps pendant lequel quelques élèves médiums voient et décrivent des lueurs et des fluorescences, qui apparaissent dans la salle — personnellement, je ne vois rien, M. Mager non plus. — Soudain, Mme Demangé pousse successivement deux cris stridents, cris auxquels coïncide le déplacement latéral de la table qui, placée à plus d'un mètre de nous — le médium, M. Mager et moi — vient, en trois bonds successifs, nous toucher directement. Personne n'a bougé ; la plupart des mains sont crispées par la peur dans celles des voisins ou des voisines, car l'on ne s'attendait pas à une manifestation aussi brutale. La table vient donc d'être déplacée en trois bonds et ces bonds ont coïncidé avec les cris du médium. Mais voilà qu'une voix de tonnerre sort tout à coup de sa gorge et hurle littéralement, en scandant les mots : « Je... suis... là... Mari... anne..... Etes-vous satisfaits ? » Et, après quelques paroles échangées avec le médium ainsi transformé, celui-ci nous dit adieu ; puis il pousse à nouveau deux cris très aigus pendant que son corps s'agite dans un spasme violent, et la table, reprenant le même chemin et le même mode de locomotion, s'en va donner contre un jeune homme situé juste en face de nous.

La table est toujours debout, la boîte à cigares est toujours dessus. Nous attendons quelques minutes ainsi, dans l'obscurité, pendant que l'émotion se passe, et nous demandons, cette fois, à ce que la boîte seule soit déplacée et projetée à terre, si possible. La table a été replacée vers nous, à portée de notre main et sous notre nouveau contrôle, M. Mager et moi.

Un instant de calme, d'autres cris encore, un nouveau spasme nerveux, et nous entendons des grincements significatifs d'un déplacement horizontal de la boîte à cigares. La voix de tout à l'heure trouble encore davantage la quiétude des assistants, et les mêmes mots résonnent encore comme un formidable écho, dans la salle où nous sommes : « Je... suis... là... Mari... anne... Je vous protège tous... Adieu... » Le médium redevient souple et conscient. Sans rompre la chaîne, nous explorons avec la main pour connaître l'emplacement de la boîte. Celle-ci n'est plus au centre du guéridon, ainsi que nous l'y avions placée au début de cette seconde partie, et n'est éloignée du bord que de la largeur de quatre doigts.

Nous ne sommes pas satisfaits et nous demandons à l'assistance de concentrer encore sa volonté pour obtenir le renversement complet, la chute de la boîte.

Toutes les volontés sont concentrées, au dire des assistants eux-mêmes. Nous attendons peu : Quelques cris de même intensité qu'au début, de la part du médium ; la table s'agite, s'essaye un peu et, dans une projection violente, tombe à terre en envoyant valser la boîte à cigares. Personne ne bouge : nous attendons que le calme soit rétabli ; les assistants ferment les yeux pour ne pas être aveuglés, nous faisons la lumière et constatons : La table, couchée à plat, a les pieds tournés vers nous — groupe médium, Mager et moi — et la boîte à cigares est allée se coincer entre ma voisine de gauche, sœur du médium, et sa propre voisine.

Ainsi finit cette séance.

Oui, mais ! l'obscurité, dira-t-on ? Ah ! oui, l'obscurité !! Nous savons bien, mais patience ! Nous savons aussi, d'autre part, que le médium peut produire le phénomène en lumière rouge ou bleue et même en lumière blanche diffuse, et c'est ainsi que nous l'essaierons la fois prochaine.

FERNAND GIROD,
Secrétaire de la Société Internationale de Recherches Psychiques.

Reconnu conforme à la vérité :

HENRI MAGER,
Président de la Section Spirite.

École de Médiums

Le Groupe Spirite de la Société Internationale de Recherches Psychiques développe les facultés naturelles des personnes

susceptibles de médiumnité, et cela, absolument gratuitement. Les personnes désirant être développées doivent s'adresser à M. Henri Mager, au siège central, 3, rue de l'Estrapade, Paris, Ve. Le nombre des inscriptions est strictement limité.

BIBLIOGRAPHIE

Schopenhauer. Mémoires sur les Sciences Occultes, traduit par G. Platon. Un vol. Prix : 6 fr., franco pour la France; Etranger 6 fr. 50. Ouvrage contenant la traduction de trois mémoires du grand philosophe allemand Schopenhauer sur l'Occultisme.

Le traducteur, M. G. Platon, a eu la pensée de réunir dans un même volume trois études empruntées à différents ouvrages. Le premier mémoire est détaché de l'ouvrage *Ueber den Willen in der Natur* et est de 1836. Le second et le troisième sont deux mémoires figurant à la suite l'un de l'autre dans le tome I des *Parerga* qui ont paru en 1851. L'un et l'autre de ces ouvrages ont reçu de la main de Schopenhauer lui-même des corrections et des additions qui ont été utilisées pour une nouvelle édition des *Parerga* en 1862 et du *Wille in der Natur* en 1867.

On pourrait peut-être objecter que le présent volume ne porte à la connaissance du public français que ce qu'on pourrait appeler un matériel de faits déjà un peu anciens puisqu'ils ont été recueillis presque tous avant le milieu du siècle dernier, mais ce recueil systématique de faits curieux ne manque pas d'intérêt. Si la plus grande partie de sa documentation vient en effet de la littérature allemande, l'auteur n'a pas négligé de demander à la littérature des autres pays, particulièrement la France et l'Angleterre, un complément d'information. Rien que pour cela il y avait un intérêt sérieux à rendre accessible au public français les curieux livres du philosophe allemand. D'autre part, n'était-il pas intéressant de connaître le sentiment d'un philosophe de la valeur de Schopenhauer sur les faits généralement désignés sous le nom général d'occultisme ? Qu'on le veuille ou non, ces faits sont des faits au même titre que les faits physiques, chimiques et physiologiques. Trop souvent le savant proprement dit prétend les exclure, comme impossibles, du cercle de l'expérience totale qui constitue le monde réel et il est d'un grand poids que des penseurs viennent nous apporter le témoignage de leur conviction en se déclarant nettement pour la réalité de ces faits.

On éprouve un véritable contentement d'esprit à envisager, à la suite de Schopenhauer et du point de vue de sa philosophie particulière, des faits aussi étranges que les faits de magie, les apparitions d'esprits ou l'intervention dans la vie individuelle d'un démon comme celui de Socrate. Schopenhauer seul, encore, des grands penseurs modernes, a repris la difficile question du rêve en utilisant les données anciennes et a tenté de la faire avancer. On lira avec le plus vif intérêt ses considérations à la fois physiologiques et psychologiques et les résultats auxquels il arrive. Quel que soit le jugement des savants de nos jours sur sa physiologie et les réserves qu'ils estiment y avoir lieu de faire quant à ses conclusions, nous avons le sentiment que les pages qu'il a consacrées à ce sujet seront lues par tous avec profit.

Librairie P. Leymarie,
42, Rue Saint-Jacques, Paris.

La Photographie et l'étude des Phénomènes psychiques, par Guillaume de Fontenay, avec une préface de A. d'Arsonval. Volume in-8° (19-12) de x-142 pages, avec 2 figures et 16 planches; 1912. En vente à la librairie Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris (VIe). Franco de port : 3 fr. 25.

Voici que le Psychisme quitte le domaine du rêve. Avec Rochas, Richet et Maxwell en France, avec Schiaparelli puis Morselli en Italie, Schrenck-Notzing en Allemagne, Feilding, Carrington et Baggally en Angleterre, ces difficiles études sont entrées dans la voie de l'expérimentation objective et des enregistrements automatiques, parmi lesquels la photographie joue un rôle prépondérant. L'auteur de cet ouvrage fut des premiers à la recommander et à s'en servir constamment. On se rappelle les clichés qu'il obtint, en 1897, avec Eusapia Paladino contrôlée par M. Camille Flammarion, et en 1902, avec Augusto Politi, dans le groupe d'observation qui se réunissait à l'Ecole Polytechnique. Depuis, il n'est guère de grand médium qui n'ait passé devant son objectif. Nul n'était donc mieux qualifié que M. de Fontenay pour traiter un tel sujet.

Ce livre est un abrégé de trois conférences que l'auteur a données récemment à la Société d'Etudes psychiques. Cent vingt clichés de projection à peu près défi-

lèrent alors sous les yeux des membres de cette Société. Il ne pouvait être question de reproduire ici une pareille masse de documents. On a choisi les plus importants, les plus caractéristiques et, sinon les meilleurs, du moins les plus nécessaires.

M. d'Arsonval a honoré cet ouvrage d'une préface qui en double l'autorité. Car autant par le retentissement de ses admirables découvertes en Physique physiologique que par la façon magistrale dont il a présidé en 1906 et 1907 la Commission d'expériences qui examinait Eusapia Paladino à l'Institut Général Psychologique, M. d'Arsonval s'est acquis à l'Académie des Sciences, à l'Académie de Médecine et parmi les psychologues et les psychistes, un crédit auquel bien peu de savants pourraient prétendre.

Table des Matières

REVUE DES LIVRES

P. Richard. — *L'Ether vivant* et le Réalisme supra-nerveux, 1 vol. in-18 (H. Daragon, éd. 96, 98, rue Blanche, Paris), 3 fr. 50.

A. Porte du Trait des Ages. — *L'Ether et la force psychique.* Brochure in-16 jésus, 1 fr. (H. Durville, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris, IVe).

Même auteur, même éd. : *Le Secret de Michel Oppenheim.* Roman occulte, 1 fr. 50.

Pharasius. — *L'égalité sociale,* in-18 jésus de 228 pages, 2 francs (Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris).

André de Lor. — *Révélation d'Outre-Tombe,* in-18, 3 fr. 50 (Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris).

Fernand Girod. — *Pour observer les États et les Phases du Sommeil provoqué.* Magnétisme expérimental. Un volume illustré : 1 franc. Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, IVe.

Même auteur, même éd. — *Pour développer un sujet.* Journal du Développement magnétique de Mlle Edmée, 2 francs.

J. Gaffarel. — *Profonds Mystères de la Cabale Divine.* Traduit pour la première fois de l'original Latin par Samuel Ben-Chesed. (Ed. Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris). Prix : 3 francs.

Sédir. — *Les Forces Myst'ques et la Conduite de la Vie.* Conférence d'ouverture. Faite à Nice, le 13 janvier 1912 (Ed. Beaudelot). Prix : 1 franc.

Sédir. — *Conférence sur l'Evangile.* Tome III. Beau vol. 4 francs (Ed. Beaudelot).

Sédir. — *Le Devoir Spiritualiste.* Son idéal, sa conception, sa réalisation. Dédié au Dr Pautrier « ...en qui le savoir se revêt, pour les pauvres, du manteau de la Bonté... » Sédir (Ed. Beaudelot).

Dr Arnulphy. — *La Santé par la Respiration.* Prix : 2 francs. Ouvrage annoncé précédemment et suivi de : *Respiration transcendante. Méthode de culture psychique,* 1 vol. in-12, édit. soignée, rel. souple, 10 francs (Ed. Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris). (Arnulphy et J. Bourgeat).

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

M. Goudy — Fabrezan	5	francs.
M. Couzinet — Toulouse . . .	10	—
Mlle Gayrard — Graulhet . .	2	—
Mme Valentin — Compiègne.	3	—

« L'Avenir appartient à la Femme. Que toutes celles qui se sentent au cœur un angoissant besoin d'idéal, qu'elles ne peuvent parfois définir elles-mêmes, viennent à nous. C'est une voie de sacrifice évidemment, mais pour quelles splendides floraisons spirituelles ! Elles y trouveront de quoi nourrir leurs âmes ardentes, et le réconfort pour leurs cœurs désillusionnés ou sans espoirs.

Extrait des ANNALES DU PROGRÈS (*Analyse et synthèse,* transformé) ».

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 3 Mars 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

L'INSPIRATION

Nous avons reçu de notre correspondant et ami, M. J. Cousin, de Rennes, la nouvelle lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de publier et à laquelle nous nous faisons un devoir de répondre, nos divergences de vues n'étant pas inconciliables et M. Cousin recherchant, d'ailleurs, la vérité avec une entière bonne foi.

Rennes, 15 janvier 1912.

Mon Cher Monsieur,

J'ai lu et relu à plusieurs reprises votre intéressant article : « Sur l'Esprit et le médium intuitif dans les communications par l'écriture. »

Il est d'un convaincu.

S'il n'a pu me persuader, il est probable que je suis de la catégorie des invincibles sceptiques que vous signalez, et pourtant je voudrais bien n'être pas un de ces invincibles.

Vous le savez, je crois à un état de surexaltation de l'imagination, de la compréhension de notre esprit à certains moments. Or, tandis que vous appelez ce transport d'esprit : Inspiration (Suggestion d'un esprit désincarné) moi je ne puis en démêler la source et je reste dans un état de doute sur son principe et sa nature.

Et faut-il me reprocher d'être si réservé sur les modes d'être de notre esprit quand le mécanisme de notre corps garde tant d'inconnu pour les chercheurs nombreux et studieux qui l'étudient chaque jour ?

Pour vous il y a inspiration toutes les fois que l'esprit humain semble s'être surpassé lui-même. Mais les visions enthousiastes du poète, les apostrophes entraînantes de l'orateur, la réplique si vive de justesse et de lucidité que l'auteur s'en étonne lui-même, sont-elles un afflux étranger ?

L'esprit est prompt, il est osé de limiter le record de ses intuitions.

Je trouve dans Léon Denis une explication plus approchante de mon aperçu.

Il y aurait en nous l'esprit ordinaire et l'esprit supérieur. Simple différence en puissance. Et dès lors l'esprit en certaines conditions de dégagement, de clairvoyance, voit se produire en lui comme une manifestation de puissances cachées, un réveil de facultés, etc.

Mais il faut l'avouer, cet aperçu n'empêche pas Léon Denis d'être un Spirite non seulement croyant mais *pratiquant*. Et quelle foi encore !... quand il entasse citations et récits des plus incroyables phénomènes... presque à la manière d'un avocat. Pourtant en logique, en aperçus supérieurs, c'est un maître quand sa raison recherche la vérité. Tout cela reste bien complexe.

Une constatation que j'ai faite aussi : on a beaucoup usé du mot Inspiration.

Il est écrit aux frontispices des livres sacrés. Le protestant s'en imprègne en lisant la Bible. Le Coran s'en réclame. Probablement les religions orientales ne l'ont pas négligé à leur base. Or l'écho de ces voix d'en haut nous arrive si divergent ici-bas qu'il n'engendre que l'incertitude.

Le spiritisme, pour se recommander de voix plus modestes, n'en néglige pas l'autorité supra-terrienne.

Il me serait doux de me bercer de votre croyance, je désire la conviction. Comme il serait consolant de pouvoir sûrement converser avec ses chers disparus, mais ce rêve doit être *vrai*.

Ceci dit, on s'étonne que Dieu, qui jeta

tant de lumière sur le monde matériel, ait voulu tant d'ombre sur le monde spirituel et l'au-delà.

Croyez toujours, mon cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments cordiaux et dévoués.

J. COUSIN.

On est souvent près de s'entendre alors qu'on se croit éloignés les uns des autres et même en complète opposition de vues.

Ainsi, M. Cousin se persuade qu'à mes yeux, l'inspiration n'est due qu'à « la suggestion d'un esprit désincarné » et que cette inspiration par suggestion a lieu « *toutes les fois* que l'esprit humain semble s'être surpassé lui-même. »

Or, nous sommes loin d'affirmer aussi catégoriquement le rôle, l'action d'un esprit étranger au nôtre dans la plupart des « inspirations » dont nous sommes parfois gratifiés.

Nous ne limitons pas à ce point la puissance productive de l'esprit humain incarné : nous savons qu'il a des ressources cachées ; que des forces latentes résident en lui, qui peuvent tout à coup s'affirmer, se préciser et apparaître glorieusement à la lumière de la réalité ; que, sous le coup d'une intense émotion, d'un attendrissement généreux, ou encore dans la fraîcheur et la poésie de ses rêves, l'ardeur de ses convictions, l'élévation de sa foi, l'élan enthousiaste de son amour pour le beau et le bien, l'esprit humain peut trouver en lui-même et y trouvera certainement des trésors d'éloquence, des pensées profondes et même sublimes qui caractérisent la véritable inspiration, nous frappent, nous émeuvent, nous transportent... et n'ont rien de commun avec les « afflux étrangers », avec la « suggestion des esprits désincarnés ».

Donc, sur ce point, nous voilà en complet accord avec M. Cousin. Mais est-ce à dire que jamais, dans aucun cas, un « Esprit désincarné » ne pourra nous « suggestionner », nous inspirer des pensées utiles, généreuses, élevées ? L'inspiration n'aurait-elle qu'un foyer : celui que nous découvrons en nous, dans notre « mental supérieur » ? Tout l'idéal que nous rêvons, auquel nous aspirons, résiderait-il en nous-mêmes ? Et sa réalisation par la pensée écrite, par le rythme des vers, la beauté de la prose, les harmonies musicales, les sublimités de l'Art, serait-elle uniquement et toujours un produit de notre organisme cérébral, une belle fleur éclose seulement dans notre âme et par notre âme? Je suis loin de le croire, ayant eu de trop nombreuses preuves de l'ingérence des Esprits dans la destinée humaine et jusque dans les profondeurs et les ramifications de notre pensée.

N'avons-nous pas souvent les yeux levés, quand nous rêvons à la tâche à accomplir, vers quelque chose qui est hors de nous, au-dessus de nous, vers cet idéal supérieur que les hommes possèdent si peu et qui ne se révèle entièrement qu'en Dieu même ?

Puis, quand nous écrivons, ne sentons-nous pas, près de nous, la présence invisible d'une puissance effective, d'une entité différente de la nôtre, nous aidant, nous encourageant, nous montrant la route à suivre, les obstacles à éviter, le but à atteindre? N'est pas médium celui qui n'a jamais senti cette présence à ses côtés. Le poète, médium intuitif par excellence, ne doute pas, à certains moments, de l'existence réelle, de la coopération de la Muse à ses œuvres vraiment inspirées. Non, la Muse n'est pas une fiction du poète ; elle existe réellement, et, pour ma part, j'ai eu des preuves irrécusables de la présence de cette amie céleste coopérant à mes modestes œuvres poétiques.

Ah ! relisez notre maître à tous, relisez Musset dans ses admirables poèmes des *Nuits*, et dites-moi si le langage de la Muse et celui du poète ne sont pas deux langages différents, émanant de deux pensées, de deux personnalités absolument distinctes. Je ne connais pas de meilleur, de plus bel exemple de l'inspiration extérieure à nous-mêmes que ces magnifiques pages qu'on relira toujours avec le même charme, avec la même émotion.

Donc, résumons-nous sur ce point. L'esprit humain trouve souvent en lui-même, par le fait de cette « surexcitation de l'imagination », de ce « transport » dont nous entretient M. Cousin, la source de l'inspiration qui le ravit en donnant plus de force, de pénétration, de profondeur à sa pensée, et plus d'élégance, de correction, de beauté à la forme littéraire qui en devient parfois le splendide vêtement.

Mais quelquefois aussi l'inspiration nous vient d'ailleurs que de notre propre fonds. Le difficile, je le reconnais, est de se rendre bien compte des cas où l'inspiration n'est qu'une surélévation de notre propre pensée et des cas où nous la recevons par des « afflux étrangers ».

Cette difficulté est bien moins grande pour les médiums écrivains que pour les écrivains qui ne jouissent d'aucune médiumnité. Les premiers sentent les fluides

de leurs inspirateurs, reconnaissent même ceux-ci à certaines influences particulières, tandis que les seconds hésitent et doutent, et finalement ne croient qu'en eux-mêmes, surtout s'ils n'ont qu'une connaissance superficielle du monde invisible qui nous entoure.

D'ailleurs, les « dictées » que reçoivent les médiums écrivains intuitifs ou mécaniques ne sauraient être confondues avec ce que les littérateurs, les poètes ont coutume d'appeler « l'inspiration ».

Voici pourquoi :

***

Nous prétendons, — et ceci étonnera peut-être M. Cousin, — que les dictées médianimiques que reçoivent les médiums intuitifs, et à plus forte raison les médiums mécaniques, dont le cerveau ne joue aucun rôle dans la production des communications ; nous disons que ces dictées médianimiques ne ressemblent pas à ce qu'on est convenu d'appeler l'inspiration dans les œuvres des écrivains, des poètes de génie, ou dans les périodes enflammées des grands orateurs.

L'inspiration, en quelque sorte, se superpose au talent ou au génie, dont on on peut croire qu'elle est la fleur ou le fruit, si l'on pense comme M. Cousin ; dans tous les cas, même quand un esprit étranger au nôtre la produit, elle entre dans la conception de l'écrivain, grandit ses facultés intellectuelles, le rend supérieur à lui-même. Tandis que dans les « dictées médianimiques » les plus belles, que voit-on? Le médium reste passif ; aucun effort de sa pensée, de sa mémoire, ne vient seconder le travail qu'il produit presque machinalement. Il entend par l'oreille de l'esprit les mots qu'il doit écrire sans connaître d'avance la construction de la phrase qui va spontanément se dérouler sous ses doigts. Il est neutre. Voilà bien le cas où le mécanisme de son cerveau ne peut être jugé capable d'intelligenter sa pensée, puisque le médium, alors, ne pense pas, n'agit pas intellectuellement. Et cependant les mots coulent de source sous sa plume, les phrases s'allongent et se succèdent, un important travail s'accomplit qui, terminé, présentera parfois des qualités exceptionnelles de concision, de profondeur et de goût.

Ne confondons pas l'inspiration, qui donne des ailes à notre propre pensée, et la dictée médianimique, qui ne dépend absolument pas de nous et qui même, parfois, peut nous faire exprimer des opinions, des sentiments qui ne sont pas les nôtres.

Encore une fois, le médium écrivain intuitif est bon juge de ces questions dans lesquelles sa compétence est hors de doute. Quant à ceux qui ne sont pas médiums eux-mêmes et qui cherchent à savoir ce qu'il peut y avoir de commun entre la dictée médianimique et l'inspiration proprement dite, nous ne pouvons que les engager à consulter le plus grand nombre de médiums possible. L'unanimité des réponses qu'ils obtiendront, affirmant la réalité des manifestations des Esprits par l'écriture, donnera certainement aux chercheurs sans parti pris la conviction que nos bien-aimés disparus vivent bien dans l'Au-delà, d'où ils veillent sur ceux qui les pleurent ici-bas, et qu'ils actionnent parfois nos médiums pour nous rendre intacte la foi ébranlée, pour nous faire retrouver la tranquillité perdue. En nous faisant entrevoir les beautés attrayantes, les merveilles lumineuses des célestes séjours, ils relèvent notre courage abattu, rassurent la conscience qui se demande, comme l'a fait notre correspondant en terminant la lettre à laquelle nous répondons :

« Pourquoi Dieu, qui jette tant de lumière sur le monde matériel, a-t-il voulu tant d'ombre sur le monde spirituel et l'Au-delà ? »

***

Pourquoi, cher penseur ? Mais parce que nous sommes venus expier ou progresser ici-bas par l'étude, le travail et la souffrance ; que si nous y trouvions la vérité toute faite, palpablement évidente et s'imposant à tous, nous n'aurions aucun rôle à remplir sur cette terre du doute et de l'épreuve, où notre principal mérite consiste précisément à rechercher la vérité avec ardeur, de toutes les forces de notre esprit, de toutes les intuitions, de tous les rêves, de toutes les envolées de notre cœur ! Oui, nous gagnons le ciel, c'est-à-dire la vie plus haute et plus large de l'Au-delà, par nos recherches patientes et douloureuses, la tension de notre esprit vers l'idéal supérieur qui nous échappe si souvent encore mais que nous poursuivons toujours comme le souverain bien auquel nous devons prétendre. Ayons confiance en Dieu, ayons foi en la destinée. La loi d'harmonie qui entraîne le monde vers ses fins, la suprême sagesse qui préside aux destinées universelles et se reflète partout dans l'admirable nature qui nous environne, tout nous indique, tout nous prouve qu'une éternelle justice veille sur l'évolution des âmes, comme une éternelle

puissance dirige le cours des planètes, et que nous trouverons dans l'Au-delà les conséquences heureuses de nos travaux soutenus, de nos efforts persévérants pour voir et servir la vérité !

A. LAURENT DE FAGET.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

Notre cher et distingué collaborateur, Démophile, qui, chaque mois, donne au journal de si intéressants extraits des archives du Groupe Vauvenargues, extraits qu'il fait suivre de ses réflexions toujours judicieuses, notre excellent confrère, ancien directeur du *Phare de Normandie*, vient d'avoir la douleur de perdre son fils aîné, dans la force de l'âge, alors que la brillante carrière de ce fils bien-aimé semblait réserver encore à celui-ci bien des années consolantes et heureuses.

Nous, dont le cœur est meurtri par une semblable épreuve, nous n'avons pas été des derniers, on le comprend, à compatir à l'affliction profonde de notre ami et de sa famille.

Mais nous tenons à redonner ici au père, à la mère du cher disparu, à sa veuve, à son frère, à tous ceux qu'atteint au cœur la cruelle séparation, l'assurance de notre vive, de notre affectueuse et douloureuse sympathie. Nous souhaitons ardemment que le temps, aidé de la foi dans l'Au-delà, cicatrise peu à peu en eux ces profondes blessures de l'âme, si lentes à guérir, hélas !...

Quelques jours après la désincarnation de son cher fils, nous recevions de notre ami Démophile la lettre suivante :

« Une chose m'arrive, cher ami, bien remarquable : un message inattendu, venu d'en Haut ! Il ne porte ni date, ni signature. C'est la Poste qui nous le remet. Nous voyons seulement par le timbre qu'il est parti de Rouen, et par l'écriture, qu'il nous a été expédié par une main amie, que nous connaissons.

« J'ai plaisir à vous donner textuellement copie de cette communication, car elle est la confirmation de vos propres espérances, dans les épreuves que vous subissez vous-mêmes.

« Lisez donc d'autre part, et recevez nos fraternelles pensées. »

« DÉMOPHILE. »

De la résignation à la Volonté divine

Quand l'homme est éprouvé dans ses affections les plus chères, la raison ne suffit pas pour expliquer la cause de sa détresse. A ce moment il se produit dans son âme un grand trouble, et sa douleur va se perdre dans un abîme sans fond. Heureux alors, s'il ne jette point un blasphème à la face divine ; heureux surtout si, à l'exemple de Christ, il murmure tout bas : « Que votre volonté soit faite, ô Père, et non la mienne ! » Par avance, Dieu reçoit cette âme, sans qu'elle s'en doute, dans ses tabernacles éternels. Comme il fit pour Christ, après lui avoir envoyé l'ange de la désolation, il lui envoie ses consolateurs, et l'âme meurtrie continue le chemin des grandes infortunes, merveilleusement soutenue et comme enlevée de la terre qu'elle quittera avec joie.

Alors l'hosanna victorieux ! Alors les doux revoirs éternels, et les voies larges conduisant aux clartés divines, à la possession de la Vérité !

O mes amis, que sont les tristes jours terrestres en comparaison des siècles futurs, dont le bonheur effacera si vite le souvenir des souffrances passées !

Ce bonheur, c'est la possession de l'immatériel ; les efforts en commun avec ceux que l'on aime, pour gravir les degrés de la perfection ; le plaisir de se trouver dans une société épurée, où chacun concourt au bien de tous, où le dévouement trouve une éternelle reconnaissance, et où Dieu, comme le plus tendre des pères et le plus aimable des amis, règne en souverain dans les cœurs.

Affermissez de plus en plus votre foi, chers amis, car tous les desseins de Dieu sur les âmes ne peuvent que contribuer à leur avancement spirituel et à leur prochain bonheur.

La prière est le doux lien qui unit les âmes séparées, et si étroitement, que nous qui pouvons en voir les merveilleux effets, ne cessons de remercier le Seigneur d'avoir établi cette divine communauté entre les différents membres de la grande famille humaine qu'il a créée.

« *P.-S.* L'auteur ne signe pas, mais nous le connaissons : c'est un jeune docteur-médecin, décédé en 1906, et qui nous est toujours reconnaissant d'avoir amené sa mère à la connaissance du spiritisme. Cette dame lui sert de médium, et c'est fréquemment que son fils a des entretiens avec elle, car elle est surtout auditive. Il lui dit qu'il

vient souvent nous voir et la charge, quand il le juge utile, de nous envoyer de sa part des paroles touchantes...

« DÉMOPHILE. »

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Louis Blanc

HISTORIEN SPIRITUALISTE

On a célébré dernièrement, à Paris et dans quelques villes de province, le centenaire de la naissance de *Louis Blanc*, homme politique français et l'une de nos plus belles gloires littéraires.

Dans son *Histoire de la Révolution française*, deux forts volumes in-4°, Louis Blanc ne se borne pas à raconter des faits, à les discuter, à en rechercher les causes profondes et complexes ; c'est toute l'âme d'une époque qu'il fait revivre, avec une puissance extraordinaire de pénétration. A la lecture de cette œuvre impérissable, on sent que chez l'historien « les grandes pensées viennent du cœur », selon le mot de Vauvenargues, et de plus, on voit que l'écrivain philosophe ne sépare pas l'action providentielle du grand drame de la Révolution.

Il nous a paru intéressant d'évoquer ici, d'après Louis Blanc, la physionomie d'un prêtre constitutionnel, *Claude Fauchet*, dont la voix éloquente, persuasive, animait la foule aux combats de la liberté. L'auteur intitule ce chapitre :

L'Evangile devant la Révolution

Les vertus de Claude Fauchet furent aussi orageuses que la place publique, où s'exerça leur empire. Les années riantes, les années de la jeunesse, il les avait passées à veiller les morts, sans que ce funèbre office eût plié à des habitudes de méditation son esprit emporté. Bientôt il était devenu prédicateur du roi, titre qu'il gagna par son talent et perdit par son indépendance. Philosophe chrétien, membre de la secte des illuminés (1), Fauchet avait la réputation d'un réformateur quand la Révolution s'ouvrit. On vantait le patriotisme de ses élans ; on citait de lui mainte page enflammée ; on le montrait prêchant un jour à l'abbaye de Longchamp, devant la belle-sœur du monarque, décrivant la vie du pauvre en paroles pleines de sanglots, puis s'arrêtant tout à coup pour anathématiser les grands de la terre, et, le visage altéré, le bras étendu vers la princesse, s'écriant : « Pardonnez, madame, je vais remuer la boue du cœur humain. »

Il y avait en lui de l'homme de guerre. Envoyé, au 14 juillet, sous les murs de la Bastille assiégée, il y avait respiré, avec un bonheur dont il ne se cachait pas, l'âcre parfum des batailles, et il se plaisait à étaler sa robe de prêtre criblée de balles. Jésus-Christ n'avait-il pas dit : « Je suis venu apporter dans le monde non la paix, mais l'épée ? » Il est vrai qu'il avait dit aussi : « Quelqu'un vous frappe-t-il sur la joue droite, présentez la joue gauche. » Mais, suivant Fauchet, ces deux textes n'étaient contradictoires qu'en apparence ; ils se rapportaient à deux phases diverses du développement social : il faut aux prédicateurs d'une doctrine qui commence, le courage du martyre ; aux défenseurs d'une doctrine déjà mûre, il faut le courage du combat.

Fauchet était entré dans la Révolution, l'Evangile à la main. Quelle portée avait cette union du philosophe et du prêtre ? Allait-on, après dix-huit siècles de ténèbres, de tyrannie, de luttes sauvages, revenir à la parole de vie ? Au milieu de la France renouvelée, y avait-il place pour Jésus-Christ ?

Le XVIIIe siècle s'était appelé Voltaire : la Révolution, que le XVIIIe siècle enfanta ne pouvait porter, à son origine, un autre nom que celui-là. Toutefois, il est à remarquer que les fêtes de la liberté reconquise se marièrent d'abord aux pompes chrétiennes.

Ainsi, pendant que l'Assemblée Nationale abolissait les dîmes, au bruit d'applaudissements, écho sérieux du rire de Voltaire, toutes les églises retentissaient de clameurs triomphantes. Des processions de jeunes filles, vêtues de blanc, formaient entre l'Hôtel-de-Ville et Notre-Dame comme une chaîne vivante dont il semblait que rien désormais ne pût rompre les gracieux anneaux. Pas de district qui n'eût hâte d'aller faire bénir son étendard devant un autel. C'était dans une église que la présidente de Rosambo demandait l'aumône pour les pauvres. L'orateur à qui était confiée l'oraison funèbre des héros inconnus, c'était le pasteur de la paroisse ou quelque

(1) Les « illuminés » se disaient éclairés immédiatement d'en haut, comme par les reflets de la sagesse divine. On a appliqué ce nom à certaines sectes mystiques. La plus ancienne, chez les modernes, est celle de Bœhm, à la fin du XVIe siècle, renouvelée au XVIIIe siècle par Pasqualez et Saint-Martin. Weishaupt, Cagliostro, Mesmer faisaient aussi partie de l'audacieuse école. — (N.D.L.R.)

religieux bénédictin. La pensée qui montait au ciel dans le chant grave du *Requiem*, c'était la belle pensée dont les Romains firent une loi : *Ceux qui meurent pour la patrie sont censés toujours vivre pour la gloire*.

Mais cette alliance entre la religion et la liberté ne pouvait être durable qu'à une condition : c'est qu'on reviendrait au christianisme primitif ; c'est qu'on rejetterait tous les frauduleux commentaires qui avaient fait du saint Evangile un tissu de contradictions misérables et transformé en une doctrine à l'usage des tyrans sacrés, des tyrans profanes, le code du genre humain régénéré. Le sang et les larmes versés pendant dix-huit siècles, le long étouffement de la pensée, l'esclavage antique maintenu sous des formes nouvelles, des millions de chrétiens se traînant, pauvres et avilis, autour de ce gibet du crucifié, signe de l'universelle rédemption, tout cela n'était venu que de la criminelle altération d'un livre. Pour en lire le texte, au milieu de la nuit répandue sur le monde, que ne s'avisait-on enfin de prendre la lampe que Dieu nous a donnée, la raison ? Le plus ardent à y convier les esprits, ce fut Claude Fauchet.

Chargé, dès le 5 août, de célébrer les citoyens tués au siège de la Bastille, il avait choisi ce beau texte de saint Paul : *Vos enim ad libertatem vocati, fratres :* « Vous êtes appelés à la liberté, frères. »

Il commença par attaquer le sophisme impie dont s'était autorisé si longtemps le despotisme des rois. Lorsque des fourbes, que les princes des prêtres avaient apostés, étaient venus demander à Jésus : « Devons-nous payer le tribut à César ? » Jésus, devinant le piège, avait répondu : « Pourquoi me tentez-vous ? Apportez un denier, que je voie. De qui sont cette image et cette inscription ? De César ? Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Mais il restait à décider ce qui est à César. Or, est-ce la vie des hommes, est-ce leur liberté, est-ce leur conscience inviolable, est-ce leur âme immortelle ? La nature humaine est-elle à César ou à Dieu ? Et le prédicateur ajoutait : « Le droit d'oppression n'est à personne ; le droit de défense est à tous... ne l'oubliez pas ! c'est comme ennemi de César que Jésus fut immolé. » Grande et saisissante nouveauté, parmi tant de choses nouvelles, que de semblables paroles sur les lèvres d'un prêtre ! L'impression fut si vive, qu'une foule immense conduisit triomphalement Fauchet à l'Hôtel-de-Ville. Des hommes de guerre ouvraient la marche, qu'animait le son des tambours, et un héraut portait une couronne civique devant le lévite aux fortes pensées.

Quelques jours après, dans l'église paroissiale de Sainte-Marguerite, en présence des districts réunis du faubourg Saint-Antoine, Fauchet prononçait cette parole auguste : « Jésus-Christ n'est que la divinité concitoyenne du genre humain. »

La bénédiction des drapeaux ayant eu lieu, il monta en chaire une troisième fois, et présenta la Révolution française comme l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe :

« En ce temps, un grand hommage sera rendu au Dieu des armées par un peuple jusqu'alors divisé et déchiré, par un peuple devenu terrible et auquel aucun autre ne sera jamais comparable. Cette nation, qui avait attendu la justice et qui, dans sa longue attente, avait toujours été foulée aux pieds par ses ennemis, possesseurs de sa terre ainsi que des fleuves dévorants, se réunira au lieu où est invoqué le Dieu des armées ; elle viendra triomphante à la montagne de Sion. »

Dans ce sermon bizarre et puissant, où à la douceur des tendances chrétiennes se mêlaient la philosophie de Rousseau et un sentiment confus du socialisme de nos jours, Fauchet s'étudia surtout à prouver que l'individualisme est la répudiation même de l'Evangile ; que c'est, pour les sociétés, la guerre, la souffrance, la mort ; que l'amour de soi est légitime, mais qu'il devient insensé dès qu'il se place en dehors du dogme de la fraternité, véritable secret de la prospérité des peuples.

***

A l'issue des sermons de Fauchet, les soldats, violemment émus, agitaient leurs épées, comme jadis les guerriers gaulois quand le druide avait parlé ; mille coups de fusil remplissaient d'un bruit inaccoutumé les voûtes du temple, et au dehors le canon grondait. Après tant de popularité, le véhément prédicateur dut, hélas ! passer d'une sphère radieuse à la région sanglante, à ces jours terribles où l'orateur d'une députation des Jacobins avait dit : « Il est temps que l'égalité promène la faux sur toutes les têtes, il est temps d'épouvanter tous les conspirateurs. »

L'abbé Fauchet n'avait jamais conspiré, certes, et cependant il lui fallut, comme à tant d'autres, monter sur la fatale charrette. Il fut de ces Girondins dont parle notre illustre auteur, qui, le front haut,

d'un air vainqueur et dans le rayonnement de l'âme, s'acheminèrent par l'échafaud « vers les demeures éternelles ».

La Rédaction.

Les Frères du Saint-Esprit

L'Amérique du Nord est le pays de prédilection des innovateurs médico-philosophico-mystico-religieux. C'est par dizaine pour mon compte (par centaines pour les mieux informés), que l'on pourrait nombrer les sectes de thérapeutes se disant et se croyant chrétiens et se rattachant en réalité au magnétisme et au spiritisme.

J'ai parlé, dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* de février, de la *Pentecôte,* secte religieuse qui s'occupe de remettre en honneur les dons du Saint-Esprit : faire des miracles, des prophéties, guérir les malades, parler des langues inconnues, etc. Je vais dire ici un mot d'une autre secte, sœur ou cousine de la précédente, celle des *Frères du Saint-Esprit,* sur laquelle M. L. de Norvins donne des renseignements dans la *Revue* du 15 décembre 1911.

Cette confrérie, établie à Durham, dans l'Etat du Maine, a été fondée par Frank W. Stanford, que les adeptes nomment le *Second Élie,* mais qui serait au moins le dixième à ma connaissance, si on les comptait tous, de Jean-Baptiste jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, Elie-Stanford est considéré par ses disciples comme le représentant de Dieu sur la terre. Ceci n'a rien d'extraodinaire : nous sommes tous à l'image de Dieu, donc ses représentants plus ou moins fidèles.

La congrégation libre du Saint-Esprit, née en 1896 au capital de zéro franc sans compter les centimes, posséda bientôt plus d'un million. Ce n'est pas vous, lecteur, qui avez le gousset si bien garni ; ni moi non plus. Tant mieux pour nous ; nous n'avons pas à craindre les voleurs officiels ou non.

Que font donc les Frères du Saint-Esprit pour attirer ainsi l'eau à leurs moulins, je veux dire l'argent dans la caisse commune ?

Ni plus ni moins, ils guérissent les malades et les tuent quelquefois, mais il n'y a rien de perdu, car ils ressuscitent aussi les morts.

Leurs guérisons de malades ne se comptent pas et ne présentent rien de merveilleux puisqu'on en a vu de tous temps qui ont été guéris par des reliques, vraies ou fausses, (toutes se valent) ; et qu'on en voit encore chaque jour à Lourdes et dans les autres lieux de pèlerinage, dans les cabinets des magnétiseurs, des spirites, des psychothérapeutes, etc.

Mais les guérisons de morts, les résurrections sont plus rares. En voici un exemple, qui est arrivé par l'opération du Saint-Esprit.

« Un jour une convertie, Mrs Olive Mills, mourut subitement dans le temple. Stanford la ressuscita en lui disant simplement de se lever et de marcher. » Ce à quoi elle ne manqua pas d'obtempérer.

Ainsi Jésus, ses prédécesseurs les thaumaturges de tous pays et de toutes sectes, ses concurrents et ses successeurs : Esculape, Apollonius de Thiane, Apulée, les Saints de la primitive Eglise, en ont fait autant que les Frères, mais pas plus.

Des centaines de malades, ajoute M. de Norvins, soignés à Betherda, l'hôpital des *Frères,* recouvrent l'usage de leurs membres paralysés, grâce à l'exorcisme, et le démon est chassé de leurs corps, en battant les murs, au besoin le malade lui-même, à coups de Bible.

Les nouveaux thaumaturges ont bâti un temple à Shiloh, sur le flanc d'une colline qui domine Durham, de là le surnom qu'on leur donne : *Shilohites.* Aucun des ouvriers n'a accepté de salaire. La pierre, le bois, le fer y sont arrivés gratuitement. C'est ainsi que l'on construisait en Europe les cathédrales du moyen-âge qui font encore notre admiration. Pas de syndicats, pas de grèves, par même d'architectes !

Comme les temps sont changés, — pour nous Européens ! — Nos gouvernants se donnent et nous donnent un mal du diable rien que pour construire des habitations populaires ; ils nous écrasent d'impôts dans ce but, autant que le faisaient les Pharaons pour leurs Pyramides ; et le pire de l'histoire est qu'ils n'atteignent même pas leur but : plus ils construisent de maisons, plus il en manque, plus il y a de gens sur le pavé ou entassés dans des slums, dans des tannières !

Le temple shilohite construit, Stanford ne s'endort pas. Tous les jours il monte au haut d'une tour qui fait partie du temple et là, il cause *amicalement* avec le Seigneur qui lui dicte ses ordres. (Le Seigneur est sa nymphe Egérie.) Quand il redescend, il les communique aux Frères qui obéissent sans réplique.

Les Confrères ne se bornent pas à guérir les malades et à ressusciter les morts. Le Saint-Esprit tient un peu de Mercure. Ses adeptes se livrent au commerce et à la navigation, tant pour gagner de l'argent que pour convertir les ignorants, les gentils, les infidèles, pour établir des succursales de la maison mère, des ramifications de l'ordre spirituel.

∴

Vous allez me dire : Les shilohites veulent convertir le monde. C'est très bien : mais à quoi ? Quelle est leur doctrine ? En quoi est-elle supérieure aux autres ? Demande très légitime à laquelle je vais répondre sommairement.

Les Frères du Saint-Esprit supposent que toutes les maladies ont leur source dans l'âme, que tous les malades sont des *possédés*, c'est-à-dire dominés par de mauvais *esprits*. Or, la Bible contient les enseignements, la Parole, le Verbe du Saint-Esprit. Donc, en battant les malades, c'est-à-dire le mauvais Esprit avec la Bible qui contient le Bon, inévitablement, on chassera le Mauvais du corps où il est entré et le malade sera guéri.

Le raisonnement est, comme on voit, très logique, les prémisses admises. Et les prémisses sont très loin d'être inadmissibles ; mais leur démonstration nous entraînerait trop loin pour que nous puissions l'exposer ici.

En sociologie, les shilohites sont communistes. Chaque Frère reçoit quotidiennement, comme dans le *Pater*, une quantité de pain, de farine déterminée par décision d'en haut, et comme le veut le Seigneur, dont le Second Elie est l'administrateur qui ne doit de compte qu'à Dieu.

La confiance des Frères en Dieu et en son... administrateur est sans réserves. Elle exclut même le regret des plus proches parents quand ils meurent. Point de pompes funèbres, point de larmes. Le corps n'est que l'enveloppe de l'âme que Dieu rappelle à lui et sur laquelle il a tout droit. Pourquoi s'en désoler, et le deuil n'est-il pas une protestation ?

Cette doctrine est un peu rudimentaire, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ne trouve pas des adeptes. L'homme est un animal raisonnable, dit-on, mais il est peu raisonnant. Il fait parade de sa raison, mais ne s'en sert guère. Il ressemble à beaucoup de bibliomanes qui se contentent d'avoir de beaux livres, bien reliés, rares, de haut prix, mais qui ne les ouvrent jamais ; quelques-uns s'imaginent même qu'il suffit d'avoir un livre pour savoir ce qu'il y a dedans.

Le communisme des Frères, surtout, est enfantin et dangereux. Il faudrait que l'Administrateur et les Frères fussent impeccables et infaillibles pour qu'un pareil régime puisse durer. Cela n'a pas empêché beaucoup de néophytes d'entrer dans la confrérie avec leur propriétés, leurs valeurs mobilières, et d'en faire l'abandon perpétuel à la Communauté. On en cite qui se sont ainsi dépouillés volontairement de 50.000 et même de 100.000 francs.

Ils n'ont peut-être pas été sans s'en mordre les doigts, et il est possible que leur exemple ait servi de leçon à d'autres, car le mouvement shilohite paraît se ralentir.

Stanford-Elie, qui comptait d'abord convertir l'univers avec la flotte qu'il voulait armer, est revenu lui-même de son illusion. Les voyages qu'il a faits lui ont dessillé les yeux.

« Ces voyages, dit-il, m'ont convaincu de l'impossibilité d'évangéliser rapidement la totalité des populations du globe. C'est une entreprise illusoire. » La raison qu'il en donne est « qu'il y a trop de gens qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Dieu et qui ne croient à rien ».

Je crois bien que le prophète Elie-Stanford se trompe. Il y a très peu de gens, même d'enfants, qui n'aient entendu parler de Dieu et qui ne croient à rien. Ce qui les met en garde contre les évangélisateurs, c'est plutôt qu'ils ont trop entendu parler de Dieu et qu'ils ont vu que la très grande majorité de ceux qui en parlent le plus, agissent comme s'ils ne croyaient pas à la réalité de son existence.

Je crois que Stanford, comme la plupart des innovateurs religieux, a été sincère et l'est peut-être encore. Il se croit inspiré et l'est certainement, comme nous le sommes tous (le sachant ou non), par un esprit plus ou moins élevé, mais non par Dieu.

« J'ai obéi à Dieu, dit-il, qui m'a révélé ma mission. » Il faut plutôt dire : « J'ai obéi à l'esprit qui m'a inspiré, mais je n'ai pas suffisamment usé de ma raison pour éprouver cet esprit, pour discerner ce qu'il y avait de bon ou de mauvais, de pratique ou d'utopique dans ses suggestions. Maintenant que l'expérience m'a donné à réfléchir et m'a ouvert les yeux, je reconnais ce qu'il y a d'erroné dans mes inspirations et j'y renonce. »

Malgré la grande liberté dont jouissent les inventeurs de systèmes religieux aux Etats-Unis, Stanford, accusé d'homicide par imprudence, a été arrêté et emprisonné.

Relâché sous caution, il a été repris aussitôt par la justice sous une nouvelle accusation, une femme ayant porté plainte pour avoir été affamée.

C'est une des conséquences du principe communiste, dont nous avons parlé. Une autre femme aurait pu être gavée comme une oie, ou comme on gavait d'eau et de boue les indigènes des Philippines, qui avaient le mauvais goût de se défendre contre leurs envahisseurs.

Calme, impassible, le Second Elie a subi cette vexation des hommes, dit M. de Norvins, en se persuadant que sa délivrance serait prochaine comme elle l'a été dans d'autres circonstances. Dieu me sauvera, dit-il.

Il est possible que Dieu le sauve et même que le juge l'acquitte de son propre mouvement, car ses délits sont d'un ordre spécial ; mais le fondateur des Frères du Saint-Esprit fera bien d'être plus prudent, plus réfléchi. L'inspiration est une belle chose ; toutefois il ne faut pas s'y abandonner aveuglément. Comme le dit Jean l'évangéliste, n'acceptez pas tous les esprits, mais éprouvez-les ; c'est-à-dire soumettez à la raison les inspirations qu'ils vous donnent et qui peuvent aussi bien venir d'esprits ignorants (et d'autant plus présomptueux), que d'esprits sages et éclairés.

ROUXEL.

SUR L'IDENTITÉ DES ESPRITS

Il y a nombre d'inconvénients à accepter trop facilement les signatures qui, souvent, sont données par des imposteurs qui connaissent notre vie intime actuelle comme ils peuvent connaître notre existence précédente, à laquelle ils ont pu être mêlés comme ennemis ou complices d'iniquités, et alors, ils sont des justiciers; ils connaissent nos sentiments, ils lisent nos pensées et agissent avec tous ces avantages pour flatter nos défauts, nos vanités et nous induire en erreur, nous excéder par l'obsession, nous dominer par la fascination qui est le danger le plus redoutable pour les médiums, surtout ceux qui, isolément, pratiquent la communication avant d'avoir acquis assez de connaissance des lois qui régissent les relations médianimiques dont la plus importante est véritablement trop ignorée : avoir obtenu sa justification par une expiation et les réparations suffisantes des fautes d'autrefois; ajoutez une épuration assez complète des sentiments du cœur telle que saint Paul l'a définie dans les vertus dont se compose la charité — et c'est encore dans la parabole du père de famille qui avait convoqué aux noces de son fils, ce que Jésus a voulu enseigner lorsqu'il dit : « Comment êtes-vous venu ici sans avoir revêtu la robe nuptiale ? » Et cet homme demeura muet, et le père de famille le fit rejeter dehors dans les ténèbres. Considérez l'analogie des ténèbres de la fascination et des ténèbres mystérieuses de la parabole. Le Christ révélateur, Jésus de Nazareth, a dit aussi : « Demandez et l'on vous donnera », « cherchez et vous trouverez ». Pourquoi donc avons-nous souvent demandé ? Pourquoi donc, après avoir demandé avec ardeur, avec foi et humilité, pourquoi avons-nous été trompés, indignement trompés avec une noire hypocrisie, même dangereusement trompés pour nous-mêmes et pour des personnes qui nous avaient accordé trop de confiance ? La conduite qui, alors, nous avait paru de circonstance avait été de refuser les signatures ; considérant aussi que pour se faire reconnaître, pour établir son identité, un trépassé ne manque pas de moyens lorsqu'il y a utilité, par des détails particuliers, des faits intimes, soit des caractères de son style ou de la similitude des écritures, soit des gestes habituels qui se reproduisent inopinément dans le moment même.

Mais Jésus a dit encore ceci : « A chacun selon ses œuvres. » « On emploiera envers « vous la même mesure que vous aurez « employée envers les autres. » Or, ceci est la loi rationnelle et inexorable, pour nous qui autrefois avons été des menteurs, des hypocrites, des fourbes perfides, qui sommes encore imparfaitement purifiés de toutes les perversités, car on a trop facilement un petit mensonge à son service, hélas! pour éviter quelque désagrément ou pour venir en aide à quelqu'un ; on use de tromperie sans considérer que l'on substitue sa propre sagesse à la sagesse de Dieu et que l'on peut fâcheusement changer le cours des choses dont le résultat eût été plus favorable à celui que l'on veut protéger. Et nous voudrions sans autre peine être assistés des esprits vertueux ? Non, l'Esprit de Vérité ne vient pas à l'appel des menteurs !

Nous avons envers les autres usé du mensonge, envers nous on use du mensonge. Le sermon sur la montagne nous avait prévenus ; nous n'avons à faire que d'abord de subir et entièrement nous ré-

former ; à ce prix nous pourrons devenir les disciples de l'esprit de Vérité.

Puis, encore, envers les imposteurs invisibles, pourquoi leur fournir l'occasion de mentir ?

D'ailleurs la communication suivante peut donner l'exemple d'une identité facilement reconnaissable, étant, en outre, guidé par les observations d'un guide instructeur spirituel. Mais que l'on n'oublie jamais cette leçon des instructeurs spirituels envoyés sous la direction du Consolateur :

« Pour obtenir il faut avoir mérité. »

Ex. Bouchard L.-T.
de Rennes.

Dans un article inséré au *Progrès Spirite*, l'auteur semblait regretter l'usage autrefois adopté de reconnaître l'identité des inspirateurs par la signature des communications.

Le dit article avait suggéré des observations qui nous ont été remises en mémoire par la communication suivante qui vient à l'appui des réflexions ci-dessus exprimées :

Communication donnée en séance de groupe

« Me voici arrivé, enfin ! ce n'est pas trop tôt ; tant de soucis me torturent depuis quelque temps ! Chacun prétend avoir seul l'exclusive sagesse, et pourtant il y a bien quelqu'un dont le jugement doit être plus sûr parmi tant de visions divergentes ; mais où est-il en tous cas, comment savoir où se rallier afin d'arriver à se soustraire aux pièges fastidieux et funestes qui, à chaque instant, ont l'horrible pouvoir de nous anéantir comme acteurs dans le drame éternel des combats pour la justice, contre le mensonge et l'iniquité. Cependant, il y a des heures de confiance et de foi où l'âme s'élève dans un élan d'ardeur vers un idéal radieux qui nous paraît réalisable, mais, hélas ! la réalité cruelle nous vient étreindre de nouveau ; nous avons espéré, nous avons agi avec transport même, et tout s'est écroulé derrière nous ; ce n'était que prestige et illusion mensongère, et nous repartons vers un autre aspect de l'insaisissable qui constamment se dérobe à tous nos efforts. O chimères adorées, ne serez-vous jamais réalisées ?

« Voilà des siècles et des siècles accumulés, nombreux, innombrables où les pauvres humains se sont éperdument acheminés vers toi, ô idéal céleste ! et tu as fui toujours, et toujours tu as trompé les espoirs, et tu as dérobé aux âmes le secret des divins savoirs, de la suprême et adorable Vérité ; et les hommes, mes frères, gémissent dans l'attente d'une aurore nouvelle sans voir jamais apparaître le soleil de l'éclatante justice ou le règne du bonheur durable, de la réelle félicité.

« Mes amis, celui qui vient de vous transcrire ses doléances fut un apôtre zélé du Catholicisme, qu'il a contribué pour une grande part à ressusciter sur notre terre de France ; il s'aperçoit aujourd'hui du stérile résultat de tous ses efforts accomplis, hélas ! plus par amour des traditions ataviques et familiales que par réflexion et étude désintéressée ; et son anxiété est grande au moment où il trouve le résultat de son travail irréfléchi. »

Frère désolé, ton esprit ébloui par les somptuosités de la matière n'a pas su démêler le bon grain de l'ivraie, et ta présomption a causé ta détresse actuelle, et cependant parmi tant de scènes que ton talent faisait revivre en ce siècle de rénovation sociale et d'ardents combats pour une meilleure distribution des bienfaits du Créateur, comment n'avoir pas étudié plus attentivement les sentiments intimes de ces héros de leurs croyances, pour lesquelles ils sacrifiaient si généreusement tous les avantages matériels de ce monde et livraient leurs corps aux atroces tortures ? C'était le divin foyer qu'ils possédaient en leur esprit, qui aurait dû stimuler ton amour, au lieu d'une stérile mise en scène plus séduisante par la forme qu'instructive par le fond, Or, ce que tu as mal exprimé en cette circonstance, la Bonté ineffable et juste de notre Créateur te viendra donner les moyens de le mieux faire dès que tu en auras senti, en ton cœur, la nécessité ; prie, et nous unirons aux tiennes nos prières ardentes, pour obtenir que l'Esprit Consolateur, cet Esprit de Vérité annoncé par Jésus, vienne en ton intelligence soutenir et diriger ta nouvelle tâche, celle de réparer le plus possible le résultat de tes funestes erreurs.

Ex.-B.

LE PÈRE HYACINTHE

M. Hyacinthe Loyson est mort hier à Paris.

C'est une des plus curieuses, des plus intéressantes figures religieuses du siècle dernier qui disparaît.

Né en 1827, à Orléans, il entra, ses études classiques terminées, au séminaire Saint-Sulpice, enseigna la philosophie au grand séminaire d'Avignon, et la théologie à celui de Nantes. Reçu dans l'ordre des Carmes et consacré à la prédication, il conquit rapidement une grande renommée d'orateur. Ses conférences à Notre-Dame, de 1865 à 1868, eurent un retentissement égal à celles de Lacordaire qui, du reste, l'avait deviné, lorsqu'il disait du jeune théologien, quelques années auparavant : « Loyson me remplacera. »

C'est au cours de l'année 1868 que le P. Hyacinthe traversa la crise qui devait tant modifier ses conceptions philosophiques et sa vie, crise suscitée en lui par les évolutions d'une pensée profondément sincère, tourmentée du désir de donner une exposition de la doctrine catholique adaptée aux exigences de l'histoire et aux nécessités de la vie moderne.

Les ultramontains lui firent grief de ses idées, de sa parole, de ses écrits, avec tant de violence qu'il quitta son couvent et descendit de la chaire de Notre-Dame où on voulait qu'il eût « un langage qui ne serait plus l'entière et loyale expression de sa conscience, une parole faussée par un mot d'ordre ou mutilée par des réticences ».

Il entra en lutte directe avec Rome, protesta contre la définition du dogme de l'infaillibilité du pape et fut frappé d'excommunication majeure le 10 octobre 1869.

Dès lors, M. Hyacinthe Loyson se voua à la réforme du catholicisme. Considérant l'abolition du célibat ecclésiastique obligatoire comme un des points essentiels de cette réforme, il voulut donner lui-même l'exemple du mariage des prêtres et se maria en 1872. Appelé, en 1873, à Genève, par les catholiques nationaux, il fut élu curé de cette ville, mais se démit de cette charge, le 4 août 1874, « convaincu par une expérience suffisamment prolongée que l'esprit qui prévaut dans l'œuvre catholique libérale de Genève n'est ni libéral en politique, ni catholique en religion ». De 1879 à 1893, il fonda et présida à Paris une « église catholique gallicane ».

Après avoir rendu, à la cause de la réforme catholique, le témoignage personnel que sa conscience lui imposait, il se retira de la lutte à soixante-six ans, sans cesser de s'occuper des questions philosophiques qui, toute sa vie, avaient été son unique préoccupation.

L'homme qui vient de mourir et dont l'œuvre a été diversement jugée n'en restera pas moins un des plus grands schismatiques de l'histoire religieuse.

Ses obsèques seront célébrées lundi, à l'Oratoire du Louvre, où des discours seront prononcés par MM. Roberty, pasteur ; Charles Wagner (au nom de M. Frédéric Passy) et Gabriel Séailles.

M. Hyacinthe Loyson était le père de M. Paul Loyson, qui s'est fait un nom dans les lettres.

(Le Petit Parisien.)

Les obsèques de M. Hyacinthe Loyson ont été célébrées hier, à l'Oratoire. Après les prières, récitées par de nombreux représentants de divers cultes, la levée du corps a eu lieu à 1 heure, 110, rue du Bac.

M. Steeg, ministre de l'Intérieur, s'était fait représenter par son chef de cabinet, M. Félix Pécaut.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, M. Paul-Hyacinthe Loyson, et le fils aîné de ce dernier, M. Jean Loyson.

Le service religieux a été célébré, à l'Oratoire, par le pasteur Roberty, qui a prononcé un éloquent discours, sur « la foi du père Hyacinthe ». Au nom de M. Frédéric Passy, retenu chez lui par la maladie, le pasteur Charles Wagner parla du chef de famille, « du fondateur de race », du père et du grand-père passionné que fut Hyacinthe Loyson. Enfin, M. Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne et président d'honneur de « l'Union des libres penseurs et des libres croyants pour la culture morale », commémora la largeur de vues du défunt, qui, « après avoir voulu élargir l'Eglise, élargit la libre pensée ».

La partie musicale de la cérémonie comprenait : l'*Ave Verum*, de Mozart (*Salut, Vérité !*) chanté en latin par la maîtrise ; le cantique anglais *Plus près de toi, mon Dieu* ; et la marche funèbre de Beethoven, *Pour la mort d'un héros*.

Le cercueil, entouré d'un monceau de fleurs, apparaissait presque nu. Deux palmes seulement y avaient été déposées, l'une en bronze avec cette devise : *Au lutteur qui se sacrifia pour les droits de la conscience, les rédacteurs des « Droits de l'Homme »* ; l'autre, naturelle, avec ces mots : *Au vainqueur, son fils.*

Devant le cercueil et en face de la chaire, étaient réunis les ministres de nombreuses confessions religieuses revêtus de leurs habits sacerdotaux : l'évêque Ormsby, anglican, de l'église de l'ambassade d'Angleterre à Paris ; les Rev. Hiatt, de l'église presbytérienne d'Amérique ; Allen, de l'église wesleyenne ; Vassilakis, prêtre de

l'église grecque orthodoxe ; Kibarian, prêtre de l'église arménienne ; M. Louis-Germain Lévy, rabbin israélite ; Habd et Hakim, représentant des mahométans ; on remarquait aussi presque tous les pasteurs de Paris et quatre prêtres catholiques en soutane, les abbés Houtin, Claraz, Forcioli et Bousquet.

Le pasteur Roberty et tous les ecclésiastiques présents, à quelque religion qu'ils appartinssent, récitèrent, d'une seule voix, selon le vœu du défunt, le *Notre Père*.

A l'issue de la cérémonie, le corps a été incinéré au Père-Lachaise. Les cendres en seront réunies dans une même urne à celles de Mme Hyacinthe Loyson, décédée il y a deux ans.

M. Hyacinthe Loyson fils a reçu de nombreux télégrammes de condoléances, de la reine de Roumanie, de l'archevêque de Cantorbery, du maire de Rome, M. Nathan ; de l'ancien patriarche des Arméniens à Constantinople, Malachia Ormanian, du maire d'Orléans, ville natale du défunt, etc.

(*Le Journal.*)

Quant à nous, nous avons connu le « Père Hyacinthe » ; nous l'avons entendu, il y a quelque vingt-six ans, à Lyon, dans plusieurs de ces conférences si remarquables où l'ancien prédicateur de l'ordre des Carmes, puissant orateur toujours profondément religieux, savait remuer les âmes par l'exposé du vrai Christianisme, le dégageant des dogmes opposés à la raison pour l'élever à la conception d'une foi idéalement pure et belle.

Nous répondîmes même publiquement à l'une de ces conférences, pour établir le point de vue spirite en regard des doctrines exposées par le brillant conférencier, doctrines qui, d'ailleurs, se rapprochaient déjà beaucoup des nôtres.

Puis, nous échangeâmes quelques pensées par correspondance.

Enfin, il y a quelques mois seulement, je fus mis encore en rapport, à Paris, avec le Père Hyacinthe, par une de nos amies communes, ancienne spirite, âme pleine d'autant de raison que de foi. Ce fut au sujet d'un petit travail qui m'avait été demandé sur la nouvelle orientation des croyances religieuses et la pluralité des existences. M. Hyacinthe Loyson, qui connut ce travail, voulut bien me faire dire qu'il l'approuvait pleinement et m'envoya même quelques citations d'auteurs célèbres pour corroborer mon opinion et soutenir mon argumentation.

Je lui en fus reconnaissant, et ce m'est une raison de plus de saluer avec une vive sympathie le grand orateur qui nous quitte momentanément et qui a dit au moment de mourir :

« Je puis paraître devant Dieu, je suis en paix avec ma conscience et ma raison. »

A. Laurent de Faget.

LE 31 MARS

Cette date, anniversaire du départ dans l'Au-delà de notre Maître aimé Allan Kardec, est, pour tous ses disciples, un jour de fête ; aussi dans tous les Groupes ou Sociétés Spirites, chacun doit-il s'ingénier pour la célébrer de son mieux et lui donner tout l'éclat qu'elle mérite.

Dans le but de faire connaître à tous, sous son vrai jour, ce que fut le fondateur du Spiritisme philosophique, et de venger sa mémoire des mensonges, des calomnies et des insinuations perfides, sous lesquels des adversaires sans scrupules avaient espéré pouvoir l'étouffer ; j'ai, en 1895, publié une courte biographie d'Allan Kardec. Dans ce travail, repris depuis, et complété, avec des documents nouveaux puisés aux sources les plus sûres, j'ai voulu, par de nombreux emprunts faits à ces ouvrages, que le Maître, lui-même, se montre tel qu'il fut toujours : bon, loyal, généreux, chercheur prudent et sagace, épris d'idéal, de progrès et d'amour de la vérité.

Faire connaître, à tous, ce qu'était Allan Kardec, et la mission lumineuse qu'il est venu remplir, est, je crois, la meilleure façon d'honorer sa mémoire, et de lui prouver notre reconnaissance. Répandre le plus possible, autour de nous, sa consolante doctrine, me semble le moyen le plus efficace de continuer son œuvre, et de lui témoigner notre sincère fidélité aux principes qu'il a établis. C'est dans ce but que *je mets gratuitement à la disposition des deux cents premiers chefs de groupe ou présidents de Sociétés spirites qui voudront bien n'en faire la demande*, en me donnant leur adresse et celle du lieu de leurs réunions, un exemplaire de la dernière édition de la Biographie d'Allan Kardec — plaquette in-8 de 120 pages — à la seule condition qu'ils veuillent bien joindre à leur demande deux timbres de dix centimes pour frais d'envoi par la poste.

Fais ce que peux, fais ce que dois, advienne que pourra. Henri Sausse.

Adresser les demandes à : *M. H. Sausse, 8, rue Rabelais à Lyon.*

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

Traitement mental et Culture spirituelle. — La Santé et l'Harmonie dans la Vie humaine, par Albert-L. CAILLET, Ingénieur Civil. — VIGOT Frères, Editeurs, 23, Place de l'Ecole-de-Médecine, Paris, 1912. Un volume in-18 raisin 4.00

Ce livre curieux et intéressant, le premier de son genre en France, expose de la façon la plus claire et la plus pratique ces Doctrines toutes modernes qui jouissent d'un si grand succès en Amérique et en Angleterre sous les noms de *Christian Science* ou de *New Thought.*

On connaît l'efficacité de ces méthodes, efficacité qui est prouvée actuellement par des milliers d'observations impossibles à nier.

Il n'existait pas encore d'ouvrage en français pour vulgariser leur pratique : cette lacune est maintenant comblée, et dans le livre ci-dessus on trouve, non seulement la théorie et la pratique complètes de tous les modes de TRAITEMENT PSYCHIQUE, mais encore une étude historique très sérieusement documentée de leurs manifestations diverses dans tous les Siècles et dans tous les Pays.

C'est un livre qu'il faut lire, autant au point de vue pratique, dans son propre intérêt, qu'au point de vue historique et documentaire, afin de pouvoir juger sainement et en toute connaissance de cause, ces troublants problèmes psychiques qui sont maintenant, plus que jamais, à l'ordre du jour.

L'auteur a, dans ces quelques pages, épuisé son sujet de la manière la plus méthodique et la plus scientifique.

L'ouvrage se termine par une intéressante bibliographie, et deux Tables des matières, l'une systématique, l'autre alphabétique. (*Communiqué.*)

VISIONS EN DEMI-SOMMEIL

II

Quelque temps après la mort de ma fillette chérie (15 ans 1/2) j'eus un autre songe très étrange :

Pendant la nuit et toujours dans un demi-sommeil, j'entendis appeler au secours et je vis ma pauvre fillette qui se débattait dans les bras d'un homme, ou plutôt de quelque chose de très grand ressemblant plutôt à un monstre qu'à un homme. Naturellement je volai à son secours. Ma mère (vivante) était déjà auprès de sa petite-fille pour la défendre et essayait de l'arracher à son ennemi, mais en vain. A force de peine je parvins à lui faire lâcher prise et je dis à ma petite fille :

Sauve-toi bien vite et cache-toi... mais cours... et ne t'occupe pas de nous !

Et je restai seule en face du monstre écumant de rage, qui se jeta sur moi, me griffant, me mordant et me promettant que je souffrirais le double de ce que mon enfant aurait dû souffrir. Mais comme je répondis, toute heureuse d'avoir sauvé ma fille, que je n'avais peur ni de la souffrance ni de la mort, le monstre disparut et je cherchai ma petite Yvonne... Et je la vis loin, très loin, sur une route déserte très longue, et qui me faisait signe de la main : adieu ! adieu ! Et comme j'essayais de courir après elle, je suis tombée et j'ai entendu une voix me dire : « Tu l'as délivrée de la vie ; c'est fini pour toi, le bonheur ; tu ne la reverras plus, plus jamais ici-bas... et j'eus la sensation que je la voyais mourir pour la seconde fois, et je me réveillai désespérée.

J'ai revu mon Yvonne une autre fois, quelques jours après. Je l'avais bien appelée avant de me coucher, car une idée hantait mon cerveau : savoir si elle était heureuse. En effet, toujours à la même heure (3 h. 1/2 du matin) je la vis près de moi, mais bien triste car je l'interrogeais, voulant savoir à tout prix si elle était heureuse.

Elle se défendait, ne voulant pas être touchée, et je m'affolais, criant, suppliant, menaçant même, et toujours ce même mutisme, et cette tristesse sur ce visage chéri, comme si elle souffrait beaucoup, et jamais une réponse. A la fin, je tombai à genoux devant elle et tout en pleurant, je la suppliai tellement d'avoir pitié de moi (car je souffrais horriblement) que son visage se détendit et, dans un sourire adorable, elle laissa tomber un *oui* si doux et si bas que j'eus beaucoup de peine à l'entendre... et elle disparut... et je ressentis au cœur une douleur atroce comme produite par un coup de couteau, et je poussai un cri si affreux que tous les miens se réveillèrent épouvantés.

J'éprouve la sensation pénible du coup reçu et je crois encore fermement que, véritablement, j'ai été frappée par une main invisible.

SUZANNE-GABRIELLE.

(*A suivre.*)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un « Bureau Julia » à Paris

L'Institut de recherches psychiques de France, qui a pour organe la revue *Le Monde psychique*, depuis un an qu'il existe, a préparé les voies et moyens pour l'organisation, à Paris, d'un *Bureau Julia* dans le genre de celui que M. Stead a établi à Londres. Ce projet serait sur le point d'aboutir d'après le *Monde psychique* qui, dans son numéro de février, décrit l'organisation définitive de ce Bureau.

Tout en tenant compte de l'expérience et des résultats obtenus par M. Stead, la direction tâchera d'éviter certaines erreurs qui ont été reprochées à celui-ci afin de répondre plus complètement aux nécessités du contrôle scientifique qu'on est en droit d'exiger d'une telle institution. Les bases de cet organisme, pour l'identification spirite, consisteraient dans les procédés suivants au nombre de quatre :

1° Par l'anthropométrie digitale.
2° Par *l'écriture directe*.
3° Par les communications croisées.
4° Par la photographie.

Ces divers procédés sont décrits longuement dans la revue de février qu'on peut se procurer chez le directeur M. Lefranc, 5, rue Nicolas-Flamel, Paris, au prix de 1 franc.

Une école de médiums et une souscription pour favoriser les recherches du *Bureau Julia* sont ouvertes à la même adresse.

(*Le Messager*, de Liège, 15 février 1912.)

Une Apparition

Paris, 5 décembre 1911.

« Cher Monsieur Leymarie,

« En réponse à votre requête de la semaine dernière pour votre numéro de Noël, une heureuse coïncidence me permet de satisfaire votre désir et je m'empresse de vous adresser cette relation. Toujours débordé par des recherches illimitées, je cherchais, sans le trouver, quelque fait nouveau à vous signaler, lorsque ce matin, une visite me l'a apporté.

« Mon neveu regretté, le capitaine Camille Martin, de l'infanterie coloniale, est mort à Paris, le 22 mars dernier, usé par les fièvres et les fatigues, à l'âge de 46 ans, dans l'appartement qu'il habitait depuis un an, avenue des Gobelins, 4. Sa veuve et sa belle-fille viennent de me faire part, toutes frémissantes encore, quoique le fait date déjà de sept mois, d'un phénomène psychique digne de toute notre attention. Une longue absence de Paris les avait empêchées de m'en parler jusqu'ici.

« Six semaines environ après la mort de son mari, Mme Camille Martin était couchée dans le même appartement (mais non dans la chambre mortuaire) lorsque, non encore endormie, elle aperçut l'ombre de son mari glisser dans l'air non loin d'elle.

« Sa fille, couchée dans un autre lit et endormie, se réveilla soudain et aperçut de son côté, l'ombre de son beau-père arrivant directement sur elle et la fixant de ces yeux caves et maladifs qu'il présentait aux derniers temps de sa vie. Elle eut une telle peur qu'elle jeta un effroyable cri d'angoisse et que tout à l'heure en me racontant le fait, elle en tremblait encore des pieds à la tête et en pâlissait étrangement.

« Je les ai priées, l'une et l'autre, de m'écrire séparément une relation sommaire de ce qu'elles ont observé et ressenti. Voici ces deux récits :

« CAMILLE FLAMMARION. »

I

Relation de Mme Camille Martin

« C'était dans la première semaine de mai. Je m'étais couchée fort tard, vers 11 h. 1/2 ou minuit, très absorbée par des contrariétés d'affaires que j'avais été obligée de discuter dans la journée. La nuit était chaude et la chambre vaguement éclairée par la lumière diffuse de Paris. Je restais sur mon lit sans pouvoir dormir, les yeux grands ouverts, lorsque j'aperçus une ombre (celle de Camille) la figure grisâtre, les yeux enfoncés horriblement, et sa personne enveloppée dans une sorte de draperie grisâtre. On distinguait la moitié du corps ; les jambes disparaissaient dans une teinte toujours grise et comme enveloppée d'un brouillard. L'ombre venait d'entrer par une fenêtre (ouverte) et semblait planer à 60 centimètres environ au-dessus du sol, s'avançant ou plutôt glissant dans la direction du lit de ma fille. De mon lit je la suivais d'autant mieux qu'une glace en face répétait chaque mouvement de l'ombre.

« Très angoissée, mais sans la moindre frayeur, je me demandais ce que mon pauvre Camille cherchait, lorsque à ce moment juste où il se trouvait presque planer sur le lit de ma fille, cette dernière poussa un

cri d'épouvante terrible, en m'appelant et me criant sa frayeur. Je lui répondis : « Oui, je le vois aussi, ne t'effraye pas. » Mais elle jeta un nouveau cri plus perçant encore, et l'ombre s'évanouit dans la glace.

« Après cette vision, ma fille s'est endormie, très calme, comme jamais depuis cette mort elle ne l'avait fait. Le lendemain soir, la frayeur de revoir cette apparition la rendait si nerveuse qu'elle ne voulut pas coucher dans son lit et me demanda à partager le mien, toujours tremblante.

« Quant à moi, je n'ai pas éprouvé la moindre frayeur. Au contraire, j'en ressentais un calme bienfaisant, et le reste de la nuit, je l'ai passé sans la moindre fatigue.

« Souvent, depuis, j'essayai de revoir mon cher Camille en y pensant fortement, mais je n'ai pas obtenu le moindre phénomène.

« Je dois vous faire remarquer aussi qu'à l'époque de son apparition, nous avons entendu plusieurs fois des bruits singuliers et inexplicables dans les lames du parquet, et même des portes ont claqué brusquement, alors qu'elles avaient été fermées soigneusement et vérifiées à plusieurs reprises.

« Notre appartement était, comme vous le savez, au cinquième étage.

« M. MARTIN. »

II

Relation de Mlle Berthe Dupont

« Cela date des premiers jours de mai environ, entre le 5 et le 10 ; nous nous étions couchées à minuit, et j'avais l'impression de dormir depuis une heure lorsque je me sentis réveillée comme par un fluide, et en ouvrant les yeux je vis une ombre à quelque distance de mon lit. Elle me paraissait vaguement drapée dans un linceul, les bras croisés sur la poitrine, le bas du corps n'étant pas visible ; c'était comme un brouillard qui allait en s'évanouissant.

« L'ombre semblait planer et s'avancer vers mon lit. J'avais l'impression très nette d'être réveillée et de la voir s'approcher de moi ; je reconnus les traits de la physionomie de mon beau-père, et je fus saisie d'une peur épouvantable. Il arrivait directement sur moi.

« Après l'avoir vue et reconnue pendant deux secondes peut-être, je criai pour réveiller maman couchée dans la même chambre que moi, presque perpendiculairement à mon lit, et lui témoigner mon angoisse. Elle me répondit tranquillement et à ma grande surprise, car je la croyais endormie : « Mais je le vois aussi, il ne faut pas avoir peur. » Je lui criai encore mon épouvante une seconde fois, et à ce moment l'ombre s'évanouit.

« Je me rendormis très calme, et le restant de ma nuit, je reposai comme je ne l'avais pas encore fait depuis la mort qui nous a frappées. « BERTHE DUPONT. »

(*La Revue Spirite*, janvier 1912.)

Est-ce un cas de réincarnation ?

Il nous est souvent arrivé de faire des emprunts à la très sérieuse revue théosophique de Rome : *Ultra*. En voici encore un qui ne paraîtra sans doute pas sans intérêt à nos lecteurs :

« Nous recevons la communication suivante de notre excellent ami, le capitaine Florindo Battista, sur la gravité et la valeur morale duquel il n'est pas possible d'émettre le moindre doute. »

« Au mois d'août 1905, ma femme qui était enceinte de trois mois eut, tandis qu'elle était encore couchée, mais parfaitement éveillée, une apparition qui l'impressionna profondément. Une fillette, morte depuis trois ans, s'était tout à coup présentée à elle, manifestant uue gaieté enfantine et lui disant d'une voix très douce les paroles suivantes textuellement : « Maman, je reviens ! » Avant que ma femme fût revenue de sa surprise, la vision disparut.

Quand je rentrai, ma femme, encore tout émue, me raconta son étrange aventure et j'eus l'impression qu'il s'agissait d'une hallucination. Mais je ne voulus pas combattre la conviction qu'elle s'était faite, d'avoir reçu un avertissement providentiel, et j'accédai à son désir d'attribuer à la fillette que nous attendions le nom de Blanche, qui était celui de sa jeune sœur défunte.

« A cette époque je n'avais aucune notion de ce que j'appris plus tard, beaucoup plus tard, sur la Théosophie, et j'aurais taxé de folie celui qui m'aurait parlé de réincarnation, car j'étais intimement convaincu qu'une fois mort, on ne renaissait pas.

« Six mois plus tard, en février 1906, ma femme accoucha heureusement d'une fillette ressemblant de tout point à sa sœur défunte. Elle avait ses grands yeux très noirs et ses cheveux épais et frisés. Ces coïncidences n'enlevèrent rien à mon scepticisme matérialiste, mais ma femme, très heureuse de la faveur obtenue, se convainquit absolument que le miracle s'était accompli et qu'elle avait mis deux fois au monde la même créature. Aujourd'hui la fillette a environ six ans et, comme sa sœur

défunte, elle est fort développée physiquement et intellectuellement.

Afin que l'on comprenne nettement ce que je vais dire, je dois ajouter que pendant la vie de la première Blanche, nous avions pour domestique une certaine Mary, Suissesse, qui ne parlait que le français. Elle avait importé de ses montagnes une sorte de cantilène, espèce de berceuse, inspirée certainement par Morphée lui-même, car elle était tellement somnifère qu'elle endormait instantanément ma fillette.

« Lorsque celle-ci mourut, Mary retourna dans son pays, et la berceuse, qui nous rappelait trop péniblement la chère défunte, fut absolument exclue de la maison.

« Neuf ans s'étaient largement écoulés depuis cette époque, et le souvenir de la fameuse berceuse s'était complètement effacé de notre mémoire. Un fait vraiment extraordinaire est venu la rappeler à notre esprit.

« Il y a une semaine, tandis que j'étais avec ma femme dans mon cabinet de travail, voisin de la chambre à coucher, nous entendîmes tous deux, comme un écho lointain, la fameuse berceuse, et la voix venait de la chambre à coucher où nous avions laissé notre fillette Blanche endormie. Tout d'abord émus et stupéfaits, nous n'avions pas reconnu la voix de notre fillette; mais, en nous approchant de la chambre d'où partait cette voix, nous trouvâmes l'enfant assise sur son lit et chantant, avec un accent nettement français, la berceuse qu'aucun de nous ne lui avait enseignée. Ma femme, évitant de paraître trop étonnée, lui demanda ce qu'elle chantait, et l'enfant, avec une promptitude stupéfiante, lui répondit aussitôt qu'elle chantait *une chanson française*, quoiqu'elle ne connût de cette langue que quelques mots qu'elle avait entendu prononcer par ses sœurs. « Qui t'a donc appris cette belle chanson ? » lui demandai-je. « Personne : je la sais de moi-même », me répondit la fillette, et elle acheva de la chanter gaiement, comme si elle n'en eût jamais chanté d'autre de sa vie.

« Le lecteur pourra tirer la conclusion qu'il jugera la meilleure de l'exposition absolument fidèle des faits que j'ai personnellement constatés. Quant à moi, la conclusion que j'en tire est celle-ci : *Les morts reviennent.* »

Signé : Capitaine Florindo Battista.
Roma, Via dello statuto, N° 32.
Dr Dusart.

(*Revue scientifique et morale du Spiritisme*, janvier 1912.)

Télépathie ? Télesthésie ?

Un magistrat italien, M. F. G., que la Direction de la *Tribuna*, le plus important journal de Rome, dit connaître fort bien, a envoyé dernièrement à ce journal le récit suivant :

« J'étais juge d'instruction au tribunal de Portoferraio, et depuis des années on n'avait pas vu s'y produire un crime d'homicide, lorsqu'une nuit, vers minuit et demi, alors que je dormais profondément, je fus réveillé par ma femme qui venait de pousser un cri déchirant. Impressionné, je fis la lumière et lui demandai ce qui était arrivé, ce qu'elle ressentait ; elle me répondit en pleurant : « J'ai vu un homme qui en ce moment, à Rio Marina, a tué sa femme à force de coups, avec un gros couteau, et l'a écartelée horriblement. » Je me mis à rire, éteignis la lampe et me rendormis. Mais, vers l'aube, un appel du lieutenant des carabiniers m'invitait à me rendre à Rio Marina avec le Procureur du Roi; et j'y trouvai effectivement ce que ma femme m'avait raconté. Je demeurai atterré de la vérité du récit devant le déchirement de ce corps sans vie.

Six mois plus tard, à une heure du matin, ma femme me réveilla en disant qu'on avait fortement agité la sonnette. Je me levai, allai à la porte, regardai par la fenêtre ; il n'y avait personne. Je demandai alors à ma femme ce qu'elle avait rêvé ; voici quelle fut sa réponse : « On a tué le neveu de Faliero près l'Alta Forni, et le maréchal des carabiniers est venu t'appeler. » Je me mis de nouveau à la fenêtre, mais tout était plongé dans le plus profond silence. Je donnai une potion calmante à ma femme, atteinte de neurasthénie, et me recouchai. J'allais retomber dans le sommeil, lorsqu'un violent coup de sonnette me fit bondir hors du lit. Je demandai qui était là, et pourquoi on venait me chercher. Le maréchal des carabiniers répondit : « Venez tout de suite à Alta Forni, car le neveu de Faliero a été blessé mortellement, et peut-être pourrez-vous arriver à temps pour avoir le nom du meurtrier. »

(*Annales des Sciences Psychiques*, janvier 1912.)

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :
« Un spirite d'Argenteuil ». . . 2 francs.

Le Directeur-Gérant : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 4 Avril 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LE SPIRITISME

FAUT-IL Y CROIRE ?

Il faut d'abord l'étudier.

Un écrivain dont la plume est ardente et la verve intarissable, M. Georges Meunier, consacre, dans *Les nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*, sous le titre de : *Le Spiritisme, faut-il y croire?* une série d'articles à la question spirite ; non, certes! pour étudier scientifiquement les manifestations du spiritisme phénoménal, non pour admettre ou combattre la doctrine par des raisonnements rigoureux, mais pour critiquer — non sans esprit — tout ce qui se rattache au Spiritisme, tout, absolument tout. Rien ne trouve grâce devant lui. On en jugera.

Nous regrettons de n'avoir en notre possession la Revue *Les nouveaux Horizons* qu'à partir de son numéro de janvier dernier, et de n'avoir pu, par conséquent, prendre connaissance des premiers articles de M. Meunier contre le Spiritisme et les spirites. Mais il s'étend assez longuement sur ce sujet, qui a l'heur de fouetter sa verve, pour que nous ayons assez d'emprunts à lui faire encore si nous voulons le suivre dans les développements de son thème favori : *l'éreintement* (?) du spiritisme.

Ecoutons-le :

Ainsi, voilà des « désincarnés » qui, pour se manifester à un parent ou à un ami, ont besoin, non seulement de recourir aux bons offices d'un individu qu'ils ne connaissent ni d'Eve ni d'Adam, mais encore de s'inquiéter de savoir si la médiumnité de cet individu est auditive, à apports, typtologique ou autre, et qui, s'étant renseignés, sont obligés, s'ils veulent nous conseiller de vendre nos actions sur les *Brouillards de la Tamise* pour acheter des obligations de la Ville de Paris, de nous le faire comprendre, suivant le cas, soit en dictant une phrase à un meuble, — ce qui n'est pas trop incommode, — soit, ce qui l'est davantage, en faisant faire un croquis par le médium, si ce dernier est « dessinateur », soit en introduisant des objets hétéroclites dans la salle des séances, si le médium est « à apports » ! Que voilà un moyen de communication capable de faire regretter à ceux qui le dénigrent notre service des P. T. T. !

« Quand vous avez entre les mains un mirliton, vous ne pouvez évidemment pas jouer de la harpe », me répondront les spirites. Et ils ajouteront : « lorsque vous voulez acheter des fruits, vous allez chez le fruitier et non chez le dentiste. L'esprit qui prétend vous faire une communication du genre de celle dont vous parlez n'a qu'à prendre pour truchement un médium apte à la recevoir et à la transmettre. Vous n'auriez pas l'idée, étant à l'étranger et voulant converser en français, de vous adresser à un interprète parlant l'arabe, l'italien ou le chinois. »

C'est évident. Seulement, l'observation que je présentais tout à l'heure se trouve encore renforcée du fait de cette réponse : « Si, d'une part, les esprits qui nous connaissent doivent, pour nous parler, attendre que la pensée nous vienne de nous rendre à une séance spirite, ce qui, pour peu que leur communication ait un caractère d'urgence, n'est déjà pas très pratique ; et si, d'autre part, lorsque nous sommes chez un médium, la médiumnité de ce dernier ne se prête pas au genre de commu-

nication que veut faire l'esprit, c'est vraiment à désespérer des relations entre les vivants et les morts !

⁂

On se demande vraiment si M. Meunier s'est jamais occupé sérieusement, foncièrement de spiritisme ; s'il se rend compte de ce qu'est le monde des Esprits par rapport au nôtre. Il voudrait sans doute, ce qui est très louable, que les relations entre les deux mondes fussent faciles et de tous les instants. Cela viendra peut-être un jour, quand les hommes, meilleurs, plus éclairés, plus moraux, auront l'âme plus largement ouverte aux souffles d'en haut. A l'heure actuelle, il faut en rabattre. Pour causer d'un monde à l'autre, à travers le tombeau, il n'y a pas encore de téléphone établi : il faut savoir se contenter de la médiumnité. Or, si l'on n'est pas médium soi-même, si l'on n'est pas doué de ce sixième sens qui met l'homme en rapport avec l'infini, force est bien de recourir au ministère de ceux qui possèdent une médiumnité. Et ceux-là, on peut les chercher dans une séance spirite, mais on peut les trouver aussi en dehors de ces séances, dans un groupe d'amis, autour de soi et quelquefois même dans sa famille. M. Meunier trouve-t-il que la certitude de l'immortalité de l'âme ne vaut pas quelques dérangements et même quelques efforts ? Comment comprend-il donc le Spiritisme ? Au lieu de rendre grâces à cette doctrine, qui nous empêche de désespérer en nous enseignant que nos chers disparus sont toujours vivants et veillent sur nous, il préfère ridiculiser la médiumnité, les médiums et les Esprits. Libre à lui. Mais nous lui déclarons franchement que nous préférons notre rôle au sien.

Toutefois, qu'il sache bien une chose : c'est que quand les Esprits ont une communication à faire à quelqu'un d'entre nous, ils trouvent toujours le moyen d'atteindre leur but. Ils savent d'ailleurs parler au cœur de l'homme, même sans le secours de la médiumnité ; et ce n'est pas sans raison que Dieu a créé en chacun de nous la conscience, oreille de l'âme qui entend la voix des Esprits.

Mais citons encore M. Meunier :

« Que les communications entre les vivants et les morts soient difficiles à établir, du moins pour l'instant, cela implique-t-il qu'elles sont impossibles et que la théorie spirite ne vaut rien ? » répliqueront les disciples d'Allan Kardec.

Non, mille fois non. Mais il n'en reste pas moins vrai que la spécialisation des médiumnités est un phénomène qu'il convient de ne pas passer sous silence, qu'il faut au contraire le retenir quelques instants devant nos yeux et l'examiner de très près, car il est l'un des plus étranges qui se puissent rencontrer dans le musée spirite, si abondamment pourvu cependant d'étrangetés de toutes sortes.

Retenons donc ce curieux phénomène et examinons-le.

« L'esprit, lorsqu'il a à se communiquer, emploie forcément l'instrument que vous mettez à sa disposition, disent les spirites. Si cet instrument est un médium dessinateur, l'esprit le fait dessiner ; si c'est un médium écrivain, il le fait écrire, etc. L'esprit ne peut pas agir autrement. Si vous aviez un piano devant vous, vous ne pourriez pas jouer du violon. »

Le raisonnement n'est logique qu'en apparence, car vous l'étayez sur une simple hypothèse, que, pour les besoins de votre argumentation, vous n'hésitez pas à muer en vérité démontrée. Vous dites : « l'esprit, avec Pierre, dessine, car Pierre est un médium dessinateur ; il écrit avec Paul, car Paul est un médium écrivain ; avec Jacques, il fait choir des fruits et des fleurs, car Jacques est un médium à apports ». C'est très bien. Mais pourquoi le médium est-il un spécialiste ? Voilà ce qu'il faudrait nous dire, voilà ce qu'il faudrait accorder avec votre doctrine qui nous représente le médium comme un *instrument* aux mains de l'esprit.

⁂

M. Meunier ne veut voir dans le médium qu'un instrument mécanique inconscient des Esprits, et qui dès lors, ne saurait avoir en spiritisme, de vocation arrrêtée, d'aptitude particulière, de médiumnité spéciale. C'est là son erreur. Pour quiconque a étudié attentivement les manifestations spirites, il est loin d'en être ainsi. L'esprit du médium joue toujours, même à son insu, un rôle dans les communications obtenues. Et par esprit, j'entends l'ensemble des facultés, des aptitudes, des connaissances du médium.

S'il n'en était pas ainsi, point ne serait besoin d'un être humain pour nous mettre en rapport avec le monde invisible. Un objet matériel quelconque y suffirait : une plume, un crayon, une corbeille, une table. Mais alors même que ces objets matériels sont mus par un Esprit, pourquoi un médium humain est-il nécessaire à la pro-

duction du phénomène ? Parce que, de ce médium humain se dégagent les fluides nécessairement employés par l'Esprit pour la motricité de ces objets.

Je le regrette pour la dialectique de M. Meunier, — spirituelle sans doute, mais peu serrée — c'est là une loi universellement reconnue chez les spirites, loi que des railleries ne sauraient modifier. Il faut donc qu'il en prenne son parti. Les Esprits, si immatériels par rapport à nous, ne peuvent se passer de l'organisme psychique et fluidique d'un médium, esprit incarné, pour produire des phénomènes d'ordre toujours matériel dans notre monde inférieur, même quand ces phénomènes se rapportent uniquement à la production de la pensée.

Mais pourquoi un médium est-il spécialement typtologue, auditif, voyant, dessinateur, écrivain, à apports, à matérialisations ? Cette question tourmente bien à tort notre confrère.

La réponse est des plus simples, et je m'étonne qu'il ne se la soit pas faite à lui-même : parce que chacun de nous a ses aptitudes innées ; qu'un poète n'est pas, généralement, un homme de science, et qu'un dessinateur n'est pas forcément un lettré. En un mot, parce que les fluides du médium, en corrélation étroite avec ses facultés et ses aptitudes, ne peuvent être utilisés par l'Esprit qu'en raison même de leur spécialité, de leur valeur propre. Et si l'Esprit voulait influencer le médium dans un ordre de phénomènes qui ne répondrait pas aux facultés, aux aptitudes de ce médium, il n'obtiendrait, sans doute, aucun résultat probant. N'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus naturel, et ne faut-il pas un amour excessif de la controverse pour discuter avec une ténacité doublée d'une telle véhémence une question qui nous paraît se résoudre si facilement d'elle-même ?

Mais notre contradicteur va plus loin :

Il y aurait lieu également de nous dire, ajoute-t-il, comment il se fait que, s'il est bien un instrument, comme vous l'assurez, le médium aille se perfectionnant, ainsi que le reconnaît et le proclame M. Rouxel à la page 67 de son petit volume, ainsi que le reconnaissent et le proclament tous les expérimentateurs, qu'ils soient spirites ou non.

Je m'explique parfaitement qu'un peintre, qu'un écrivain, qu'un chauffeur d'automobile, qu'un cocher se perfectionne chaque jour dans son art ou dans son métier. Je me l'explique parce que je sais, précisément, que le peintre, l'écrivain, le chauffeur, le cocher n'est pas un instrument ; que le travail qu'il fournit dépend de lui seul, de son intelligence, de ses connaissances spéciales, de son habileté, de son expérience, et que je sais aussi qu'il acquiert sans cesse des notions qui viennent augmenter la somme de son savoir antérieurement acquis. Je comprendrais donc très bien que les spirites nous disent : «tel esprit qui, dans les dictées qu'il nous donne, fait aujourd'hui des fautes d'orthographe ou emploie une langue inélégante, ne fera plus aucune faute et s'exprimera correctement d'ici quelques mois ou quelques années ». Je comprendrais cela, car durant ces mois ou ces années, l'esprit aura eu le temps de prendre des leçons de grammaire et de composition françaises. Mais malgré toute la bonne volonté que j'y apporte, je ne parviens pas à me familiariser avec cette idée qu'un instrument, un simple instrument a besoin d'étudier, qu'un marteau, par exemple, doit faire un apprentissage pour ne plus écraser les doigts de l'ouvrier qui le manie.

Eh bien mais, puisque vous prisez tant les analogies, messieurs les spirites !... Vos médiums sont des spécialistes ; ils se perfectionnent ? Donc ils ne sont pas des instruments maniés par les esprits. Ils sont des ouvriers, des artistes, tout comme le menuisier, l'écrivain ou le peintre. Ils possèdent un métier, une faculté. Ce métier leur devient chaque jour plus familier ; cette faculté, l'exercice la développe. Tel d'entre eux est médium écrivain, tel autre médium auditif, tel autre médium à effets physiques, comme tel, parmi les peintres, est peintre de portraits, tel autre peintre de paysages, tel autre peintre de marines.

Mais vous tenez absolument à mettre les fautes d'orthographe et les pensées prudhommesques dictées par les esprits de Montesquieu, de Pascal, de Lamartine et de Victor Hugo sur le compte des médiums-instruments, bien que ces grands hommes n'aient jamais eu l'occasion, de leur vivant, d'accuser de tels méfaits la plume dont ils se servaient et qui, elle, était incontestablement un instrument ; et il vous est agréable de mettre tout ce qui pourrait s'expliquer plus naturellement sur le dos des esprits, dont le moins qu'on puisse en dire, c'est que leur existence et tout au moins leur intervention en l'espèce reste à démontrer ?... Soit ! Passons, et continuons l'examen de votre théorie, dont l'étude nous réserve bien d'autres surprises.

*
* *

On le voit, M. Meunier trouve si extraordinaire qu'un médium puisse se perfec-

tionner, qu'il en conclut que, par cela même, « il n'est pas un instrument manié par les Esprits ». Un *instrument*, pour notre contradicteur, c'est une chose qui ne change pas, qui ne se modifie pas, qui rend toujours le même son, qui doit toujours produire les mêmes effets. C'est une borne. C'est un caillou.

Cependant, même parmi les instruments matériels, tous n'ont pas la même valeur. Il y a, par exemple, violon et violon. Et le meilleur artiste ne tirera pas d'un mauvais instrument de musique les sons harmonieux, expressifs, pénétrants qu'un instrument de choix lui permettrait de faire vibrer pour susciter l'enthousiasme de ses auditeurs. Il en est de même pour les Esprits actionnant les médiums.

Mais ceux-ci se perfectionnent : n'est-ce pas là la négation de leur médiumnité? Ne prouvent-ils pas, ainsi, qu'ils sont des ouvriers, des écrivains, des artistes comme les autres, tirant de leur propre fonds ce qu'ils nous disent venir des Esprits ?

M. Meunier oublie toujours que les médiums sont, non pas des soliveaux, mais des instruments intellectuels, et que leurs fluides (véhicules de leurs aptitudes, de leurs facultés), prêtent leur concours aux Esprits qui veulent se communiquer dans notre ambiance terrestre.

Pourquoi, dès lors, s'étonner que ces instruments intellectuels se perfectionnent, que leur médiumnité devienne d'autant plus puissante et meilleure qu'ils en auront fait un plus noble usage? Plus un médium se perfectionne intellectuellement, psychiquement, moralement, plus il devient digne de l'assistance des Esprits et mieux il les sert dans leurs manifestations. Ceci est encore une loi, une loi haute et sage qui est d'accord avec la conscience et touche au côté religieux du Spiritisme.

Mais M. Meunier n'entre pas dans de telles considérations... « Un marteau, dit-il, n'a pas besoin d'apprentissage pour ne plus écraser les doigts de l'ouvrier qui le manie.. » Comparer un médium à nn marteau, c'est peut-être excessif. Mais M. Meunier a l'habitude de cet instrument, dont il se sert croyant arriver à démolir le Spiritisme. Passons-lui donc cette comparaison un peu triviale et très inexacte, et souhaitons — non que son marteau, à lui, se perfectionne, un marteau ne se pouvant perfectionner de lui-même — mais que notre démolisseur apprenne à beaucoup mieux s'en servir s'il a l'ambition de joncher un jour la terre des débris du Spiritisme.

Donc le médium peut se perfectionner et il se perfectionne. Il ne faut pas oublier que si l'Esprit actionne le cerveau du médium écrivain, par exemple, et lui fait exprimer sa pensée, toute sa pensée, il n'en est pas moins vrai que l'Esprit se sert, est obligé de se servir des matériaux qu'il trouve dans le cerveau de ce médium, et que si celui-ci ne connaît pas l'orthographe, par exemple, l'Esprit ne la lui insufflera pas subitement, qu'il ne fera pas d'un médium presque illettré, un grand écrivain, comme par l'effet d'un coup de baguette magique.

Donc les inélégances de style, les imperfections, les fautes contre la grammaire qu'on peut rencontrer dans certaines communications spirites sont bien dues à l'insuffisance du médium et non à l'incapacité de l'Esprit. Donc, non seulement le médium a le droit, mais il a encore le devoir de se perfectionner, d'augmenter ses connaissances, sa valeur intellectuelle et morale pour arriver à devenir un instrument digne des haute entités de l'espace qui, parfois, viennent faire appel à son intermédiaire...

Pour croire au Spiritisme, M. Meunier voudrait y voir une succession de miracles. Or, le spiritisme ne vient pas faire de miracles, Allan Kardec l'a maintes fois déclaré. Il obéit à des lois naturelles que nous devons étudier *sans parti pris, avec modestie et simplicité*, au lieu de lui demander d'incessants prodiges qu'il n'a ni la prétention, ni la mission de réaliser.

Mais n'est-ce pas déjà un prodige, à notre époque de scepticisme et d'incrédulité, que cette communication si fréquente entre les vivants et les morts? Que nous demandions à ceux-ci, quand ils se manifestent, des preuves d'identité, rien de mieux ; que nous flétrissions la conduite des médiums qui se laissent entraîner à des fraudes, par intérêt personnel ou pour toute autre raison, c'est notre devoir de spirites sincères et militants. Mais que nos adversaires ne prennent pas leurs désirs pour des réalités en croyant qu'ils parviendront à abattre, sous les coups multipliés d'une critique tenace mais peu approfondie, une doctrine aussi vieille que l'humanité et que de profonds penseurs, des savants de premier ordre, des écrivains de génie ont étudiée, admirée, enseignée, doctrine qui est peut-être en train de régénérer le monde par une conception plus nette de nos pouvoirs psychiques, des droits imprescriptibles de l'être humain et de ses devoirs les plus sacrés.

A. LAURENT DE FAGET.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

CONTRASTE

I

« Un pauvre Esprit demande votre aide, chers amis spirituels ; voulez-vous la lui donner ? Il a besoin de prières et de conseils ; voulez-vous lui en accorder ?

« Je ne puis encore me transporter aussi facilement que je le voudrais, d'un lieu à un autre. On me dit qu'il faut pour cela me dématérialiser davantage, mais comment obtenir ce résultat, je me le demande ? Je suis désincarné depuis quelque temps déjà, et néanmoins il me semble toujours avoir mon corps : je ne puis m'habituer, du reste, à m'en passer. Je veux marcher et je ne le peux ; je veux prendre ce que je touche, et je ne le peux pas davantage. Mais vous, qui êtes des gens éclairés, puisqu'on vient à vous en foule pour obtenir aide et lumière, devriez bien me renseigner un peu, et me dire comment je dois m'y prendre pour me dématérialiser, comme ils disent ici. »

Nous donnons quelques conseils à cet Esprit inconnu, qui écrit ensuite :

« Je vous remercie de vous occuper de moi, mais je ne vois pas encore très bien ce qu'il faut que je fasse : priez, dites-vous ; mais cela suffira-t-il ? Il me semble avoir déjà prié, et je ne crois pas, malgré cela, avoir beaucoup amélioré ma position. Je voudrais bien savoir si, outre les prières, il existe un autre moyen de m'élever : croyez-vous ? »

Nous lui disons de s'adresser à ses amis de l'au-delà, qui pourront plus efficacement que nous l'éclairer. Il répond :

« Je n'ai pas beaucoup d'amis. Je sais bien que je n'étais pas très bon sur terre, et que je n'avais pas des horizons bien lointains. Je ne voyais guère au delà de la vie actuelle et matérielle. Mais on me dit qu'il faudra que j'y retourne, sur cette terre ; alors, pourquoi faut-il que je me dématérialise en attendant ? A quoi cela me servira-t-il ?

C'est pour revenir meilleur et plus avancé ; autrement, on serait toujours au même point et l'âme ne progresserait pas. — On lit une prière, après avoir invité l'Esprit à y participer, et on lui conseille de faire quelques efforts sur lui-même.

« Je vais essayer, merci ; mais c'est bien dur !... »

II

Abbé J... — « L'au-delà s'éclaire pour l'homme de bien ; la lumière de vérité brille sur son âme épurée, et le pas de la mort étant franchi, l'obstacle de la matière évanoui, lui apparaît l'horizon sans bornes où tout est azur, où tout est grand. C'est l'infini du cœur dans l'infini des cieux ; c'est l'immensité de l'esprit dans l'immensité des fluides. Tout est fluides, ici : fluides purs, quintessenciés, rayonnants pour l'Esprit vertueux, digne de l'amour divin ; fluides épais, lourds, ténébreux pour l'Esprit de vices.

« Ah ! mes bien chers aimés, soyez toujours bons, toujours vertueux. La bonté de l'âme, voyez-vous, c'est la clef qui ouvre toutes grandes les portes de la vie spirituelle ; c'est la flamme qui, attisée par l'amour divin, s'épanouit en auréole majestueuse sur le front des justes. Mais le bien, la bonté, de quoi à vos yeux se composent-ils ? Dans les affaires journalières de votre existence, combien vous les méconnaissez, combien souvent vous foulez aux pieds ces préceptes angéliques dont dépendent pourtant vos destinées !

Faire le bien, être bon, c'est avoir toujours le pardon aux lèvres, la charité dans le cœur ; c'est se conduire dignement dans toutes les phases heureuses ou tristes de l'existence ; c'est supporter avec vaillance les douleurs comme les joies. Ne pas s'abandonner, être à soi, s'améliorer sans cesse, là est l'Etoile lumineuse qui guide, qui dirige vers le Port béni les enfants reconnaissants du Créateur.

∴

Quel contraste entre ces deux communications ! Elles correspondent au degré d'avancement des Esprits qui les ont dictées.

Dans la première, nous voyons un Esprit aux fluides lourds, ignorant des conditions de la vie d'outre-tombe, et menacé du retour dans la chair, où il devra, sous l'aiguillon de la douleur, s'épurer et acquérir l'expérience.

Dans le second message, c'est une intelligence d'élite, aux fluides purs, dont la tendance est de gravir les sommets de la

connaissance et de l'amour, tout en coopérant à l'œuvre divine et au salut de ses frères terriens. Pour le suivre, il leur indique la voie :

S'améliorer sans cesse.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Nous butinons de-ci, de-là, comme l'abeille. Il nous arrive aujourd'hui de butiner dans un jardin fertile, rempli de belles « pensées ». L'éclosion de ces plantes d'essence particulière remonte, oh ! à un demi-siècle, et cependant les fleurs sont encore fraîches et vivaces.

Le semeur fut Edouard Charton, un homme fort éclairé, qui savait séparer l'ivraie du bon grain, et le jardin fleuri, c'est l'ancienne collection d'une revue encore existante, le *Magasin pittoresque*.

On lira avec intérêt cette page extraite du volume de l'année 1861 :

Aumône et assistance morale

« Nous sommes trop portés à oublier combien les formes de l'aumône sont multiples. Notre langue elle-même a fini par ne plus comprendre sous ce grand nom que l'assistance matérielle. Il semble que le monde en soit à apprendre que la pauvreté n'est qu'une de ses misères. Il suffit cependant d'y avoir fait quelques pas, pour s'apercevoir que les afflictions du corps ne forment pas la part la plus lourde du fardeau de la vie. C'est aux peines de l'âme qu'appartient la primauté, et aucun mode de secours n'est par conséquent plus digne d'estime que celui qui tend à les atténuer, à les abréger. C'est dans cette voie que la charité rencontre les œuvres les plus élevées et les plus difficiles, et aussi les plus méritoires devant celui aux yeux duquel les sentiments comptent plus encore que les actes. Partager son pain avec le malheureux que torture la faim est un mouvement tellement naturel, que, pour s'y refuser, le barbare lui-même serait obligé de faire violence à son cœur. Mais, pénétrer délicatement dans les secrètes douleurs de l'affligé ; adoucir son amertume par de sages et affectueuses paroles ; faire luire dans les ténèbres où il gémit les doux rayons de l'esperance ; lui montrer le ciel ; lui témoigner, même dans ses résistances et ses ingratitudes, bonté et tendresse de frère ; en un mot, pâtir et souffrir avec lui : voilà le sublime.

La scolastique, qui, par de vives distinctions, avait introduit tant de précision dans les idées, posait nettement la catégorie de l'aumône spirituelle à côté de la catégorie de l'aumône matérielle ; et autant que l'esprit l'emporte sur la matière, autant elle lui donnait la préférence. Conduite par sa prédilection pour le nombre sacramentel, elle la partageait en *sept* divisions :

Eclairer l'ignorant ;
Conseiller celui qui est dans l'embarras ;
Consoler l'affligé ;
Redresser celui qui est dans le mal ;
Pardonner à celui qui nous a offensé ;
Supporter celui qui nous est à charge ;
Prier pour tous, bons et méchants, heureux ou malheureux.

Peut-être, si la scolastique n'avait pas été retenue par une fidélité trop systématique envers le septenaire, aurait-elle trouvé juste d'instituer une huitième division, pour *l'intercession auprès du puissant en faveur du faible.* C'est un complément nécessaire ; et quelle époque le comprendrait mieux que la nôtre, ou tant de désordres règnent, ou tant de sévisses ont cours, où tant d'individus vivent désassociés et sans protection(1).

Que l'on réfléchisse à tout ce qui est possible en fait d'assistance de la part de l'âme sur l'âme, et l'on se convaincra que tous les modes de secours sont en effet dans ces termes : défaut de savoir, défaut d'esprit de conduite, défaut de force de caractère, voilà les infirmités morales qui demandent remède ; actes coupables en général, offenses déterminées envers autrui, travers onéreux à ceux qui nous entourent, voilà les défaillances qui demandant soutien ; défaut d'autorité personnelle dans les relations sociales, voilà l'état d'abandon qui demande intervention ; et si les moyens humains sont impuissants, c'est à Dieu, par la prière, que parvient le recours suprême. »

.˙.

Notre assistance serait incomplète, si elle n'embrassait aussi le monde des Esprits, par la prière, par les pensées de réconfort, et si l'on est médium, par les paroles d'encouragement adressées aux pauvres âmes que la mort a laissées dans l'abandon et la tristesse, quelquefois dans le désespoir, et qui ont besoin qu'on les aide, qu'on les éclaire. L'humanité terrestre et l'humanité de l'au-delà sont unies entre elles par des liens mystérieux de sympathie et de solidarité que le temps ni l'espace ne détrui-

---

(1) Les temps sont changés : aujourd'hui, le syndicalisme sait bien faire entendre sa voix. (N. D. L. R.)

sent : ce doit être, avec des éléments divers, la fraternité établie d'un côté et de l'autre de la tombe.

LA RÉDACTION.

LE MAGNÉTISME DEVANT LA PHILOSOPHIE

LE PHILOSOPHE MASSIAS ET LE MAGNÉTISME

Pendant que les Académies des Sciences et de Médecine niaient et combattaient le magnétisme, que les autres Académies restaient indifférentes, que l'Université continuait à ronronner ses déclinaisons et ses conjugaisons grecques et latines, comme au moyen âge ; pendant la première moitié du XIXe siècle, des savants et des philosophes indépendants ne dédaignaient pas de prendre en considération les assertions des magnétiseurs, d'étudier le magnétisme, de publier les résultats de leurs enquêtes, d'attester la réalité des phénomènes annoncés et de proclamer leur importance aux points de vue physiologique, psychologique et philosophique.

Les théologiens, de parti pris, exagéraient même la nature et la portée des phénomènes supérieurs du magnétisme, afin d'y introduire leur diable comme cause efficiente ; mais ils constataient, recueillaient et discutaient les faits que les corps savants se contentaient de nier ; de sorte qu'en somme ils faisaient plus de bien que de mal au magnétisme. Il y aurait beaucoup d'enseignements précieux à tirer de l'argumentation des théologiens sur ce sujet ; mais ce n'est pas d'eux que je veux parler en ce moment.

Les philosophes étudiaient avec plus d'impartialité ; ils observaient, ils cherchaient et trouvaient, dans les phénomènes magnétiques, des preuves de l'existence de l'âme ; preuves qui confirmaient les uns dans la doctrine spiritualiste et y ramenaient les autres, qui s'en étaient écartés.

Les magnétistes et les spirites oublient trop ces coopérateurs de la première heure. Hypnotisés par les vantardises de la Science moderne, ils s'imaginent, semble-t-il, qu'il n'y a rien eu avant elle. Ils ne cessent d'invoquer deux ou trois savants, toujours les mêmes : Crookes, Richet, Aksakoff ; Richet, Aksakoff, Crookes ; Aksakoff, Crookes, Richet ; malgré toutes les dénégations de ces savantissimes. Et ils ne soufflent jamais un mot de ceux qui les ont défendus.

Du nombre de ces derniers est le baron Massias, philosophe de la première moitié du XIXe siècle, qui a publié, d'après un catalogue de ces ouvrages que j'ai sous les yeux, une quarantaine de volumes et brochures sur toutes sortes de sujets philosophiques, et qui a consacré une bonne partie d'un de ses principaux ouvrages : *Traité de Philosophie psycho-physiologique* (1) à l'étude expérimentale et rationnelle du magnétisme.

∴

Je ne ferai pas ici la biographie ni la bibliographie de Massias. Je dirai seulement : 1° qu'en philosophie il était spiritualiste et même presque spirite, puisqu'il admettait en l'homme trois principes : esprit, matière et un principe mixte intermédiaire ; 2° que ses principaux ouvrages ont fait longtemps autorité dans le monde philosophique : les philosophes contemporains les citaient et y renvoyaient souvent. Aujourd'hui, personne n'en parle plus et je présume que bien rares sont, non seulement les savants, mais les philosophes, ses confrères modernes, qui savent qu'il a existé.

Cet oubli si prompt et si complet de nos précurseurs est la conséquence de notre système d'endoctrinage universitaire avec ses examens, ses diplômes, etc.

Non seulement la mémoire (qui est à l'esprit, selon saint Augustin, ce que l'estomac est au corps), a ses limites, qui obligent les pédagogues à ne confier à leurs élèves que le plus nécessaire, le seul nécessaire pour passer avec succès leurs examens ; mais chaque professeur a ses auteurs préférés qui sont : lui-même (charité bien ordonnée) ; ses supérieurs et ses amis qui peuvent lui être utiles pour son avancement.

On est donc porté à négliger les ouvrages des auteurs morts, qui ne peuvent vous être utiles en rien, matériellement parlant ;

(1) *Traité de Philosophie psycho-physiologique*, par le baron Massias. 1 vol. in-8, Paris, 1830.

N.B. — Vers la même époque un autre philosophe, Schopenhauer, étudiait aussi le magnétisme et les sciences occultes et publiait trois MÉMOIRES SUR LES SCIENCES OCCULTES : 1° *Magnétisme animal et Magie* ; 2° *Le Destin de l'Individu* ; 3° *Essai sur l'apparition des esprits et ce qui s'y rattache.* Ces mémoires restés dans l'ombre jusqu'à ce jour, viennent d'être traduits de l'allemand par G. Platon, avec préface. 1 vol. in-16, Paris. Librairie des Sciences psychiques. P. Leymarie, 1912.

on y est même forcé par le défaut de temps et de capacité mémoriale.

Il résulte de là que les meilleurs ouvrages mêmes n'ont qu'une vie éphémère et que beaucoup de découvertes intéressantes tombent vite dans l'oubli.

Et plus on poussera loin ce système d'éducation, plus la science et surtout la philosophie s'étriqueront, s'anémieront et finiront par mourir, comme des plantes mises en pots, qu'on n'arrose pas et dont on ne renouvelle pas la terre.

On considère l'avenir de la civilisation comme assuré grâce à l'imprimerie qui en divulgue et renferme tous les éléments dans les livres. Belle utopie ! A quoi servent les livres si personne ne les lit et si les meilleurs sont précisément ceux qui ont la vie plus courte et qui sont envoyés les premiers, par ordre de valeur, au pilon?

Le baron Massias n'est pas un philosophe sans talent ni idées, un *répétiteur* quelconque ; il n'en subit pas moins le sort commun à tout ce qui n'est pas officiel. Tâchons du moins de sauver du naufrage quelques bribes de ce qu'il a écrit sur le magnétisme.

∴

Massias avait 16 ans lorsque le marquis de Puységur soignait les maladies par le magnétisme autour de l'arbre de Busancy. Il vit ces expériences, mais ne les comprit pas et n'y attacha aucune portée. Son jeune âge est une excuse suffisante et, d'ailleurs, la mise en scène n'était guère de nature à faire prendre au sérieux les phénomènes qui se passaient à Busancy et ailleurs.

Il avait 65 ans lorsque, pour complaire à un ami malade, il l'accompagna chez une somnambule. « J'entrai, dit-il, avec tous les doutes et toutes les préventions qu'excite le merveilleux de quelque genre qu'il soit. J'apportai les précautions les plus minutieuses pour n'être dupe ni de mon imagination, ni de ma vue, ni du magnétiseur... Mais il me fallut bien voir ce que je voyais. »

Massias continua ses observations et eut chaque fois de nouveaux motifs de croire au magnétisme et à la clairvoyance somnambulique. Il ne tarda pas à s'apercevoir de l'importance physiologique et psychologique de cet ordre de phénomènes ; de s'étonner de l'obstination des savants et des philosophes à les nier et à ne pas s'en occuper, et il résolut d'approfondir ce problème et d'en chercher la solution. Il trouve que les phénomènes du somnambulisme sont plus avérés qu'aucun fait historique et qu'ayant eu le dessein de faire de sa philosophie *l'explication de l'homme*, il ne peut négliger un ordre de faits si important, et il blâme sévèrement ses collègues en philosophie de leur opposition systématique.

« Une chose qui ne s'est jamais vue, et qui ne se verra jamais, c'est qu'une erreur qui invoque à son appui des faits et des expériences qui ont eu lieu pendant quarante ans consécutifs dans plus de cent villes de France et d'Europe, n'ait pu être sapée et détruite par des antagonistes habiles, intéressés et jaloux ; qu'elle soit toujours allée croissant et prospérant, faisant sans cesse de nouveaux prosélytes, et renvoyant à ses ennemis le ridicule dont ils l'avaient assaillie. »

On objecte que l'Académie des Sciences et la Faculté de Médecine ont démontré la fausseté de la théorie de Mesmer. Mais une théorie, quelle qu'elle soit, n'infirme pas les faits ; elle justifie seulement la recherche d'une explication meilleure.

On attribue les phénomènes à l'imagination, « comme si l'on était plus avancé, lorsqu'on n'explique pas la manière dont l'imagination produit de telles merveilles ».

On insinue que le magnétisme est dangereux pour les mœurs. La moralité d'une découverte n'influe en rien sur sa vérité ou sa fausseté. Cette moralité dépend de l'usage que l'on fait du magnétisme. On peut abuser de toutes choses ; il faudrait donc tout interdire : pour se préserver du moindre mal, on se priverait de tout bien.

Massias observe que les plus ardents apôtres du magnétisme ont commencé par l'incrédulité, et c'est en faisant des expériences pour en montrer l'inanité qu'ils en ont reconnu la réalité. Si les phénomènes avaient leur cause dans l'imagination, comment ces chercheurs sont-ils arrivés à ce qu'ils ne voulaient pas trouver?

On peut ajouter, en réponse au prétendu danger moral, que les premiers apôtres du magnétisme étaient de très honnêtes gens et le sont restés ; que la plupart d'entre eux étaient anti-catholiques et même antireligieux et ont été convertis au spiritualisme par leurs expériences.

⁂

Quant à Massias, il n'eut pas besoin d'être converti : il était philosophe spiritualiste ; il fut même « membre de la congrégation de l'Oratoire, sans jamais entrer dans aucun

des ordres sacrés (1) ». Mais il trouva dans le magnétisme la confirmation et le perfectionnement de son spiritualisme ; il y découvrit la réalité de l'instinct, nié par beaucoup de philosophes, et son explication ; ce qui le conduisit à donner du somnambulisme la définition suivante :

« Le somnambulisme est l'éveil de l'homme instinctif durant l'inactivité absolue des sens, son rapport avec le monde extérieur par des moyens autres que ceux de la veille. »

Les facultés supérieures — et même inférieures — qui se manifestent dans le somnambulisme, pendant que les sens sont inactifs, confirment la philosophie spiritualiste et renversent l'axiome des sensualistes et des matérialistes : que rien n'est dans l'intelligence qui ne vienne des sens.

« Les somnambules pensent, quoique leurs sens soient dans une inertie absolue. » Il existe donc dans l'homme un principe intelligent distinct de la matière. « Par conséquent la physiologie qui fait tant de bruit de ses découvertes et de ses raisonnements, et qui tire exclusivement l'intelligence des sens extérieurs et de l'action du cerveau, est à refaire sous le point de vue psychologique. »

C'est bien là ce qui fait mal au cœur et à l'esprit des savants et explique leur aversion pour le magnétisme : leur science à refaire ! C'est les rabaisser au niveau des ignorants et même au-dessous, car les ignorants n'ont pour eux que l'ignorance, tandis que le manteau d'ignorance des savants est doublé d'erreurs, de fausses idées, qu'il faut dépouiller et rejeter pour s'élever au niveau des simples.

Non seulement les somnambules ont de l'intelligence sans le secours des sens, mais leur intelligence est beaucoup plus étendue et plus affinée que dans l'état de veille. « Comment se fait-il que chez des somnambules, dont les fonctions vitales sont incomplètes et irrégulières, la pensée soit plus subtile et ait plus de pureté que lorsque le jeu en est parfaitement normal ? »

Répondez, physiologistes matérialistes.

Allons plus loin. Le somnambule a la connaissance des maladies et des remèdes, toujours sans le secours des sens.

Encore plus fort : il voit à distance dans le temps et dans l'espace, dans l'obscurité, à travers les corps opaques.

Toujours plus fort : ils parlent des langues qu'ils ne connaissent pas.

« L'intelligence des langues chez les somnambules, écrit Massias, n'est que la réminiscence de celles qu'ils croient n'avoir jamais sues ou ne plus savoir. On est tout étonné, dans leurs crises, d'entendre parler bon français un paysan qui ne savait que son grossier patois, et des femmes qui n'avaient jamais étudié le latin, en débiter des mots et des phrases entières. »

N'y a t-il là que simple réminiscence ? Tournons la page et nous lirons :

« Il est pourtant des cas extraordinaires où l'intelligence des langues paraît être le produit instantané du somnambulisme, sans causes antérieures ; et l'on serait porté à croire qu'elle est plutôt divination et révélation que souvenir. »

Qui sait si l'on ne serait pas aussi bien porté à croire que c'est un autre esprit qui parle une langue étrangère par la bouche du somnambule ? Le fait suivant autoriserait peut-être cette hypothèse :

« Les crisiaques quelquefois se sentent doubles ; ils distinguent en eux l'homme somnambulique et instinctif, et l'homme de la veille et réflexif, mettant ainsi pleinement en évidence l'action du dehors et celle du dedans réunies dans l'unité de notre moi. M. Deleuze fait mention d'une jeune demoiselle qui, dans sa crise, était pour elle-même *Adelaïde* et la *Petite*, ne confondant jamais l'une avec l'autre. Celle-ci était le personnage prépondérant qui enseignait ; celle-là était la personne qui consultait, écoutait et apprenait. »

Massias ajoute, ce qui est encore exact, que « presque tous les somnambules, sentant en eux une action indépendante de leur volonté et une autre qui en dépend, les attribuent à un double acteur ».

Il y a plus : certains somnambules *voient* ce second acteur, que d'autres ne font que *sentir*. Massias attribue ce fait à l'imagination :

« Les fantômes que voient ces demi-crisiaques, c'est leur imagination qui les crée ; fait qui n'est pas plus extraordinaire que celui qui se renouvelle fréquemment dans plusieurs maladies aiguës. Le malade se voit obsédé de fantômes qu'il veut vainement repousser avec le geste ; il les voit se former, croître, avancer et s'éloigner, il entend distinctement les paroles qu'ils prononcent. Ce phénomène prouve directement et évidemment le pouvoir qu'a l'imagination de transporter hors d'elle ses créations intérieures. »

Il me semble que la sagacité habituelle de Massias lui a fait défaut dans cette circonstance ou qu'il n'a pas suffisamment observé le phénomène en question. Com-

(1) V. *Problème de l'esprit humain*, p. IV.

ment l'imagination pourrait-elle créer indépendamment de la volonté et même en opposition avec elle, comme le suppose l'auteur ? Comment les sens verraient-ils se former, croître, avancer et s'éloigner ces créations de l'imagination n'ayant aucune objectivité ?

La vérité est que chez les somnambules qui voient des fantômes, l'imagination et la volonté sont très calmes, dans un état passif, non-créateur, et que ces visions présentent tous les caractères de la réalité.

*
* *

Comme on le voit par cette dernière citation, Massias ne croyait pas à la possibilité des communications des morts avec les vivants. Cela se comprend : il était catholique, ou du moins croyait l'être.

Il était de ces hommes qui font consister le catholicisme dans l'amour de Dieu et du prochain, dans les deux maximes : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, et fais à autrui ce que tu veux qu'on te fasse, comme si ces principes n'étaient pas communs à toutes les religions.

Cependant Massias n'était pas catholique orthodoxe, il s'en faut de beaucoup. Il ne croyait pas au péché originel ni, par conséquent, à la rédemption. On en trouve la preuve dans une foule de passages de ses ouvrages. Voici notamment ce qu'il dit dans sa *Philosophie* fondée sur la nature de l'homme (1835) :

« L'homme est et reste ce qu'il a été fait ; et il a été fait ce qu'il y a de mieux pour lui et pour ses relations ; placé entre deux tendances, libre de faire le bien et le mal, il peut *mériter* et *démériter* de l'arbitre suprême de nos destinées, privilège qui rendrait les anges jaloux, supposé qu'ils fussent impeccables. S'il y avait eu déchéance dans la nature humaine, il faudrait que la mort d'un Dieu n'eût pas suffi pour effacer pleinement le péché d'un homme.

« Il s'ensuivrait encore qu'avant leur désobéissance, Adam et Eve et leur postérité n'auraient eu besoin ni de *pitié*, car il n'y aurait point eu de malheureux ; ni de *justice*, car il n'y aurait point eu de coupables ; ni d'*humanité*, car tous les hommes n'auraient formé qu'une seule famille ayant les mêmes affections. L'humanité eût été instinct, et non vertu. Dès lors notre espèce devrait ses plus touchantes et plus sublimes vertus au péché originel, *felix culpa !*

« Quelques Pères de l'Eglise, craignant sans doute de faire de Dieu le plus absurde et le plus inique des tyrans, qui punirait dans chacun des non-élus une faute qui aurait été commise quatre mille ans avant leur naissance, et sans participation de leur volonté, ont regardé la tentation d'Eve par le serpent comme une allégorie qui renferme le sens de la constitution de l'homme placé entre le bien et le mal, et pouvant choisir. »

Dans son *Traité de philosophie psycho-physiologique*, Massias réfute la théorie de Ballanche sur la rédemption successive et partielle. Cette théorie, dit-il, dégrade le mérite du sacrifice et du sacrificateur, qui n'ont point replacé l'homme dans sa bonté primitive.

« D'après le système de Ballanche, l'immolation du Juste n'a opéré qu'une palyngénésie successive et partielle, au lieu de produire une restauration actuelle et complète. L'homme a valu moins après qu'avant le sacrifice, le sang du Rédempteur suprême a été d'un prix moindre que la rançon, et l'esclave (de Satan) n'a été racheté que d'une partie de ses fers. »

Un autre point capital sur lequel Massias a été hérétique en catholicisme, est qu'il admettait la pluralité des existences, condamnée par l'Eglise depuis saint Jérôme. C'est-là une des inductions philosophiques, la sixième, qu'il tire de son étude du somnambulisme magnétique.

« L'agrandissement futur de notre être, dont ne parle qu'avec un sourire moqueur une fausse et mesquine philosophie, le perfectionnement progressif de nos facultés dans *une série d'existences dont celle-ci n'est que le prélude et le noviciat*, est un fait dont la possibilité est démontrée par la clairvoyance physique et morale des somnambules, surpassant de beaucoup celle de l'état de veille. »

Et dans la *Philosophie fondée sur la nature de l'homme* : « La fin de toutes les vies progressives de l'homme est le bonheur par la vertu, laquelle devient toujours moins pénible à pratiquer par son exercice même. Le bien, sans doute, dans nos vies ascendantes, sera aussi facile à faire, qu'il est quelquefois maintenant pénible et douloureux : le plus grand prix de notre bonheur sera de l'avoir mérité... Le malheur n'est qu'épreuve et occasion de mériter. L'instinct, la conscience, la raison, la justice de Dieu surtout, nous assurent que la mort n'est que la transition à une nouvelle vie, où se soldent le bien et le mal. »

L'auteur prévoit tout et répond à tout : « Dira-t-on que nous faisons de la vertu une mercenaire ? mais la récompense la suit et ne la détermine pas. Ce n'est pas

l'espoir d'être heureuse, mais le désir de plaire à Dieu, qui est son mobile primitif. »

⁂

Tout en croyant en Dieu, au point de dire, dans sa brochure : *De la Raison et de la Foi* (1834) : « L'athée est le plus audacieux des croyants ; il croit que *tout* vient de *rien* », Massias admettait le principe de l'évolutionnisme, il était encore un précurseur à cet égard.

« L'homme, dit-il (dans sa *Philosophie fondée sur la nature de l'homme*), est distinct de la matière brute et inorganique, de la matière organique insensible, et de la matière organique animée.

« Il est tout ce que sont les autres êtres, et il est ce qu'ils ne sont pas. Dans son état d'embryon et de fœtus, il a passé par tous les degrés de l'animalité.

« Il est être individuel par son organisation et son libre arbitre, et être universel par ses rapports. »

On voit par cette courte analyse que Massias n'a pas été seulement un philosophe spiritualiste de grande valeur et un précieux adepte et défenseur du magnétisme, mais encore un précurseur du spiritisme, par ses idées sur le péché originel et sur la pluralité des existences.

De là à la réincarnation et à la communication des morts avec les vivants il n'y a qu'un pas ; et si Massias avait vécu dix à vingt ans de plus, il l'aurait sans doute franchi.

On remarquera aussi, je pense, que sa philosophie n'a pas perdu de sa saveur à vieillir, qu'il y aurait beaucoup à puiser dans ses œuvres, que je n'ai fait qu'effleurer, et qu'il se publie de nos jours beaucoup d'ouvrages philosophiques qui ne valent pas ceux dont nous venons de parler.

Pourtant, demandez, je ne dis pas à un de nos savants ou de nos lettrés, mais à un de nos professeurs de philosophie : Que pensez-vous de Massias et de ses idées ? — Massias ? Connais pas.

C'est probablement la dernière fois qu'il sera parlé de ce penseur ; à moins que je n'y revienne, ce à quoi je ne renonce pas.

ROUXEL.

MES FLEURETTES PRÉFÉRÉES

Poésies de Germaine de Faget

Médium : L. de F.

(*Suite*)

IV

A Claire

Claire, je pense à toi dans les cieux sans limite
Comme sans limite est mon cœur ;
Je te vois, je te suis, ma chère et bonne sœur,
Dans ton travail béni qui fait ton doux mérite.

Mais je te vois aussi dans ton intime essor,
Lorsque vers l'avenir ton âme vole en rêve ;
Et je demande à Dieu, vers qui mon cœur s'élève,
Dans tes songes dorés de te bénir encor !

21 octobre.

A Fabien

Mon cher Fabien, courage ! espoir !
Ecoute l'âme palpitante
Qui se penche, toujours aimante,
Sur ton âme, pour bien t'y voir.

Ne laisse pas ta foi s'éteindre
Aux souffles glacés de l'erreur,
Qu'il faut combattre et qu'il faut craindre
Puisqu'ils apportent la douleur.

Reste ferme, malgré toi-même ;
Reste loyal, sincère et bon ;
Développe en paix ta raison
Devant l'universel problème.

Ta jeunesse doit s'appuyer
A la grave et claire Sagesse
Assise à votre doux foyer
Comme un Mentor qui vous redresse.

Mûr pour l'effort, fais ton devoir
Allègrement et sans murmure.
O mon frère ! sache vouloir
D'une âme forte, ardente et pure !...

11 novembre 1911.

Dans les mondes qui nous appellent
A travers les immensités,
Que de prodiges se révèlent
Sous des flots de pures clartés !

J'ai vu de ravissantes choses :
Une nature, un art nouveaux ;
Des plantes aux formes d'oiseaux,
Des oiseaux ressemblant aux roses.

J'ai vu des êtres généreux
Ayant la structure des hommes,
Mais plus beaux que nous ne le sommes,
S'aimer, s'entr'aider, vivre heureux.

A tous leurs gestes attentive,
J'ai vu la force et la douceur
S'unir pour créer le bonheur
Dans leur âme féconde, active...

13 novembre 1911.

Petite fleur que j'ai cueillie
Dans Saturne, au pied d'un volcan,
Ton urne sur sa tige plie,
Tu frémis sur mon cœur tremblant.
Tu t'appelles « mélancolie »,
Petite fleur que j'ai cueillie ;
Tu pleures le bonheur d'antan.
Je souffre aussi, moi, par instant :
Nous regrettons notre patrie !

13 novembre.

Et pourtant je connais mieux qu'autrefois, sur [terre,
Le pourquoi de la vie et du devoir austère ;
Je suis libre d'agir selon ma volonté ;
Je dévore l'espace avec les hirondelles,
Et, m'élevant bien plus haut qu'elles,
Je vais de cieux en cieux chercher la vérité.

Humble atome emporté sur l'océan limpide
Où je plonge sans fin sans en toucher le fond,
Je me baigne à loisir dans les ondes du vide,
Vertigineux abîme où mon âme se fond.

Des trésors ignorés, des lois toujours nouvelles
Surgissent à mes yeux, me dilatant le cœur ;
Et je pourrais goûter, aux rives éternelles,
Par l'admiration, un immense bonheur.

Mais là-bas, sur le sol de la Terre punie,
Des êtres adorés me pleurent constamment,
Et je ne puis rêver à la douce harmonie
Qui berce les heureux dans le bleu firmament.

Protégez ma famille, ô Dieu ! vous que j'implore !
Souffrez que mon amour combatte sa douleur,
Que mon esprit l'exhorte et soit l'avant-coureur
De cet apaisement qu'elle n'a point encore !

13 novembre.

Lettre annoncée

Petite lettre d'un grand cœur,
Je te salue ;
A mes aimés dans la douleur,
Viens rendre une part de bonheur
Sans cesse accrue.

Apporte-leur la paix, l'amour
Et l'espérance ;
Puis, dans l'ombre de l'existence,
Un peu de l'éclat du vrai jour
Qui descend du divin séjour
Et récompense.

Tu viens à l'heure où Dieu le veut,
Petite lettre ;
Dans ton carré blanc qui m'émeut,
Je découvre ce qui doit être.
Je t'annonce et te vois paraître.

21 novembre 1912.

Réconfort

Quand les cieux, altérés des larmes de la terre,
A l'homme, enfant qui rêve, arrachant sa chimère,
Ont brusquement détruit sa chère illusion,
Il semble que le Mal règne en maître en ce monde,
Que la vie est sans but et qu'une horreur profonde
Monte du noir chaos de la Création.

Les nids n'ont plus de chant, les fleurs plus de rosée ;
De ses jeunes ardeurs notre terre, épuisée,
Ne ressent plus le souffle et les joyeux élans,
Et tout nous paraît mort, ou vide, ou las de vivre,
Sur ce globe de fange, où rien ne nous délivre
De nos maux invaincus, de nos deuils accablants.

Et l'homme, ravagé jusqu'au fond de son être,
Victime qui naquit sans demander à naître,
L'homme, que le présent punit, que l'avenir
Menace, et qui s'en va, jouet du Destin sombre,
Vers un abîme où l'œil n'aperçoit que de l'ombre,
L'homme maudit ce Dieu qu'il apprît à bénir !

***

Et bien ! pauvre être en deuil, fils souffrant de [la Terre,
Qui scrutes le Destin de ton regard sévère,
Ecoute cette voix des mondes infinis
Qui descend grave et douce, aux heures de tristesse,
Pour éclairer ton âme et finir ta détresse,
Et te rendre ton rêve et tes espoirs bénis !

Le mal dont tu te plains, l'amertume des larmes,
Les attentats du sort, qui te trouvent sans armes,
Tes blessures, ton cœur meurtri, saignant toujours,
Tout ce que tu ressens de douleur âpre et forte,
Quand Dieu le veut, soudain, un vent léger l'em- [porte
Commme un fêtu tombé dans l'abîme des jours.

Oh ! regarde plus haut que les maux dont tu souffres,
Elève ta pensée au ciel bleu ; dis aux gouffres
De la mort, de la nuit, qui s'ouvrent sous tes pas :
« Que m'importent vos lois ! Je vais vers la lumière,
« Vers la vie éternelle et la libre carrière
« Que la mort ni la nuit ne me voileront pas ! »

29 novembre 1911.

(*A suivre.*)

NOS AFFECTIONS sont-elles brisées par la mort ?

(*Suite*)

Nous croyons faire plaisir en répondant d'abord aux notes bienveillantes de la rédaction de notre cher *Progrès Spirite*.

Nos renvois se rapportent aux notes en question.

1) Il n'est pas plus nécessaire aux esprits inférieurs de vivre un certain temps avec les esprits supérieurs qu'il n'est nécessaire

aux enfants de vivre avec un professeur de philosophie pour mieux apprendre leur alphabet.

Le meilleur système d'éducation n'est pas de montrer et d'exhorter, c'est de mettre aux prises avec les difficultés. Cependant nous ne nions pas que l'esprit inférieur n'erre quelquefois assez longtemps avant de se réincarner. Il expie alors une de ses fautes terrestres : si par égoïsme, il n'a point voulu avoir d'enfants, ou fort peu, il a empêché la réincarnation de ceux qui souffraient dans l'erraticité. A son tour aussi il trouve la porte fermée. La loi divine punit toujours où l'on a péché, ou à l'endroit qui rappelle où l'on a péché.

2) 1° Non, il n'existe pas des êtres irrémédiablement voués au mal. Mais il existe dans l'au-delà aussi bien que sur cette terre, deux partis bien tranchés; les bons et les méchants. Le méchant évolue, devient bon : le parti subsiste ; car s'il licencie par en haut il recrute par en bas.

2° J'appelle puissance les esprits puissants qu'ils soient bons ou mauvais, comme j'appelle ministre le bon et le mauvais ministre.

3) Mon tableau ne concerne pas les esprits inférieurs : on ne peut pas punir un élève trop jeune de n'être pas bachelier. S'il n'en sait pas assez, il redouble sa classe, et cela suffit. Le tableau concerne au contraire les hommes qui ont leur diplôme et qui, au lieu de mettre leur science au service de la vertu et de l'équité, ne la mettent qu'au service du vice et de l'iniquité. Pour eux, la punition s'impose, terrible, et je puis les assurer qu'elle sera terrible en effet.

∴

Nous avons dit que les affections de ceux qui n'ont pas satisfait sont brisées par la mort. Nous disons aujourd'hui que celles de ceux qui auront satisfait demeureront plus ou moins vivaces selon le degré de satisfaction qu'ils auront donné.

Dans l'échelle des mondes par lesquels la créature s'élève vers son Créateur, il n'existe point de lacune. Où l'un finit, l'autre commence. Il suit que les pressentiments, les rêves affectifs, les facultés médianimiques dont jouit l'homme moralement élevé (1) de notre planète se retrouvent plus intenses chez l'homme le moins élevé du monde immédiatement supérieur. Viennent ensuite, mais très insensiblement, la télévision, les réminiscences de la vie antérieure, la transvision. Par la télévision, on peut d'un même point voir un point quelconque de la planète que l'on habite, serait-il aux antipodes ; et par la transvision, voir ce qui se passe dans les mondes d'à côté, et peut-être aussi, après invocation, voir les personnes invoquées dans les mondes du rang supérieur.

Mais pour que ces vérités deviennent accessibles à l'intelligence, il est nécessaire d'avoir auparavant une idée de la forme et de l'étendue de notre âme.

Jadis on croyait et l'on croit encore que notre âme était fort petite. C'est une profonde erreur. Il m'a été montré que *notre corps n'est que le noyau visible d'un autre corps invisible indéfiniment plus étendu.* Ce qui signifie que notre âme est sphérique et qu'elle s'étend bien au delà de nos limites corporelles. Peut-être englobe-t-elle notre monde terrestre et, avec lui, toute la multitude des mondes invisibles qui gravitent près de nous dans l'hyperespace ou quatrième dimension de la matière (1).

Si notre âme est en même temps partout sur notre terre, et partout aussi sur celles de l'hyperespace, il devient évident et certain que Dieu, qui nous a donné la faculté de remuer nos doigts quand nous voulons, d'ouvrir et fermer nos yeux à notre volonté, de revoir en pensée les choses lointaines ou passées, et de ne distinguer au milieu de la multitude des objets et des sons qui frappent nos yeux et nos oreilles, que ceux sur lesquels se porte notre attention, il est évident et certain, disons-nous, que Dieu peut nous donner la faculté de sensibiliser à notre gré tel ou tel point de notre âme extérieure, de la mettre ainsi en contact sensible avec les objets lointains et nous les faire voir et entendre comme si nous y étions effectivement en personne.

Si cette faculté n'existe pas sur terre, si nous ne pouvons voir un point terrestre, sans y aller ; ce n'est pas parce qu'elle est impossible : c'est parce que nous en ferions un si mauvais usage qu'elle nous serait bien plus funeste qu'avantageuse; c'est parce que, loin de devenir un bienfait pour nous, un moyen d'entretenir et de développer nos relations amicales, elle ne deviendrait au contraire qu'une source de haine et d'animosités, qu'un moyen de s'entre-dévorer.

(1) Beaucoup sont moralement élevés sans posséder ces facultés, c'est qu'alors pèse sur eux l'expiation de quelque faute ou la charge d'acquérir une qualité qui devrait déjà être acquise.

(1) Sous peu nous essayerons de traiter cette importante question.

L'homme d'ici-bas est rempli de défauts antisociaux. Il s'offense de rien et de tout; il est plein d'indulgence pour lui et plein de sévérité pour les autres; il est rancuneux, bavard, médisant, indiscret, jaloux, méchant, intolérant, fripon, voleur, capable des pires iniquités pour satisfaire son égoïsme et capable de rien quand il s'agit de défendre à ses dépens le bien ou la personne de son prochain. L'homme, dit-on, est un loup pour l'homme. Imaginez avec cela ce qu'il adviendrait si chacun pouvait être témoin invisible de ce qui se dit et se fait dans la maison d'autrui. Nous ne craignons pas d'avancer que notre situation serait alors intenable, ou tout au moins cent fois pire qu'elle n'est.

Mais que l'homme devienne assez juste, assez indulgent et assez soumis pour tirer de ses futures facultés plus de bien que de mal, et Dieu les lui donnera, parce qu'alors il n'aura plus de raison pour ne pas les lui donner.

Et maintenant si nous disons que les mondes supérieurs sont à côté de nous tout comme les autres; que ceux du troisième rang supérieur jouissent pleinement des facultés dont nous venons de parler, et que l'homme d'ici-bas peut s'y élever d'emblée sans mourir autrement qu'en apparence, il nous sera permis de comprendre et d'affirmer que l'homme qui aura complètement satisfait en bonté, dévouement et justice ne perdra aucune de ses affections terrestres: après comme avant, il aimera ses amis, car il n'aura ni cessé de les voir ni cessé de les aimer.

— Mais qui nous prouve, me direz-vous, que ces révélations sont vraies ?

— Regarde autour de toi, me répondit l'Invisible.

Je vous réponds de même: Regardez autour de vous.

Jean Vivoux.

(*A suivre.*)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Une conférence Blanche Barchou à Montpellier

Samedi dernier, dans la salle du Conseil municipal de l'Hôtel de Ville de Montpellier, mise gracieusement à la disposition de Mme Blanche Barchou, par le maire de cette ville, M. le Docteur Pezet, Mme Barchou qui, nos lecteurs le savent par un article du 21 décembre dernier de notre sympatique collaborateur M. A. Bouvier, sème à travers la France, dans les tournées, le bon grain spiritualiste, a fait une conférence sur le « Spiritisme, ses preuves scientifiques, sa philosophie, sa morale ».

Cette conférence annoncée par la Presse, avait attiré un auditoire considérable dans la salle du Conseil municipal, et celle-ci, qui contient près de quatre cents personnes, fut trop petite pour la grande afluence qui avait tenu à venir entendre la conférencière. On s'écrasait littéralement aux portes et nombre de retardataires furent obligés de se retirer, faute de place.

Remarqué, dans la salle, parmi l'auditoire féminin dominant, nombre d'intellectuels, de littérateurs, de journalistes et de médecins.

Pendant deux heures, Mme Blanche Barchou parla du Spiritisme. Elle expliqua ce qu'était le spiritisme, cita les savants qui l'avaient adopté, et développa ses conséquences au point de vue philosophique, religieux, scientifique et social.

Nos lecteurs sont trop au courant de toutes ces questions pour qu'il soit utile de les reprendre et de les traiter. Apôtre ardente de la doctrine qu'Allan Kardec a exposée avec le talent et la conscience que l'on sait, disciple convaincue et éloquente, Mme Barchou a vivement intéressé son auditoire, encore qu'une caballe discrète, organisée, dit-on, par des défenseurs du dogme romain, ait essayé plusieurs fois de causer du tumulte. Mais des « chuts ! » impérieux, partis de tous les points de la salle, eurent vite fait de les réduire au silence et la conférencière put parler librement.

Les applaudissements du public prouvèrent que Mme Barchou avait su gagner sa faveur, et un véritable cortège s'organisa pour la reconduire à son hôtel. Après Lyon, Genève et Marseille, Montpellier a entendu et applaudi sa parole chaleureuse. C'est Toulouse maintenant qui va l'accueillir. Nous souhaitons que dans cette cité elle trouve un accueil aussi chaleureux que dans le Sud-Est et le Sud de la France.

Nos félicitations vont à la courageuse femme qui dépense sans compter son intelligence, son temps et son argent pour défendre et propager la cause du Spiritualisme moderne, la Cause de la Justice et de l'Humanité unies dans l'idéal d'une Vie supérieure du cœur et de l'esprit.

Léon Combes.

Le Fraterniste, journal de défense immatérialiste, 4, avenue Saint-Joseph, Douai (Nord). N° 68 du 14 mars 1912.

Un cas de télépathie entre mort et vivant, cité par le Dr Marcel Baudouin (de Paris).

OBSERVATION. — *Télépathie à l'état de rêve. Réalisation du rêve. Récit rédigé par le sujet lui-même.*

En 1892, notre situation de fonctionnaires nous amenait, ma femme et moi, dans un bourg, où ma famille avait vécu autrefois. Nous y avions même encore quelques propriétés.

Au moment de notre arrivée, l'ancien *cimetière*, qui encerclait l'église, venait d'être désaffecté.

Les habitants avaient été prévenus que la loi leur accordait un certain temps (4 ou 5 ans environ), pour enlever les restes de leurs parents. A partir d'une date indiquée, on n'aurait plus le droit de les faire transporter ailleurs. Les ossements seraient ramassés en bloc, et jetés dans une fosse commune du nouveau cimetière.

Or, je savais que mon grand-père paternel était enterré là, avec d'autres membres de ma famille ; et j'aurais voulu que leurs dépouilles reposassent à B..., dans le caveau de mes propres parents.

J'allai donc chercher, dans le vieux cimetière, les tombes qui m'étaient chères. Elles avaient été *négligées*, à cause de l'éloignement de l'endroit où nous habitions. Il me fut, par suite, impossible de les retrouver.

Je questionnai les anciens du pays. Mon grand-père était mort tout jeune dès 1824 ! Quelques vieillards l'avaient connu ; mais, quant à m'indiquer l'endroit où on l'avait inhumé, aucun d'eux ne pouvait suffisamment préciser.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, je prenais à cœur davantage le désir de ne pas laisser les cendres des miens dispersées ou foulées aux pieds. Je ne parvenais d'ailleurs pas à retrouver mes tombes...

Cela m'énervait ; j'en étais littéralement obsédé.

RÊVE. — Une nuit, EN RÊVE, je reçus tout à coup de la façon la plus inattendue, les indications que je souhaitais si ardemment. Une voix (1) me dit : « Lève-toi ; prends un couteau ; va au cimetière. »

(1) Probablement, celle de mon grand-père.

Très impressionné, au réveil, j'obéis de suite ; je prends un couteau à la cuisine, et vais vers le cimetière (1) ! Mais il était 4 heures du matin, en été (juin ou juillet) ; la porte du cimetière était fermée !

J'y pénètrai cependant, *à un endroit où le mur était écroulé*, et me rendis à la porte d'entrée, comme le prescrivait mon rêve. « Tu entreras par cette porte ; tu « feras quatre pas, puis tourneras à gau- « che, et feras vingt-cinq pas ; tu trouve- « ras alors une tombe recouverte d'une « colonne. La *pierre tombale* de ton grand- « père est, à demi-renversée, entre cette « colonne et la véritable fosse. Enlève la « mousse qui cache l'inscription, et remar- « que deux *rosiers* : l'un au pied, l'autre à « la tête, entre lesquels se trouve une « dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, « en trois morceaux, recouverts de 10 cen- « timètres de terre (2). »

RÉALISATION DU RÊVE. — J'agis suivant ces indications. C'était bien la tombe de mon grand-père !

La mousse enlevée, je lis : « CI-GÎT MAURICE PINEAU, ÉPOUX DE CLAIRE SÉBILLEAU, etc. ». J'allai trouver le fossoyeur, qui me suivit. On creusa à l'endroit indiqué et mit au jour le magnifique squelette du jeune homme de 22 ans, qu'était mon grand-père (3) !

Très ému, je m'empressai de le faire transporter dans le tombeau de la famille, à laquelle *il avait si manifestement* VOULU *être réuni* (4).

(*Annales des sciences psychiques*, janvier 1912.)

Deux remarquables séances de psychométrie

Le *Light* du 27 janvier rappelle deux observations remarquables faites en 1853, par M. Trowbridge, avec le médium Mme Newton :

« Je plaçai sur son front une lettre de ma sœur Mme Fidelia Phelps, de Lockport. Après quelques instants elle dit : « Combien avez-vous de sœurs ? » Je répon-

(1) Ma femme me demanda ce que je faisais ; j'éludai toute réponse.

(2) Ces dimensions se vérifièrent très exactement.

(3) Il était mort presque de suite après son mariage, sa femme étant enceinte.

(4) Récit rédigé en août 1911 par M. Pineau, employé des Postes, à Croix-de-Vie (Vendée).

dis : quatre. « Cette lettre, dit-elle, a été écrite par l'une d'elles. » Je lui demandai laquelle. Après un peu d'hésitation, elle reprit : « Ce n'est pas celle dont vous m'avez apporté une lettre il y a quelques jours. » Cette lettre était de ma sœur aînée. « Ce n'est pas, dit-elle, de la plus jeune. J'entends qu'on me dit : « la seconde ; la seconde. » Est-elle de votre seconde sœur ? » Sur ma demande, elle en fit une description physique et morale absolument correcte. Puis elle ajouta qu'un enfant de douze ans environ était auprès d'elle et l'appelait sa mère. Ceci me parut une erreur évidente, quoique tout le reste fût exact, et j'en fis la remarque au médium, qui en parut troublé. Mais il reprit : « Il affirme qu'il est le fils de la sœur qui vous a écrit cette lettre et il ajoute qu'il est depuis plusieurs années dans le monde des esprits, où il se trouve avec votre père et d'autres parents. »

« Avant de me coucher j'écrivis à ma sœur, en lui rendant compte de cette séance et peu de jours après je reçus une réponse m'apprenant que douze ans auparavant, elle avait mis au monde un fils qui n'avait que très peu vécu.

« J'étais encore jeune alors et absent, ce qui explique que je n'avais pas connu le fait. »

∴

« Voici le second cas, plus intéressant encore :

« Vers la fin de juin 1853, je fis le projet d'une excursion en montagne avec le Dr Harris, dentiste à Worcester. Je présentai sa lettre à Mme Newton, qui, en état de demi-trance, dit aussitôt : « Vous ne ferez pas d'excursion en montagne avec le Dr Harris. »

« Devant mes objections, elle répéta avec insistance : « Vous ne ferez pas cette excursion. On me le dit, sans me dire pourquoi. Mais !... » ici elle eut un soubresaut : « Je vois une chose étrange ! Une horrible chose ! Un homme pendu par le cou ! » je lui demandai quel rapport cela avait avec mes projets. « Je ne sais, dit-elle, mais ceci vient d'une façon quelconque à la traverse de vos plans. » Et elle répéta de nouveau avec force : « Vous n'irez pas dans les montagnes avec le Dr Harris ! »

« Comme il lui était parfois arrivé de se tromper, je crus qu'il en était de même cette fois ; mais cependant je restai ennuyé parce que cela contrariait mes projets.

« Quelques jours après je lus dans le *Boston Post* un fait divers annonçant que le Dr Post, dentiste à Willimantic, venait de se pendre à une colonne de son lit (Bed post). Cette triple répétition du mot *Post*, *fixa* le fait dans ma mémoire, sans le rapprocher de la prédiction de Mme Newton.

« Je ne tardai pas à recevoir du Dr Harris une lettre me disant qu'il ne pourrait pas m'accompagner dans les montagnes, parce que l'assistant, sur lequel il avait compté pour le remplacer pendant ce voyage, venait d'être appelé à Willantic, pour prendre la place du Dr Post, qui venait de se suicider. »

Dr DUSART.

(*Revue scientifique et morale du spiritisme*, février 1912.)

BIBLIOGRAPHIE

Le prêtre peut-il faire des miracles ? Par G.-A. MANN. Un volume in-8° carré, 1912. Prix : 2 fr. 50.

TABLE DES CHAPITRES. — *Le Prêtre.* — *Jésus.* — *Une Mission grandiose.* — *Ego te absolvo.* — *L'idéation.* — *Amour et Personnalité.* — *La Psychologie sociale.* — *La Pensée créatrice.* — *La Pensée curatrice.* — *Modus Operandi.* — *Le Problème social.* — *Appendices.*

Voici, abordé avec une remarquable largeur de vues, un problème de haute science. Par une suite de déductions grandioses, le puissant esprit qui a posé les bases de la méthode idéative, tire, de principes incontestables, les conséquences les plus merveilleuses.

Le rôle du Prêtre est tracé par un homme familier avec les études religieuses mais qui ne s'est inféodé à aucune église. Avec toute la liberté de son jugement et de son intelligence il ouvre la voie large où le prêtre peut s'engager en répandant autour de lui les bienfaits qu'il doit, de par son caractère même, prodiguer aux fidèles. Jamais ne s'est ouvert un champ plus large à l'esprit évangélique. Et le témoignage que porte G.-A. MANN est d'autant plus digne de foi et de respect que ce témoignage non seulement est désintéressé mais constitue en outre, de la part de l'auteur, l'abandon bénévole, au profit de tous, des pouvoirs, mystérieux en apparence, qu'il a su découvrir.

(*Communiqué.*)

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN



Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle



18e Année. — N° 5 Mai 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LE SPIRITISME

FAUT-IL Y CROIRE ?

Il faut d'abord l'étudier.

II

Nous avons eu la juvénile pensée de suivre jusqu'au bout M. Georges Meunier dans ses humoristiques dissertations sur le Spiritisme. Mais c'était une ambition trop vaste et nous devons à nos lecteurs de nous borner, car notre contradicteur n'est point homme à se lasser ; chaque mois nous apporte les prolongements de sa controverse, et je crois bien que la fin de l'année ne verra pas la fin de son argumentation. Or, nous ne pouvons, on le conçoit aisément, ne nous occuper que des critiques de M. Meunier, d'autres sujets, plus graves, appelant mensuellement notre attention.

Ce n'est pas que nous nous plaignions d'être mis si longtemps sur la sellette par notre honorable et zélé contradicteur. Le Spiritisme ne peut que gagner à être discuté, et nous n'avons pas, d'ailleurs, la prétention de ranger, du jour au lendemain, tous les hommes sous la bannière spirite. Mais comme tout doit avoir une fin, même le plaisir de rompre quelques lances en l'honneur du Spiritualisme moderne, nous nous en tiendrons à cette deuxième et dernière réponse aux critiques de notre inlassable adversaire.

Dans son article de février 1912, M. Meunier nous met personnellement en cause à propos d'une demande d'explications sur un point de nos doctrines, que nous fit amicalement notre F. E. C. M. Bernery, le 1er juin 1909, et que nous reproduisîmes, en y répondant, dans notre numéro d'août de la même année.

Il s'agissait de l'âge qu'ont les Esprits en rentrant dans le monde spirite, par comparaison avec celui qu'avait leur corps au moment où ils ont quitté la terre. Il s'agissait encore, par voie de conséquence, des transformations qu'ils peuvent faire subir à leur périsprit pour lui redonner, quand ils le jugent utile, l'aspect qu'ils avaient corporellement eux-mêmes à telle ou telle époque de leurs différentes incarnations antérieures.

M. Meunier croit pouvoir répondre à cette sérieuse et consciencieuse étude par des plaisanteries d'un goût que nous nous permettons de trouver quelquefois douteux. Nous ne croyons donc pas utile de nous préoccuper de sa manière de voir à ce sujet, quoique notre contradicteur veuille bien nous appeler son « distingué confrère », petite flatterie qui ne saurait chatouiller notre amour-propre, car, étant donnée l'opinion de M. Meunier sur les spirites en général, comment un de ces simples d'esprit qui attribuent aux « désincarnés » les phénomènes du Spiritisme pourrait-il prétendre à un genre de distinction quelconque? Nous n'essayerons pas d'élucider la question, ni de dire comment il se fait que M. Meunier consente à trouver dans notre réponse à M. Bernery « des réflexions tout à fait intéressantes ». Mais, par exemple, nous ne savons si nous devons nous plaindre ou nous réjouir de ce qu'il nous désigne comme l'un des gardiens fidèles du musée spirite ». Cette expression : *musée* refleurit plusieurs fois sous sa plume ; il y tient donc: mais pourquoi *musée?*

Un musée est un lieu ouvert au public et où l'on réunit,où l'on conserve (où l'on est censé conserver, du moins) des collections d'objets d'art,des tableaux principalement. Le Spiritisme ne serait-il, aux yeux de M. Meunier, qu'un bibelot, un petit objet d'art, un tableau sans importance ? Cependant le large cadre où se déroulent ses phénomènes n'a rien de commun, même avec celui de *la Joconde* ou de tel autre tableau célèbre. Alors ?...

M. Meunier confondrait-il musée avec nécropole ? Veut-il dire que le Spiritisme ne garde, n'expose à l'admiration de ses partisans trop crédules que les dépouilles décolorées et froides de choses qui ne sont plus ? Mais rien n'est plus vivant,au contraire, que notre philosophie, puisque dans la mort elle-même elle constate et perpétue la vie ; que dis-je ? elle enseigne une succession de vies renaissantes, toujours plus intenses et plus belles à mesure que l'homme progresse et s'élève à un état supérieur de son âme.

M. Meunier voudrait-il simplement dire que nous plaçons religieusement sous vitrine des vieilleries qui ont largement fait leur temps ? Mais le Spiritisme, fort ancien dans ses théories, je le reconnais à sa louange, a pris un tel rajeunissement moderne dans ses faits universellement constatés,qu'on peut dire qu'il ne date,en réalité, que de la moitié du siècle dernier. C'est donc, à ce point de vue, une jeune philosophie qui, je le crains pour M. Meunier, vivra infiniment plus longtemps que sa critique ne semble vouloir nous le présager.

Ne nous laissons donc pas impressionner par l'idée de « momie » qui paraît vouloir se dégager de l'expression : *musée*, et passons... passons désormais sur tout ce qui nous concerne personnellement dans cette partie d'une critique dont un point seul nous paraît encore utile à retenir pour l'édification de nos lecteurs :

M. Meunier affirme que les Kardécistes sont divisés en deux camps : ceux qui croient à la réincarnation et ceux qui n'y croient pas. Nous n'avons jamais vu cela. Tous les disciples d'Allan Kardec sont réincarnationistes, le maître ayant placé d'une façon logique et irréfutable la réincarnation à la base de nos doctrines. Quelques spirites français — en petit nombre — croient peut-être que les renaissances de notre âme auront lieu sur d'autres planètes, à l'exclusion de la terre, mais c'est là toute la différence d'opinion qui existe entre eux et nous.

Les spirites qui ne croient pas à la réincarnation sur terre ou ailleurs ne sont donc pas des Kardécistes,nous regrettons d'être obligé d'en informer M. Meunier.

Nous devons ajouter que la croyance en la pluralité des existences ne remonte pas seulement à Allan Kardec, qu'elle se perd dans la nuit des temps et que ses principaux défenseurs modernes furent Ballanche,Dupont de Nemours,Jean Reynaud, Pezzani, auxquels nous pourrions ajouter la glorieuse liste de ces noms célèbres : Henri Martin, Edgar Quinet, Eugène Sue, George Sand, Michelet, Victor Hugo.

***

Après nous avoir personnellement mis en cause — d'une façon plutôt obligeante d'ailleurs — voici que M. Meunier croit devoir s'en prendre successivement à M. Léon Denis, à M. Rouxel,et... à Victor Hugo lui-même. A qui ne s'en prendrait-il pas ? Tout ce qui, de près ou de loin, a défendu le Spiritisme, doit passer sous ses fourches caudines.

Or, MM. Léon Denis et Rouxel, bien vivants encore, Dieu merci ! sont de taille à se défendre, s'ils le jugent désirable, et nous venons précisément de lire, dans la *Revue spirite* de mars, une belle, calme et spirituelle réponse de M. Rouxel aux critiques dont il avait été l'objet.

Mais Victor Hugo n'est plus là pour nous renseigner exactement sur les séances de spiritisme de Guernesey, auxquelles il assista et qui ont eu, depuis quelque temps, un si grand retentissement. Heureusement, ses cahiers parlent pour lui, et nous savons tous, par certains extraits qui en ont été communiqués au public,qu'un ouvrage manuscrit de l'illustre écrivain est entièrement consacré à la question spirite. Pourquoi ses exécuteurs testamentaires ne l'ont-ils pas encore publié ?

Mais rien ne nous empêche de nous arrêter un instant sur les mémorables séances de Guernesey.

Voici ce qu'en dit M. Meunier :

Il suffit de réfléchir pour douter immédiatement de la présence réelle des esprits aux séances spirites.

Un exemple typique le démontre surabondamment, avec et après beaucoup d'autres. Je veux parler des dictées médiumniques obtenues par Victor Hugo. Elles sont admirables, ces dictées. Le malheur, c'est que, aussi bien par le style que par la pensée, elles ne diffèrent en rien de la « ma-

nière » de Hugo. Vous allez d'ailleurs en juger par les citations suivantes :

La table annonce Molière. Tout aussitôt, le poète de la *Légende des Siècles* pose cette question :

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppe?
Louis XIV au ciel n'est-il pas ton valet?
François Ier est-il le fou de Triboulet ?
Et Crésus le laquais d'Esope ?

C'est bien du Victor Hugo, cela. Rien de très étonnant du reste ; mais voici qui l'est davantage :

Molière se tient coi ; seulement il charge l'Ombre du Sépulcre (?) de répondre pour lui. Et l'Ombre du Sépulcre (?) de dicter :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François Premier.
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

N'est-ce pas, là encore, du Victor Hugo ?

Le poète insiste et pose cette deuxième question :

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?

Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

Et l'Ombre du Sépulcre (?), toujours au nom de Molière, répond par ces strophes qui sentent leur Hugo d'une lieue, ou je ne m'y connais pas :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !
Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

Ce n'est déjà pas mal. Mais, après les vers, voici de la prose. Vous verrez que, bien qu'il soit également signé : l'Ombre du Sépulcre, on jurerait que ce morceau a été, lui aussi, écrit par Victor Hugo. Je le reproduis en entier (l'Ombre du Sépulcre (?) répond à une observation du poète qui lui reproche d'user de termes bibliques et d'expressions symboliques) :

Imprudent, tu dis : l'Ombre du Sépulcre parle le langage humain, elle se sert des images bibliques, des mots, des figures, des métaphores, des mensonges pour dire la vérité ; l'Ombre du Sépulcre n'a pas d'ailes, l'Ombre du Sépulcre ne tient pas de livre ouvert devant Dieu ; l'Ombre du Sépulcre n'est pas un ange comme l'Eglise les voit en robe blanche et une palme dans la main ; l'Ombre du Sépulcre n'est pas une mascarade ; tu as raison, je suis une réalité. Si je descends à vous parler votre jargon où le sublime consiste en si peu de tempête, c'est que vous êtes limités. Le mot c'est la chaîne de l'esprit ; l'image c'est le carcan de la pensée. Votre idéal c'est le collier de l'âme. Votre sublime est un cul-de-basse-fosse ; votre ciel est le plafond d'une cave ; votre langue est un bruit relié dans un dictionnaire ; ma langue à moi, c'est l'immensité, c'est l'océan, c'est l'ouragan ; ma bibliothèque contient des millions d'étoiles, des millions de planètes, des millions de constellations. L'infini est le livre suprême et Dieu est le lecteur éternel. Maintenant si tu veux que je te parle dans mon langage, monte sur le Sinaï et tu m'entendras dans les éclairs, monte sur le Calvaire et tu me verras dans les rayons, descends dans le tombeau et tu me sentiras dans la clémence.

Ne suffit-il pas, ainsi que je l'ai dit, de lire et de réfléchir pour douter de la présence d'un esprit dans la table qu'interrogeait Victor Hugo ?

∴

M. Meunier nous permettra cependant d'ajouter que nous n'avons même pas besoin de réfléchir pour trouver sa conclusion diamétralement opposée à ce que nous croyons être la vérité.

Nous nous fondons sur les raisons suivantes :

1° Victor Hugo se défendait d'être improvisateur. Il préparait, en effet, dès la veille, les admirables questions en vers qu'il se proposait de poser aux Esprits. Les réponses lui arrivaient par le pied de la table, instantanément. Ces réponses, on l'a vu, sont superbes, mais d'une mordante ironie. Si elles étaient dues à l'esprit du grand poète lui-même, influençant à son insu la table dont le pied les dictait, ce serait comme un second Victor Hugo se moquant du premier. Est-ce admissible ?

2° Le lecteur voudra bien remarquer que les questions posées par Victor Hugo sont d'un esprit charmant, d'une forme des plus agréables ; qu'elles rappellent la manière sûre, parfaite et vraiment délicieuse des ORIENTALES, des RAYONS ET DES OMBRES et de cette première série de LA LÉGENDE DES SIÈCLES qui renferme des perles comme *Les Pauvres Gens* et *la Rose de l'Infante*.

Or, quelle est la forme choisie par les Esprits pour lui répondre ? Celle de la dernière manière de l'illustre maître : une forme plus pompeuse peut-être, plus reten-

tissante, mais moins fraîche et moins pure à mon sens, quoique toujours très profonde dans les pensées qu'elle exprime.

Il n'y aurait donc pas eu concordance, homogénéité, harmonie entre les pensées émises et le style employé par le Victor Hugo de la veille et les pensées et le style du Victor Hugo du lendemain si celui-ci avait été pour quelque chose dans les magnifiques improvisations poétiques dictées par le pied d'une table sans hésitation et sans arrêt.

3° Victor Hugo n'était pas le médium du groupe. Il ne prétendait, d'ailleurs, à aucun genre de médiumnité, ayant la médiumnité souveraine qui s'ignore, celle que Dieu actionne lui-même en inspirant le Génie pour l'avancement de l'humanité.

Le médium de ces séances était Charles Hugo, l'un des fils du poète, auteur de quelques romans intéressants, entre autres : *La Chaise de Paille,* ouvrage que nous avons lu dans le temps et qui dénotait chez son auteur un talent réel mais peu en rapport avec les dictées grandioses dues aux Esprits de Guernesey. Donc, nous n'admettons pas davantage l'influence personnelle inconsciente de Charles Hugo dans les dictées en question. Il fut le médium, l'intermédiaire entre les Esprits et les hommes, mais nullement l'inspirateur des éloquentes pensées exprimées.

4° Ici, nous engageons M. Meunier à réfléchir plus profondément encore qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, car nous allons porter à sa diatribe un coup droit dont nous avons la conviction peu modeste qu'elle ne pourra se relever.

Il dit, il croit, il répète que les « communications » obtenues à Guernesey sont du Victor Hugo tout pur et ne sauraient être, par conséquent, attribuées aux Esprits. Or, le grand poète se tenait à l'écart pendant les manifestations médianimiques ; il n'avait nullement les mains posées sur la table mise en mouvement par les Esprits : comment aurait-il pu, dès lors, influencer un phénomène qui se produisait hors de son contact et loin de lui?

Victor Hugo était dans un coin de la salle, assis, seul, devant une autre table, sur laquelle il exerçait ses modestes fonctions de secrétaire de la séance, fonctions qu'il avait lui-même choisies. Il ne se mêlait donc en aucune façon aux expériences qui s'accomplissaient sans lui, hors de lui, et dont on voudrait — bien inconsidérément — qu'il eût été le facteur principal, sinon l'unique facteur ! C'est illogique, quasi déraisonnable, presque puéril, et nous ne nous attarderons pas à le démontrer davantage.

*
* *

Que reste-t-il des critiques de M. Meunier ? Un peu de poussière que le vent emporte, des phrases quelquefois charmantes, qui ont l'air de rire elles-mêmes de leur prétention à l'infaillibilité.

Est-ce à dire que, dans l'œuvre de notre contradicteur, nous ne puissions glaner quelques renseignements utiles ?

Mal inspiré, à notre avis, quand il s'attaque aux principes fondamentaux du Spiritisme, que nul n'a jamais pu entamer, M. Meunier prend quelque peu sa revanche quand il signale les travers de certains spirites, ou soi-disant tels. Son seul tort est de généraliser là où il n'y aurait lieu qu'à des critiques particulières.

Qui ne sait que des adeptes trop ardents de nos doctrines, quoique bien intentionnés, sont crédules à l'excès, acceptent aveuglément les communications plus ou moins médianimiques qu'ils reçoivent ou obtiennent, et voient les Esprits partout ? Que de fois leur avons-nous montré nous-même le danger très réel de cette crédulité excessive, de cet abandon de soi, qui peuvent les mener à l'obsession, à la possession, pour le plus grand dommage de leur libre arbitre et quelquefois même de leur raison !

M. Meunier nous parle encore des pauvretés littéraires signées de noms illustres dans certaines élucubrations dites médianimiques. Ah ! de grâce, monsieur, cette critique a traîné partout, on nous l'a rééditée sous mille formes et de mille façons, et nous y avons toujours répondu ce que nous vous répondrons encore :

— Ces balivernes sont-elles de vraies communications ? Ceux qui les reçoivent sont-ils de vrais médiums ? Nous en doutons fortement, à moins qu'ils ne soient devenus, sous l'empire de leurs passions, la proie d'Esprits inférieurs, car le vrai médium, lui, pour si incomplète que soit sa culture intellectuelle, reçoit des communications sérieuses, d'un ordre parfois élevé, quelles que soient, d'ailleurs, les imperfections de son style ou même les irrégularités de son orthographe.

A notre tour, et pour nous résumer, nous ne ferons qu'un reproche à notre honorable contradicteur : celui de ne pas avoir assez profondément étudié notre doctrine, de ne pas avoir suivi d'assez près les faits qui en découlent ; de considérer tous les spirites sans exception comme

des névrosés, des emballés, des fanatiques, des pauvres d'esprit en un mot, alors que beaucoup parmi eux se font une loi de n'accepter les faits spirites que sous le contrôle de leur raison, suivant en cela les conseils d'Allan Kardec, qui fut non seulement un logicien émérite, un écrivain correct et clair, mais un homme de science, d'admirable bon sens, et, en quelque sorte, la sagesse incarnée.

Et maintenant, M. Meunier nous permettra-t-il une question pour finir ?

Il n'est pas spirite. Mais est-il spiritualiste? Croit-il au Nirwâna, à l'Enfer catholique, au Paradis, au Tartare, aux Champs Elysées, aux anges de l'Eglise ou aux houris de Mahomet ? Il oublie de nous en informer.

Par quoi remplace-t-il le Spiritisme ? Quelle est sa foi? Quel est son autel ? Quel est son oracle ?

S'il est matérialiste, je comprends et j'excuse qu'il raille nos doctrines, car alors il ne saurait les comprendre. Mais s'il est spiritualiste, peut-il trouver une vision de l'Au-delà plus rationnelle et plus consolante que celle du Spiritisme, telle que nous allons essayer de la résumer :

Dieu ne punit pas, ne se venge pas : chaque âme monte ou descend, après la mort, dans la hiérarchie des êtres, selon ses mérites ou ses démérites acquis, suivant son état particulier, avec le progrès en perspective. La tâche mal faite ici-bas sera recommencée sur la terre ou en d'autres mondes. Jamais le progrès ne s'arrête, jamais une âme n'est éternellement condamnée. L'enfer n'existe pas. Mais la vie éternelle est une suite de vies interrompues par la mort pour renaître plus hautes et meilleures. Ceux qui se sont aimés se retrouveront à travers les espaces et les mondes, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité. Les épreuves sont la pierre de touche de notre avancement. Qui a souffert a mérité, a conquis le droit de s'élever, après la mort, dans les mondes glorieux où pénètrent ceux que la souffrance n'a point aigris, qu'elle a épurés et raffermis en les mettant en présence de Dieu.

En attendant l'heure de la réunion définitive dans l'Au-delà, les Esprits qui nous y ont précédés continuent leurs rapports avec nous, soulagent nos souffrances, raniment nos espoirs chancelants, notre force abattue. Les communications s'établissent entre les vivants et les morts, la religion s'éclaire, la conscience s'épure, l'âme s'élève. Les conseils que nous donnent les Esprits nous aident à gravir notre calvaire, à monter vers le ciel, c'est-à-dire vers les régions bénies de l'Idéal. Notre pensée embrasse alors de plus vastes espaces, de plus larges horizons. Elle communie avec l'essence souveraine des âmes et des choses. Elle est pénétrée de Dieu.

Voilà la doctrine spirite. En est-il une plus noble, plus belle, plus conforme à la justice éternelle, à la sagesse et à la bonté du Créateur ?

A. Laurent de Faget.

CORRESPONDANCE

L'article qu'on vient de lire était déjà écrit quand nous avons reçu de M. Georges Meunier la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir de publier :

Paris, le 20 avril 1912.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie bien sincèrement de la critique, si aimable en dépit de quelques coups de griffe, que vous avez bien voulu, dans votre numéro d'avril, consacrer à l'étude que je publie aux *Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*.

J'aurais — vous vous en doutez bien, n'est-ce pas ? — beaucoup de choses à vous répondre... Mais je ne soufflerai mot, pour deux raisons qui vous paraîtront, j'en suis sûr, péremptoires : la première, c'est que je crois qu'il n'est pas possible d'instituer un débat à propos d'un travail non encore connu dans son intégralité ; la seconde, c'est que j'ai déjà prié quelques autres contradicteurs spirites, notamment M. Rouxel, qui m'a critiqué dans la *Revue Spirite*, et M. le Dr Cabasse, de me faire crédit jusqu'après publication complète de mon étude.

Vous dites vous-même, d'ailleurs, que vous n'avez en votre possession que les chapitres publiés depuis janvier ; or les premières pages de *Le spiritisme. Faut-il y croire?* ont paru en octobre. Vous reconnaîtrez avec moi que dans ces conditions il vous serait malaisé d'ouvrir et de poursuivre une polémique, alors surtout que les derniers chapitres et la conclusion de l'étude vous sont également inconnus, puisqu'ils ne seront publiés que d'ici deux ou trois mois.

A cette époque, *Le spiritisme. Faut-il y croire?* paraîtra en librairie. Je me ferai un

devoir de vous en envoyer un exemplaire, comme j'en enverrai un à tous les écrivains de l'école spirite. Ayant sous les yeux mon texte intégral, vous serez alors en mesure de discuter ; et comme je ne suis pas ennemi de la discussion, bien au contraire, je répondrai avec plaisir, dans les *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*, aux critiques que vous pourrez juger utile de m'adresser.

Je vous serais très obligé de vouloir bien mettre cette lettre sous les yeux de vos lecteurs. Ils pourraient en effet s'étonner que je ne vous réponde point, et croire que je reste coi faute d'avoir des arguments à opposer à ceux que vous faites si courtoisement valoir contre ma réfutation de la théorie spirite.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES MEUNIER.

JEANNE D'ARC

Centenaire de sa naissance (an 1412); Anniversaire de sa mort (mai 1431).

Il y a cinq cents ans, dans la vallée de la Meuse, naissait à la vie terrestre une grande âme dont la figure devait bientôt frapper et confondre l'imagination humaine, *Jeanne d'Arc*, l'incomparable médium venue pour sauver la France envahie.

Le 30 mai 1431, après avoir accompli sa mission céleste, cette même âme retournait à Dieu, tandis que son chaste corps était dévoré, à Rouen, par le feu de l'Inquisition.

Nous ne saurions passer ce centenaire mémorable et ce douloureux anniversaire sans évoquer le souvenir de l'héroïque jeune fille qui, redoutable à l'envahisseur et rebelle aux théologiens, personnifiait à la fois le culte du sol national et la liberté de conscience.

On sait que la France, sur ces confins du moyen âge et de l'ère moderne, était tombée aux mains de sa séculaire ennemie, l'Angleterre. Les villes tremblaient derrière leurs remparts, les campagnes étaient livrées au pillage ou abandonnées : partout la désolation et la mort. Un miracle seul pouvoir sauver le pays et lui rendre son rôle parmi les nations : Dieu fit le miracle, et pour que sa puissance éclatât aux regards les plus aveuglés, de même que jadis il avait fait naître son Christ au sein d'une petite peuplade asservie, dans l'étable des compagnons des rudes travaux du laboureur, cette fois encore c'est des rangs les plus infimes qu'il fait surgir cette autre Envoyée, Jeanne d'Arc, et c'est sous le chaume des paysans qu'il abrite ses premières années.

Ce nouveau messie avait eu son précurseur. Une simple fille du peuple, Marie d'Avignon, avait été tourmentée de visions persévérantes : elle avait vu dans ses rêves des armures et des combattants ; elle avait vu avec effroi une femme guidant des guerriers au milieu de la mêlée. On l'avait rassurée, en lui disant que ce rôle ne lui était pas réservé, mais à une jeune vierge, par la main de laquelle Dieu délivrerait la France. On connaissait aussi une vieille prophétie attribuée à Merlin, annonçant qu'une vierge venue des environs du Bois-Chesnu sauverait le royaume.

Contre toute vraisemblance, la prédiction s'accomplit. Mais on put dire de la Fille des Gaules comme du Fils de l'Homme: « Elle est venue parmi les siens, et les siens ne l'ont pas connue. » Les sectaires du vieux pharisaïsme avaient fait crucifier Jésus : ce sont encore des gens d'Eglise qui, accusant Jeanne d'Arc d'hérésie et de commerce avec l'enfer, ourdissent le plus odieux des forfaits et font allumer le bûcher sur lequel elle expire.

Pourtant, la sainte fille, avant même que lui fût révélée sa mission guerrière, lutta bien contre des voix inconnues qui lui parlaient : dans sa candeur, elle pensait qu'il pouvait y avoir du mal à écouter leurs tendres propos, et elle versait d'abondantes larmes aux pieds de la Vierge Marie, la suppliant d'éloigner d'elle ces pensées qu'elle prenait pour des pièges de Satan.

Un jour, si nous en croyons un de nos guides, une voix amie lui dit : « Jeanne, si tu savais d'où tu viens et qui je suis, tu ne me rejetterais pas loin de toi ; mais ta carrière sera courte et bien remplie, et tu me seras reconnaissante d'avoir veillé sur tes jours terrestres, pour te soutenir dans les épreuves qui t'attendent. »

Une autre fois, une des voix qui l'impressionnaient le plus lui dit : « Je ne vous parlerai plus, à mon grand regret, car il faut que je m'efface pour faire place à ceux qui doivent vous diriger dans votre prochaine mission. » Et comme Jeanne, à demi rassurée, se demandait quelle pouvait être cette mission, la voix continua : « Celle que vous avez acceptée de concert

avec nous : vous ne vous souvenez donc pas? » — Jeanne se dit : « Je rêve... »

La suite de sa vie montra qu'elle ne rêvait pas, et les beaux anges qui la troublaient si fort ne cessèrent de veiller sur elle, jusqu'au moment où ils purent la ramener triomphante avec eux dans les cieux.

On a dit que pour un instant, au cours de l'inique interrogatoire, Jeanne avait douté de l'œuvre de Dieu sur elle. Mais il faut tenir compte du grand effort qu'elle avait soutenu depuis trois mois, et qui l'avait épuisée. Jésus même, au mont des Oliviers, n'avait-il pas tremblé devant la coupe d'amertume ? Et sur la croix, ne s'est-il pas plaint de l'abandon du Père ? Mais Dieu ne délaisse jamais ses Envoyés au moment suprême, et la noble martyre, pour qui le voile s'était déchiré, ne craignit pas, finalement, d'affirmer à nouveau devant les juges la vérité de sa mission :

« Oui, répéta-t-elle, mes voix étaient de Dieu... Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par l'ordre de Dieu... Non, mes voix ne m'ont pas déçue! Mes révélations étaient du Ciel! »

Ces paroles sont pour nous, spirites, le précieux testament de celle dont les actes relevaient d'une communion incessante avec l'Au-delà, de celle qui ne fut pas obligée d'attendre la tardive glorification de Rome pour être une sainte devant Dieu, digne de recevoir les hommages de la postérité!

L'ingratitude ou l'indifférence ont pu faire oublier les bienfaits de Jeanne ; la science matérialiste a pu interpréter faussement sa clairvoyance et ses moyens de divination, mais les rayons émanés de son esprit n'en doivent être pour nous ni moins intenses, ni moins féconds.

Aujourd'hui qu'un scepticisme aveugle s'est implanté parmi les hommes, qu'ils ne peuvent croire aux phénomènes dépassant la sphère où ils respirent, demandons à cette sainte du peuple français le secours de sa protection pour notre œuvre de relèvement. Dans une ardente invocation disons-lui :

Ange militant sur la terre et dans l'espace, aidez-nous à pénétrer des sentiments de la vraie foi les incrédules et ceux qui doutent. Soyez pour nous un inspirateur, un guide salutaire. Relevez-nous dans nos défaillances ; que par votre influence l'union, la concorde règnent parmi nous, et qu'il soit permis à nos âmes de se désaltérer aux ondes de vie supérieure. Enfin, puissent nos médiums, par l'effet de votre souffle, se rendre dignes de leur mission et l'exercer pour le triomphe de la Vérité !

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Souvenir d'enfance

Il existe, place Malesherbes, à Paris, deux monuments, élevés, l'un à Alexandre Dumas, le romancier, que l'on voit assis dans un fauteuil de bronze, gardé par ses trois mousquetaires, et l'autre à son fils, le dramaturge. L'aïeul, le général, avait été jusqu'ici un peu oublié : or, on parle de faire revivre sa mémoire, en lui érigeant aussi une statue dans ce même coin fleuri de la capitale. Il serait d'un intérêt secondaire d'entretenir nos lecteurs de ce projet, si nous n'y trouvions l'occasion de mettre sous leurs yeux une page détachée des œuvres d'Alexandre Dumas. Le grand écrivain y évoque avec une grâce touchante un douloureux souvenir se rapportant à la mort du général Dumas, son père, arrivée prématurément en 1807.

Cette nuit où mon père mourut, je fus emporté hors de la maison par maman Zine et installé près de mon autre cousine, Marianne, qui demeurait chez son père, rue de Soissons. Soit qu'on ne voulût pas mettre mon enfance en contact avec un cercueil, la mort étant prévue, soit qu'on craignît l'embarras que je pouvais causer, cette précaution fut prise vers les cinq heures du soir ; puis maman Zine revint à la maison.

A minuit, je fus réveillé, ou plutôt, nous fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur une table de nuit; à la lueur de cette veilleuse, je vis ma cousine se soulever sur son lit, très effrayée, mais sans rien dire.

Personne ne pouvait frapper à cette porte intérieure, puisque les deux autres portes étaient fermées.

Mais, moi qui aujourd'hui frissonne presque en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'éprouvai aucune peur : je descendis à bas de mon lit et je m'avançai vers la porte.

« Où vas-tu, Alexandre ? me cria ma cousine; où vas-tu donc ? — Tu le vois bien, répondis-je tranquillement, je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu. »

La pauvre fille sauta hors de son lit, tout effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure, et me recoucha de force dans mon lit. Je me débattais entre

ses bras, criant de toutes mes forces : « Adieu, papa ! Adieu, papa ! »

Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma.

Cependant, je me rendormis avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge.

Le lendemain, on vint me réveiller au jour. Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte.

Alors, j'entendis ces mots, sans trop savoir ce qu'ils signifiaient : « *Mon pauvre enfant, ton papa, qui t'aimait tant, est mort !* »

Quelle bouche prononça sur moi ces mots qui me faisaient orphelin à trois ans et demi ? Il me serait impossible de le dire.

Par qui me fut annoncé le plus grand malheur de ma vie ? Je l'ignore.

« Mon papa est mort, répliquai-je. Qu'est-ce que cela veut dire ? — Cela veut dire que tu ne le verras plus.

« Comment, je ne verrai plus papa ? — Non.

« Et pourquoi ne le verrai-je plus ? — Parce que le bon Dieu te l'a repris.

« Pour toujours ? — Pour toujours.

« Et vous dites que je ne le verrai plus. — Plus jamais.

« Plus jamais, jamais ? — Plus jamais.

« Et où demeure-t-il, le bon Dieu ? — Il demeure au ciel. »

Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé de raison que je fusse, je comprenais cependant que quelque chose de fatal venait de s'accomplir dans ma vie. Puis, profitant du premier moment où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échappai de chez mon oncle et courus droit chez ma mère.

Toutes les portes étaient ouvertes, tous les visages étaient effarés ; on sentait que la mort était là.

J'entrai donc sans que personne me vît ou me remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on enfermait les armes ; je pris un fusil à un coup qui appartenait à mon père, et que l'on avait souvent promis de me donner quand je serais grand.

Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier. Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes.

« Où vas-tu ? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle. — Je vais au ciel ! répondis-je.

« Comment, tu vas au ciel ? — Oui, laisse-moi passer.

« Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant ? — J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa. »

Ma mère me saisit entre ses bras, et me serrant à m'étouffer : « Oh ! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-t-elle ; nous sommes déjà bien assez malheureux ! »

En effet, la mort de mon père, qui n'avait que quatre mille francs de retraite, nous laissait sans autre fortune qu'une trentaine d'arpents de terre que possédait, au village de Soucy, mon grand-père maternel, encore vivant à cette époque.

Alexandre Dumas.

DU MAL

De ses origines et de ses fins

« Dieu tout bon n'a rien fait que de bon. » (*Conf. St-Augustin.*)

« L'Univers n'est pas un chaos. C'est un tout admirable où un plan digne de Dieu se révèle. » (J. Simon. *La religion naturelle.*)

C'est éclairé de ces deux phares que nous devons aborder notre thèse sur le Mal, notre étude sur ses origines et sur ses fins.

Nous devons dire tout d'abord que nous ne rechercherons pas si Dieu eût pu nous faire des conditions d'existence meilleure. Evidemment il l'eût pu. Point n'est besoin d'une grande imagination pour rêver d'une vie moins tourmentée, moins précaire, plus heureuse. Cette vie plus heureuse est même notre aspiration et, croyons-nous, notre destinée. Nous n'étudierons notre existence que dans ses réalités présentes et actuelles. Or le mal pèse d'un poids lourd sur l'humanité.

I. — Qu'est-ce donc que le Mal ?

Est-il nécessaire de le définir ? Qui ne le connaît ?

Toutefois, pour bien préciser nous dirons qu'il y a le mal actif (celui que nous nous faisons à nous-même ou aux autres); de celui-ci il ne doit pas être question. Celui qui doit faire l'objet de notre étude est le mal passif (celui que nous subissons dans le cours de notre existence), le mal que nous appelons *souffrance et douleur*.

Souffrances et douleurs humaines sont trop comprises pour que notre esprit s'égare hors le but fixé.

II. — D'où vient le Mal ?

Enigme capitale aussi vieille que le Monde ; que l'humanité en détresse a cherché et cherche encore à déchiffrer. Oh ! oui, d'où viennent la souffrance, la douleur, qui le dira ?

Les religions païennes, les livres judéo-chrétiens ont abordé ce problème. Pour expliquer la venue du mal sur terre il fut répété aux générations crédules de naïves légendes. Dans la Mythologie, c'est Pandore ouvrant la cassette de Jupiter d'où les maux se déversèrent sur la terre pour punir Prométhée d'avoir dérobé le feu céleste. Dans la Bible, c'est Adam et Eve au milieu de l'Eden, prenant un fruit défendu ; et, en punition, la terre et leur race sont vouées à la misère.

La justice et la raison s'accordent pour rejeter de telles explications.

En justice, *seul est coupable* celui qui a prévariqué, *seu il en doit expiation.* Quel rapport d'équité y a-t-il entre une faute légère, lointaine, ignorée et le flot de misères qui submerge actuellement l'humanité ?

Dieu n'a point de vindicte, injuste, imméritée, inadmissible.

Etudions donc cette question avec la logique d'une raison simple et droite.

Le mal physique qui motive l'universelle clameur protestataire de l'humanité souffrante fut *au plan initial de Dieu créateur.* Les conditions mêmes de notre organisation personnelle, celles de notre habitation terrienne, nous le révèlent.

1° Notre globe, dans son évolution autour du soleil, subit une oscillation accentuée de son écliptique, d'où succession rapide de saisons contraires, des alternances de froid et de chaleur se répercutant sur nos constitutions fragiles ; et voilà déjà une cause primordiale et inéluctable de souffrance physique. Qui n'a remarqué combien ces changements de saison augmentent la maladie et la mort parmi nous ?

Un astronome pourrait nous détailler les changements en mieux qu'un simple redressement d'écliptique produirait sur notre planète.

2° Que si maintenant nous examinons l'être humain, nous voyons l'homme venir nu sur la terre ingrate, sans subsistance assurée autrement que par la culture et le travail. D'où nécessité de vêtir notre corps, de l'abriter contre les intempéries, de lui trouver la nourriture nécessaire par une activité quotidienne, un travail sans relâche.

Nous sommes donc en droit de conclure que notre planète est une planète inférieure, non conforme à nos désirs. Il y a désaccord entre l'état physique de notre monde et les convenances de l'homme.

La terre n'est pas un lieu de repos, de jouissance ; c'est un chantier de travail où chacun de nous doit subir l'épreuve et se rendre digne d'une survie meilleure dans des mondes supérieurs.

Notre terre n'a pas les perfections que nous désirons. Elle engendre fatalement des misères dont nous avons à nous défendre. Est-ce à dire pour cela que Dieu n'a pas été provident autant que sage et puissant en créant notre humanité dans les conditions actuelles ? Ce serait blasphème de le croire.

Pour bien juger d'une chose, il faut toujours s'élever à la compréhension du but qu'a voulu son auteur et envisager, non le détail mais l'ensemble de l'œuvre, pour porter un jugement raisonné.

Or, notre mal individuel n'en est plus un, quand nous l'envisageons au point de vue de l'ordre physique général et au point de vue de notre destinée.

L'habitat humain est source de souffrance, mais voyez comme cette souffrance à éviter, à conjurer fouette l'activité humaine, remue la pensée, engendre le progrès ! Cette souffrance est un excitateur universel. On peut dire que la civilisation progresse d'autant plus que les zones d'habitation sont moins favorables, imposent plus de prévoyance.

Mais, me direz-vous : la maladie, la mort eussent pu nous être épargnées ? Ne tiennent-elles point, au contraire, aux nécessités de notre habitat terrestre ?

Avez-vous réfléchi que notre terre telle qu'elle est ne peut nourrir qu'un nombre limité d'habitants, qu'une relation nécessaire doit exister et se maintenir entre la population et les ressources du globe et que, dès lors, la disparition des hommes dans un cycle moyen d'années devient une solution logique. La nécessité de la mort s'explique.

Dieu, qui a créé notre globe si merveilleusement agencé, a voulu d'ailleurs lui conserver un lustre convenable. *Il a fait la loi du rajeunissement universel,* loi magnifique qui, en même temps qu'elle élague les vétustés, apporte avec le renouveau printanier le réapprovisionnement annuel de l'alimentation nécessaire à l'homme.

L'ensemble de nos conditions de vie sur terre, pour pénibles et défavorables qu'elles sont à certains moments, reste compréhensible, justifié, digne du plan

divin. N'oublions pas, par ailleurs, qu'à notre lot de souffrances Dieu a su mélanger quelques rayons de bonheur passager mais consolateur.

Il est étrange comme l'homme est illogique et rebelle à subir la loi générale quand elle froisse ses aspirations individuelles.

Ce renouvellement annuel des êtres végétatifs, animaux, sur lequel repose en majeure partie l'alimentation terrestre, lui paraît naturel et sans objection quand il se fait à son profit. Insouciant, sa main coupe la fleur, égorge l'agnelet, etc. Qu'importent ces vies fauchées quand il en profite !

Mais la loi de renouvellement est universelle : renouveler c'est remplacer, remplacer impose la suppression. Être supprimé, pour l'homme, c'est mourir. Il y a donc nécessité que nous mourrions comme tout ce qui est.

Si la mort est un mal individuel, elle ne l'est plus au point de vue général. Elle est dans l'ordre.

Vous m'objecterez que si la mort est une nécessité du rajeunissement de la Création, il y a au moins un mal quand l'enfant, fauché au jeune âge, n'a pu parcourir le cycle ordinaire de la vie, quand la mère succombe avant d'avoir élevé son enfant, quand la souffrance paralyse l'activité humaine. Qui pourrait le nier, hélas ? Mais ce malheur individuel ne prévaut pas contre la grande loi de désorganisation qui prépare le rajeunissement des êtres.

Des principes morbides sont en activité en vue de l'élimination des êtres caducs ou affaiblis. Ces germes de mort suivent leur tâche inéluctable, s'attachant, se greffant à toutes les débilités organiques. Aveugles, injustes en particulier, ces destructeurs ont mission d'en haut de préparer l'avènement des êtres nouveaux. Ils frappent sans acception de personne, d'après la loi générale. Incriminez-vous le soleil parce que dans sa course bienfaisante il a parfois des rayons excessifs capables d'engendrer l'insolation ?

Le mal particulier devient secondaire en face l'utilité générale.

Dieu reste donc absous d'avoir créé le mal physique. Le mal n'est pas une cruauté sans motif... il est une conséquence d'un ordre de choses bon en soi.

Si nous avons trouvé dans la manière d'être de notre globe terrestre, dans celle de notre être, dans les lois qui les régissent, l'explication de la souffrance physique, nous pouvons dire que la douleur procède de la même cause. La douleur est-elle autre chose que la souffrance se répercutant en notre sentimentalité pensante et aimante ? La douleur est la souffrance de l'âme.

Dominée par le besoin d'aimer et d'être aimée, notre âme s'irradie en affection autour de nous, soit dans la famille, soit dans un cercle ami. La douleur surgit sitôt qu'une personne aimée vient à être visitée par la souffrance ou ravie à notre affection.

La douleur n'est donc qu'une ampliation de la souffrance physique. Elle en découle nécessairement.

Nous pensons désormais avoir répondu à la question : d'où vient le mal ?

III. Mais pourquoi le Mal ?

Sur ce point, la philosophie spiritualiste et la religion s'accordent assez pour nous fournir la même explication.

Etant donné que toutes les deux nous affirment l'avenir de destinées meilleures dans l'Au-delà, après une vie vertueuse, elles nous disent que la douleur nous corrige, nous éclaire, nous fortifie dans la voie du bien.

Ceci me rappelle, par analogie, la leçon d'un professeur d'arboriculture nous expliquant que, pour faire fructifier un arbre, il fallait entraver l'activité de sa sève, sa vie végétative, et le faire souffrir.

Oui, il y a ici-bas, de par le vouloir divin, une mystérieuse loi de souffrance dont on ne saurait nier les effets. La douleur, le mal physique ne sont point sans influence sur le développement des facultés de l'âme, sur le façonnement à la vertu.

La souffrance physique et morale mate la vie végétative animale, elle dégage l'âme de la gangue matérielle où elle est encrassée, et la vie spirituelle s'épanouit plus vive, plus agissante, plus éclairée, sous les coups de l'adversité.

Cela est reconnu, indéniable ; le malheur forme l'homme. Les ascètes, les intellectuels reconnaissent l'utilité de débiliter le corps pour grandir l'esprit.

Voilà pourquoi Dieu jeta sur terre la grande loi du travail, non comme une malédiction sur notre race, mais plutôt comme un remède douloureux en même temps que bienfaisant pour les progrès moral et intellectuel de l'humanité.

Dieu ayant surtout visé la progression spirituelle de l'homme, de son âme en un mot, il a placé près lui la douleur qui nous fait sentir que la vie matérielle est accessoire et passagère, que nos destinées sont plus hautes.

Elle est belle la comparaison qu'on a

faite entre les coups de la douleur sur l'homme et les coups de marteau du statuaire sur le bloc informe dont il veut faire un chef-d'œuvre. Sans ménagement, sans répit,le sculpeur frappe le bloc de marbre. Les parties inutiles volent en éclat sous la violence de son marteau, jusqu'à ce que son œuvre dégrossie lui impose des coups plus étudiés, plus faibles. Quand la statue rêvée approche de sa perfection dernière, son polissage définitif ressemble presque à une caresse. Ainsi Dieu fait sur l'homme; il le façonne, il le polit sous le marteau de la douleur.

Et ainsi nous est expliqué le pourquoi de la souffrance.

Tout ceci bien compris nous permet de comprendre le rôle de la douleur dans le concept de la création et d'établir le schéma du plan divin initial.

Au principe, Dieu jeta dans l'infini de l'espace ses mondes innombrables avec chacun son organisation et sa destination spéciale.

Il fit notre planète, astre secondaire, avec des conditions d'habitabilité heureuse par moments, pénible et douloureuse surtout. Notre terre est appropriée à l'épreuve qu'il nous a préparée.Car l'épreuve, pour devoir être méritoire et efficace, devait être individuelle. Elle ne pouvait porter sur un seul acte, mais sur tous les actes de notre vie.

Notre vie est donc une *épreuve-amélioration.*

Dans un geste de bonté et d'amour, il façonna l'homme, pure matière, le vitalisant toutefois d'une étincelle d'intelligence que nous appelons l'âme.

La progression, le développement spirituel de cette âme en vue d'une vie plus parfaite, plus heureuse *prime toute la création.*

La gloire et le contentement de Dieu sont précisément dans la progression de notre âme, dans notre avancement par la vertu vers nos destinées supérieures, c'est-à-dire vers plus d'intelligence et de bonté.

Dieu a voulu que cet avancement fut notre œuvre. On jouit davantage de ce qu'on a mérité. Et, dès lors, il fit de notre existence une *épreuve-amélioration,* en nous imposant l'effort et le stimulant de la souffrance.

La voie vers notre fin est pénible, douloureuse; toutefois, nous ne pouvons la comprendre comme une punition qui, d'ailleurs serait injuste.

La terre n'est pas une planète maudite, ni l'homme un ange déchu. Ce qui est, fut dans le plan initial du Créateur.

Dieu n'a pas de déception dans ses œuvres.

Ainsi méditée, comprise, l'énigme du mal se résout dans l'admiration du concept de la Création, des voies, des moyens sages, bons, providentiels dont Dieu a organisé notre accession vers nos destinées supérieures.

Et la raison absout Dieu d'avoir mis le mal sur terre.

J. COUSIN.

Lendemain de la mort d'un Athée

Libres de croire ou non, de bien ou de mal faire,
Tous les hommes le sont; ce droit Dieu leur confère.
Ils peuvent, à leur gré, piller, voler, tuer,
Nier Dieu, blasphémer, ignorer de prier,
Aimer à se vautrer, vrais pourceaux, dans la boue,
Sans que la honte mette un ton pourpre à leur joue;
Ils peuvent, librement, ne faire que le mal,
Le mal impunissable, inconnu, triomphal,
Qui paie avec de l'or ses esclaves sans nombre;
Ils peuvent — c'est leur droit — assassiner, dans [l'ombre,
Leur âme dont ils n'ont nul besoin ici-bas,
Tuer leur conscience et traiter de fatras,
De superstition, de légende illusoire,
Ce que de siècle en siècle, a buriné l'histoire
Dans l'âme des martyrs inconnus ou connus;
Ils peuvent, insensés, faire un coupable abus
De leur moi tout entier : enveloppe charnelle,
Esprit, intelligence, âme, essence éternelle;
Ils ont la liberté de planer, de ramper,
De ne pas convenir qu'ils peuvent se tromper;
Leurs maîtres absolus ils le sont, jusqu'à l'heure
Où leurs esprits s'en vont vers une autre demeure.

Lendemain de la mort tu dessilles leurs yeux,
A tous ces criminels aveuglés, à tous ceux,
Evolués pourtant, mais aussi néantistes,
Qui se disent très haut, purs matérialistes.
L'âme qu'ils ont niée existe donc? Horreur!
Le sommeil éternel est une folle erreur,
Que la mort met en fuite, alors que le corps tombe,
Pour se désagréger, dans la nuit de la tombe.
Vivants! malgré la mort... où donc est le repos?
Quelle nuit autour d'eux! en eux tout est chaos;
Ils ont froid, ils ont peur, ils n'ont plus de vaillance,
Ils sont dans un désert, où règne le silence;
Ils se palpent... : mais oui, leur corps est intégral;
Ils frissonnent... « c'est donc réel le corps astral!
« Mais non, se disent-ils, bien vivants nous le [sommes,
« Fuyons ce cauchemar, redevenons des hommes,
« Resaisissons la vie, allons vers les trésors
« Qui nous firent heureux, nous autres esprits forts.
« Que faisons-nous ici? Fuyons cette galère
« Où, dans l'obscurité, quelque voix en colère
« Nous jette un mot haineux, qui nous glace d'effroi;
« Retournons sur la terre, où l'on fait l'homme roi.»

Fini le cauchemar! Par leur volonté seule
Les voilà revenus sous leurs toits où l'aïeule,

L'épouse, les enfants pleurent, en parlant bas.
« Chéris, leur disent-ils, ne vous désolez pas,
« Nous ne sommes pas morts, séchez vite vos [larmes,
« Oubliez les instants de funèbres alarmes...
« Mais que se passe-t-il? devenez-vous donc sourds?
« Pourquoi ne pas répondre, objets de nos amours?
« Pourquoi pleurer ainsi, quand nous vivons [encore,
« Quand notre cœur ému vous parle et vous im- [plore ?
« Vous ne nous voyez pas... oh! malédiction !
« Tout ce qui vibre, en nous, de vraie affection,
« Tout ce que nous disons, palpitants de tendresse,
« Rien, rien ne peut combattre, en vous, cette dé- [tresse
« Qui nous prouve — il faut bien croire cela réel —
« Que nous ne vivons plus par notre corps mortel.

« Morts! mais vivants toujours, quel étrange mys- [tère!
« Séparés à jamais des aimés de la terre,
« De tout ce qui faisait notre éclatant bonheur ;
« — Ah! tu nous as trompés, faux doute subor- [neur! —
« Morts! morts à tout ce qui, pour nous, valait de [vivre :
« Au luxe, aux plaisirs fous, par lesquels on s'enivre,
« A l'orgueil satisfait, alors qu'on a conquis
« Ce qui fait de la vie ardente un paradis;
« Avoir sauté, pieds joints, sur le préjugé bête,
« De tous les biens rêvés avoir atteint le faîte
« Et mourir, tout à coup — mais du moins espérant
« Remplacer ces bonheurs par la paix du Néant,
« Et sentir que l'on est forcé de reconnaître
« Que le Néant n'est pas, que l'on vient de renaître,
« Que l'on souffre, qu'on est aussi pauvre, aussi nu,
« Qu'en naissant, sur la terre, un jour on est venu :
« Oh! désespoir sans nom! oh! misère infinie!
« Lendemain de la mort, que l'incrédule nie,
« Ah! tu n'es plus, hélas! pour l'Athée un vain mot;
« Tu lui prouves qu'il fut bien orgueilleux, bien sot,
« Celui qui ne vécut que pour tout ce qui passe,
« Terrestres biens laissés aux portes de l'Espace. »

Lendemain de la mort, grand jour d'Eternité,
Le premier où l'on voit aussi la Vérité,
Quelle expiation terrible tu commences
Pour l'Athée implorant les divines clémences!
Le Dieu, le Créateur, dont souvent il riait
Il y croit sans un doute à ce Dieu qu'il niait;
Il évoque sa vie, il se juge lui-même,
Se repent et comprend le céleste problème,
Dont nous devons trouver, tous, la solution
En priant et souffrant, avec soumission.
Il comprend — mais trop tard — son existence [vaine,
Et les causes du faix que son corps astral traîne;
Il sent qu'il lui faudra de nouveau s'incarner
Pour accomplir la loi divine, et pour planer
Dans les mondes heureux des âmes immortelles,
Que chacun ici-bas doit doter de leurs ailes.

NOÉMIE GRASSE.

Paris, 3 avril 1912.

LES POUVOIRS !...

Depuis quelques années se publient à profusion des ouvrages spéciaux traitant de la puissance personnelle, des pouvoirs que l'être humain peut acquérir par l'entraînement de sa volonté, et grâce au secours de l'hypnotisme, de la suggestion et surtout de l'auto-suggestion. Simples opuscules, brochures, plaquettes ou volumes plus ou moins... volumineux, dont les auteurs font appel à la curiosité du public ; fort bien écrits, pleins de promesses alléchantes, présentant à l'ambition, à la vanité de chacun des avantages merveilleux.

Comme en toutes choses, il est juste de faire ici une sélection et de différencier les productions de ce genre, celles qui dérivent nettement d'une réclame industrielle, d'avec celles qui ont une réelle valeur littéraire et scientifique, ayant pour auteurs des praticiens, des psychologues d'un réel savoir.

Loin de nous la pensée qu'il n'y a rien de bon dans ces livres et brochures... et d'ailleurs le succès des ouvrages de ce genre doit avoir évidemment pour cause la réalité de certains résultats obtenus... Sans doute il est des prescriptions hygiéniques dont on ne peut méconnaître l'importance ; les exercices respiratoires notamment ne sauraient être trop recommandés.

D'autre part, ainsi que le dit éloquemment notre vénéré maître Léon Denis : « La volonté, la confiance, l'optimisme sont autant de forces préservatrices opposées en nous à toute cause de trouble, de perturbation intérieure et extérieure ; elles suffisent parfois à elles seules à détourner le mal, tandis que le découragement, la crainte, la mauvaise humeur nous désarment, nous livrent à lui sans défense.

« L'usage persistant de cette faculté maîtresse — la volonté — nous permettra de modifier notre nature, de vaincre tous les obstacles, de dominer la matière, la maladie et la mort... »

Nul n'ignore non plus la maxime irréfutablement juste : *Mens sana in corpore sano*. Mais ce que nous reprochons aux publications dont nous nous occupons, c'est précisément de ne viser que la santé du corps sans presque tenir compte de la santé de l'âme. C'est d'inculquer à l'étudiant des désirs d'ambition, de vanité, de domination, en laissant dans l'ombre les lois spirituelles et morales... qui, le plus souvent, pourraient suffire pour atteindre le but envié de

domination... en commençant par soi-même! domination sur nos vices, nos passions... Hélas ! n'avons-nous pas trop de penchant à dominer sur nos semblables... à exercer sur eux notre tyrannie?...

« La supériorité humaine individuelle, sous quelque forme qu'elle se montre, morale, intellectuelle ou physique, est la conséquence de l'intensité de la force nerveuse emmagasinée dans le cerveau ; elle est une manifestation de l'énergie nerveuse, elle est la constatation de cette énergie... » Nous extrayons cette citation de l'un des ouvrages dont nous parlons ; l'un des meilleurs assurément. Cette définition est certes scientifique... Mais cette énergie, corollaire de la volonté, suffit-elle à atteindre la puissance, la maîtrise de soi et l'attraction fluidique sur les autres?...Si le système nerveux a son rôle important dans les phénomènes intellectuels, le rôle de l'Esprit — de l'âme — est bien plus puissant encore.

Or, non seulement le nom du divin Créateur est banni de ces ouvrages, mais on n'y trouve nulle trace de l'immortalité de l'âme et moins encore de la doctrine des renaissances. Quelques-uns font bien allusion à la nouvelle science que les Américains pratiquent sous le nom de « Cure mentale », qu'ils appliquent avec succès à la thérapeutique, mais ils négligent d'ajouter que ce système repose sur une base toute chrétienne d'amour, de prière et de foi.

En laissant ainsi volontairement, systématiquement de côté tout idéal élevé, toute sanction supra-terrestre, n'est-il pas à craindre que ces promesses de puissance, de domination, n'exaltent encore chez l'étudiant des sentiments de vanité, d'orgueil, d'égoïsme ?... sentiments déjà trop développés chez la jeune génération.

Seule, la doctrine des renaissances appuyée sur la sanction d'une justice immanente peut offrir le correctif indispensable aux appétits violents, aux ambitions démesurées, à l'avidité des richesses, des places, des honneurs, une digue au débordement de sensualisme qui menace de nous submerger.

Oui, tous, nous devons nous mettre à la poursuite du bonheur, de la puissance, de l'amour... mais c'est surtout par l'entraînement spirituel et moral que nous pourrons espérer atteindre le but et réaliser nos plus splendides rêves... *nunc et semper*...

J. Théo.

BIBLIOGRAPHIE

Etudes comparées de la Doctrine ésotérique des Religions et Philosophies religieuses, par Jeanne Beauchamp.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage écrit avec une concision pleine de clarté, que d'en publier le court avant-propos, dû au Comité de *l'Alliance Spiritualiste*, Société dont Mme Beauchamp est la Présidente-fondatrice :

Avant-propos

Cet ouvrage est le recueil des enseignements donnés par Mme Jeanne Beauchamp aux membres de *l'Alliance Spiritualiste* pendant les séances d'étude tenues à l'Hôtel des Sociétés savantes, à Paris, en 1910-1911. C'est une réconciliation, abrégée et essentielle, entre la foi et l'inspiration d'une part, et la science moderne et initiatique de l'autre. C'est aussi une préparation à l'œuvre des nouveaux apôtres et disciples du Christ, qui devront servir le prochain avènement en esprit de Jésus, comme les premiers apôtres et disciples ont servi son avènement en chair.

Cet ouvrage d'ésotérisme chrétien mérite l'attention de tous ceux que préoccupe le renouveau spiritualiste et religieux visiblement en incubation dans le monde contemporain, et, en particulier, des âmes qui se sentent appelées, devant les détresses de notre époque, à un apostolat efficace et libre.

Le Comité de l'A. S.

Mme Beauchamp, en nous faisant l'envoi de sa brochure, est assez aimable pour nous dire que si, parmi nos amis spiritualistes, quelques personnes s'intéressaient à ces questions, elle offrirait bien volontiers à chacune d'elles un exemplaire de cet ouvrage.

Nous en donnons avis à nos lecteurs en leur faisant connaître l'adresse de Mme Jeanne Beauchamp, 12, rue de Mons, à Amiens (Somme).

La Rédaction

Un cas de doub le vue à Saint-Médard-en-Jalles

Séance du 10 *mars* 1912

Autour de la table, les mains légèrement appuyées sur le plateau, demi-lumière, prennent place :

M. X... (que sa qualité de fonctionnaire ne nous permet pas de désigner), Mme Bonneau, Mlles Dourcy, Esclamadon, de Saint-Médard-en-Jalles ; M. Lajoanio.

La table entre immédiatement en mouvement. L'Intelligence qui se manifeste prétend être la mère défunte de M. X... ; nous demandons des preuves d'identité, mais les communications sont entravées par d'autres Intelligences.

Mme Agullana, médium voyant auditif, se met alors à la table et nous dit quelques instants après :

« Je vois la mère de M. X..., elle a un « bonnet blanc, un caraco, et me présente « une croix : je lui demande si elle peut « nous donner sa photographie dans notre « cabinet de recherches psychiques à Bor- « deaux, elle me répond que son fils en « a déjà une grande. »

M. X..., invité à s'expliquer, s'exprime ainsi :

« Les renseignements sur la coiffe et le « vêtemennt sont entièrement exacts : « pour la photographie je reconnais aussi « avoir fait faire un agrandissement. Quant « à la croix, je ne m'explique pas ce que « cela signifie : cependant il réfléchit et « reprend :

« En 1870, une fois libéré comme pri- « sonnier, un officier allemand voulut me « garder à son service, je refusai et deman- « dai mon rapatriement. Le préfet de Metz, « pour me le faciliter, me donna des vivres, « une couverture, de l'argent, et sa dame « me remit, à titre de talisman, *un Christ « monté sur une croix, que je plaçai dans « le cercueil de ma mère* le jour de sa « mort. C'est sans doute cette croix qu'elle « montre pour donner une preuve de son « identité. »

Ont signé :

Lajoanio, A. Dourcy,
Y. Esclamadon, M. Bonneau.

Vu pour légalisation des signatures de M. Lajoanio, A. Dourcy, Esclamadon et M. Bonneau, apposées ci-dessus.

Saint-Médard-en-Jalles, le 27 *mars* 1912

Le Maire,
C. COUBET, Adjoint.

*
* *

DISCUSSION

Nous voyons que la thèse des matérialistes (les communications représentent la somme des connaissances des assistants) s'écroule devant cet exemple.

Dans le cas ci-dessus, personne ne savait que plusieurs années auparavant une croix avait été placée dans le cercueil de Mme X..., morte dans le nord de la France, et dont le fils, qui a été obligé de réfléchir quelques instants, était présenté pour la première fois au médium voyant auditif, Mme Agullana. On ne peut donc faire intervenir aucun des arguments employés par nos adversaires : volonté, force électro-magnétique, transmission de pensée, sommeil provoqué (le médium étant à l'état de veille).

Il y a encore moins hallucination, car dans l'hallucination le sujet croit voir ce qui n'existe pas (*exemple* : deux montagnes se battent entre elles), tandis que ce qui caractérise, chez le médium voyant, la vue réelle, ce sont les précisions apportées dans des milliers de cas, dans les preuves d'identité des corps fluidiques des vivants et des morts.

D'ailleurs, un argument qui écrase définitivement les matérialistes : c'est le message en langue étrangère inconnue des assistants ou du médium, l'incorporation du corps fluidique d'un musicien décédé dans le corps d'un médium qui joue d'un instrument qu'il n'a jamais appris.

La seule objection qu'on puisse opposer, c'est que la croix a été vue par Mme Agullana, alors que cet objet n'a pas de double fluidique.

A cela il convient de reproduire la réponse qu'a bien voulu me faire M. Gabriel Delanne, l'éminent conférencier spirite :

« La pensée est créatrice, il suffit qu'un « esprit pense à un objet qui lui a appar- « tenu sur terre pour que l'image de cet « objet se crée fluidiquement dans l'espace « et devienne visible pour un médium. « L'esprit pourrait même matérialiser cet « objet temporairement et celui-ci aurait « toutes les apparences du même objet « physique qu'il possédait ici-bas, mais « l'existence d'une semblable formation « est nécessairement fugitive, car ce n'est « pas le *double* du crucifix qui a été vu « dans l'exemple ci-dessus, mais seulement « une image puisée dans la mémoire de « l'esprit et extériorisée. »

Nos lecteurs apprécieront la thèse qui satisfait le mieux leur raison.

Lajoanio,
Ingénieur chimiste.

(*L'Evolution*, avril 1912.)

Histoire d'un Rêve qui se réalise

Extrait du numéro du mois de juin 1911, du journal de la Société Américaine des recherches psychiques « Springfield Ohio ».

J'ai pris note, dans votre numéro d'octobre, d'un article intitulé « Étranges pressentiments et rêves qui deviennent réalités ».

Le 5 octobre 1909, j'étais occupé à Spencerport, une petite ville située sur un embranchement du chemin de fer de New-York Central et de la Rivière Hudson. Après souper, je lus comme d'habitude le journal du soir. Le premier article que je lus fut l'audacieuse délivrance des prisonniers d'Albion, village situé à vingt milles, à l'Est de Spencerport. Albion étant mon lieu de naissance, le récit m'intéressa naturellement et le lus jusqu'au bout et pris connaissance ainsi de la description faite des hommes qui avaient forcé la prison. Une récompense de cinq dollars était promise pour l'arrestation de chacun des cinq hommes qui avaient fait ce coup audacieux et rendu la liberté aux prisonniers.

Avant de m'endormir, je pensai à la récompense promise, mais je ne pouvais pas me décider à téléphoner pour avoir plus de renseignements ni ainsi pouvoir gagner les 25 dollars. Mais ceci vous expliquera partiellement mon rêve et c'est un songe qui me procura les moyens.

Je rêvai que je poursuivais dans la matinée, de bonne heure, un des assaillants de la prison, que je roulais à vélo, au nord de Spencerport, sur une route qui va d'Albion à la grande ville la plus proche, Rochester; sur cette route, je roulai jusqu'au moment où je rencontrai un homme qui me paraissait être celui que je poursuivais, je me souvenais clairement de son signalement, ses habits, son chapeau, ses bottines, son pardessus, ses yeux noirs brillants fixant et fuyant alternativement; son regard, c'est ce qui se fixa le plus fidèlement à ma mémoire. Lorsque je m'éveillai de bonne heure, le lendemain matin, ces yeux me hantèrent et je ne fis pas un pas qu'ils me suivaient.

Alors je pris mon vélo et je m'engageai sur la route telle que je l'avais rêvée, bien que je ne l'eusse jamais vue, j'ignorais même qu'elle existait, je savais seulement que la route cyclable croisait celle de l'Est sur laquelle j'avais voyagé chaque semaine depuis un an; chaque chose me paraissait familière, les bâtiments, les arbres bordant la route cyclable, jusqu'au pavé.

Le temps était légèrement froid, la matinée, et je roulai rapidement sur la route pour me réchauffer, il était huit heures et je ne fus pas surpris de rencontrer mon homme sous un gros arbre, juste comme je l'avais vu dans mon rêve, et l'homme, le signalement, la voix, les gestes, tout correspondait.

J'étais si certain de son identité que je téléphonai à Rochester, pour demander un policier qui viendrait à notre rencontre. L'homme était l'instigateur des assaillants de la prison, et la nuit suivante, il couchait dans la plus froide cellule de la prison d'Albion.

Après réflexion, je résolus de ne rien dire de mon rêve et je déclarai aux reporters que j'avais déjà vu l'homme avant et j'allai chercher ma récompense, c'est-à-dire les 25 dollars, mais la mémoire de ce rêve ne me quittait pas et je pensais que l'on faisait parfois de drôles de rêves, mais on n'a pas toujours occasion d'en faire qui vous rapportent 25 dollars.

Guy Stoives. Ganus N. Z.

Tr. par Mme E. D., du *Progressif Thinker*. (*La Vie d'Outre-Tombe*), 15 avril 1912.

Prédiction précise de mort

La même revue *Ultra* publie, sous ce titre, une lettre que lui écrit Mme Anna Favalli-Trigona, dont la mère vient de mourir à 88 ans et quelques mois.

« Quand ma mère avait 80 ans, elle était retenue au lit par des accès de névralgie d'une telle intensité, qu'elle appelait la mort à grands cris. Une nuit, vers le matin, comme elle était éveillée et priait Dieu de la délivrer d'une vie qu'elle ne pouvait plus supporter, elle vit tout à coup paraître au pied de son lit son beau-père Joseph Favalli, qui lui dit : « Peppina, ma fille, il est inutile que tu demandes la mort : elle ne viendra pas. Tu mourras au même âge que moi. » Il disparu. Il était mort à 88 ans et quelques mois. On peut se figurer le désespoir de ma mère. Elle s'écriait : « Comment pourrai-je vivre encore huit ans, dans un tel état ! c'est impossible ! »

Quoi qu'il en soit, à 87 ans elle fit deux chutes ; dans la première elle se brisa l'épaule gauche ; dans la seconde ce fut le fémur gauche. Enfin il se développa un cancer du sein droit, qui mit fin à ses jours, à 88 ans, 10 mois et 18 jours, comme on peut le constater à l'état civil de Naples.

Signé : Anna Favalli Vve Trigona
Napoli, Via Salute 124 Dr Dusart.

(*La Revue scientifique et morale du spiritisme*, avril 1912.)

AVIS AUX ÉDITEURS

Il est fait mention de tout livre adressé au “ *Progrès Spirite* ”.

REVUE DES LIVRES

J. Maveric. — *La Réforme des Bases de l'Astrologie traditionnelle (essai)* in-16 jésus avec 5 fig. expl. (éd. Alfred Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris), 2 francs.

M.-R. Gattefossé. — *Volonté et force psychique.* Un volume in-4° raisin, préface de G. Renaudet, directeur de la Station Biologique de Vibraye (Chez Legendre, 14, rue Bellecordière-Lyon) Prix : 2 francs.

Travaux de nos chers amis de l'espace :

La Vie. — Très beau volume à 3 fr. 50. En vente chez les auteurs, aux bureaux du *Fraterniste*, 4, avenue Saint-Joseph, faubourg de Valenciennes, Douai (Nord). — Maximes extraites de *La vie* : Aimez-vous au summum de l'amour parfait ! Car en vous aimant vous aimez Dieu dont vous êtes partie intégrante, et je vous dis : Faire le bien parfait, immense, insondable, inlassable, c'est prier dans le vrai. — Etre avare c'est empêcher le bien de tous de circuler... — Prier c'est bien ; aimer, c'est plus ; soulager, c'est mieux encore ! — Humains ! Que rien ne vous arrête, qu'aucune considération mesquine pour un avenir terrestre vraiment trop fugace, ne vous retienne. Humains ! Songez, songez toujours à la beauté divine qu'il vous sera permis de goûter lorsque, débarrassé de tout orgueil, vous aimerez vos frères plus encore que vous ne vous aimez vous-mêmes !

Papus. — *Pour combattre l'envoûtement.* Envoûtements conscients et inconscients, avec 20 figures explicatives. Prix 1 fr. MM. Hector et H. Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

P. Verdad-Lessard. — *La Gnose.* Etude philosophique et religieuse. (Librairie, éditeur : J. Lessard, Nantes.)

Jollivet Castelot. — Président de la Société Alchimique de France : *croquis scientifiques et philosophiques.* Un vol. in-18 de 454 p. Prix 3 fr. 50. H. et H. Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris (IVe). L'auteur a réuni en ce volume alerte et varié, de fond très solide et de lecture attachante, une série de chroniques et d'études sur l'hermétisme, l'occultisme, le psychisme et sur les questions philosophiques, scientifiques et sociales.

Mêmes auteurs et éditeurs : *La Médecine Spagyrique.* Un vol. in-16 jésus de XVII-275 p. imp. en rouge sur papier jaune. Prix : 5 francs. L'édition de cet ouvrage est fort originale et élégante. Elle sera recherchée des bibliophiles.

Hector Durville. — *Pour vaincre le Destin : L'Art de réussir. L'Art d'être heureux,* avec 1 fig. et 2 portraits. Prix : 1 franc. MM. H et H. Durville, éditeurs. Extrait de la notice bibliographique : On peut être heureux dans une cabane au fond d'un bois, avec des moyens insignifiants, tandis que bon nombre d'individus favorisés par la fortune ou la réussite en affaires, se considèrent comme malheureux. Le bonheur n'est pas dans la fortune, il n'est pas complètement dans la réussite mais il se trouve dans la manière de le concevoir...

Victor Morgan : *La Voie du chevalier* (La notice bibliographique accompagnant cet intéressant ouvrage paraîtra prochainement).

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

Un spirite d'Argenteuil.	2 fr.
M. Godet — Le Havre	25 —
Un anonyme des Bouches-du-Rhône	2 —
M. Emile Bos — Saint-Julien. . .	5 —

Caisse de Secours

Mme Estelle Prax — Sauvian. . . .	3 fr.
Un anonyme des Bouches-du-Rhône	2 —

Le Directeur-Gérant : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 6 Juin 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LE SPIRITISME N'EST PAS UNE ÉGLISE

La Foi Spirite est toujours soumise au contrôle de la Science et de la Raison.

Plusieurs de nos adversaires s'étonnent que l'enseignement spirite ne soit pas un code intangible, une indiscutable loi. Ils s'étonnent que les Esprits ne soient pas toujours d'un avis absolument semblable dans toutes les questions qui leur sont soumises.

Comment ! disent-ils, des êtres qui vivent dans l'Au-delà ne possèdent pas tous les secrets de l'Au-delà ? Ils peuvent varier dans leurs affirmations, dans leurs appréciations, dans leurs dires ? Nous préférons alors les religions de la terre, qui ont, du moins, des dogmes immuables sur lesquels nous pouvons nous reposer.

***

Or, c'est précisément cette variété dans les appréciations de certains Esprits qui indique leur degré respectif d'élévation et les range dans les différentes catégories auxquelles ils appartiennent.

Les Esprits ne se réunissent pas en conciles ; ils n'élisent pas un pontife, arbitre suprême de leurs croyances. Ils ne forment pas une ou plusieurs Eglises décrétant des dogmes, promulguant des lois que nul ne peut enfreindre et que nul ne peut discuter. Ils vont par groupes sympathiques, libres de leurs pensées, s'éclairant toujours davantage aux lumières de la raison, de la science, de la vérité éternelle. Certes ! les Esprits avancés sont d'accord sur tout ce qui constitue la base de cette révélation moderne que nous appelons le Spiritisme ; mais au-dessous de ces intelligences supérieures, d'autres, à tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, travaillent plus ou moins efficacement à leur avancement intellectuel et moral. En un mot, la vie de l'espace est pour eux ce qu'est la vie sur la terre pour la généralité des hommes qui l'habitent : une étude, un labeur incessants, et non une cristallisation, une pétrification de leurs facultés dans l'adoration muette de l'enseignement d'une secte ou d'une Eglise.

De là, la variété de leurs communications. Mais le Spiritisme moralisateur et consolant n'a pas été fondé sur les données reçues au hasard d'Esprits de toutes sortes. Quand Allan Kardec a réuni en corps de doctrine les éléments épars des vérités spirites, il tenait ces éléments d'Esprits sévèrement contrôlés, dont il avait pu établir la sagesse, la science et la bonté. Du reste, il recevait, sans les demander, des communications émanant d'une quantité de groupes spirites disséminés sur toute la surface du globe ; et ce n'est qu'après avoir constaté la parfaite concordance entre ces communications, après les avoir étudiées lui-même en les soumettant aux règles étroites de la logique et de la raison qu'il les admettait dans l'enseignement philosophique admirable qu'il préparait.

Ainsi s'est fondée l'Ecole spirite française qui rayonne sur le monde par la beauté de sa philosophie et à laquelle les phénomènes psychiques de tous ordres obtenus ou observés depuis lors n'ont donné que plus de vérité, de force et d'éclat.

***

Mais Allan Kardec n'a jamais prétendu que le Spiritisme était immuable à tout ja-

mais ; il n'a pas créé de dogmes irréductibles. Il a hautement déclaré que le Spiritisme marcherait d'accord avec la Science, qu'il serait scientifique ou ne serait pas.

C'est là ce qui différencie nos croyances des Eglises fermées, des chapelles autoritaires où la foi est souvent si près du fanatisme, où la raison n'entre que partiellement, où le libre arbitre n'existe pas.

Et c'est l'honneur du Spiritisme de pouvoir diriger les hommes vers le mieux moral, de pouvoir les élever au-dessus d'eux-mêmes par une étude patiente et attentive des lois de l'infini et des révélations de l'Au-delà, sans leur imposer des plans hâtifs, des lignes infranchissables que la Science ou la Raison viennent plus tard atténuer ou détruire.

En somme, si les Esprits nous aident à constituer nos croyances, nous devons, nous aussi, travailler à les rendre définitives par nos recherches, nos travaux continus, l'examen de toutes les théories spiritualistes qui ont cours, la pénétration de plus en plus profonde des lois de la nature.

Le Spiritisme n'est donc pas une religion étroite et mesquine ; il ne renferme pas Dieu dans un tabernacle, la vérité dans une formule prétentieuse et vaine. Il ouvre toutes grandes les portes de l'avenir aux chercheurs consciencieux qui, sans parti pris, sans autoritarisme d'aucune sorte, sans autre souci que celui de la Vérité, veulent assurer à l'homme que le lendemoin de la mort est le seuil merveilleux de l'éternité. A. Laurent de Faget.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

DIALOGUE

— Quels sont ces chants si doux, mon fils ? Entends-tu les vibrations sonores que nous apporte un léger zéphyr ?

— Oui, mon père, c'est le doux murmure des notes suaves que, le cœur vibrant d'un sentiment religieux, quelques artistes envoient dans l'espace.

— O mon fils, l'un d'eux parle, tandis que d'une mesure cadencée, ses amis l'accompagnent. Je ne distingue pas bien ses paroles : toi qui es plus subtil que moi, qui comprends mieux cette musique céleste, raconte-moi, je t'en prie, mon fils, ce que dit ce héros au fier maintien, au regard assuré.

— Mon père, il chante ses malheurs. Il a vécu sur cette planète ; il a combattu pour nos amis. Oh ! qu'il dit de belles choses ! Il a vu, comme nous, le mal envahir la terre ainsi qu'une marée épouvantable ; et à cette époque où les mauvais génies étaient venus en foule de tous les côtés de l'univers, pour se faire une proie de la terre, à cette époque il est venu aussi et a vaincu par les armes de la parole. Le vois-tu, là-bas, au milieu du cercle de ses amis ? Entends maintenant ce chant guerrier et patriotique que ses compagnons viennent de reprendre à la fin du récit de ses aventures : écoute...

— O mon fils ! je l'entends très bien, ce chant ; il me semble que ce n'en est pas pour moi la première audition. Oh ! quel effet singulier !

— Silence, mon père ! le héros parle encore... « Braves amis, dit-il, j'ai eu à lut-
« ter. Que de réincarnations successives !
« Mais je n'avais qu'un but, je l'ai atteint.
« J'ai eu mes erreurs, mais je suis arrivé.
« J'étais chargé par Dieu de répandre le
« bien, je me suis acquitté de ma mission.
« Combien de noms célèbres j'ai eus sur
« cette terre ! Tour à tour, suivant la situa-
« tion, j'ai été soldat, prêtre, prince ; et
« je vais jusqu'à le dire, valet. Toutes mes
« vies ont été utiles. Maintenant, mes
« amis, ma destinée m'appelle ailleurs.
« Elevons-nous ; et vous qui composez une
« phalange qui m'a si bien secondé, je vous
« ordonne de me suivre... » O mon père, les voilà qui s'éloignent.

— Oui, mon fils, et même les chants s'affaiblissent. Quel est donc ce héros ?

— Mais, mon père, on pourrait dire *ces héros*, car il porte plusieurs noms célèbres a-t-il dit. Je crois que pour vous c'est un secret que jamais vous ne devrez connaître. Adieu, père.

— Au revoir, mon fils.

L'Esprit qui a fait écrire ces lignes ajoute : « Je ne sais si ce dialogue vous intéressera. » Pour le bien comprendre, sachez que le père n'est autre que Swedenborg, qui, un jour, pris de sommeil, s'endormit et vit son fils d'une précédente incarnation. Voilà ce qu'ils se sont dit. Swedenborg l'a noté aussitôt réveillé, et c'est là que j'ai puisé ce récit. Il est très original, comme vous le voyez. Nous nous sommes demandé quels pouvaient être « ces héros », et nous ne devinons pas.

« Un de vos Esprits familiers. »

(5 novembre 1889).

Quelques mots sur Swedenborg

Cet écho lointain d'un langage rapporté des régions supraterrestres par Swedenborg nous donne l'heureuse occasion de remettre en mémoire un nom qui ne doit pas rester ignoré parmi nous, le nom d'un homme extraordinaire auquel Dieu avait mis en main un flambeau allumé au feu de son amour, pour dissiper les ténèbres qui cachaient aux humains les mystères de la vie d'outre-tombe. Nous rappellerons donc brièvement ce que fut Swedenborg et comment il contribua à répandre l'idée de l'existence d'un monde spirituel.

Né à Stockolm, en 1688, Emmanuel Swedenborg reçut de son père, évêque luthérien, une éducation soignée. Il fit d'excellentes études scientifiques et fut appelé, à vingt-huit ans, comme assesseur au collège royal des Mines. Il se distingua également par ses travaux dans l'académie d'Upsal et dans plusieurs universités étrangères. Puis il se livra à de longs voyages, qui lui permirent d'étendre ses connaissances en philosophie, en mathématiques, en histoire naturelle. Il était aussi très versé dans les langues orientales et européennes.

Voici, d'après Arsène Houssaye, comment l'illustre savant fut amené à renoncer à ses fonctions et au monde, pour se consacrer à ce qu'il appelait sa mission divine.

Charles XII avait dit à son favori le comte Polheim : « Tu as deux filles ; tu en donneras une à un de tes pages, qui sera toujours un fou ; tu donneras l'autre à Swedenborg, qui sera toujours un sage. » Le favori obéit. Il maria l'aînée au page, et comme la cadette était trop jeune, il signa un contrat à Swedenborg, que Charles XII parafa de sa main royale. Swedenborg prit le papier comme une promesse du ciel ; il le mit dans une Bible et plaça la Bible dans son secrétaire. Il disait : « Mon bonheur est enfermé là. »

Une nuit, car il veillait déjà, il crut voir apparaître la belle Emérencia. C'était une de ces blanches beautés du Nord, qui semblait faite de neige et de rose, presque une vision... Swedenborg pâlit. Il lui parut que sa fiancée pleurait. Il ouvrit la Bible et y vit une miniature représentant la Madeleine de l'Evangile. « C'est étrange, dit-il, Madeleine qui naît dans le pays du soleil, Emérencia qui naît dans le pays de la neige, c'est la même figure couronnée de cheveux blonds. » Et il cherche la promesse du comte Polheim. Quelle ne fut pas sa surprise de ne plus voir l'écriture qui avait été tracée sur ce papier ! Vainement il le mettait sous la lampe, il ne trouvait pas un mot... Mauvais présage !

On frappa à la porte. Qui pouvait venir si tard ? C'était le frère d'Emérencia. « Mon ami, dit-il à Swedenborg, je viens au milieu de la nuit pour vous demander une grâce. — Je vous l'accorde. — Vous savez que ma sœur vous est promise, mais elle ne vous aime pas. Elle est désespérée, elle parle de mourir. — Mourir ! c'est qu'elle en aime un autre ?.. » Swedenborg mit sa tête dans ses mains et rêva à cette image déjà fuyante de son bonheur. — « Vous pleurez, Swedenborg ? — Oui, parce que je vois d'ici Emérencia qui a donné son cœur à Adlersfeld, un autre page du roi. » Le voyant disait vrai.

Bientôt après, un soir qu'il était en méditation dans sa chambre, un Esprit lui apparut sous la forme humaine, entouré d'une lumière éclatante, et lui annonça que Dieu lui confiait la mission d'expliquer aux hommes le sens spirituel des Ecritures. L'inconnu visiteur ajouta : *Je te dicterai ce que tu dois écrire.*

Tout est changé de ce moment dans la vie de Swedenborg. On ne le trouve plus que dans les visions de l'infini, hors des limites terrestres, hors de la science humaine, hors de tout, si ce n'est de Dieu. Un abîme sépare les deux moitiés de cette existence ; il pensait, maintenant il voit ; il raisonnait, à présent il contemple ; il cherchait, désormais il a trouvé. Les choses lui apparaissent dans une lumière nouvelle, car il assiste, lui vivant, aux mystères des autres mondes ; il découvre ce que nombre de morts découvrent à peine dans les profondeurs silencieuses et rayonnantes de la tombe.

Dans les volumineux ouvrages qu'a laissés notre médium suédois — *Traité sur le monde des Esprits*, *Les Arcanes du Ciel*, *Les Terres planétaires et astrales*, *Le Ciel et l'Enfer*, etc. — vingt années de sa vie méditative sont racontées presque jour par jour. On lit, traduites en langage humain, ses conversations avec les Esprits. On y trouve décrites les joies des uns, les souffrances des autres, les mœurs ou les occupations de tous. La vie après la mort est en quelque sorte peinte dans ces pages étranges. N'est-ce pas là que l'Esprit dont nous tenons le dialogue ci-dessus l'avait puisé ? Nous ne savons, n'ayant eu qu'une partie de l'œuvre entre nos mains. Quoi qu'il en soit, on découvre dans ces livres d'une époque reculée des

révélations qui ont des traits frappants de ressemblance avec les croyances qu'Allan Kardec, un siècle plus tard, a eu l'insigne honneur d'ériger en doctrine.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Jean-Jacques Rousseau

Le monde de la pensée va fêter, ces jours-ci, le deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Il nous a paru intéressant, à cette occasion, d'évoquer la grande physionomie de ce précurseur de la Révolution française.

Jean-Jacques (1712-1778) est le philosophe du XVIIIe siècle qui a exposé les plus larges théories d'émancipation des sociétés humaines. Ses œuvres ont remué le monde entier. Le premier il a eu la gloire de proclamer en face du despotisme et de la théocratie de son temps les grands principes d'égalité et de liberté.

Mais ce n'est pas seulement au titre d'émancipateur des peuples que Rousseau a droit à notre respect, à notre admiration ; c'est encore au titre de chrétien. « Rousseau est un chrétien tout aussi orthodoxe pour l'église de l'avenir, écrivait George Sand, que le centenier Mathieu et le persécuteur Paul le furent pour l'église du passé. Dans un temps où tout dogme se voile et s'obscurcit sous l'examen de la raison épouvantée, l'âme de Rousseau reste foncièrement chrétienne ; elle rêvu l'égalité, la tolérance, la fraternité, l'indépendance des hommes, la soumission devant Dieu, la vie future et la justice, sous d'autres formes, mais non en vertu d'autres principes que les premiers chrétiens ne l'on fait. Elle pratique l'humilité, la pauvreté, le renoncement, la retraite, la méditation, comme ils l'ont fait, et il couronne cette vie fortement empreinte de sentiments, sinon de formules chrétiennes, par un acte éclatant de christianisme primitif, par une confession publique... »

Rien ne pourrait être plus affirmatif que cette appréciation. Mais laissât-elle qnelque doute dans certains esprits mal disposés à l'accueillir, tant on a cherché à dénaturer cette grande figure, qu'à elles seules les lignes suivantes suffiraient à confondre les accusateurs de Rousseau. C'est lui-même qui parle : il adjure le siècle raisonneur par excellence de s'incliner devant l'autorité du sentiment :

« Je sens que la faculté de comparer les impressions qui me viennent du dehors a ses racines en moi : donc, je ne suis pas l'esclave du monde extérieur. Au ravissement où me plonge le spectacle de l'univers, je sens la présence de l'invisible ordonnateur des mondes : donc, il faut que je l'atteste et que je l'adore, cet être inconnu de qui relèvent les lois mêmes de l'attraction, et qui a lancé les planètes sur la tangente de leurs orbites. Je sens qu'il y a en moi un principe d'activité que je cherche en vain dans la matière, et le triomphe des méchants durant la vie m'indique l'immortalité comme la justification de Dieu : donc, j'ai une âme et elle est immortelle. Je sens qu'après avoir délibéré, je veux : donc, je suis une créature libre. Si l'intérêt personnel était l'unique inspirateur de mes actes, mes yeux auraient-ils des larmes pour un malheur éloigné, et serais-je pénétré d'admiration pour les véritables héros des siècles éteints ? Non, je le sens : donc, ma vie n'est pas à moi seulement, elle est à l'humanité... »

Après avoir produit ses plus belles œuvres — la *nouvelle Héloïse*, où il traite quelques-unes des questions de la morale avec une admirable éloquence; *le Contrat social*, code d'une politique hardie et toute nouvelle ; l'*Emile*, roman philosophique sur l'éducation, etc. — Jean-Jacques consuma ses jours dans l'isolement et la douleur. « A cet esprit qui ne connut pas le repos, écrit Louis Blanc, à cette grande âme déchirée, il aurait fallu des amis d'une bonté patiente ; et Rousseau n'avait eu guère que des protecteurs ou des juges. La plupart n'avaient loué son génie que pour être en droit de ne pas compatir à ses maux : on s'était cru suffisamment juste en l'admirant, lui qui avait besoin qu'on l'aimât ! Il devint triste jusqu'à l'excès, soupçonneux jusqu'à la folie : pourquoi ? Parce que le spectacle des choses ne répondait ni à la sublimité de son désir, ni à l'héroïsme de ses conceptions ; parce que, sachant l'homme bon, il n'avait pu se résigner à trouver les hommes méchants ; parce que, apôtre d'une doctrine de fraternité, il assistait à un mouvement de dissolution derrière lequel il pressentait des abîmes ; parce qu'enfin, possédant des trésors de tendresse et ne rencontrant dans personne une puissance d'aimer égale à la sienne, il s'était vu réduit à fermer son cœur... » De là ses fautes, dont

il eut le courage de s'accuser dans ses mémoires, dans ses *Confessions*, où il débute ainsi : «... Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon. J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils rougissent de mes indignités, qu'ils gémissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là* ! »

Pauvre, Rousseau l'avait toujours été, et jamais il ne s'en était plaint tant qu'il avait pu porter fièrement sa misère et se garantir, à force de travail, du joug des bienfaits. Mais l'heure vint où, son activité cédant à la vieillesse, il vit ses ressources diminuer de jour en jour ; sa femme perdit la santé ; à son tour il tomba malade, et, dès ce moment, il compta l'indigence au nombre de ses malheurs.

Ce fut dans ces cruelles circonstances que le marquis de Girardin lui offrit un asile dans son domaine d'Ermenonville, à cinquante kilomètres de Paris, où le digne vieillard résidait. Il ne sut pas résister à la tentation de voir des arbres, de respirer l'air des coteaux : il accepta et partit. Mais rien dans cette retraite souriante ne put assoupir ses peines et le sauver du découragement : ni les soins d'une généreuse famille, ni le libre séjour des bois, ni le calme des heures employées à rassembler des fleurs, à cueillir des plantes, à rêver le long des eaux endormies.

Bientôt, le 22 juillet 1778, alors que Voltaire, cet autre génie, venait d'expirer dans la gloire et le bruit d'un triomphe, Jean-Jacques mourut, presque subitement, dans la mélancolie et l'obscurité. « Etre des êtres, s'était-il écrié, fais jouir l'âme que tu vas recevoir dans ton sein de ce bonheur qu'il ne sera plus au pouvoir des hommes de troubler ! »

*
* *

Toute sa vie, Jean-Jacques Rousseau avait repoussé l'athéisme, qui n'aurait pas tardé, suivant son expression, à consacrer l'anarchie parmi les hommes, en la supposant dans les cieux. Mais un profond mépris pour le fanatisme avait rempli son âme. Il n'admettait pas le Dieu des théologiens, le Dieu violent, inexorable, punissant l'erreur d'un jour par une agonie sans fin. Les sentiments du célèbre philosophe révélaient en lui des aspirations conformes à l'esprit de la religion éternelle, dont le christianisme est une phase glorieuse, et dont le spiritualisme moderne tend à devenir la personnification la plus parfaite.

La Rédaction.

LA MORALE SANS RELIGION

La philosophie du XVIII[e] siècle a fait tous ses efforts pour anéantir le catholicisme, — écraser l'infâme, comme disait Voltaire ; — elle l'a combattu avec passion, patience, persévérance. Mais, sauf des exceptions assez peu nombreuses, les philosophes de cette époque conservèrent les deux principes essentiels de toute religion : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme humaine. S'ils rejetaient les religions révélées, ils admettaient la religion naturelle, déiste ou théiste, et leur philosophie était spiritualiste.

Au XIX[e] siècle, la Science s'est jointe à la philosophie pour continuer le même combat, mais elle l'a poussé plus loin. Les savants ne se sont plus seulement attaqués au catholicisme et aux autres religions révélées, comme l'avaient fait les philosophes ; ils ont condamné et prohibé toute idée et tout sentiment religieux ; ils ont renoncé à la religion naturelle aussi bien qu'aux religions révélées ; ils ont nié l'existence de Dieu et l'autonomie de l'âme. En deux mots, ils sont devenus athées et matérialistes.

Aujourd'hui leur but est à peu près atteint. L'esprit et le sentiment religieux ont presque complètement disparu d'entre les hommes. Dans cette œuvre, bonne ou mauvaise, l'Etat est venu au secours de la Science autant qu'il l'a pu. Il a prodigué aux savants des ressources budgétaires, l'argent des contribuables.

Il en est résulté que, sauf exceptions de plus en plus rares, on ne croit plus en Dieu ni en l'immortalité de l'âme. A coups de millions puisés dans le budget de l'Instruction publique, toute religion a été ter-

rassée, le spiritualisme a été vaincu ; l'athéisme et le matérialisme triomphent.

Mais, comme disait Catherine de Médicis, il ne suffit pas de tailler, il faut ensuite coudre, si l'on ne veut pas aller tout nu. La chute de toute religion et de toute philosophie spiritualiste a laissé un vide que chacun sent et que la science et la philosophie matérialistes s'efforcent en vain de combler.

On s'est aperçu qu'avec la religion tombait aussi la morale, et que, sans morale, il n'y a pas de société possible. Les progrès récents de la misère physique et morale, du vice, du crime, de la folie, etc., en sont les preuves palpables à la portée de tous les esprits.

On cherche donc, en dehors, non seulement du catholicisme, mais de toute idée religieuse, métaphysique, spiritualiste, une nouvelle base à la morale. On s'efforce de constituer une morale sans Dieu et sans âme, une morale scientifico-athéo-matérialiste.

Quels sont les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans ce nouveau domaine du Scientifisme ? C'est ce qu'examine M. Alfred Fouillée dans la *Revue des Deux Mondes* (1).

Je ne discuterai pas ici les idées morales des libertaires, des positivistes, des socialistes et des sociologues, exposées par M. Fouillée, ni les critiques qu'il en fait ; je veux seulement combler une lacune laissée dans l'exposition du problème moral par le philosophe de la *Revue des Deux Mondes.*

*
* *

M. Fouillée ne dit pas un mot, ou plutôt il ne dit qu'un mot du spiritisme. Après avoir combattu la prétention de certains sociologues à tirer la morale de l'histoire et même de la préhistoire, à ériger les croyances universelles en réalités *objectives*, M. Fouillée ajoute :

« La foi à la magie, à la sorcellerie, a été universelle dans les sociétés humaines. Aujourd'hui encore on fait tourner des tables et on interroge les esprits. L'emploi constant et à double entente des mots *réalité, faits, choses,* n'a de scientifique que l'apparence ; il déguise les difficultés sans les résoudre. »

Et, comme s'il se repentait d'avoir effleuré un pareil sujet, M. Fouillée renvoie au bas de la page la note suivante :

« Adolphe Franck m'a jadis raconté qu'il avait vu une table tourner et répondre fort intelligemment par des coups, à des savants qui interrogeaient Moïse ; ce que voyant, il posa ironiquement au prophète une interrogation en hébreu. Moïse ne put répondre ; il avait oublié l'hébreu et ne connaissait plus que le français ! Malgré l'expérience assez concluante du philosophe, les savants qui croyaient au spiritisme n'en continuèrent pas moins de soutenir que Moïse était présent. »

Vous voyez qu'il n'est pas plus difficile que cela de résoudre la question spirite. M. Franck a trouvé son expérience concluante, une seule lui a suffi pour former son opinion. Et M. Fouillée trouve également l'expérience si concluante que, sans doute, il n'a jamais pris la peine de la répéter lui-même.

M. Fouillée me fait l'effet, dans la circonstance, d'un père un peu brutal, qui, à une question indiscrète de son enfant, répond par un revers de main sur la joue du gosse en lui disant : « Tais-toi, de quoi te mêles-tu ? Va te coucher ou t'asseoir. » Une anecdote, et le spiritisme est jugé et condamné, sans appel ni cassation.

Laissons à chacun le soin de juger ce jugement et d'apprécier ce mode de discussion dans une affaire de cette importance.

Nous convenons volontiers avec M. F. que les savants en général et les sociologues en particulier sont bien portés à abuser des mots à double entente : *réalité, faits, choses* et que ces logomachies ont pour effet de déguiser les difficultés sans les résoudre et même d'embrouiller les questions les plus simples.

Nous croyons aussi, comme lui, que l'universalité de la foi à un fait quelconque, notamment à la magie, à la sorcellerie, au spiritisme, n'est pas une raison suffisante pour accepter ces choses les yeux fermés et en dépit du bon sens.

Néanmoins, cette universalité est un titre à examen sérieux de la part des savants et des philosophes ; ce n'est pas en quelques lignes, encore moins par une fin de non-recevoir qu'on peut résoudre un problème de cette importance par sa nature et par ses conséquences.

Examinons donc de plus près l'assertion de M. F. et l'anecdote qu'il présente à l'appui.

*
* *

1. *La morale libertaire* (15 février 1911) et *La morale et la religion humanitaires* (1er mars 1912).

« Aujourd'hui on fait tourner des tables et on interroge les esprits. »

On fait même beaucoup d'autres choses que M. F. ne devrait pas ignorer en sa qualité de philosophe, ou qu'il omet de propos délibéré. « On fait tourner les tables. » C'est déjà quelque chose de peu banal, étant donné l'état actuel de la science. On ne se borne pas là, on les fait aussi parler.

Que disent-elles ? De l'aveu de M. Franck, admis par M. Fouillée, elles répondent *fort intelligemment*. A qui ? A des ignorants ? Non à *des savants*.

Vous comptez cela pour rien ? Vous considérez le spiritisme, avec la magie et la sorcellerie, comme des quantités négligeables ?

Moi, je ne suis pas très savant, mais j'ai assez de bon sens pour conclure de ce fait, non pas que c'est le bon Dieu en personne, ou la Sainte Vierge, ou tel ange ou archange qui parle ainsi avec intelligence par le moyen d'une table. Cependant, pourquoi pas ? S'il lui plaît à lui de communiquer avec nous par ce moyen, que pouvons-nous y dire ou y faire ? Le moins que nous puissions admettre, c'est que des réponses intelligentes sont données par un être intelligent quelconque.

Cet être intelligent se dit Moïse. Est-ce bien réellement le prophète d'Israël ? Moi, pauvre ignorant spirite, je n'ai aucun moyen de m'en assurer *directement*. Il n'y a que les initiés en occultisme ou en théosophie qui soient capables de ce tour de force, d'après ce qu'ils disent.

Tout ce que je puis faire, c'est de chercher *indirectement* la preuve de l'identité de cet être intelligent ; mais je n'ai aucune raison *a priori* de nier la présence de Moïse quand un esprit se donne comme étant l'esprit de Moïse.

Je l'accepte donc comme tel, sous bénéfice d'inventaire, et je m'applique à découvrir la nature de l'arbre par celle de ses fruits. Si le prétendu Moïse me dit des choses *fort intelligentes*, qui étonnent les savants, je me dirai : « Si tu n'es pas Moïse lui-même, tu es du moins quelque chose d'approchant : peut-être Orphée, Adam, Jésus, qui sait ? » Tant que cet esprit ne m'aura pas donné de preuves plus certaines de sa personnalité, je reconnaîtrai qu'il est un être intelligent, mais je n'affirmerai pas qu'il est Moïse.

« Précisément, répondra M. Fouillée. Pour s'assurer de l'identité de Moïse, Adolphe Franck l'interrogea en hébreu et il resta muet ; il avait oublié l'hébreu et ne connaissait plus que le français ; donc *l'entité* qui répondait par le moyen de la table n'était ni Moïse, ni même un autre esprit. *L'expérience est concluante.* Le spiritisme *n'a de scientifique que l'apparence.* »

Pour un philosophe, répondrai-je, vous allez diablement vite en besogne.

L'entité en question peut n'être pas Moïse et être tout de même un esprit. Il y a là deux questions différentes qui doivent être considérées séparément. Le fait que les réponses sont intelligentes prouve, nous l'avons dit, que l'entité qui les donne a compris les demandes et qu'il possède les connaissances nécessaires pour y répondre intelligemment. Votre expérience n'est donc pas *concluante* contre le spiritisme en général. L'est-elle contre l'esprit de Moïse en particulier ? Le silence de l'esprit devant la question en hébreu posée par Franck, prouve-t-il que cet esprit n'était pas Moïse ni même un autre hébreu ?

Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait d'abord que l'hébreu de Franck fût le même et se prononçât de la même façon que celui du temps de Moïse. Or, on sait quelles vicissitudes ce pauvre peuple hébreu, et sa bible, et sa langue ont subies. Il est donc fort possible, sinon certain, que l'hébreu de Franck n'ait été que de l'hébreu (dans l'acception vulgaire du mot) pour Moïse.

Cependant, si Moïse connaît le français, il peut aussi bien connaître l'hébreu de Franck et il aurait pu lui répondre en hébreu moderne ou en français ; il l'aurait pu d'autant plus facilement que les esprits ne répondent pas aux paroles, mais aux pensées. S'il ne l'a pas fait, le pouvant, c'est donc qu'il n'a pas voulu. Quelles raisons a-t-il pu avoir pour se taire ?

Mettez-vous, par hypothèse, à la place de cet esprit. Vous répondez « fort intelligemment » à des savants qui vous interrogent, L'un d'eux rompt la conversation et veut s'assurer si vous connaissez l'hébreu. Il vous pose *ironiquement* une question en cette langue.

Que ferez-vous ? Que vous sachiez ou non l'hébreu antique ou moderne, il est plus que probable que vous regarderez cet intrus avec dédain et que vous ne lui répondrez pas. Vous n'êtes pas venu dans cette assemblée pour passer un examen devant un pion. Que vous importe que ce pion croie que vous êtes Moïse ou Mandrin ? A quoi peut vous servir son diplôme, son certificat de capacité ?

L'expérience tentée n'était donc pas du tout concluante, et les savants qui croyaient au spiritisme eurent raison de

continuer à y croire, car ils avaient sans doute fait des expériences plus concluantes que celle-là. Ils eurent peut-être tort de soutenir que Moïse était bien réellement présent ; cela dépend des preuves qu'il avait données de son identité. Mais le moins qu'ils pouvaient faire en présence des réponses *fort intelligentes* était de dire : Si ce n'est pas Moïse, c'est du moins un homme, puisqu'il parle en homme ; et c'est un homme plus ou moins évolué suivant que ses réponses étaient plus ou moins intelligentes. On juge les esprits sur la valeur de ce qu'ils disent et non sur la langue qu'ils emploient pour le dire, encore moins sur le nom qu'ils prennent, soit pour nous inspirer plus de confiance, soit pour fixer davantage notre attention sur leurs discours.

Le soufflet donné par le philosophe Alfred Fouillée à l'enfant indiscret qu'est le Spiritisme ne porte donc pas. Il prouve seulement, une fois de plus, avec quel parti pris et quelle superficialité les philosophes et les savants traitent les faits et les doctrines qui dérangent leurs préjugés.

ROUXEL.

MES FLEURETTES PRÉFÉRÉES

Poésies de Germaine de Faget

Médium : L. de F.

IV

(*Suite*)

Prier est tout, vivre n'est rien,
Disent parfois quelques sectaires ;
La prière seule est un bien
Sur les globes au ciel contraires.

— Vivre est tout, répondent alors
Ceux dont les sens dominent l'âme ;
Lorsque la tombe nous réclame,
Rien ne survit. Les dieux sont morts !

Vivons pour épuiser la vie,
Cette coupe des voluptés,
Avant d'y rencontrer la lie
Des rancœurs, des satiétés.

⁂

Et le pontife qui s'éclaire
Aux fausses lueurs de sa foi,
Et celui qui dans la matière
A muré la divine loi,

Hélas ! ne savent pas comprendre
Que l'âme est unie à son corps ;
Qu'il faut vivre ici-bas, mais tendre
Au libre espace où sont les morts !

21 décembre 1911.

Pourquoi rêver ?

Pourquoi rêver quand tout s'agite
Dans un labeur perpétuel ?
Est-ce pour atteindre le ciel
Plus vite ?

Le rêve est-il un sûr chemin
Pour gagner la rive éternelle ?
C'est l'action qui nous appelle
Au but certain.

Pourquoi rêver ? Laissons le rêve
Dormir au cœur ;
Agissons : le travail sans trêve,
C'est là le secret du bonheur !

⁂

— Insensé, répond le poète,
Si tu n'avais jamais rêvé,
Ton progrès, bien qu'inachevé,
Cette glorieuse conquête,
L'aurais-tu faite ?

Si je rêve, c'est pour avoir,
Au-dessus des maux de la terre,
Un refuge au sein d'une sphère
Où rien ne ternit mon espoir.

Si je rêve, c'est que la vie
M'apparaît plus belle en rêvant.
Est-ce un mirage décevant
Auquel mon âme sacrifie ?

Non : l'action, je la conçois,
Je travaille au bonheur des hommes ;
Mais, atome entouré d'atomes,
A l'infiniment grand je crois.

Et je cherche la loi du monde
En rêvant à l'immensité.
Place au rêveur ! La vérité
Le désaltère de son onde !

22 décembre 1911.

Les vrais amours

Que Dieu bénisse en vous l'affection constante
Que vous nous témoignez sans jamais nous revoir,
Nous, pâles disparus tombés dans la tourmente
Qui brisa votre espoir !

Que Dieu bénisse en vous ces appels, ces alarmes,
Ces élans continus pour retrouver nos pas
Dans la sphère invisible où d'autres cœurs sont las
De nous avoir cherchés en dévorant leurs larmes.

Vous nous appartenez, nous vous appartenons :
Aimer malgré la mort, c'est le lien suprême.
Froids amours d'ici-bas, courtes illusions,
C'est dans l'éternité seulement que l'on aime !

(*A suivre*). *28 décembre 1911.*

LE NAUFRAGE DU " TITANIC "

William Stead

Le 15 avril, en apprenant par le télégraphe le naufrage du *Titanic* et entre autres la fin tragique de l'honorable William Stead, nous nous demandâmes à la suite de quelles circonstances le célèbre publiciste se trouvait à bord de ce navire. L'explication nous fut donnée quelques jours après par une lettre de M. Stead, adressée, avant son embarquement, à un de nos confrères américains.

Voici ce que nous lisons dans le *Progressive Tinker* de Chicago du 13 avril :

L'éditeur de ce journal a reçu une lettre personnelle de M. W.-T. Stead dans laquelle il dit : « J'ai demandé à Maggie Waite (un des meilleurs médiums de Chicago tracassé en ce moment par la justice) de venir passer un mois à ma résidence de Wimbleton. Mme Wriedt vient de Détroit en mai pour rester jusqu'au mois de juillet. Mme Tomson doit revenir aussi, je crois, cette année, à Londres. J'ai promis provisoirement d'être à New-York le 21 avril pour parler à une conférence à Carnegie Hall sur la World's Peace. »

Ainsi donc, si W. Stead, le grand apôtre du Pacifisme, a risqué la traversée de l'Atlantique et s'il s'est trouvé englobé dans la catastrophe du *Titanic* c'est qu'il voulait, par sa présence et le charme de sa parole, apporter son concours à une conférence sur la Paix du Monde. L'homme propose mais Dieu dispose !

Un esprit, dit-on, avait prédit à M. Stead qu'il mourrait de mort subite dans une rue de Londres. La mort subite et glorieuse aussi est venue, mais sur une scène autrement grandiose et dramatique. Quoique nous manquions de renseignements à cet égard, nous avons l'intime conviction que l'ancien directeur de *Borderland*, l'homme qui a tant fait pour la cause du spiritisme est mort en brave, héroïquement, édifiant par son exemple et consolant ceux qui allaient partir avec lui pour un monde meilleur. La transition s'est faite d'ailleurs sans effroi. S'il faut croire les récits des rescapés, d'héroïques musiciens, parmi lesquels se trouvait un liègois Georges Krins, n'ont pas cessé, jusqu'à l'ultime plongée, de jouer leur répertoire.

On rapporte à ce sujet, ce qui suit:

M. Wallace Hartley, le chef d'orchestre du *Titanic*, avait le pressentiment qu'il périrait un jour en mer. M. Moody, un de ses collègues à bord du *Mauritania*, lui demanda ce qu'il ferait s'il se trouvait un jour à bord d'un paquebot en train de sombrer rapidement.—Eh bien ! déclara-t-il sans hésitation, je ne crois pas que je pourrais mieux faire que de faire jouer à mes hommes « O mon Dieu, notre soutien dans le passé » ou « Plus près de toi, ô mon Dieu ! » ce sont mes hymnes favorites, elles seraient tout à fait appropriées à la circonstance.

On sait que c'est avec la musique de ce dernier cantique protestant, chanté par les naufragés avant de mourir, que le *Titanic* a disparu dans les flots.

Plusieurs grands journaux ont consacré des articles élogieux à la mémoire de M. Stead. Voici quelques extraits du *Soir*, de Bruxelles :

« Parmi les victimes du *Titanic*, la presse déplore la perte d'un écrivain de grand talent : W. Stead, le directeur de la *Review of Reviews*. Rien de ce qui intéressait l'humanité de ce monde-ci et même de l'autre monde, n'est demeuré étranger au défunt confrère. Il a dénoncé les scandales de la prostitution dans la grande Babylone moderne ; pacifiste, il s'est insurgé contre la guerre : il a refusé de devenir l'exéeuteur testamentaire de Cecil Rhodes, le premier instigateur des tueries du Transvaal. Enfin, il s'était converti au spiritisme et sur la suggestion d'une entité qui affirma être son amie, miss Julia A..., morte en 1891, W. Stead créa à Londres un bureau de communication avec l'Au-delà, que l'on baptisa aussitôt : Bureau Julia . . . .

« Il y eut des interviews retentissantes : celle de Gladstone, notamment.

« Le *Soir* ayant voulu faire interviewer l'esprit de Léopold II par le bureau Julia, W. Stead s'y opposa, disant qu'il avait eu des rapports trop désagréables avec le second roi des Belges, pour que l'esprit de celui-ci consentît jamais à répondre à à la convocation du Bureau Julia ! »

Citons encore ces réflexions de la *Gazette* de Bruxelles.

« Dans cette foule devant qui, brusquement, au milieu de la nuit noire et glacée, le gouffre inexorable de la mer s'est ouvert, dans cette foule qui a été happée par la Mort, tous sont également dignes de respect et, devant leur tombe commune, on ne peut que s'incliner avec douleur. Qu'ils fussent des passagers de première classe, des milliardaires comme ce colonel Astor, dont l'aventure est tragique, des employés comme cet admirable échantillon humain que se montra l'opérateur de la T. S. F..

où de pauvres passagers d'entrepont, tristes émigrants, allant chercher fortune sous un ciel qu'ils croyaient plus clément, c'étaient tous des hommes et devant nos regrets, ils sont tous égaux.

« Cependant, on peut s'arrêter un peu plus longuement à cette belle figure qui disparaît, et qu'était W. Stead.

« Le directeur de la puissante « *Review of Reviews* » était un grand Anglais, un de ceux qui font honneur à un peuple, à une race, en symbolisant ses qualités, son énergie, sa probité, son caractère. . . . .

« Mais Stead restera comme l'une des plus irréprochables consciences de notre époque, et un de ceux à qui la Paix du Monde doit le plus, qui n'hésita pas à payer de sa personne et à risquer le repos de sa vie pour mettre ses actes en concordance avec ses paroles. C'est un éloge peu banal, aujourd'hui. »

Nous ne pouvons que signaler un article très élogieux du *Cri de Paris* qui vient d'être reproduit dans la *Meuse* rose du 27-28 avril.

Par la voix de notre journal, que M. Stead recevait régulièrement, nous présentons à Mme Stead et à son honorable famille l'expression de nos regrets et de notre vive sympathie. Nous sommes persuadés que le cher disparu, qui fut en relation avec tant de bons médiums, trouvera le moyen de se communiquer et de les consoler.

(*Le Messager de Liège*, mai 1912).

La Rédaction du « *Progrès Spirite* » exprime les mêmes condoléances, sympathiques et respectueuses, à la famille du grand pacifiste anglais, du spirite si convaincu et si militant que fut WILLIAM STEAD.

Elle y ajoute son hommage ému à la mémoire de cet homme de talent, de courage et de foi dont tous les actes furent marqués au coin de l'intelligence, de l'honnêteté et de la bonté.

LE PROGRÈS SPIRITE.

Communication par l'Écriture

De toutes les vertus que vous devez vous efforcer d'acquérir et de développer au plus haut degré possible, il en est une trop souvent méconnue et des plus sublimes : la charité. Je ne parle pas seulement du geste spontané que provoque chez vous la vue d'une misère humaine, je veux parler aussi de la charité en paroles, en pensées ; la charité ignorée de tous et plus difficile à pratiquer pour cela.

Tous les sentiments élevés que vous possédez se manifestent dans chacun de vos gestes. Il émane de vous, à votre insu, selon votre degré, un charme qui attire ou qui éloigne parce qu'il est tantôt bon, tantôt mauvais. Il faut pour arriver à pratiquer à chaque instant les enseignements de la doctrine spirite, une surveillance, une connaissance de soi-même qui exige beaucoup de patience et de ténacité.

Rien ne doit vous lasser jamais. Vous n'arriverez à vaincre efficacement vos défauts qu'en leur livrant une lutte sans merci, en ne les laissant jamais triompher une minute. Comment vous y prenez-vous pour faire comprendre des erreurs à un esprit qui vous est inférieur ? Vous tentez de lui faire entrevoir la vérité, la lumière qui éclairera d'un jour tout nouveau sa vie. Agissez de même envers vous. Pensez aux satisfactions plus pures que vous goûteriez si vous étiez débarrassés de tel ou tel défaut. Livrez-lui, à cet ennemi redoutable qui vous empêche de jouir pleinement de vos bienfaits, une guerre sourde et sans merci.

De mes différents séjours à travers les sphères baignées de lumière ou obscurcies par le voile épais des passions qui s'y déchaînent, j'ai apporté des enseignements précieux que je voudrais pouvoir vous faire partager. J'ai vu des mondes merveilleux où tout est harmonie et concorde. J'en ai vu d'autres sensiblement au même rang que le vôtre, et plus inférieur encore, offrant le spectacle désordonné et décourageant de tous les vices humains. Et je voudrais que sur la terre où j'ai vécu ma dernière vie, où j'ai progressé encore davantage parce que j'ai subi les épreuves nécessaires à mon avancement ; sur ce monde où se trouvent encore des amis tant aimés, des frères à qui je voudrais donner un peu de bonheur ; dans cette grande famille des spirites qui fut mienne, régnât la concorde, l'union la plus parfaite ; que jamais l'ombre d'un désaccord ne s'élevât entre vous ; que vous vous fissiez des concessions mutuelles pour vos travers puisque vous êtes tous sur le chemin de la perfection. Que les malheureux qui vous approcheraient subissent à votre contact un soulagement ; le réconfort moral nécessaire que vous leur donneriez et que la charité chaque jour mieux comprise vous enseignera. Qu'enfin il émane de vous, de votre vie, de votre exemple, l'enseignement toujours plus grand, tou-

jours plus élevé, qui contribuera pour la plus large part à faire mieux comprendre le spiritisme et à le faire mieux aimer.

Petit.

18 janvier 1911.

décédé le 15 septembre 1910,
2, Place de Vaugirard, Paris
Spirite fervent.

M. Edouard Petit, qui était depuis longues années abonné au *Progrès Spirite* et qui l'est resté jusqu'à l'heure de son décès, fut pour nous un de ces sincères amis que la tombe ne saurait séparer de ceux qui l'aiment ; son souvenir ne s'atténuera pas dans nos âmes reconnaissantes.

La « dictée » qu'on vient de lire est tellement conforme aux aspirations généreuses que nous lui connaissions que nous ne pouvons douter de l'identité de l'excellent Esprit qui l'a signée.

Nous remercions donc l'ami qui marche si noblement sur ses traces et qui a bien voulu faire connaître cette « communication » du cher disparu aux lecteurs du *Progrès Spirite*.

N. D. L. R.

NOS AFFECTIONS
sont-elles brisées par la mort ?

(*suite et fin*)

Nous avons regardé, et nous avons vu, non pas précisément par nos yeux, mais par des yeux et des récits qui méritent notre confiance et notre respect.

Nous avons vu relatés par le *Progrès Spirite* nombre de cas de télépathie. Nous avons vu notre savant astronome et très aimé M. Camille Flammarion conclure, après une étude très documentée, que *l'action d'un esprit sur un autre, à distance, est un* FAIT SCIENTIFIQUE *aussi certain que l'existence de l'électricité, de l'oxygène ou de Sirius.* (Les Problèmes psychiques et l'Inconnu. *Annales politiques et littéraires.* 1er semestre 1899, p. 230.

Nous avons vu (Evangile selon Saint-Marc, Ch. XI) Jésus disant à ses disciples : « Allez à la bourgade voisine qui est devant vous, vous y trouverez un ânon attaché ; détachez-le, et amenez-le-moi. Et si quelqu'un vous dit : Pourquoi faites-vous cela ? dites que le Seigneur en a besoin ; et aussitôt il le laissera amener. »

Nous avons vu (Evang. Saint-Matthieu, Ch. IV) le diable (1) menant Jésus sur une haute montagne et lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire.

Nous avons vu Saint-Antoine de Padoue chanter dans une église de Montpellier tandis qu'il était en chaire en la cathédrale de cette ville. Nous l'avons vu aussi en Espagne et simultanément en Italie.

Ces divers faits, qui ne peuvent recevoir d'explications valables sans l'étendue extérieure de notre âme, deviennent explicables avec elle, et démontrent, par conséquent, que cette étendue existe bien en réalité.

En ce qui concerne les mondes invisibles qui confinent au nôtre, nous avons vu des phénomènes d'apport. Vous savez certainement ce qu'on entend par là : des objets invisibles sont apportés par des êtres également invisibles, des roses, par exemple, qui, devenant visibles soudain, nous restent entre les mains avec toute la forme et propriétés terrestres. Il arrive même que ces fleurs sont reprises par l'Invisible, qui les redonne de nouveau. (*Progrès Spirite,* juin 1909).

Nous avons vu, dans le même numéro et ailleurs, des corps solides passer au travers d'autres corps solides, des saints enfermés dans des églises en sortir au travers des murs. Et si nous voulions parler des faits non écrits, nous pourrions dire que nous avons vu par les récits de mon père, un allié d'une de mes grand'tantes se rendre invisible à volonté.

Ces phénomènes témoignent d'un monde matériel contigu au nôtre. D'où viendraient les roses ? et comment passer au travers d'un mur ou se rendre invisible, sinon en se glissant sur l'entrée du monde voisin ?

On objecte que ces faits n'ont généralement lieu qu'en présence d'un petit nombre de croyants disposés par avance à tout accepter sur parole, qu'il y a duperie ou hallucination de la part des uns et excès de crédulité de la part des autres. Cela est fort bien dit, mais cela n'est pas.

Il est cependant des faits qui se produisent en dehors de toute croyance religieuse : ceux du somnambulisme.

1. Nous croyons devoir répéter que nous entendons par diable, démons, génie du mal, etc., non des êtres irrémédiablement voués au mal, mais des êtres puissants appartenant temporairement à un parti qui préfère dominer dans le mal que de se soumettre à ceux qui dominent dans le bien. Entre notre monde et les mondes supra-terrestres qui nous avoisinent, il n'existe pas d'autre différence qu'une plus grande ambition et de plus grands moyens pour la satisfaire.

Les faits qui caractérisent cet état, dit Maurice Lachâtre, dans son *Dictionnaire universel*, sont l'exaltation de l'imagination, le développement des facultés intellectuelles, la communication des pensées, la faculté de voir sans le secours des yeux, de regarder dans l'intérieur des corps, etc... «Enfin, dit-il, on cite des cas nombreux de somnambules ignorants qui décrivent avec précision les parties internes de l'organisme... On se demande comment tous ces phénomènes peuvent avoir lieu, et on ne peut en donner aucune explication. *Mais les faits s'imposent à nous, et nous sommes forcés de les admettre, même sans les comprendre.* » Et en effet, ils sont absolument incompréhensibles avec l'âme limitée à nos dimensions corporelles ; mais qu'elle s'étende au delà, et nous trouverons tout naturel que, dans certaines conditions, les somnambules puissent voir sans le secours des yeux, à de grandes distances, dans l'intérieur des corps, etc... Donc, à moins de nier l'évidence, les faits somnambuliques forcent, même les athées, à reconnaître que l'être humain s'étend au delà de lui-même. Et s'ils ne prouvent pas l'existence d'un monde contigu au nôtre, nous y suppléerons.

Mais nous qui sommes croyant, non seulement par la multitude des faits spirites racontés journellement, mais surtout par ceux dont nous avons été et dont nous sommes encore chaque jour témoin, nous pouvons en toute conscience confirmer que lorsque l'homme aura mérité, la distance ni la séparation n'existeront plus pour lui. Il pourra voir et fréquenter les siens comme s'ils habitaient le même voisinage, et cela fussent-ils épandus aux quatre coins de sa nouvelle planète et aux quatre coins de celle que nous habitons.

L'important pour nous est donc de mériter. Que faut-il faire ? Nous l'avons dit : être juste avant tout et par dessus tout, sévère pour soi, indulgent pour les autres ; être soumis. Nous entendons par soumis, être respectueux des choses qui surpassent notre science quand elles viennent des livres sacrés ou des personnes qui méritent confiance, ces choses fussent-elles des mystères catholiques, fussent-elles des mystères brahmaniques. *Le catholique qui condamne le spirite, le spirite qui condamne le catholique, le théologien qui divise au lieu d'unir, pèchent contre la volonté divine.* Ils pèchent aussi contre leur raison et contre leur conscience, qui leur disent que *pour former l'union des âmes, la paix universelle, il faut être tolérant envers tout le monde, quand cette tolérance n'est en rien contraire à l'équité.* Que ceux qui veulent les avantages susdits pratiquent nos principes ! Qu'ils soient catholiques ou non, spirites ou non, mahométants, bouddhistes, brahmanes ou non, nous pouvons les assurer qu'ils les obtiendront accompagnés d'autres non moins inestimables.

C'est la grâce que je souhaite à tous.

Jean Vivoux.

ÉCHOS PSYCHIQUES

IIe Congrès international de Psychologie expérimentale (Paris. Pâques 1913)

Le comité d'organisation du IIe Congrès international de psychologie expérimentale vient de décider que cette grande manifestation se réunira à Paris, pendant les prochaines vacances de Pâques.

Nos lecteurs se souviennent que les Congrès internationaux de Psychologie expérimentale — dont le premier qui eut un succès considérable s'est réuni à Paris en novembre 1910 — ont pour but d'étudier tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet de leur action, ne semblent pas pouvoir s'expliquer entièrement par les lois et les forces de la nature déjà connues.

Comité de patronage et bureau du Congrès

Le IIe Congrès international de psychologie expérimentale est patroné par un comité de savants parmi lesquels nous citerons MM. Jules Bois, homme de lettres ; professeur Enrico Morselli, directeur de la Clinique de Neurologie et de Psychiatrie à l'Université, professeur à la Faculté (Gênes) ; van der Naillen, président of the School of Engineering (San-Francisco) ; Docteur Freiherr von Schrenk Notzing (Munich) ; Edmond Perrier, membre de l'Académie de Médecine, directeur du Muséum d'histoire naturelle (Paris) ; professeur Julien Ochorowitz, ancien professeur à l'Université de Lemberg ; etc...

Son bureau est ainsi constitué : Présidents d'honneur : MM. le colonel A. de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique et Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut. Président : M. G. Fabius de Champville ; vice-présidents ; MM. Docteur Desjardin de Régla, Docteur Moutin, Guill. de Fon-

tenay, Pierre Biobb et Henri Mager ; secrétaire général et trésorier : M ; Henri Durville.

Membres. — Première commission : MM. le Dr Desjardin de Régla ; Albert Jounet ; Coué (de Nancy) ; Tisserand, secrétaire.

Deuxième commission : MM. Dr Moutin ; Marcel Mangin ; Dr Ridet ; Emile Magnin ; Edm. Duchatel ; Henri Durville, secrétaire.

Troisième commission : MM. G. de Fontenay ; G. Delanne ; César de Vesme ; de Vincenzo Majulli (de Bari, Italie) ; marquis de Grollier, Dr Gaston Durville, secrétaire.

Quatrième commission : MM. G. Fabius de Champville ; Ch. Blech ; Dr Encausse (Papus) ; Ch. Lancelin ; L. Chevrouil ; F. Girod, secrétaire.

Cinquième commission : MM. Piobb (comte Vincenti) ; H. Mager ; Dr Verges de Frémery (de Bussum, Hollande) ; Kerlor (de Londres) ; Bonnet, secrétaire.

Réglement du IIe Congrès

Article premier. — Le Congrès est organisé par la Société magnétique de France.

Art. 2. — Il se réunira à Paris pendant les vacances de Pâques 1913 (le lieu de réunion sera indiqué ultérieurement).

Art. 3. — Le Congrès se composera :

1° D'une séance d'ouverture ;

2° De séances consacrées à la lecture des rapports ; aux communications et discussions ; de séances de commissions et de séances plénières ;

3° De concours, de conférences, de fêtes s'il y a lieu, organisées d'accord avec le bureau.

Art. 4. — Seront membres du Congrès tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à douze francs. Les membres du Congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

Art. 5. — L'organisation du Congrès est confiée à cinq commissions de six membres qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les phénomènes psychiques universellement admis : hypnotisme, suggestion et double conscience (écriture automatique, dédoublement de la personnalité).

Quatre autres commissions étudieront les phénomènes psychiques non universellement admis.

La deuxième étudiera les forces inconnues émanant d'un être animé agissant ou semblant agir sur un être animé (action de l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, étude de la radiation humaine dans ses propriétés biologiques ; développement de la force magnétique).

La troisième commission étudiera les forces inconnues émanant d'un être animé agissant ou semblant agir sur les corps bruts (médiumnisme et phénomènes connexes, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc.).

La quatrième commission étudiera les forces inconnues émanant d'un être animé agissant ou semblant agir sur un être animé à grande distance (dédoublement du corps humain, transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, double vue, etc).

Enfin la cinquième commission étudiera les forces inconnues émanant des corps bruts, agissant ou semblant agir sur un être animé (actions des courants atmosphériques et souterrains, des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances diverses (homéopathie), des médicaments à distance, etc).

Art. 6. — Chaque commission devra mettre à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers.

Art. 6. — Toutes les correspondances, communications et fonds devront être adressés au secrétariat de la Société magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris IVe, au nom de M. Henri Durville secrétaire général et trésorier du Congrès.

Nous publierons prochainement le texte des différents thèmes qui seront soumis à la discussion internationale.

Une réduction de 50 °/o étant accordée par presque toutes les compagnies de chemin de fer de l'Europe sur leurs tarifs, le Congrès est assuré de recevoir un grand nombre de délégués étrangers.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Connaissance de l'avenir

A la suite d'une conférence que M. Rollinet fit à Domdidier, canton de Fribourg (Suisse), M. Doutaz, curé, l'avait invité à

dîner et lui avait parlé des sciences occultes, en lui racontant un fait dont il avait été lui-même le sujet.

Dans l'intérêt de la science, M. Rollinet, pria M. Doutaz de bien vouloir lui certifier le fait par écrit; le récit est, en effet, écrit entièrement par le percipient et timbré du sceau de la paroisse de Domdidier. Je l'ai eu sous les yeux. Le voici :

« C'était à la mi-novembre de l'année 1859, j'avais alors 18 ans ; ma veillée d'étude, la « philosophie », achevée, vers 10 heures je me mettais au lit. Après une courte récapitulation mentale des divers arguments de ma thèse pour le lendemain, je m'endormis.

« Depuis combien de temps Morphée me berçait-il dans ses bras, je l'ignore, lorsqu'une vision se présenta à mon esprit.

« Je vis le visage attristé de mon cher vieux père, s'adressant à moi, depuis la maison paternelle, éloignée de 24 kilomètres de la villa que j'habitais près de Fribourg.

« — Mon cher Joseph, me disait-il, c'est avec un immense chagrin que je viens te dire : Ta pauvre sœur Joséphine est mourante à Paris.

« Réveillé par cette vision, je me dis aussitôt : Ah bah ! c'est un rêve. Je me rendormis...

« Mais voilà que la même vision se présente encore exactement comme la première fois, avec le même aspect lamentable et avec les mêmes paroles :

« — Mon cher Joseph, etc. ; mais ta mère ignore encore la douloureuse nouvelle. »

« Cette fois, me dis-je en quittant le lit, je ne crois pas à un rêve, et, sous l'impression pénible d'une douloureuse vérité, je m'habillai. Il était minuit et demi. Ému jusqu'au larmes, j'arpente ma chambre, je m'assieds à ma table de travail, la tête dans mes deux mains, j'essaie de réagir contre la violence de l'émotion. L'idée que mon unique sœur tant aimée est mourante m'accable à tel point que je me sens incapable, soit de reprendre un peu de repos, soit d'étudier.

« Enfin, m'apercevant que mon imagination s'exaltait, j'essayai de me calmer. Voyons ! attendons quelque dépêche ou une information plus explicite. S'il y a du vrai, je ne tarderai pas à le savoir.

« La-dessus, je repris mes auteurs classiques et m'appliquai, tant bien que mal, dans mon invincible trouble, à mes études variées, jusqu'à l'aurore.

« Le jour venu, je m'acheminai vers la ville et le lycée et passai à la maison prendre du matériel d'école.

« A peine entré dans le corridor du rez-de-chaussée, je vis venir au devant de moi le vieux concierge tenant un petit paquet : « Un monsieur, dit-il, qui est arrivé de chez vous, m'a chargé de vous remettre sans retard le présent envoi de la part de votre père, car c'est du très pressant. » J'ouvre aussitôt le paquet ; il était accompagné d'une lettre écrite en toute hâte par mon père et j'y lis :

« Mon cher Joseph,

« C'est avec un immense chagrin que je viens te dire : Ta pauvre sœur Joséphine est mourante à Paris, mais ta mère ignore encore la douloureuse nouvelle.

« La dépêche m'est seulement parvenue vers les dix heures du soir, je n'ai pas cru devoir en donner connaissance à ta mère, à cause de sa santé, je préfère la préparer insensiblement.

« C'est maintenant onze heures ; à minuit et demi, M. le député M... partira pour le Grand Conseil ; je la mettrai dans le paquet que ta chère mère t'a préparé à cette occasion.

« Mon cher fils, tâche de nous arriver sans manquer demain soir, avec les permissions obtenues et ton passeport en règle.

« Impossible à mon âge et avec mon infirmité de pouvoir remplir ce douloureux devoir ; tu nous représenteras, hélas !

« Ton père affectueux qui t'embrasse. »

Le soussigné déclare, en conscience, que la narration est parfaitement exacte et qu'il garde de cet événement un souvenir précis, comme s'il datait seulement d'hier.

Domdidier, le 18 avril 1908.

— Jos. Doutaz, curé.

(*L'Echo du Merveilleux*, 15 avril 1912).

Trois Séances de Contrôle avec le Médium Mary Demange

Les récents débats dont on se souvient nous ont conduit à rechercher quelles étaient les conditions propices de contrôle dans lesquelles nous pourrions nous placer pour expérimenter les phénomènes de déplacement sans contact que peut faire Mme Mary Demange, sans cependant nuire à la production de ces phénomènes en eux-mêmes. Pendant le mois qui vient de s'écouler, nous avons pu faire trois expériences dont les résultats nous semblent assez dignes d'attention : aussi publions-

nous ici les procès-verbaux dûment contresignés, de ses trois séances, considérant comme secondaires, les expériences que nous faisons sans d'autre contrôle humain que le nôtre.

Le premier de ces comptes rendus a été rédigé par M. C..., chimiste distingué, licencié ès-sciences. Pour des raisons toutes spéciales, M. C... n'a pas cru pouvoir autoriser la publication de son nom, mais nous le tenons à la disposition de chacun de nos lecteurs en particulier. Les deux autres procès-verbaux furent rédigés par nous puis approuvés et signés par les témoins.

Séance du 6 mars 1912.

Le 6 mars 1912, chez Mme Mary Demange, à 9 h. 1/2 du soir, neuf personnes dont huit hommes et une dame sont réunis dans le but de mettre en évidence les phénomènes d'ordre psychique et en particulier des déplacements d'objets sans contact.

La chaîne des mains est formée autour d'un guéridon rond dont le plateau mesure environ 0 m. 75 de diamètre, sur un pied central terminé par trois branches.

Le contrôle du médium est assuré à gauche par M. le commandant Darget, à droite, par M. Girod.

Après dix minutes d'obscurité, des coups violents sont frappés dans le guéridon et celui-ci est projeté violemment à terre.

Après un repos de dix minutes à la lumière, la chaîne est de nouveau formée, le contrôle restant le même ; au bout d'un temps beaucoup plus court que dans la première tentative, des coups rapides se font entendre et le guéridon, après un déplacement latéral très net, est projeté à nouveau à terre. Un galvanomètre très sensible muni d'un Shunt est introduit dans la chaîne et accuse au bout de la première expérience un déplacement très net de l'aiguille qui indique un phénomène électrostatique qu'il sera intéressant de mesurer et d'enregistrer au cours d'une prochaine expérience.

Ont signé : M. C... qui rédigea ce procès-verbal, le Dr Fronty, M. Belville, professeur de grammaire et latin au Lycée Charlemagne, le commandant Darget, M. René Mettée. MM. Collignon et Sorbella, Mlle Jeanne P.

Séance du 13 mars 1912.

Présents : Mlle Jeanne, sœur du médium ; MM. Mager, Mettée, Belville et Girod. Médium en bonnes dispositions physiques. Au dehors, température douce, temps maussade, mais sans pluie.

Objet de la séance : Expériences de déplacements sans contact.

Nous essayons pour la première fois un dispositif destiné à isoler la table ou les objets à déplacer du cercle des assistants. Ce dispositif est constitué par deux cerceaux de bois de 0 m. 90 de diamètre, tenus à distance l'un de l'autre par quatre montants verticaux de un mètre de hauteur. Les cerceaux sont pourvus chacun de quatre douilles carrées en cuivre, munies d'une vis de pression et destinées à recevoir les extrémités des montants. Ceux-ci étant engagés dans leurs douilles respectives et maintenus par les vis, le bâti du dispositif est constitué. Au cerceau posant à tere est cousu, à un bourrelet de feutre qui, lui, est cloué au bois du cerceau, l'extrémité inférieure d'un filet en chanvre, à mailles carrées, appelé « filet d'étalage », et dont les ouvertures ont 0,025 m/m. L'autre extrémité du filet se fixe avec aisance à des petits crochets en fer, vissés et espacés de dix centimètres les uns des autres sur le pourtour latéral du cerceau supérieur. Ainsi monté, la tension du filet étant parfaite sur tout le périmètre du dispositif, l'isolement de la tabe de séance est complet.

Pour renforcer le contrôle dix petits grelots sont pendus par leur anneau, et de distance en distance autour du dispositif, aux crochets qui retiennent la partie haute du filet ; de sorte que si le moindre contact est produit par un des assistants, à l'aide d'un pied ou d'une main, le tintement des grelots avertisse immédiatement de cette infraction.

Ajoutons que, étant donnée la hauteur normale d'une table d'expériences (guéridon ou autre), laquelle est ordinairement de 0 m. 70, la hauteur totale du dispositif se trouvant être de 1 m. 05, le plateau de la table est protégé contre toute fraude par une barrière de 0 m. 35 de hauteur (hauteur que l'on peut augmenter encore sans nuire aux phénomènes, croyons-nous, en utilisant des montants de 1 m. 50 et un filet *ad hoc*).

C'est donc avec ce dispositif que nous tentons une expérience ce soir. La table, guéridon rond à pied central divisé en trois branches à la base, est placée au milieu du dispositif ; plusieurs objets : petite boîte à cigare, petite boîte en carton, brosse à habit, sont déposés au centre. Les assistants font la chaîne autour, leurs genoux se trouvant éloignés de plus de 0 m. 30 du filet. Le contrôle du médium

est assuré par M. Mager, à gauche, par M. Girod, à droite.

L'obscurité est faite. Quelques soubresauts du médium, et « l'entité » Marianne se fait entendre, et, avant qu'on lui ait dit quoi que ce soit, elle s'écrie : Très ingénieux, ami... ton petit système... mes compliments...! Qu'est-ce que cette « grelotterie » ? Tu veux que je te la fasse sauter ta « grelotterie » ? Tiens, la voilà. Et sans que nous ayons pu placer un mot, un coup sec est donné sur le dispositif, et l'on entend à la même seconde tomber la table qui est au centre, et les grelots quitter leur place.

La lumière se fait et l'on constate que l'appareil est à peine déplacé, alors que la table est couchée en travers, complètement à plat. Autour du cerceau supérieur un seul grelot, coincé entre deux mailles, est resté attaché.

Nous nous occupons du médium, car celui-ci reste assez souvent cinq à six minutes avant de reprendre notion exacte de ce qu'il est. Pendant ces cinq à six minutes il murmure des mots incohérents et qui ont plus ou moins rapport aux phénomènes qui viennent de se passer. Nous protégeons ses yeux contre l'éclat de la lumière et dégageons la tête par application magnétique afin d'obtenir le retour complet à la réalité.

Dix minutes de repos et un second essai est tenté avec la même disposition expérimentale que tout à l'heure, mais cette fois nous avons prévenu l' « entité » qu'elle ait à déplacer ou la table ou les objets placés dessus sans toucher au dispositif. Compris, ami... compris... Marianne s'exercera... va s'exercer. Marianne... Et le médium tressaille... un coup : la table bouge rudement, les objets sont déplacés, la boîte à cigare tombe à plat, mais là encore les grelots tintent, le dispositif a été touché : l'expérience n'est pas ce que nous voulions.

La lumière est faite à nouveau. Les mêmes soins que dans la première partie sont pris envers le médium. Un second repos de dix minutes et, dans une troisième partie, nous faisons disparaître le dispositif et la table ; la chaîne est reformée par les assistants ; l' « entité ». Thérèse se présente et, par l'organe du médium, nous incite à continuer nos expériences dans l'esprit de méthode et de contrôle que nous tendons à leur donner.

La séance prend fin, le médium revient lentement à la réalité. A noter que très souvent au réveil, le médium se plaint de ses mains, plus particulièrement de ses doigts, et surtout des extrémités, et il faut encore cinq bonnes minutes pour faire disparaître, par applications magnétiques et souffle froid, cette sensation d'engourdissement intense qu'il ressent dans les mains.

En regard de cette observation, disons que la jeune sœur du médium Mlle Jeanne, sujet sensible, a plusieurs fois aperçu, dans un faux jour, comme un prolongement de certains doigts de Mme Demange, et c'est, me semble-t-il, dit Mlle Jeanne, avec ce prolongement que Mary fait léviter la table complètement quand nous expérimentons toutes deux, alors que ses doigts physiques ne touchent pas.

N'y a-t-il pas dans cette remarque comme un indice d'une extériorisation fluidique très intense ?

Signatures : Mlle Jeanne P.
MM. Mager, Belville et
(*A suivre*). Mettée.

AVIS AUX ÉDITEURS

Il est fait mention de tout livre adressé au *Progrès spirite*.

REVUE DES LIVRES

Jollivet Castelot.

Président de la Société Alchimique de France. — *Trilogie Astronomique*. Brochure in-16 de 80 pages. Prix : 1 franc. Publications de psychisme expérimental HECTOR et HENRI DURVILLE, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris (IVe).

Cette brochure très substantielle sous un format réduit, a pour but d'exposer au public la philosophie astronomique. L'auteur étudie les origines de la Terre, sa formation et son apogée, puis il envisage la Pluralité des Mondes habités, esquissant une vue générale des questions astronomiques ; enfin il démontre l'Evolution de l'Univers vers un but rationnel, conclusion qui lui fait proclamer, au nom de la Science la plus rigoureuse, un Spiritualisme large et haut, à la fois réconfortant et logique.

Premiers éléments de lecture de la langue Egyptienne (*caractères Hiéroglyphiques*) par **Papus**. 20 Planches et Nomb. Figures. DORBON aîné, éditeur, 19, boulevard Haussmann. In 8° 1 fr., 25.

Ce travail forme le prélude de l'Etude sur le Temple, la Pyramide et les Mystères d'Isis qui ont constitué l'objet des conférences Esotériques de Papus pour l'année 1911-1912.

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle



Fédération spirite universelle (Paris). Auteur du texte. Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle. 1912-07.

18e Année. — N° 7 Juillet 1912

LE
PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

PHILANTHROPIE et MISANTHROPIE

Beaucoup de prétendus spirites ne sont pas meilleurs que le reste des hommes, et j'en ai connu de plus mauvais. Vous aussi, n'est-ce pas ? ami lecteur. A quoi cela tient-il ?

Allan Kardec disait volontiers, comme Platon, Socrate et Jésus : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. » Donc, si les fruits de l'arbre spirite sont mauvais, l'arbre lui-même ne saurait être bon.

Cependant, la philosophie spirite est admirable. Epurant la conscience, élevant l'esprit, elle fortifie la raison et ennoblit le cœur.

Comment expliquer cette apparente contradiction ? D'une façon bien simple : les individualités auxquelles nous faisons allusion ne sont nullement des spirites dans le sens qu'on doit attacher à ce mot ; elles n'ont rien pris au spiritisme de ce qu'elles auraient dû lui demander ; par conséquent, il n'y a pas à juger par elles des fruits et de l'arbre spirites.

Ces soi-disant spirites, si peu dignes de ce nom, sont plutôt les fruits de l'orgueil, de l'envie, de la jalousie, de la colère, ou encore de la débauche et de la cupidité ; ce sont des hommes très inférieurs qui, par surcroît, reçoivent les mauvais conseils des natures perverses de l'Au-delà.

Qu'on le sache bien, nous attirons à nous, par nos pensées bonnes ou mauvaises, des influences spirituelles en rapport avec ces pensées : il y a donc deux spiritismes, celui des bons et celui des méchants ; celui qui s'élève jusqu'aux plus pures lumières de l'espace et, de proche en proche, jusqu'à Dieu ; et celui qui descend dans les bas-fonds moraux où les âmes perverses luttent contre les lois de sagesse et de bonté qui décèlent le Créateur.

L'homme de bien est entouré d'Esprits élevés qui l'aident à gravir le Calvaire de la vie, lui donnant ces inspirations bienfaisantes qui relèvent, encouragent et consolent, étanchant la sueur de son front, cicatrisant les plaies de son âme, lui montrant, au-dessus de la vie terrestre, les plaines sans fin de l'espace, l'immensité apaisante du ciel bleu.

L'homme qui végète dans les pensées basses, qui vit de haine et d'orgueil et s'abandonne au désordre de ses passions, celui-là est entouré d'Esprits inférieurs, parfois vils, parfois cruels, qui le trompent avec joie, lui faisant voir ses défauts et ses vices à travers un prisme qui les embellit.

Le spiritisme des mauvais spirites est un danger permanent pour eux-mêmes et pour ceux qui, dans leur ignorance, les considèrent comme de vrais disciples d'Allan Kardec. Ces prétendus spirites n'agissent par la pensée que sur les forces invisibles malfaisantes ; ils sont incapables, nous l'avons dit, de s'élever aux sublimités de la philosophie spirite : c'est là qu'est le danger, car les influences inférieures de l'espace, lorsqu'elles ne sont pas endiguées, disciplinées, dirigées par un esprit de raison et d'amour, se retournent contre ceux qui les mettent imprudemment en œuvre, et leur infligent d'amères déceptions, quand ce ne sont pas de cruelles souffrances...

Il y a, certes ! beaucoup de belles âmes dans l'humanité terrestre et dans celle de l'espace, mais nous ne les rencontrons pas toujours. Et parfois nous nous disons : où se cachent-elles, ces frêles, délicates, ces pures, ces fraîches violettes dont nous aime-

rions tant respirer les modestes et suaves parfums?

Terre, terre du mal, pourquoi les obliges-tu trop souvent à se refermer loin du monde, ces chères âmes, ces douces fleurs de poésie et de bonté? Pourquoi les as-tu violemment froissées, ces urnes délicates qui épanchaient la sagesse et l'amour? Pourquoi refuses-tu au poète le bonheur de les rencontrer souvent, ces tendres, ces mélancoliques sœurs de sa pensée et de ses rêves?

Est-ce que, vraiment, la société serait plus abondante en mauvaises natures qu'en belles âmes?... Celui qui tend sans cesse à l'amélioration de lui-même et des autres; celui qui passe sur terre, le regard levé au ciel, celui-là est malheureux, bien malheureux parfois de toucher une main hypocrite quand il croyait serrer une main loyale, de contempler de beaux visages que le reflet de l'âme rend soudain hideux; de voir presque partout le serpent caché sous les fleurs, le mal replié au fond du bien apparent, prêt à s'élancer, bête venimeuse, sur les meilleures natures, qu'il jalouse et voudrait anéantir.

Peu à peu, le spectacle humain influe douloureusement sur l'âme de celui qui l'observe: celui-ci voit tant d'êtres méchants, d'autres si mesquins, d'autres si orgueilleux et si égoïstes qu'il finit — à tort — par englober toute l'humanité dans une réprobation indignée. Il confine — et c'est une erreur et une faute — à un sentiment d'universel mépris.

La conscience, nous rappelant nos devoirs, doit vaincre cette misanthropie. Mais elle ne nous oblige pas à aimer nos ennemis comme nous chérissons ceux qui nous aiment. Supporter les premiers, prier pour eux, souhaiter le relèvement de leurs âmes, c'est de la charité nécessaire. Mais il ne faut pas confondre la charité avec l'amour. Demander, désirer ardemment que les méchants reviennent à de meilleurs sentiments, plus équitables, plus éclairés, c'est, en bonne conscience, tout ce qu'on peut nous demander.

Pour dire toute notre pensée sur ce point délicat, nous comprenons qu'on arrive à quelque misanthropie de raisonnement, à quelque dégoût involontaire devant le mal; mais nous ne comprendrions pas qu'on cessât d'être bon pour l'humanité, pour les souffrants de ce monde, pour ceux qui gémissent dans les larmes. Que la misanthropie, née de l'expérience, se réfugie dans un coin de notre cerveau pour y cacher son sourire moqueur; mais que notre charité reste large et compatissante; que notre cœur pleure avec celui de tous les malheureux, auquels nous avons le devoir de porter secours dans la mesure de nos forces ou de nos moyens! Soyons philanthropes quand même!

Pour nous, sans fuir les hommes en général, nous avouons ne rechercher que la société d'un très petit nombre d'entre eux: nous avons eu trop d'occasions de les voir injustes, et assez d'occasions de les voir méchants... parfois odieux!

Nous devons nous dire, cependant, que les échantillons de l'humanité que nous avons eus sous les yeux depuis notre plus tendre enfance n'avaient pas toujours été pris dans les meilleurs lots; que d'autres que nous ont été, à ce point de vue, plus complètement heureux; qu'il y a assurément, de par le monde, des natures mieux douées que celles auxquelles nous faisons allusion, des intelligences saines et robustes, des esprits délicats, des cœurs sensibles. Nous avons d'ailleurs rencontré quelques-unes de ces natures charmeresses qui semblent descendre du ciel pour éclairer nos âmes et dissiper nos douleurs. Que grâces leur soient rendues!...

Nous devons nous dire aussi que nous ne sommes pas parfaits nous-mêmes; qu'il faut donc avoir une tendance à excuser chez les autres l'équivalent de ce qu'ils ont peut-être à tolérer chez nous. Mais n'exagérons pas nos torts, nos imperfections pour nous rabaisser au niveau de certaines natures qui nous choquent par leur infériorité grossière. Tâchons de tout apprécier sainement.

Nous connaissons nos devoirs envers nos semblables, et, selon nos forces, nous contribuerons toujours à toutes les tentatives qui auront pour but l'amélioration matérielle ou morale du sort de l'individu ou de la société.

Ames fraternelles et franches, si votre amour a été méconnu, votre sincérité traitée d'orgueil; si on vous a trop longtemps froissées, blessées, foulant aux pieds vos plus doux rêves, vos plus généreuses initiatives; si l'amour s'est enfui avec tout le sang qui a coulé de vos blessures, avec toutes les larmes que vous avez répandues, vous ne le remplacerez jamais par la haine, née de l'orgueil: mais désillusionnées, tristes, regardant Dieu plutôt que les hommes, vous verserez encore sur les maux humains le baume saint de la pitié!

A. Laurent de Faget

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

« Alea jacta est ! »

Nous opérions ce soir-là — 13 août 1896 — en séance intime, avec deux médiums ; Mlle G., du Havre, de passage à Rouen, et M. X., membre du groupe, qui eût avec un Esprit inconnu de nous tous un colloque étrange.

Mlle G. se dit impressionnée par la présence d'un Esprit souffrant. Sous l'influence de l'invisible visiteur, elle écrivit d'abord le titre donné à cet article (*Le sort en est jeté* !), puis ces mots :

« Oh ! que n'ai-je songé plus tôt à améliorer mon sort, en améliorant mon âme ! Soyez pitoyables au malheureux exilé, qui erre loin des siens. »

On demande à l'Esprit de vouloir bien dire son nom :

« Ce serait inutile. Sachez seulement que j'ai connu quelqu'un d'ici, et même bien connu. Par exemple, je ressentais pour lui peu de fraternité et peu de sympathie. Mais j'avais tort, et je l'avoue humblement. Qu'il pardonne ! Oh ! qu'il pardonne ! »

Mlle G., mentalement : « Mais tout le monde vous pardonne. »

« Vous le dites, mais lui ?

M. X., médium très sensitif, se croit visé dans ce mot « lui », et il éprouve certaine répulsion fluidique. Une conversation s'engage entre les assistants sur ce qu'il faut entendre par le *pardon*. L'Esprit reprend :

« Pardonner du cœur, c'est pouvoir, du cœur et avec bonté, prier pour celui qui vous a offensé. Sentez-vous pouvoir prier de la sorte ? »

M. X. demande que la faute lui soit dévoilée

« Prouver mon tort ! ce serait difficile de vous en convaincre, attendu que de longues années se sont passées depuis, et que votre mémoire actuelle n'en a pas gardé l'empreinte bien nette : un vague et lointain souvenir, c'est là tout.

« Vous êtes l'être que j'ai abhorré longtemps, à qui j'ai fait tout le mal possible, vers qui je dirigeais toutes mes haines ; mais vous, de votre côté, vous n'êtes pas resté lent à la colère, ainsi que le réclame l'Evangile : ripostes et menaces, voilà ce que vous n'avez jamais manqué de m'adresser. Seulement, meilleur que moi, vous n'en êtes pas venu au fait ; vous m'avez laissé le mauvais rôle, et c'est pourquoi votre sort vaut mieux que le mien. Heureux le jour où votre cœur s'ouvrira au pardon, tel que vous l'entendez, tel que je le désire et l'implore ! »

M. X. manque ici de générosité : il remet, à plus tard, dans l'espace, le réglement de cette affaire ; puis, se sentant influencé, il prend à son tour le crayon. Un autre Esprit va le faire écrire :

« Maurice L... — Que la joie et la paix et tous les dons que Dieu répand sur les amis de son œuvre reposent sur vous tous. »

M. X. est toujours mal impressionné ; il doute.

« Gardez toute votre confiance, mon ami ; vous aurez le bonheur de la voir justifiée. Sachez que moi, qui vous influence, je le peux grâce à cette connaissance de profonde philosophie et de science complètement vraie, que vous appelez *spiritisme*. Je veux vous montrer la vérité de votre message. Ecoutez : souvenez-vous de la dernière lettre reçue de... (*ici le nom de la ville*), en réponse à la vôtre si intéressante de la fin de mars... »

Un mal implacable avait emporté notre ami le 9 mars, dans sa belle jeunesse. Il fait probablement allusion à une lettre adressée quelques semaines plus tard à notre groupe, par sa famille, et renfermant, en sa mémoire, une valeur destinée à la vulgarisation du spiritisme.

L'Esprit continue :

« Le bonheur dont le voile se lève à nos yeux lorsque l'âme retrouve enfin sa liberté, je le connais, ami, je l'éprouve. Nous le ressentons encore, beaucoup d'autres et moi.

« Cher et bon frère, comme le disait tout à l'heure le médium, grande sera notre allégresse, le jour où il nous sera donné de recevoir ici ceux que nous avons aimés sur la terre et dont le sort fait l'objet de nos préoccupations constantes... »

Le lendemain, nouvelle séance. On relit l'entretien commençant par ces mots : *Alea jacta est*. L'Esprit de M. Maurice L... se communique de nouveau, cette fois par l'intermédiaire de Mlle C. S'adressant encore à M. X. :

« Si vous avez le désir de connaître et d'approfondir le monde invisible, vous avez aussi le droit d'être exigeant quant aux preuves que nous cherchons à vous donner. En ceci vous n'avez pas tort, mon ami. Laissez-moi pourtant vous dire qu'il n'est pas bon, pour votre propre bonheur,

de refuser toute créance au message que l'on vient de lire encore tout à l'heure, et dans lequel un Esprit malheureux a recours à votre indulgence. Pour arriver à le voir comme vous le pensez nécessaire, il vous faudrait être dans des conditions spéciales, qu'il nous est impossible de réaliser ici. Allons ! ne laissez pas ce pauvre être sans espérance. Donnez-lui l'assurance que si vous pouviez avoir la confirmation bien évidente de ce qu'il vous disait hier, non seulement vous le libéreriez de son mal dans la mesure de votre pouvoir — et ce pouvoir dépasse les bornes que vous lui assignez — mais certainement, moi, l'ami que vous avez dans l'espace depuis peu de temps, je l'affirme, vous voudriez l'aider et soutenir sa bonne volonté. »

∴

Après ce charitable appel à la pitié, M. X. demeura silencieux ; il parut réfléchir. Nul doute qu'il n'ait compris son devoir de croyant et que, *pour son propre bonheur* comme pour le repos de son ancien ennemi repentant, il n'ait ouvert largement son cœur au pardon. Agir autrement en pareil cas serait s'exposer à de terribles vengeances. Souvent, en effet, des maux dont on ignore la cause proviennent de haines vivaces qui, ayant traversé la tombe, persistent jusqu'à une lointaine réconciliation. De nombreux cas d'obsession constatés de nos jours peuvent bien aussi partir de là, et pour détruire la puissance d'une chaîne fluidique entre deux êtres qui se sont haïs autrefois, nous disent les Esprits, il y a une immense difficulté. Entre l'obsesseur et l'obsédé, il faut que l'équilibre s'établisse par le progrès moral, qui, toujours lent, amène enfin le pardon et l'amour.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

De l'Education populaire

Nous trouvons sous ce titre dans un numéro déjà ancien de la *Revue Bleue* un article suggestif, dû à la plume autorisée de M. le professeur Rossigneux, et que l'on croirait écrit d'hier, tant il a de rapport avec la situation présente. On y voit en grande partie la cause de l'effondrement moral dont actuellement la société est menacée.

L'auteur reprochait à l'école primaire l'insuffisance du développement, chez l'enfant, des sentiments désintéressés qui sont en germe dans toute âme, et pour conjurer le danger, il adressait à l'instituteur les paroles suivantes, dont nos lecteurs apprécieront la haute portée :

« Vous devez vous instituer professeur de philosophie morale, et offrir à vos écoliers une véritable doctrine sur les questions capitales de nos origines, de notre nature, de notre destinée. Que le prêtre enseigne dans son église le Dieu et l'immortalité que définissent ses dogmes ; vous, vous enseignerez au nom de la conscience et de la raison naturelle ; vous enseignerez la valeur de la personne morale considérée comme citoyen de la cité des esprits ; vous direz les espérances que nous pouvons raisonnablement avoir en une justice suprême ; vous défendrez la liberté morale contre les théories dissolvantes du matérialisme ; vous montrerez que c'est la charité, autant que le respect du droit, qui est le bien de la société et la garantie de son progrès. Vous n'avez peut-être pas ces idées-là; vos croyances vous interdisent ce langage, vous ne pouvez mentir à vos convictions? Très bien, la sincérité est la première des vertus. Mais alors, faites ce que vous voudrez, excepté d'instruire l'enfance ; à ces enfants qui demain entreront dans la vie active, il faut une foi, tout au moins une foi morale.

« Le scepticisme ou le matérialisme nous mène droit à l'égoïsme, qui est éminemment anti-social : la volonté de se dévouer exige des convictions spiritualistes ; on a essayé de prouver le contraire, on n'a édifié que de misérables sophismes. C'est un contre-sens que de vouloir l'union des âmes, la solidarité, l'abnégation, et de penser les obtenir en prêchant une morale utilitaire fondée sur une cosmologie matérialiste. Pour vous, la vie d'un homme est un phénomène cosmique, un fait éphémère, enfermé dans un coin de l'espace, dans un instant de la durée ; votre morale, si vous êtes conséquent, doit se réduire à jouir, à part soi, du moment qui passe ; sa formule est : Après moi le déluge ! C'est la décomposition du corps social.

« Et qu'on ne dise pas que c'est là de la métaphysique à laquelle l'intelligence de l'enfant est incapable de s'élever ; ces questions ont de tout temps, et les premières, passionné l'esprit humain. On peut, sans crainte de n'être pas compris, parler aux enfants des harmonies de l'univers ; les obliger, par une pente nécessaire, à remon-

ter jusqu'à la pensée ordonnatrice du monde; leur faire sentir qu'il y a en eux deux choses : la matière et l'esprit ; que cet esprit est libre, responsable de sa destinée, artisan de son bonheur ou de son malheur, et qu'en dehors des devoirs strictement exigibles écrits dans les lois, il y a une sphère où l'activité se meut librement, celle de l'amour ,du dévouement, du sacrifice. »

M. Rossigneux exhortait alors l'éducateur à éclairer ses élèves sur la valeur qu'ont, au point de vue social, les travaux les plus modestes. Il aurait voulu que l'on complétât cet enseignement philosophique et moral et qu'on en adoucît la sécheresse par un enseignement esthétique. Il terminait ainsi :

«Nous parlerions à nos enfants des horizons illimités de l'univers, des innombrables mondes qui le peuplent, accoutumant ainsi leur âme à ne pas s'enfermer dans un coin de terre ; et, à propos de l'attraction universelle, cette force mystérieuse, qui balance les soleils dans l'espace, nous leur dirions quelque chose de l'attraction morale, de la sympathie des âmes les unes pour les autres, qui maintient l'harmonie dans l'univers des esprits.

«... Pour faire un instituteur digne de ce nom, il faut la vocation plus que la science, les qualités du cœur plus que celles de l'esprit ; il faut la passion du métier et l'amour des enfants en vue de la patrie terrestre et de leur avenir éternel. C'est la fonction qui demande la vertu la plus haute, la connaissance des hommes la plus approfondie, le plus d'expérience, le plus de tact et de pénétration, un bon sens infaillible, une parfaite sincérité de caractère... »

Voilà l'idéal, ajouterons-nous. En sommes-nous près ?... Plus que jamais, de nos jours, les efforts sont dirigés vers les conquêtes matérielles, vers les études positives, sans faire la juste part de l'élément spirituel. Et pourtant, il s'agit, pour la société, de l'avenir, qui sera compromis et peut-être irrémédiablement, si l'on ne s'empresse de relever le niveau de la moralité par une forte éducation, telle que la proposait le savant et distingué professeur.

La Rédaction.

Le Talent au point de vue spirite

« Quand les bonnes fées veulent du bien à quelque enfant des hommes, elles déposent à sa naissance, comme cadeau, dans son berceau, un joli talent. C'est un des dons les plus précieux qu'elles puissent faire à leur favori. C'est un plus sûr talisman pour le bonheur de la vie que la richesse. Cela embellit plus l'aspect du monde que la naissance ou le rang.

« Mais si une méchante fée veut changer le don gracieux de ses sœurs en une malédiction, elle y ajoute alors un complément : l'ambition.. » (1)

Le talent ainsi modifié par la mauvaise fée devient, d'après M. Max Nordau, un demi-talent.

Le demi-talent de l'ambitieux, dit l'auteur, n'est plus la plante d'ornement qu'il soigne pour sa propre joie; il la cultive pour le rendement qu'il en espère. Son effort ne va pas seulement à se contenter soi-même, mais à exercer une action, à obtenir un succès auprès des autres, à poursuivre gloire, éclat, richesse, admiration et tous les tributs que paie volontairement la foule à ceux qu'elle a élus.

Le demi-talent est présomptueux, infatué de lui-même. Il n'a pas la conscience de son insuffisance et ne voit ni les faiblesses, ni les défauts de ses créations.

Les demi-talents sont des mercenaires. Leur profession devient pour eux un fléau, et pour ceux qui les entourent une peste. Elle les dégrade à n'être que des mendiants qui recherchent des commandes comme des aumônes, et les humilie devant des acheteurs, qui devraient pourtant se sentir honorés par chaque acquisition qui leur est permise.

« Quelle ironie prennent ces paroles du poète : *La dignité de l'humanité est entre vos mains, veillez sur elle* ! quand on a pu voir, une fois, la troupe lamentable des affamés débraillés qui guettent, dans les antichambres de l'inspection des Beaux-Arts ou de la commission municipale pour les achats au Salon, une manne de quelques misérables francs budgétaires. Est-ce que tous ces malheureux ne relèveraient pas plus fièrement la tête, s'ils étaient des savetiers ou des garçons de café, au lieu d'être persuadés qu'ils sont des talents appelés et élus ? »

Les demi-talents sont encore des envieux. « Ils souffrent encore plus des succès des autres, ou de ce qu'ils prennent pour tel, que de leurs propres pénibles échecs et déboires. »

Et ce qu'il y a de pire, c'est que leur

(1) *Les Demi-Talents*, par Max Nordau, *in Revue* du 15 septembre 1911.

envie n'est pas toujours mal fondée. « Le succès va, en général, à une œuvre moyenne, souvent à une qui n'est même pas médiocre, et la cause de cette faveur n'est pas dans le mérite de l'œuvre, il faut la chercher dans des circonstances extérieures, qui n'ont rien à faire avec la valeur littéraire ou artistique : dans un caprice de la mode, dans la spéculation sur une disposition du moment, dans l'habile mise en œuvre d'un événement sensationnel ou simplement dans les relations personnelles de l'auteur qui a la faveur des critiques amis, dans le savoir-faire d'un éditeur, dans la réclame. »

Enfin le demi-talent est anti-social. « Son immanquable aigreur est peut-être la principale cause de ce pessimisme qui est la note habituelle de son œuvre, et qui, de la littérature de ces insuffisants, se répand sur toute la vie contemporaine. »

Evitez donc de devenir un demi-talent, et fuyez ceux qui sont affligés de ce mal. « Celui qui établit son existence sur un demi-talent s'attire, comme résultat le plus funeste de cette fatale erreur, une navrante dégradation de caractère. Le demi-talent est digne de pitié, mais combien plus encore son entourage ! A qui l'on veut du bien, il faut souhaiter l'absence totale de talent plutôt qu'un mince talent joint à l'ambition. »

Telle est la description donnée par M. Max Nordau des maux que peut nous causer la mauvaise fée Carabosse. Quant à cette explication de l'origine du demi-talent, elle est mythologique, mais peu scientifique. Ne pourrait-on en trouver une plus rationnelle ? Si nous essayions ?

* * *

Le catholicisme, la plus ancienne des doctrines modernes, ne nous renseigne guère sur l'origine du génie, du talent et de ses fractions. L'esprit souffle où il veut. Dieu donne, avec plus ou moins d'équité, à celui-ci de la force, à son voisin de la faiblesse ; à cet autre de la beauté, à son frère de la laideur ; au blanc de l'intelligence, au noir de la stupidité ; à quelques rares élus le paradis à la fin de leurs jours, à tous les autres l'enfer éternel ou tout au moins le purgatoire, sans qu'on sache pourquoi ni comment se fait une distribution si inégale, des dons du bon ou du mauvais esprit qui régit le monde.

La Science ne nous renseigne pas mieux que l'Eglise sur la diversité et l'inégalité des aptitudes et des facultés des hommes. Son cheval de bataille est l'hérédité. Or, l'expérience prouve que la plupart des enfants ne ressemblent guère à leurs parents et que les frères d'une même famille ne se ressemblent pas entre eux.

Le spiritisme ne pourrait-il nous fournir des indications plus exactes sur l'origine des inégalités naturelles, et des éclaircissements sur les causes et les effets des inégalités artificielles ?

D'après la doctrine spirite, l'homme, c'est l'âme.

L'âme n'est pas créée par Dieu chaque fois qu'il y a une conception, pour animer le corps qui en résulte, comme l'enseigne l'Eglise.

L'âme n'est pas non plus, comme le prétend la Science moderne, un simple produit du corps, un accident dans la nature, une sécrétion du cerveau.

Pour le spiritisme, non seulement l'âme ne dérive pas du corps, mais c'est elle qui fabrique son corps. Non seulement elle fait son corps, mais elle se fait elle-même.

Etincelle divine, monade spirituelle destinée à se perfectionner indéfiniment, l'âme a dû subir une infinité de transmigrations et de transformations avant et afin de devenir humaine.

C'est ainsi qu'elle a appris à manipuler la matière première, à former des corps, minéraux, végétaux, animaux, à développer des sens, de l'intelligence, des sentiments, c'est-à-dire des moyens d'étendre ses rapports avec les autres êtres de l'univers, semblables ou analogues à elle.

Depuis que l'âme est humanisée, elle continue de se développer plus ou moins et dans divers sens, suivant le plus ou moins d'exercices qu'elle donne à ses facultés sensitives, intellectuelles et volitives et la direction qu'elle imprime à ces exercices.

Ces exercices sont la principale cause de la diversité des aptitudes, des facultés, des caractères que l'on constate parmi les individus, les nations, les races, (comme aussi parmi les minéraux, les végétaux et les animaux).

Cette diversité est bonne, elle est même nécessaire. C'est le ciment de la société. Sans elle, il n'y aurait de raison d'être à aucun des rapports sociaux. Chacun se suffirait à lui-même. Il n'y aurait pas d'échange ni aucun autre rapport économique entre les hommes. A plus forte raison n'y aurait-il pas de rapports sympathiques, sentimentaux, intellectuels, moraux.

Les hommes étant, par leur âme, les produits de leur passé, il existe entre eux de grandes inégalités naturelles.

Les uns, très avancés dans leur évolu-

tion, sont des génies, des surhommes avant le nom, des héros, pour parler à l'ancienne mode.

Ceux d'un degré inférieur sont des hommes de talent, au dessous desquels se placent les demi-talents, les médiocrités.

Et à l'autre pôle, se trouvent les génies et les talents négatifs, les prodiges de brutalité, de bêtise et de méchanceté.

Mais il ne faut pas croire, avec les prêtres, les lettrés et les savants — qui sont juges et parties — qu'il n'y a de génies et de talents qu'en théologie, en littérature, en art et en science. Il y en a dans toutes les branches de l'activité humaine ; autant ou plus dans le domaine manuel que dans l'intellectuel, et les meilleurs ne sont pas toujours ceux qui disent et peut-être croient l'être.

* * *

Quoi qu'il en soit, chacun de nous vient au monde avec son génie, son talent, son demi-talent, positif ou négatif ; avec le bagage qu'il s'est constitué dans les vies antérieures ; avec ce que les bouddhistes appellent son *Karma*, et ce que nous appelons ses instincts et son destin.

Il y a des génies du brigandage, de la guerre, de la destruction, aussi bien que des génies de l'art, de la science, du commerce, de l'industrie, de la finance, de la production.

Tous ces génies ont leur raison d'être et leur utilité. Leur destin est de suivre leur instinct, de faire ce qu'ils se sont promis de faire en s'incarnant, de continuer leur évolution, de travailler à faire, parfaire, agrandir leur âme.

Pour accomplir leur destinée, ils doivent avant tout compter sur eux-mêmes, ur leurs propres efforts, puisque c'est par l'exercice que se développent les facultés actives.

Il est possible que leurs efforts soient secondés par de bonnes fées (ou de bons esprits) ; mais ils ne peuvent être que secondés. C'est à eux-mêmes qu'appartient l'initiative.

Il est possible aussi qu'ils soient contrariés par de mauvaises fées (ou des esprits inférieurs) ; mais ils ne doivent pas plus se laisser décourager ou détourner de leur voie par ceux-ci que s'abandonner aveuglément à la direction de ceux-là.

Voilà pour les rapports des hommes avec les invisibles.

Quant aux rapports des hommes entre eux, ils sont régis par les mêmes lois.

Un homme, quel que soit son degré d'avancement, peut-être aidé par l'un de ses semblables ou gêné par un autre ; mais il doit surtout et avant tout compter sur lui-même, car c'est lui qui est responsable, c'est lui qui subira les conséquences bonnes ou mauvaises de ses actes.

De son côté, il peut aussi aider ou gêner les autres ; il doit veiller à ne pas faire de mal à ses frères, et aussi à ne pas leur faire trop de bien. Il ne faut pas qu'il les *empêche* d'accomplir leur destin, ce qui arriverait s'il les gênait ; et il ne faut pas non plus qu'il les en *dispense*, ce qui arriverait si, les aidant trop, il ne laissait pas faire les efforts qui sont nécessaires à leurs progrès.

Ce qui nous perfectionne, ce n'est pas les efforts que les autres font pour nous, c'est ceux que nous faisons nous-mêmes.

Si une mère tient toujours son enfant dans ses bras, il n'apprendra jamais à marcher. Si un professeur fait les devoirs de son élève, celui-ci ne saura jamais rien. De même si un homme, quel qu'il soit, est empêché ou dispensé d'exercer ses facultés suivant les inclinations de sa nature, qui sont des indications, son esprit restera stationnaire ou même reculera au lieu d'avancer, son incarnation sera plus ou moins perdue et devra être recommencée.

Le respect de la liberté, de la personnalité de chacun est donc la base de tous les rapports sociaux et de tout perfectionnement physique, moral et spirituel.

Il importe peu que nous soyons égaux ; il n'est pas nécessaire que nous ayons tous de grands verres, il suffit que tous soient pleins et que leur grandeur soit proportionnée à notre soif. Mais il importe au plus haut point que nous soyons tous également libres.

Ces principes posés, reprenons la description des talents de M. Max Nordau, pour en chercher l'explication.

* * *

Il convient d'abord d'écarter l'idée manichéiste de la bonne et de la mauvaise fée, du talent modifié mystérieusement par l'ambition. Le principe de l'ambition existe plus ou moins dans la nature de tous les hommes, sans qu'il soit besoin qu'une fée l'apporte à tel autel. Ce principe a sa raison d'être, son utilité. L'ambition peut prendre plus ou moins de développement suivant les circonstances de la vie ; mais, abandonnée à elle-même, elle ne peut diminuer le talent du sujet ni causer de dommage à son prochain.

Le demi-talent n'est donc pas un talent

amoindri par l'ambition. Tous les talents sont entiers ; ils sont seulement plus ou moins développés suivant que le sujet l'a été lui-même par ses existences antérieures.

Si ce n'est pas l'ambition, qu'est-ce donc qui engendre chez les *talentiers* les défauts que constate M. Nordau ? Comment et pourquoi les talents et les demi-talents deviennent-ils présomptueux, fats, mercenaires, mendiants, envieux, anti-sociaux ?

Puisque rien de cela n'est naturel, il faut de toute nécessité que ce soit artificiel. Quel est l'artifice qui pervertit ainsi les talents ? Je vais vous le dire en confidence et même vous le démontrer *in modo et figura*, comme on disait dans les cloîtres et les « geôles de jeunesse captive ».

Ce sont d'abord les parents, ensuite les écoles, enfin l'Etat.

Le fabuliste a dit : « Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. » Or, dès qu'un enfant peut gigoter et balbutier, les parents se mettent en devoir de forcer son talent.

Dit-il un mot naïf ? C'est un prodige d'intelligence ; il faudra en faire un lettré ou un savant. Répète-t-il une chanson entendue ? Ce sera certainement un grand musicien ; on ne saurait trop tôt lui mettre un violon entre les mains. Contemple-t-il une image d'Epinal ? Barbouille-t-il une feuille de papier ? Il a des dispositions pour la peinture, et ainsi de suite.

Au lieu de laisser leur enfant exercer librement toutes ses facultés, au lieu de le laisser grandir en âge, en sagesse, en grâce... et, tout d'abord, en santé, les parents se mettent à *pousser* le bambin dans telle ou telle voie, à le contrarier, le contraindre plus ou moins amicalement.

S'il n'y avait que les parents à s'en mêler, le mal ne serait pas grand ; car, sauf de rares exceptions, ils ne s'obstinent pas méthodiquement, systématiquement à imposer à leur enfant une direction qui ne lui convient pas : leur affection les retient et l'expérience les éclaire tôt ou tard sur la véritable vocation de leur progéniture.

Mais survient l'école, avec ses bons points, ses croix, ses compositions, ses concours, ses prix, ses bourses, etc., etc. Tous ces moyens d'*émulation* tendent et arrivent effectivement à développer l'ambition, l'envie, la jalousie, la cupidité, à transformer ces passions en vices.

On s'imagine que l'école développe les intelligences. Je voudrais en avoir des preuves plus démonstratives que celles qu'on donne ordinairement. En attendant, ce qu'il y a de très sûr, c'est qu'elle affaiblit les corps et corrompt les cœurs, par tous les moyens qu'elle emploie pour exciter les enfants à *forcer leur talent*, à contrarier leurs inclinations naturelles.

Si l'on s'arrêtait là, l'enfant, sorti de l'école primaire ou secondaire, reprendrait sans doute le dessus : chassez le naturel, il ne s'en va qu'à pas lents, et il revient au galop.

Mais l'Etat, qui s'imagine que rien de bien ne peut se faire sans son intervention, et qui prétend accélérer la marche du progrès, pousse, à son tour, les jeunes gens à sortir de leur voie naturelle, et en fait définitivement des déclassés, des demi, des quart de talents. C'est lui, ne vous déplaise, qui est le principal auteur des maux constatés et décrits par M. Max Nordau.

Prenons un exemple, celui des arts et des lettres, pris par M. Nordau lui-même ; et voyons les conséquences qui résulteront de la protection que leur accordera l'Etat, et de la direction que, par suite, il leur donnera.

Le premier effet de la protection de l'Etat est d'attirer dans la profession privilégiée un plus grand nombre de concurrents qu'il n'en serait venu naturellement, c'est-à-dire plus que la demande de ce genre de service n'en requiert.

Bientôt on aura des poëtes, des peintres, des chanteurs, des comédiens à foison, tous plus habiles, talentueux, géniaux les uns que les autres. Quelle merveille ! Quel progrès ! Et c'est à quelques petits encouragements de l'Etat que nous le devons.

C'est le premier acte de la comédie protectionniste. Voici le second :

Les concurrents affluant toujours dans les arts et les lettres, l'offre des services des lettrés et des artistes dépasse la demande, qui est nécessairement limitée. Les lettrés et les artistes ne gagnent plus leur vie. Et pourtant il faut vivre.

Que faire ? Augmenter les priviléges déjà accordés ? C'est jeter de l'huile sur le feu, c'est exciter encore plus l'afflux des concurrents dans ladite profession, c'est augmenter l'offre des services et diminuer d'autant la demande, c'est réduire de plus en plus la rétribution des intéressés.

Et plus on avancera dans cette voie, plus le déséquilibre augmentera entre l'offre et la demande des services artistiques et littéraires, et plus ces services seront mal rétribués.

Quand les producteurs sont trop nombreux dans une industrie, ils se font entre eux une concurrence « acharnée », comme on dit ; chacun s'efforce de conquérir la

clientèle ; tous les moyens sont bons pour atteindre ce but : il s'agit du pain quotidien et « ventre affamé n'a pas d'oreilles ».

Dans cette lutte, ce ne sont pas les meilleurs, mais les pires, qui triomphent. L'artiste de nature n'aurait pas eu besoin du secours de l'Etat pour s'élever au rang qu'il mérite. La protection de l'Etat a attiré dans l'art protégé une foule de gens sans talent, sans valeur, qui n'y sont venus que par cupidité, pour profiter de l'aubaine offerte par l'Etat, aux frais des contribuables.

Ces intrigants ne reculent devant aucun moyen de réclame ; ils se soutiennent entre eux, forment des coteries, se font la courte échelle, se liguent contre les vrais talents et les étouffent d'une manière ou d'une autre; car ceux-ci, conscients de leur valeur et de leur dignité, ne se liguent pas, ne font pas de réclame, ne se défendent même pas contre leurs adversaires.

⁂

Voilà, en abrégé, comment la protection de l'Etat engendre la décadence des lettres et des arts.

C'est lorsqu'elle a multiplié à l'excès le nombre des artistes qu'on les voit, comme l'observe M. Nordau, s'abaisser à solliciter des commandes comme des aumônes.

C'est alors qu'on voit, « la troupe lamentable des affamés débraillés qui guettent, dans les antichambres de l'inspection des Beaux-Arts ou de la commission municipale pour les achats au Salon, une manne de quelques misérables francs budgétaires ».

Il est tout naturel que ces pauvres diables se tournent, pour obtenir leur pitance, vers les Pouvoirs publics qui, par leurs encouragements, les ont attirés dans une impasse. Ils auraient fait de bons industriels ou commerçants, peut-être même de bons artistes, s'il n'y en avait pas dix fois plus que la société n'en peut soutenir.

Quelle vie mènent ces malheureux ! Ils ont le sentiment qu'ils auraient pu faire quelque chose, et ils ne font rien ou ne font que des riens.

Ils voudraient être utiles à la société et auraient pu l'être s'ils n'avaient pas été détournés de leur vocation par le mirage des faveurs de l'Etat, et ils se voient à charge au corps social.

Ils auraient pu être honorés de tout le monde ; ils sont méprisés de tous ceux qu'ils approchent et qui les connaissent, comme des parasites. « Est-ce qu'ils ne relèveraient pas mieux la tête s'ils étaient des savetiers ou des garçons de café ? »

Voulez-vous faire la contre-épreuve des déductions que je viens de développer ? Que l'Etat protège les savetiers ou les garçons de café, on verra se produire dans ces corps de métiers les mêmes phénomènes qui se manifestent actuellement dans le monde des lettres et des arts. (1)

Quand la doctrine spirite sera connue et bien comprise, considérant que la diversité des aptitudes est une conséquence des vies antérieures de chaque individu et une condition nécessaire de la vie sociale, on respectera la liberté de chacun ; parents, professeurs et gouvernants s'abstiendront de contraindre les jeunes gens dans leur vocation ; on ne forcera plus les talents et tout se fera avec grâce.

ROUXEL

Rapports de divers délégués

sur

la situation du Spiritisme dans leur pays

Extrait du BULLETIN OFFICIEL de juin du *Bureau international du Spiritisme*, 8, quai des Pêcheurs, à Liège (Belgique).

I. — Rapport du Délégué portugais

Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre si longuement ma réponse à votre estimée du 1er octobre de 1911, ainsi qu'à la dernière reçue, du 1er courant, mais je désirais donner, non pas mon avis personnel sur le programme du Congrès de 1913, mais bien celui de la Société qui vient, Dieu merci ! d'être fondée à Lisbonne le 27 du mois dernier.

Le programme a été approuvé. Je n'ai aucune question à y ajouter.

Il convient aussi d'exposer le dernier mouvement spirite qui vient d'éclore au Portugal.

Pendant l'année dernière, j'avais fait quelques démarches et tentatives pour oganiser les spirites portugais, mais tous mes efforts restèrent sans résultat pour le moment. Cependant, jai continué, avec le même enthousiasme et la même foi qui avaient envahi mon cœur dès le commencement et enfin, après beaucoup de travail, je suis arrivé au but poursuivi !

La « Alliança Néo-Espiritualista Portu-

---

(1) Il n'est même pas besoin de faire cette expérience pour savoir à quoi s'en tenir. Il suffit de considérer les progrès qu'a faits le brigandage depuis qu'on s'est mis à protéger les brigands.

gueza » vient d'être fondée et ainsi l'organisation spirite portugaise est créée. Maintenant, le mouvement est lancé et je prie la divine Providence de nous donner tout son appui et de guider nos efforts vers le bien de l'Humanité !

La société formée a pour but : 1° Faire l'étude et la propagande du spiritisme ; 2° créer dans tout le pays des groupes, sociétés, écoles, etc., où s'étudieront et s'enseigneront les faits et les idées du spiritisme.

Elle fournira à toutes les personnes qui lui en feront la demande les renseignements sur l'organisation des groupes, l'étude théorique et expérimentale du spiritisme, les ouvrages à lire et à méditer, etc., etc.

Les membres sont divisés en plusieurs classes : fondateurs, effectifs, protecteurs, correspondants, bienfaiteurs et membres d'honneur.

Il y a, en outre, des titres donnant des fonctions spéciales : *vigilant* — pour veiller à la bonne réputation de la société ; *inspecteur* — pour inspecter directement le mouvement des groupes, sociétés, etc., organisés et protégés par l'Alliance ; *instructeur* — pour fournir tous les renseignements sur le spiritisme et guider les premiers pas des groupes ; *défenseur* — pour faire la propagande ; *délégué* — pour représenter le Conseil directeur dans toutes les localités du Portugal.

L'Alliance est administrée par un Conseil directeur composé de dix membres.

Tels sont les principaux points de la Société organisée. Elle a été enregistrée à la Préfecture de Police le jour même de sa fondation — 27 janvier.

L'Alliance vous fera part, sous peu, de sa fondation et vous adressera ses statuts.

GILBERTO S. MARQUES.

II. — Rapport du délégué Néerlandais

Ayant pris connaissance du programme du Congrès spirite universel de Genève (1913), nous n'avons rien à y ajouter ; il contient tout ce qui nous semble important pour le mouvement spirite.

L'année 1911 a été remarquable en Hollande au point de vue magnétique plutôt que spirite. La cause en est qu'à Harlem un magnétiseur bien connu, M. R. C. Schooleman, a été condamné par le juge à une amende de 20 florins pour avoir pratiqué le magnétisme animal, qui ne serait qu'une autre forme de l'hypnotisme et ressortirait ainsi au domaine de la médecine légale. Cet arrêt a provoqué une grande opposition de la part de tous ceux qui ont été témoins de l'effet du magnétisme animal bien appliqué. On veut que la loi soit modifiée ; on ne peut pas devenir bon magnétiseur en faisant des études à une Université quelconque : pouvoir magnétiser, c'est un don naturel, avec lequel on doit être né et qu'on peut développer, mais qu'on ne peut pas acquérir en faisant des études dans n'importe quelle branche de la science. Il va sans dire que les spirites se sont vivement intéressés à cette question brûlante, mais il n'y a presque pas un journal qui n'ait discuté le pour et le contre.

Quant à la propagation du spiritisme, elle a eu lieu comme à l'ordinaire, mais toujours d'une manière plus pressante. Les conférences dans les villes principales ne cessent pas d'attirer l'attention sur ce sujet et le succès en est prouvé par l'opposition qui, de plus en plus, se fait jour. Récemment, c'est un pasteur, qui s'empressa de combattre le spiritisme. Pourvu qu'il soit honnête, le spiritisme ne peut qu'y gagner.

Des congrès spirites n'ont pas eu lieu et ne sont pas projetés non plus.

Quant au dynamistographe, on ne peut pas nier qu'il ne soit fait d'une manière très ingénieuse. Mais il est si sensible aux moindres différences de température, qu'on n'a pas encore réussi à faire des expériences irréprochables. Les inventeurs ont expérimenté devant une Commission de membres de la Société spirite « Harmonia », à la Haye, dans des circonstances qui ne sont point du tout satisfaisantes. Les résultats ont été maigres. Deux docteurs ont constaté des reculades, qui semblaient avoir lieu sur demande, mais on n'est pas certain que ces phénomènes ne sont pas dus à une différence de température et qu'ainsi il n'y ait eu une simple coïncidence. Pour éviter toutes ces causes d'erreurs, il faudrait isoler la machine d'une façon parfaite, mais cela coûte très cher, et comme personne n'est bien convaincu de la réalité des faits, les inventeurs ont beaucoup de peine à trouver l'argent nécessaire. Une requête au ministère de l'Intérieur tendant à confier à un professeur de l'une de nos Universités l'examen de la prétendue invention a été repoussée. Les inventeurs disent avoir eu des communications de défunts au moyen de leur machine, mais ils n'ont pu en fournir la preuve. Ainsi nous ne savons qu'en penser.

H.-N. DE FRÉMERY.

III. — Rapport du délégué anglais

Les progrès du mouvement spirite dans le Royaume-Uni ont été constants, construits par une édification lente, laborieuse.

Le spiritisme organisé n'a jamais été, dans ce pays, aussi florissant qu'à présent. Depuis mon dernier rapport au Bureau, nous avons traversé une année d'agitation exceptionnelle, à la fois politique et industrielle, ce qui n'a pas été sans troubler un peu notre travail. Nous avons l'espoir que, l'heure la plus sombre précédant immédiatement l'aurore est passée, nous entrons maintenant dans une ère d'activité spirite, semblable à celle d'il y a vingt-cinq ans, lorsqu'on constata une nouvelle vigueur dans les sphères psychiques. De même le commencement du spiritisme moderne se manifesta à une époque d'efforts et de lutte qui ne peut être comparée qu'à celle de 1911-1912.

Universellement, comme individuellement, la naissance d'une ère nouvelle est toujours accompagnée d'un moment de terrible souffrance. Et des alarmes des temps troublés de 1848, alors que le monde entier était en ébullition, vint vers nous ce fait béni, que la correspondance entre le monde apparent et le royaume de la Réalité avait été établi dans la paisible petite ville de Massachusetts, Rochester. Comme les anciennes paroles : « Un petit enfant les conduira » sont vraies !

Depuis lors jusqu'à cette heure, la vague puissante s'est étendue, rassemblant la force, comme elle a dépensé de la force ; l'impulsion l'emmena au loin à Keighton, en Yorkshire ; le premier lien entre spirites était formé. De là, il a continué sa route par le Royaume-Uni tout entier. Il n'y a actuellement dans la Grande-Bretagne pas moins de 350 sociétés, formées et préparées pour répandre les vérités du spiritisme. En Irlande, une société à Pelfast et quelques cercles privés à Dublin.

Plusieurs journaux sont publiés pour la propagation de nos principes et il n'y a pas moins de 18 Unions régionales, chaînons entre les sociétés et le corps national.

Comme corporation nationale, nous atteindrons notre 21e anniversaire le jour même de notre réunion à Liverpool pour la réception des visiteurs étrangers, le 6 juillet 1912.

Pendant ce temps, on a fait beaucoup ; beaucoup plus a été tenté et encore plus reste à réaliser à l'avenir. Nous avons été reconnus légalement en 1901. En 1907, nous fûmes autorisés par une conférence à utiliser un système de propagande par publication de pamphlets, de tracts, etc., etc. En juillet 1908, notre première tentative eut lieu ; depuis lors, nous avons publié 25.000 pamphlets et plus de 90.000 tracts.

Ceux-ci ont produit un bien énorme en détruisant les idées erronées sur le spiritisme dans l'esprit des gens. Nous nous sommes mis d'accord pour un congrès international à tenir cette année dans notre pays et nous nous plaisons à reconnaître la façon gracieuse dont les chefs de la cause dans d'autres pays nous ont secondés.

Mes écrits, envoyés dans tous les pays, ont amené des amitiés nouvelles et le monde a avancé d'une manière sensible, parce que nous sommes plus unis que jamais.

Le mouvement a été secondé ici par la formation de sociétés telle que la « Société des Recherches psychiques », fondée en 1880 par M. W.-J. Barrett, F. R. S. et feu M. E. Dawson Rogers du « Light ». Bien que n'acceptant pas les explications spirites dans leur ensemble, les membres de cette Société (et d'autres) ont été guidés par la force irrésistible des témoignages accumulés le long de notre route.

Au génie varié du Dr Alf. Russel Wallace, O. M. F. R. S., les spirites de ce pays doivent une grande reconnaissance. Il a été une citadelle de force derrière nous.

Citons aussi M. W. Crookes F. R. S., qui admettait que les faits l'avaient convaincu et dont le grand ouvrage : *Researches in spiritualism* est connu de tous ceux qui s'occupent de psychisme.

Ces hommes nous ont rendu un grand et durable service en ce sens que leurs noms mêmes, si réputés comme hommes de science de la plus pure eau, ont réduit à néant le reproche des jours d'antan, que c'était un mouvement par lequel un peuple crédule, ignorant, était exploité par des charlatans.

Plus tard, l'honorable principal de l'Université de Birmingham, Sir Oliver Lodge F. R. S., a donné une vive impulsion aux études psychiques par l'intérêt bien connu qu'il leur portait.

Feu W.-J. Stead, le prince des journalistes, dont la fin tragique dans le terrible désastre du *Titanic* nous couvre encore toujours comme un voile de deuil, fut une autre force dans ce pays, tendant à élever le niveau du mouvement, à éclaircir la vision et à établir la communication sur des bases strictement scientifiques.

La littérature consacrée à la diffusion des doctrines spirites est grande et s'accroît

tous les jours. Le grand maître Stainton Moses, qui, sous le pseudonyme de M. A. Oxon, montra le chemin à la dernière génération, a eu des successeurs dignes de lui.

D'année en année, la presse jette sur le marché un nombre toujours croissant de livres traitant l'une ou l'autre phase des études psychiques.

Même dans les chaires, l'action du levain de notre philosophie se constate partout.

La pensée plus large, la connaissance plus approfondie, la vision plus claire de nos jours offre un contraste frappant avec le langage *morne*, renfrogné, calviniste de la génération passée. L'amour l'a emporté sur la colère dans la théologie de nos jours, et nous qui avons, pendant des années, enseigné l'inconséquence d'un Dieu *aimant* en *colère*, d'un *bourreau miséricordieux* et *méchant*, nous sentons qu'une partie de la semence est, en effet, tombée sur un sol fertile.

Et nous dirigeons nos regards vers juillet comme vers un autre grand fanal. Il y a quatorze ans se tint à Londres le dernier Congrès international de ce pays, réunion qui prouva par ses brillants résultats l'heureuse inspiration de ses organisateurs. Nous avons changé beaucoup de choses depuis. Nous espérons que 1912 sera, à son tour, un guide pour l'avenir. Nous avons en main une petite question que nous sommes décidés à pousser à bout, c'est-à-dire le changement de l'incapacité d'enterrement des spirites. Le gouvernement, même un gouvernement *foncièrement* libéral, hésite à *donner* la liberté ; il est si facile d'en parler ! Mais nous ne sommes pas découragés.

Pendant six ans, nous nous sommes remués ; nous voulons avancer et nous espérons que le sept mystique nous apportera la réalisation de nos désirs. Si quelque puissance voulait nous donner le don de rapprocher de la spiritualité les nombreuses forces en lutte maintenant dans notre pays au sein des domaines économiques, industriels et politiques, combien plus douces seraient ces luttes que nous sommes appelés à soutenir, tandis que maintenant, la force rencontre la force, sans aucune pensée du lendemain ; aucune idée d'autres sphères d'activité que celle où nous avons à combattre, pour *aujourd'hui*, pour *ici-bas*, au lieu de *pour tous les temps* et partout.

Notre besogne est clairement tracée — enseigner et prêcher à toute occasion possible l'unité de l'Humanité, l'Unité du Temps et de l'Etre ; la relatior de ce qui est avec ce qui est encore à venir ; ainsi, ne pas penser à aujourd'hui comme à la fin vers laquelle tend l'Evolution, mais comme la matrice d'où sortira une aube plus belle et à regarder les ombres de la nuit mortelle comme l'aurore rosée de la vie éternelle. Le but du mouvement est de spiritualiser le peuple, d'élever le niveau intellectuel du temps, d'inculquer les premiers principes de fraternité à tous les enfants de Dieu, et pour y arriver, nous devons inévitablement commencer par nous-mêmes, y construire un temple au Dieu vivant, un sanctuaire où le sentiment pur puisse engendrer un courant constant d'amour pur pour tous, aimant tous et ne haïssant personne ; nous nous rapprocherons, en vertu de la pratique de cet attribut divin, du centre, de la source, de la Fontaine de l'amour, dont nous ne savons pas le véritable nom, mais qui doit se chercher dans l'esprit et dans la vérité et qui se trouvera toujours en cas de sacrifice d'amour, car alors l'homme est transfiguré et la Divinité en rayonne.

HANSON G. HEY.

LE PLUS GRAND NAVIRE

Il est un paquebot que nous connaissons tous, plus solide et plus grand que tous les *Titanics* et tous les *Dreagnougds* ensemble... comportant de nombreuses classes, mais dont les passagers — plus d'un milliard — demeurent sur le pont. Le voyage est gratuit pour tous, indistinctement ; mais le navire ne fait escale nulle part en cours de route, tous les passagers ayant même destination.

En dépit des ouragans et des tempêtes et, bien que voguant sur des abîmes auprès desquels ceux de l'océan ne sont que minuscules crevasses, nul naufrage n'est à redouter.

L'équipage pourtant se réduit au seul capitaine — inamovible — Son navire jamais ne voyagea deux fois dans les mêmes parages ; sans cesse naviguant sur des mers inconnues. Nul besoin pour lui de boussoles ni de cartes. Les phares, il est vrai, ne lui font point défaut... ils sont innombrables... et c'est lui, le commandant du bord, qui les a construits et placés au mieux pour la sécurité de la route à suivre.

Nul arrêt, nulle escale, les rivages, partout, étant inaccessibles... Pourtant les voyageurs se renouvellent sans cesse, de nouveaux venus remplaçant les anciens...

non point débarqués, mais transbordés en d'autres navires par un système aussi simple qu'admirable, où, sous de nouveaux cieux et de nouveaux climats, ils poursuivent leur route à travers de nouveaux émerveillements..

De tels voyages ne peuvent être qu'instructifs... ils trempent le caractère, ornent l'esprit, ennoblissent le cœur... Et l'âme, s'épurant, s'irradiant sans cesse, finit par resplendir comme un astre du ciel...

J. Théo.

Antoine « le guérisseur » est mort

Avec lui disparaît une curieuse figure

De l'Eclaireur de l'Est (Reims)

Bruxelles, 26 juin. — Un homme de Wallonie, un petit bourgeois, presque du peuple, est mort hier, qui avait acquis non seulement en Belgique même, mais un peu partout où il y avait des malades et des désespérés une célébrité et un crédit exceptionnels ; c'est celui qu'on appelait Antoine le Guérisseur. Il n'avait fait rien de moins que de fonder une religion, une espèce de variété de christianisme mélangé de théosophie. Il guérissait par la prière et l'imposition des mains, à la manière des *christian scientists* d'Angleterre et d'Amérique.

Peu à peu les malades de l'âme comme du corps, les incurables, les déséquilibrés, les névropathes, tous ceux que les médecins avaient abandonnés, avaient appris le chemin du petit pays de Jemmapes où Antoine avait son temple et tenait ses assises de médecine religieuse. Depuis plusieurs années, il y avait les foules de Jemmapes comme les foules de Lourdes et les « antoinistes » recrutés parmi les inquiets d'un culte nouveau et augmentés des guéris reconnaissants formaient une communauté éparse en divers lieux, mais fort nombreuse.

Depuis hier, le prophète et guérisseur belge n'est plus.

Il y a quelques jours, la santé d'Antoine était devenue précaire et lundi matin un incident inattendu a encore accru les craintes de son entourage.

Vers dix heures trente, comme il se trouvait dans son temple, il s'affaissa subitement, frappé d'apoplexie.

On dut le transporter chez lui où il reprit peu à peu ses sens.

Sur ces entrefaites, un grand nombre de ses disciples, vêtus de soutanelles d'une coupe spéciale et coiffés d'immenses chapeaux, étaient accourus auprès du lit de leur maître.

Antoine alors proféra : « Demain quelque chose de sérieux se produira. » Puis, il ajouta d'une voix sourde : « Je désire que ma femme me succède dans mon enseignement religieux. »

Antoine avait tardé beaucoup avant de faire sa révélation et de se déclarer l'homme de Dieu.

Pendant nombre d'années, il était un homme comme un autre, un simple employé à la division des forges et martelage de la Société Cockerill. Il fut ensuite encaisseur à la Société anonyme des tôleries liégeoises. Puis il s'occupa d'assurances.

Enfin vinrent la grâce, l'action publique, les prédications publiques. Antoine était alors déjà dans l'âge mûr.

On le dit propriétaire des maisons ouvrières qui entourent son temple. D'aucuns estiment sa fortune à 80.000 francs.

Quoi qu'il en soit, Antoine le Guérisseur a toujours vécu modestement.

Au temple où il prêchait, Antoine avait adjoint une imprimerie et publiait chaque semaine un journal populaire qui tirait à plus de 20.000 exemplaires et répandait les doctrines de l'apôtre.

Il y a quelques mois, « les antoinistes » de Belgique avait adressé aux Chambres une pétition demandant que la religion nouvelle fût reconnue par l'Etat.

La pétition des fidèles du culte antoiniste portait cent mille signatures.

L'œuvre d'Antoine ne sera pas arrêtée par sa mort. Au temple, où son corps est exposé, l'affiche suivante a été apposée:

CULTE ANTOINISTE

Frère,

Le Conseil d'administration du culte antoiniste porte à votre connaissance que le Père vient de se désincarner aujourd'hui mardi matin 25 juin. Avant de quitter son corps, il a tenu à revoir une dernière fois ses adeptes pour leur dire que Mère le remplacera dans sa mission, qu'elle suivra toujours son exemple. Il n'y a donc rien de changé, le Père sera toujours avec nous, Mère montera à la tribune pour les opérations générales les quatre premiers jours de la semaine à dix heures.

L'enterrement du Père aura lieu dimanche prochain 30 juin à trois heures.

Le Conseil d'administration.

BIBLIOGRAPHIE

Victor MORGAN. — *La Voie du Chevalier* Éducation ésotérique, in-8 carré de 241 pages. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. Prix : 5 fr.

Ce livre est unique en son genre. C'est une philosophie et, en même temps, une méthode pratique. C'est l'œuvre d'une âme forte qui s'est formée elle-même dans le creuset de l'épreuve, a eu le bonheur, après des années de recherches, de trouver pour la guider de véritables maîtres, a grandi par eux et par son propre effort et comme en témoignage de gratitude pour les bienfaits qu'elle a reçus de la source suprême, montre aux autres la *Voie* à suivre pour s'élever graduellement et s'avancer vers les plus hautes espérances humaines.

Le *Chevalier*, c'est l'*Initié* qui emploie les pouvoirs supérieurs développés en lui par l'Initiation et une discipline continuelle, à tous les champs de l'action moderne. Ce livre est, en effet, dédié « aux hommes d'action, aux chercheurs d'idéal, pour les aider à résoudre les problèmes de la société d'aujourd'hui ».

Le but que se propose l'auteur de la *Voie du Chevalier*, c'est de réveiller au fond des âmes qui sont prêtes, cette flamme spirituelle, cette énergie sublime et rare qui ne brille de tout son éclat qu'aux jours de crise, quand les hommes ordinaires sentent leur impuissance et leur fragilité ; c'est de susciter, de créer des Chevaliers modernes, afin qu'ils deviennent les guides, les héros conducteurs de notre société.

Dans les lignes de ce livre est exposée la méthode graduelle pour tendre continuellement vers les grands résultats. Mais les moins avancés y trouveront, eux aussi, le fil conducteur. Si humble que soit le disciple, il y découvrira le chemin pour marcher vers un état meilleur, vers plus de bonheur, plus de lumière et plus de pouvoirs. Riche ou pauvre, humble ou puissant, tout être intelligent, honnête et de bonne volonté verra s'ouvrir devant ses yeux émerveillés une route qu'il pourra suivre, et suivre pratiquement sans se retirer du monde, sans abandonner sa profession, sans mener une vie anormale.

Les méthodes exposées sont simples, pratiques, éprouvées par l'expérience et non basées sur des théories séduisantes mais mal assises. L'auteur n'a donné que ce qu'il a vérifié. Il s'est imposé de ne point parler de ce qu'il n'a point complètement expérimenté ou de ce qui pourrait être mal compris et mal utilisé.

Nous pouvons affirmer qu'aucun des lecteurs de ce livre ne sera désappointé. Un enthousiasme communicatif s'en dégage qui éveille chez le lecteur la confiance en ses propres pouvoirs, si nécessaire pour agir. Le développement des facultés primordiales, mémoire, imagination, volonté, puissance d'action, est traité d'une façon aussi simple qu'effective.

En outre, certains enseignements ésotériques peu connus, d'une très haute portée, ont été exposés sous une forme scientifique et claire qui apparaîtra comme un trait de lumière pour les âmes avides de savoir.

A. L.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LES CITÉS — JARDINS.

N'est-ce pas Annie Besant qui a écrit cette phrase sublime « La beauté est aussi le pain quotidien des pauvres » ?

Plus que tous autres, les spiritualistes et les théosophes sont sensibles aux manifestations esthétiques de la vie. S'ils croient en effet, surtout, à la pérennité des forces spirituelles, ils ont néanmoins la conviction que ces forces ont pour mission d'éveiller des âmes, revêtues ou non de leur forme corporelle, à la beauté suprême des choses de ce monde et de tous les mondes.

Comment pourraient-ils rester insensibles aux merveilles de la Cité-Jardin ? Comment pourraient-ils se désintéresser de ces villes modèles créées de toutes pièces en vue de placer l'être humain dans un milieu de développement naturel, ou permettant de donner à ses facultés psychiques ou corporelles le développement, l'épanouissement qui, seuls, leur permettront de vivre la vie complète à laquelle a droit chaque individu ?

C'est l'histoire de ces Cités-Jardins, c'est la description de l'existence de leurs habitants, c'est toute leur poésie et tout leur charme que l'on trouve décrits dans les ouvrages que M. Georges Benoit-Lévy a publié avec de nombreuses illustrations, des détails vivants, sur ces questions.

L'Association des Cités-Jardins de France, dont il est le secrétaire général, a publié une brochure illustrée de grand luxe, du prix de 0 fr. 75. On y voit, parmi de nombreuses photogravures, la description des ouvrages auxquels nous venons de faire allusion, en même temps qu'une notice sur l'Association des Cités-Jardins de France et son but. — Par sympathie pour notre mouvement, l'Association des Cités-Jardins de France enverra gracieusement cette brochure à tous ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande en joignant 0 fr. 25 pour frais de correspondance.

Ajoutons que l'Association des Cités-Jardins de France a constitué un bureau d'informations sociales où elle a réuni plus de 10.000 photographies sur tout ce qui a été fait de mieux dans le monde entier pour embellir et améliorer la vie humaine. — Nos lecteurs y seront aussi les bienvenus, pourvu qu'ils veuillent bien demander rendez-vous quelques jours à l'avance. Le siège de cette association est 11, rue Malebranche, Paris (5e).

Peut-on prédire l'avenir ?

Ainsi que l'écrivait récemment M. Gabriel Trarieux, un éminent auteur dramatique, des sages et des peuples ont cru à cette possibilité. Des civilisations puissantes vécurent avec cette notion. Mais elle s'est éclipsée peu à peu des soucis de la science moderne. Aujourd'hui quelques esprits déclarent que ce procès doit être révisé.

Cette révision, *Le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* va la faire. Notre confrère fait appel à tous les modes de divination : psychométrie, voyance, lucidité, graphologie, chiromancie, astrologie, cartomancie, etc., etc., peu importe le procédé.

S'il est possible de prédire l'avenir, il faut arriver à la certitude, non par des raisonnements mais par des preuves. C'est la méthode que suivra notre confrère sans parti pris, en ayant recours aux psychistes de toutes les écoles.

En conséquence, les chercheurs sont priés de vouloir bien consigner des faits précis, scientifiquement constatés, dont ils ont été témoins, et de les transmettre au *Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, 4e.

Trois séances de contrôle avec le médium Mary Demange (*suite*) (1).

Séance du 20 mars 1912

Présents : Mme Galanou, Mlle Jeanne, MM. Henri Mager, Commandant Darget, Belville, Méttée, Collignon, Galanou, Girod.

Au dehors, la température qui fut plutôt basse dans le courant de la journée s'est adoucie vers le soir, et le temps est légèrement pluvieux.

Le médium est en de bonnes dispositions physiques.

Nous expérimentons encore avec le dispositif, mais, cette fois, nous avons ajouté sur la portion du filet qui fait face au médium et sur les deux tiers de la circonférence, un voile noir de photographe qui descend jusqu'en bas et se trouve replié en dedans du cerceau inférieur.

J'ai demandé moi-même à ce que l'on se servît, ce soir, d'une petite table légère qui n'est ordinairement pas employée par le médium et qui ne plaît pas davantage à « l'entité », dont la préférence est assez marquée pour la table qui nous servait dans les précédentes séances (sorte de guéridon bas, mais massif, un peu trop lourd et surtout de diamètre trop important — 65 centimètres — pour circuler librement à l'intérieur du dispositif.

Je prends donc cette table, dont le plateau est carré-long et possède des contours sinueux, et mesure 0,45 sur 0,35 centimètres. Les pieds de ce guéridon (également à axe central divisé en trois branches à la base) sont repérés à la craie sur le tapis. La boîte à cigares vide qui nous suit dans toutes nos séances est également repérée sur le plateau du guéridon et le dispositif lui même l'est à son tour.

Contrôle du médium pour la première phase de l'expérience : Commandant Darget, à gauche, M. Girod, à droite.

La distance de l'extrémité de la plus grande largeur du plateau de la table au filet est de 0 m. 22 cm. 5. La distance des assistants au filet, distance prise de la partie antérieure du corps, est de 0, 55 centimètres. Les grelots ne sont pas employés ce soir car, étant donné l'étroitesse du dispositif par rapport aux dimensions du plateau et surtout par rapport à la hauteur de la table, nous ne pouvons pas encore compter produire un déplacement quelconque sans que le dispositif soit touché, ou

(1) Voir notre numéro de juin.

bien il faudrait arriver, et c'est ce que nous cherchons, à ce résultat merveilleux qui consisterait à faire déplacer uniquement la boîte de quelques centimètres sans entraîner la chute de la table, ni le contact du dispositif ; mais nous aurons quand même de quoi être satisfaits ce soir.

La chaîne est formée, l'obscurité est faite. Nous attendons les quelques minutes réglementaires : l' « entité » Marianne se fait entendre et nous parle avec sa voix puissante ; nous l'invitons à concentrer son action sur la table sans toucher à notre système. Elle, tente un effort, le médium propulse sa force fluidique et l'on entend le bruit spécial que produit le filet lorsque, soulevé à une hauteur de quelques centimètres, on le laisse retomber brusquement. La tête du médium est cachée par un voile, la lumière est donnée. Constatations : Le dispositif est à 0,10 centimètres environ de ses points de repérage à la craie ; il ne touche pas encore la table, et celle-ci a bougé de 2 à 3 centimètres, en sens inverse du déplacement du filet, c'est-à-dire venant vers lui, alors que si ce dernier avait touché la table pendant l'expérience, celle-ci eût dû se déplacer dans le même sens. La boîte à cigare, elle, a à peine bougé.

Dans un second essai, le dispositif est encore secoué brusquement et, cette fois, la table est projetée d'un coup à terre. Lumière. Constatations :

Le dispositif a pivoté un peu sur lui-même, il est peu éloigné — toujours dans la proportion de 8 à 10 centimètres — de ses points de repère ; la table est à plat.

Troisième essai. Le système est encore secoué ; il semble par instant qu'il frissonne comme un être vivant. Lumière. Constatations : Le dispositif, une fois de plus, a quitté ses points de repère ; la table à pivoté sur un de ses pieds, lequel est demeuré sur son petit encadrement à la craie, tandis que les deux autres pieds sont en dehors du leur et à environ 0,05 centimètres.

Dans un quatrième essai où la table fut retirée et la boîte à cigare seule remise au centre du cercle isolateur, ce dernier fut encore agité, puis projeté sur un des assistants, mais il n'y eut pas d'action sensible sur la boîte.

Sur les conseils de l' « entité », nous démontons le dispositif, replaçons la table au centre de la chaîne à nouveau formée, les places ayant été changées, la distance des assistants à la table restant la même, le contrôle du médium étant cette fois assuré par M. Mager à gauche et M. Girod à droite. « L'entité » Marianne nous avait dit : « Enlève ton système, ami, je vais te la faire valser ta table... valsera ta table... elle valsera ta table... » Mais un peu soucieux de voir que dans nos tentatives précédentes, nous n'avions pu obtenir que le filet ne fût déplacé, nous songions à la possibilité de le fixer par un procédé quelconque, sans être obligé de perforer le parquet du salon dans lequel nous expérimentons et, la « Valse » que Marianne promettait nous laissait un peu froids. Néanmoins nous assurons bien notre contrôle des pieds et des mains du médium. Tous les assistants sont des amis connus des uns ou des autres, ils sont tous avides de savoir et chercheurs de vérité, aucune infraction volontaire n'est à redouter de leur part.

Soudain un bruit formidable, qu'un marteau dans une main sûre pourrait seul imiter, se fait entendre sous le plateau de la table, et aussitôt, un autre bruit qui est celui, croyons-nous, de la table qui tombe en entraînant la boîte. Mais, à part ce coup d'une violence inouïe, qu'aucun pied, si adroit fût-il, n'aurait pas reproduit, le phénomène ne nous semblait pas sortir de nos habituels résultats.

Après les adieux de l' « entité » disant entre autres choses : « Ami... Ami... ta table... ta table... vois ta table... Adieu... : Marianne s'en va, adieu » : nous faisons la lumière, et notre stupéfaction est grande quand nous nous apercevons que le trépied de la table est toujours debout et à peine éloigné de son repérage, alors que le plateau gît à terre, car il a été arraché du coup des quatres vis (dont la longueur de pénétration dans le bois était de 0,008 mm.) qui le retenaient à son trépied.

Les assistants considèrent avec étonnement ce résultat et je ne suis pas le moins stupéfait d'entre eux.

FERNAND GIROD.

Compte rendu reconnu conforme à l'exacte vérité par les assistants.

Signatures : Mme Prothais, Mlle Jeanne, MM. Belville, Méttée, Collignon, Henri Mager, Commandant Darget.

AVIS

Pharasius, philosophe Allan-Kardéciste, reçoit, le mercredi de 4 à 7 heures, et le dimanche de 10 heures à midi, 14 et 16, boulevard Barbès, Paris, toute personne s'intéressant à la « Philosophie des Esprits ».

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 8 Août 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LES PRINCIPES ET LES ACTES

Nous pourrions étudier quelques types de choix, pris dans la variété des âmes noires qui, hélas ! sont encore en grand nombre sur notre planète.

Nous préférons nous en abstenir, au moins dans ce journal. Mais un point que nous devons faire ressortir, c'est que les méchants qui osent s'affubler du titre de spirites, joignant l'hypocrisie à leurs actions coupables, veulent passer pour de belles natures et ne craignent pas de discréditer, de calomnier ceux qu'ils sentent vaguement au-dessus d'eux par la droiture et la bonté.

C'est un triste spectacle que celui qui s'offre parfois à nos regards :

Que dire d'un journaliste qui passe sa vie à nous recommander l'humilité, la douceur, la fraternité, l'amour, et qui est lui-même tellement dépourvu de ces qualités qu'il ne peut supporter aucune discussion, couvre ses loyaux adversaires de basses injures et cherche, avec une âpre joie, les moyens de nuire à leur considération, de faire douter de leur honorabilité ?

Que dire d'un médium, qui doit nous transmettre les communications du monde invisible ayant trait à tous nos devoirs, et qui, accouplant sa haine à celle de ce journaliste, son ami, invente des perfidies pour tâcher de perdre un honnête homme dans l'opinion publique, et cela avec le concours certain des intelligences d'outre-tombe qui se plaisent dans le mal ?

L'honnête homme reste parfois seul à se défendre. Les groupes auxquels il appartient, les comités qu'il a présidés et dont il est membre font la sourde oreille quand il s'agit d'apporter leur assistance morale à un calomnié ! L'homme est si égoïste, si peu enclin au moindre effort pour soutenir l'innocent sacrifié ! N'importe : celui qu'on attaque si injustement, et parfois si violemment, vaincra ses adversaires, s'il a de l'énergie, par le rayonnement de la vérité se confondant avec celui de sa volonté. Mais que pensera-t-il, lui, de ses frères en croyance qui l'ont vu insulté, vilipendé, traîné aux gémonies... et qui n'ont pas fait un pas pour aller à lui, qui ne lui ont pas tendu la main, qui ne l'ont pas aidé à faire justice des misérables calomniateurs ?...

Allan Kardec lui-même a rencontré, dit-on, des êtres semblables jusque dans les sociétés qu'il avait fondées. Lui qui était le dévouement, la raison, la simplicité, le devoir fait homme, il fut calomnié, nous a-t-on assuré, par des ambitieux qui le jalousaient, des égoïstes qui n'avaient rien de son profond amour de l'humanité, des orgueilleux qui voulaient se soustraire à son autorité morale.

Et il en va de même aujourd'hui. Les natures vulgaires, tyranniques, mauvaises, dont les sens gouvernent l'âme, dont les passions obscurcissent le jugement, oblitèrent la conscience et déssèchent le cœur, s'acharnent après les simples et fidèles défenseurs du spiritisme moral.

Doivent-ils donc se replier sur eux-mêmes, ceux qui souffrent de ces attaques réitérées et violentes ? Doivent-ils abandonner la lutte du bien contre le mal parce que, ne pouvant répondre à leurs arguments, on s'en prend malicieusement, méchamment, à leurs personnes ?

Non, ils ne le doivent pas. Aux assauts de l'immoralité haineuse ou de l'impudeur inconsciente, ils doivent opposer la raison calme, la conscience tranquille, et ne ja-

mais désespérer du succès. Dieu est avec eux !

Et puis, au fond, que sont les lâches piqûres dont on les assaille en croyant les accabler ? Que sont ces pauvres flèches qu'on leur décoche, qu'on a cru rendre empoisonnées et qu'ils trouvent seulement fétides ?

La seule tristesse que les pures consciences puissent ressentir devant une tempête d'outrages et de calomnies, est celle de ne pouvoir honorer des adversaires tombés si bas et qu'elles avaient supposés meilleurs.

D'ailleurs, l'homme est fait pour la lutte. Les souffrances qu'il en éprouve lui sont utiles, salutaires. Il est bon qu'il détache peu à peu son âme des matérialités grossières d'ici-bas, son âme, qui doit s'épurer pour gravir tous les degrés de l'échelle de la perfection et vivre, un jour, dans les mondes purement spirituels. Souffrons donc et luttons pour le vrai, pour le juste, pour le beau. Souffrons en souriant et en rayonnant. Sachons accomplir notre tâche avec sérénité, sans défaillance. Nous serons heureux de sentir notre conscience satisfaite, d'avoir l'appui de ces hautes natures de l'Au-delà qui sont comme des anges penchés sur les faiblesses humaines pour les vaincre et sur les souffrances humaines pour les consoler.

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS DE L'AU-DELÀ

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

J'attends !...

« Voilà longtemps, et rien n'arrive. Voilà bien longtemps, et rien ne vient. Ni espoir, ni lueur, ni flammes, ni soleil ! Ténèbres et ombres, crépuscules et nuits, voilà mes jours, voilà mes ans, voilà ma vie.

« Ah ! cette existence, qui peut la ravir? Personne, pas même moi ; non. Je suis attaché à l'expiation comme la mousse l'est au roc, comme le lierre l'est à l'arbre. Est-ce qu'il y aura une fin ? Oui, je le sais, car je suis croyant, et malgré tout je pense à Dieu, à sa bonté, à sa miséricorde. Il me sauvera. J'attends que de ses lèvres divines tombent sur mon être rajeuni les paroles de pardon. Ah ! ce jour, il me semble enfin le voir luire. Déjà le silence se fait moins oppressant ; l'âme parle à l'âme dans le noir ; le vide se repeuple, la terre prend forme, les anges probablement descendent vers moi. Mais, qui suis-je et où parlé-je ? Ah ! tout cela est bien confus ! Pourquoi ma présence parmi vous, personnes inconnues ? Pourquoi fais-je irruption près de vos pensées, entrant chez vous comme si je le pouvais ? Qui que vous soyez, je vous en prie, accueillez-moi en hôtes humains.

« Donnez à l'indigent de vertus l'obole de consolation qu'il attend de vos cœurs charitables.

« J'attends et j'espère... »

Après nous être entretenus avec cet Esprit si digne d'intérêt et l'avoir encouragé par de bonnes paroles, il reprend :

Oh ! je comprends maintenant ! l'éclair a lui, la lumière m'inonde. Grâces en soient rendues à Dieu, à ses interprètes.

« Merci, chers amis ! Mais, quel éblouissement, quelle clarté, Seigneur, illumine mon horizon ! Tel le brillant papillon sort de son affreuse chrysalide, je m'élance radieux vers la voix d'en Haut. Mais je ne partirai pas de votre monde vers les cieux qui m'appellent, sans étreindre chaleureusement vos cœurs et sans donner sur vos fronts le baiser d'une âme reconnaissante.

« Qui suis-je ? Non, nul ne le saura, pas même moi. Mon passé n'est plus. Que vais-je être ? Un Esprit adonné au bien, sans nom et sans patrie, mais je vais me recréer un nom et retrouver une patrie.

« Adieu, chers amis, pensez quelquefois à celui qui bénira vos jours et vos veilles.

« Adieu ! »

(Octobre 1898.)

* * *

Grâce à la foi et au repentir de cet Esprit coupable retenu depuis un temps plus ou moins long dans les régions obscures, la voie de la miséricorde et du pardon s'est ouverte à lui. L'expiation touchait à sa fin. Il a entendu, confusément d'abord, les appels d'en Haut et y a répondu. Il a dû sans doute à la bienveillante action de nos guides de faire, à son insu, comme il le dit, irruption parmi nous, d'y recevoir des encouragements, du réconfort pour les viriles résolutions, et de voir enfin se dissiper les brumes qui l'enveloppaient.

C'est ainsi qu'une loi universelle de solidarité unit entre eux le monde des corps et le monde des âmes et en fait communier les habitants dans un même sentiment

de fraternité, dans un même idéal, pour chacun et pour tous, de vérité, de progrès et de bonheur.

DÉMOPHILE

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

La lettre du petit Jean

Il avait six ans : des cheveux blonds, bouclés, si épais et si riches, qu'on en eût coiffé deux têtes de belles dames ; une paire de grands yeux bleus qui essayaient parfois encore de sourire, quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré ; un pantalon blessé aux deux genoux, une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux ; une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux percés, trop longs, trop larges, hélas ! et qui manquaient de talons. Là dedans, il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi, quand la pensée lui vint d'écrire une lettre à la bonne Vierge.

Reste à dire comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros-Caillou, au coin d'une avenue et non loin de l'esplanade, il y avait une échoppe de « rédacteur ». On adresse beaucoup de suppliques, de réclamations et de requêtes au gouvernement dans cette patrie de Bellone retraitée, que le gouvernement soit d'ailleurs un roi, un empereur ou un président : les placets de Bellone n'ont pas de prejugés politiques. Le « rédacteur » était un vieux soldat de mauvaise humeur, brave homme, pas bigot, ah ! nom de nom ! non ! pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez éclopé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela ; Jean le vit à travers les carreaux troubles de son échoppe, fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit :

— Bonjour, je viens pour écrire une lettre.

— C'est dix sous, répondit le père Bonin.

Car ce brave, qui était peut-être la cent-millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appelait le père Bonin.

Jean, qui n'avait pas de casquette, ne put l'ôter, mais il dit bien poliment :

— Alors, excusez.

Et il rouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bonin le trouva gentil, et lui demanda :

— Es-tu fils de militaire, moucheron ?

— Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman, qui est toute seule.

— Bon ! fit le rédacteur : connu ! et tu n'as pas dix sous ?

— Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.

— Ta mère non plus ? Ça se voit : c'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh ! petiot ?

— Oui, répondit Jean, justement !

— Avance ! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit, Papa Bonin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre, et traça, d'une belle écriture de fourrier qu'il avait : « Paris, le 17 janvier 1857. »

Puis, en dessous, à la ligne :

« A monsieur... »

— Comment s'appelle-t-il, Bibi ?

— Qui ça ? demanda Jean.

— Eh bien ! le monsieur, parbleu !

— Quel monsieur ?

— Le particulier pour la soupe.

Jean comprit, cette fois, et répondit :

— Ce n'est pas un monsieur.

— Ah ! bah !... une dame, alors ?

— Oui..., non..., c'est-à-dire...

— Nom de bleu ! s'écria papa Bonin, ne sais-tu pas même à qui tu vas écrire ?

— Oh ! si ! fit l'enfant.

— Dis-le donc, et dépêche-toi.

Le petit Jean était tout rouge ! Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit :

— C'est à la Sainte Vierge que je veux envoyer une lettre.

Papa Bonin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche.

— Moucheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Par file à gauche ! Va voir dehors si j'y suis !

Le petit Jean obéit et tourna les talons — je dis ceux de ses pieds, puisque ses souliers n'en avaient plus —. Mais, en le voyant si doux, papa Bonin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

— Nom de nom ! de nom de nom ! grommela-t-il, il y a tout de même de la misère dans ce Paris !... Comment t'appelles-tu, Bibi ?

— Jean.

— Jean qui ?

— Rien que Jean.

Papa Bonin sentit ses yeux qui le piquaient, mais il haussa les épaules.

— Et que veux-tu lui dire, à ta sainte Vierge?

— Je veux lui dire que maman dort depuis hier au soir, quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté ; moi, je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

— Que parlais-tu de soupe, tout à l'heure?

—Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

— Et elle ? qu'avait-elle mangé ?

— Il y avait déjà deux jours qu'elle disait : « Je n'ai pas faim. »

— Comment as tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ?

— Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

— Respirait-elle ?

Jean sourit, et le sourire le faisait bien beau.

— Je ne sais pas, répondit-il : est-ce qu'on ne respire pas toujours ?

Papa Bonin tourna la tête, parce que deux grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit, d'une voix qui tremblait un peu :

— Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

— Mais si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous.

— Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

— Oh ! non... Elle était belle, belle ! ses deux mains, qui ne bougeaient pas, étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin, presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

Papa Bonin pensait :

« J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim !... de faim ! »

Il appela l'enfant, qui vint ; il le mit sur ses genoux, et dit bien doucement :

— Petiot, ta lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

— Je veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

— Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent !... C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !... Tiens ! J'avais une mère aussi..., il y a longtemps, c'est sûr ! mais voilà que je la revois à travers toi, sur son lit, où elle me dit en partant : « Bonin, sois honnête homme et bon chrétien. » La Vierge pendait dans la ruelle du lit : une image de deux sous qui souriait, que j'aimais, et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car, j'ai été honnête homme, c'est vrai, mais pour bon chrétien, dame !...

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant, *comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :*

« Voilà, vieille mère, voilà ! sois contente. Les amis se moqueront s'ils veulent. Où tu es, je veux aller et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double : elle a donné à lui un père, et à moi un cœur. »

Jean devint plus tard « rédacteur », non point en échoppe, comme papa Bonin, mais dans une grande administration, où il « rédigeait » d'éloquentes choses.

Le père Bonin, vieillard heureux, toujours honnête homme, et, de plus, « bon chrétien », jouissait de la gloire de son fils d'adoption. Il disait en racontant l'odyssée de Jean, de son « petiot », comme il l'appelait encore parfois :

— Je ne sais pas quel est le facteur qui porte ces lettres-là, mais elles arrivent toujours à leur adresse...

* * *

Nous avons puisé cette ravissante histoire dans les œuvres de Paul Féval, un des bons écrivains de la dernière génération, et qui mourut en 1887. Elle rappellera aux lecteurs contemporains, comme nous, du milieu du siècle écoulé, ce naïf chef-d'œuvre à la fois si prosaïque et si embaumé de poésie, *La prière au bon Dieu*, exhalée du cœur d'un enfant, et dont la grande presse s'empara. Si le récit qu'on vient de lire n'eut pas le même retentissement que « La prière au bon Dieu », il n'en montre pas moins d'originalité, d'inspiration et de candeur touchante chez le jeune acteur du drame.

LA RÉDACTION.

MES FLEURETTES PRÉFÉRÉES

Poésies de Germaine de Faget

Médium : L. de F.

IV

(*Suite*)

J'aime les fleurs et les oiseaux,
Le doux émoi de la Nature
Lorsqu'une aile d'ange, humble et pure,
Frôle les joncs et les roseaux.

J'aime ce qui parle de rêve,
D'amour, d'espoir, de liberté,
De sagesse, de vérité ;
Quand un nouvel astre se lève,
Je me baigne dans sa clarté.

Dieu m'apparaît dans le nid frêle
Bâti par l'amour en travail ;
Dans ce monde qui le révèle,
Vaisseau dont la voile est rebelle
Mais dont il tient le gouvernail.

J'aime le grand, le beau, l'espace ;
Les globes perdus dans l'éther,
Sillonnant les routes de l'air,
Tourbillon effrayant qui passe...

***

Mais j'aime mieux encor, je crois,
Le gazon vert où l'espérance
Sourit à la terre de France,
Et les fleurettes dans les bois !

30 décembre 1911.

Dieu !

J'écoutais la causerie
En souriant ;
Et, parfois, ma rêverie,
Qui vous suivait, attendrie,
Voyait Dieu trop haut, trop grand !...

O suprême Intelligence !
Loi des mondes en travail,
Que je vois au gouvernail
De cet esquif : l'existence !

Sommet que nul n'atteindra ;
Foyer de qui tout émane,
Par qui ce que la mort fane
Dans les cieux refleurira ;

Ame vivante des choses ;
Moteur immatériel
Liant tout effet aux causes
Dans l'essor universel ;

Loi du monde, loi de l'être,
O Principe conscient
Par qui tout ce qui doit naître
Echappe un jour au néant !

Quelle est ta forme, ô Puissance ?
Es-tu dans l'Illimité ?
Faut-il à l'Eternité
L'Infini pour résidence ?

Quand nous relevons vers toi
Notre front où l'ombre passe,
Nous sentons dans tout l'espace
Ton reflet vivant, ta loi !

Mais quand, broyés par la vie,
Ecrasés par la douleur,
Nous t'apportons notre cœur,
Notre foi pleure, amoindrie...

Janvier 1912.

V

Mon père, je suis là. J'apporte un peu de joie
Avec beaucoup d'amour, car c'est Dieu qui m'envoie
Pour vous dire : Courage ! Espoir !
Tout bonheur n'est pas mort lorsque vous savez croire
Et que, vous élevant plus haut que la nuit noire,
Plus haut que le firmament noir,

Vous cherchez dans l'espace inondé de lumière,
Où vivent les Esprits sans contact de matière,
La loi, la grande loi de l'Evolution,
La loi de vos progrès, large, active, féconde,
Qui vous guide de corps en corps, de monde en monde,
Et fait la récompense ou la punition !

***

Viens donc vers nous, père que j'aime ;
Viens goûter le bonheur suprême
Au ciel pur, à la source même
Du bien, du beau, du vrai, du grand ;
Viens près de Dieu, sans fuir les hommes,
Savoir, être ce que nous sommes :
Des Esprits libérés d'atomes,
Qui montent en s'irradiant !

11 juillet 1912.

Le Devoir

Pourquoi prendre un air si sévère
Quand on accomplit son devoir ?
La tâche est douce et salutaire
A qui veut simplement la faire,
Sans folle crainte et fol espoir.

Mais le devoir paraît si rude
A qui n'en a pas l'habitude,
Qu'on l'évite plutôt, d'ailleurs,
Préférant à la paix de l'âme
La passion qui nous enflamme,
Le faux rire, voisin des pleurs !

Va cependant, va, pauvre monde,
Achève ta course inféconde
Vers tant de buts qu'on n'atteint pas ;
Roule, roule vers la chimère :
Les seuls heureux sur cette terre
Sont ceux qui suivent pas à pas

Le Devoir, fût-il grave, austère,
Et qui le font sans embarras,
Sans fiel, sans morgue, sans fracas,
Comme une chose nécessaire.

13 juillet 1912.

Ton livre est fait

Ton livre est fait. Ton âme heureuse
Peut s'envoler vers le ciel bleu,
Suivre la Muse radieuse,
Chercher le sourire de Dieu.

Ce cher livre, où ta foi rayonne,
Sera lu des initiés ;
Mais ceux qui, sous le joug pliés,
Maudissent chaque heure qui sonne :

L'abandonné, le cœur meurtri,
L'esclave du mal sur la terre,
Le vieillard triste et solitaire
Qui pleure son printemps flétri ;

Tout être que la Destinée
A frappé durement un jour
Voudra vivre de cet amour
D'où ton œuvre spirite est née.

***

Cueille maintenant tes lauriers :
Non la gloire due aux génies,
Mais ces doux frissons familiers
Qui, de nos sphères infinies,

Descendent sur les fronts pensifs,
Sur les cœurs aimants dont le rêve
Vers l'idéal, vers Dieu s'élève,
Et qu'on nomme des sensitifs.

22 juillet 1912.

A mes bien-aimés

O mes aimés ! j'ai pris des ailes,
Je suis libre comme l'oiseau :
Ne regardez plus le tombeau,
Songez aux splendeurs éternelles.

Je vis dans l'éther radieux
Où chaque souffle d'air qui passe
Est comme un baiser de l'espace,
Baiser d'amour délicieux.

Je vis dans le songe que j'aime,
Ce réel voilé d'idéal,
Où toute la noirceur du mal
Disparaît dans le bien suprême.

Je suis heureuse d'espérer,
De vivre à ces hauteurs du rêve
Où l'âme sent que Dieu l'élève
Pour croire et se régénérer !

***

Oh ! bientôt, mon bien-aimé père,
Bientôt, quand tu me rejoindras
Et que je t'ouvrirai mes bras
Au seuil de la céleste sphère ;

Bientôt — mais pas encor pourtant ! —
Quand tu partageras la vie
Des êtres dont le sort plus grand
N'est qu'amour, suave harmonie ;

Lorsqu'embrassant l'immensité,
Tu verras mieux astres, atomes,
Et le fourmillement des hommes
Dans l'océan de la clarté :

Tu redescendras en toi-même,
Humble et fier, soumis, rayonnant.
O Père ! il n'est pas de néant :
Dans l'Au-delà, tout vit, tout aime !

22 juillet 1912.

(*A suivre*).

COMMUNICATION DU 2 DÉCEMBRE 1911

7 h. 1/2 du soir.

La vie spirituelle, toute merveilleuse de beauté, ne nous fait point délaisser nos amis terrestres. Si heureux que nous soyons, si profondes que soient les jouissances qui nous enivrent, toujours et sans cesse nous sommes ramenés vers le lieu de notre dernière vie, vers tous ceux auxquels nous unissent les liens d'une affection fraternelle, vers nos chers aimés, enfin.

Oui, nous pensons à vous, des hauteurs même les plus inaccessibles où puisse s'élever la pensée ! Nous venons à vous, vous redire, en un écho lointain, d'espérer et d'aimer quand même, aussi rude, aussi aride que puisse être la vie. L'espoir et l'amour versent, dans l'existence, le breuvage d'oubli. Ils donnent le courage, la volonté forte, qui nous font braver la tempête avec un front serein. Mais vienne l'accalmie, après l'orage, vienne l'heure de repos bienfaisant, et vous sentirez couler, en vos veines, l'éternelle félicité céleste, que Dieu répand, sans compter, sur les pauvres humains.

Le temps vous paraît bien long, parfois. De nous, vous attendez les moindres communications avec impatience; avec, aussi, une sorte de curiosité et le vague espoir qu'elles vont vous révéler, un peu, le mystère des mondes. Le voile impénétrable qui enveloppe l'avenir ne peut, même pour votre plus grande édification, être soulevé.

La Providence sait que les révélations ne pourraient être comprises. Non ! L'heure n'a pas encore sonné ! Et les phrases que nous pourrons vous faire entendre, reste-

ront encore des phrases. Exhortations au bien, certes ! Vers le mieux, il faut orienter les pauvres âmes en détresse. Par la douceur, par la bonté, il faut amener à vous les frères incroyants. Et vous saurez aussi, par la charité, leur faire entrevoir le but sublime vers lequel doit tendre la vie.

La vie se continue, vous le savez. La forme seule change. Encore ne change-t-elle point trop vite car, pendant bien longtemps, nous demeurons terrestres.

Nous voudrions pouvoir vous exprimer tout ce que l'infini nous permet de contempler. Mais, hélas ! le langage humain est pauvre, les mots en sont durs, aigus, lourds comme la matière, alors qu'il les faudrait légers et suaves, d'une suavité exquise, capable de rendre les sons et les couleurs. L'atmosphère dont vous êtes enveloppés est trop épaisse pour vous permettre de percevoir, même un peu, toute l'harmonie qui règne dans les plans supérieurs. Ah ! que de splendeur s'y déploie ! Et quelle consolation, quelle grande récompense à nos maux que cette vie, cette ivresse de tous les instants !

Nous continuons à nous occuper des âmes errantes, mais la source d'amour qui nous abreuve est si vive et si grande qu'elle suffit pour nous laisser entrevoir de plus glorieuses destinées. L'ascension continue sans jamais s'arrêter. Monter encore, monter toujours, sans l'atteindre jamais, vers le foyer de perfection, vers la Cause suprême qui doit nous absorber tout en nous laissant notre personnalité propre.

L'amour, dans quelque monde que l'on soit, est la force, le pivot des sphères, qui gravitent dans leur orbite. Dans la nature, dans les infiniment petits, c'est l'amour, d'abord, qui guide l'instinct. Dans l'homme, dans la société tout entière, c'est l'amour qui forme les sympathies, qui rend possibles les rapports des humains entre eux. Sous quelque expression qu'on veuille les déformer, de n'importe quel nom qu'on l'affuble, si vous analysez un peu, vous retrouverez toujours l'amour, l'amour plus ou moins épuré, qui se trouve en tout être. Il est le centre, la cause. Au foyer, c'est lui qui règne. C'est sur ses assises qu'on construit la famille, la famille qui perpétue, dans le temps et l'espace, la longue suite des âges, marquant le progrès des humanités. Et c'est, aussi, toujours l'amour qui régit les amitiés solides.

Vous formez une force puissante quand les mêmes idées, le même ardent désir du bien vous animent. La force fluidique qui vous entoure est considérable, et, si le granit peut vous donner une idée de sa résistance, le cristal où vient s'iriser la lumière pourra vous faire percevoir son incomparable pureté.

Du plus petit au plus grand, aimez, et dans vos cœurs, dans vos âmes, coulera la source de vie.

Oui ! il faut aimer encore, aimer toujours, en enseignant, en continuant à propager, dans toute sa grandeur, la philosophie qui contient le pourquoi des destinées humaines. Labourez la terre ! Laissez entrer en elle le soc puissant de l'amour, et, un jour, les moissons blondes lèveront au soleil radieux de l'avenir. Propagez sans vous lasser. Propagez, en aimant.

Mes chers amis, qui comprenez si bien les lois élevées qui nous régissent, laissez-moi vous crier, en vous redonnant l'assurance de mon amitié inlassable : Courage et espoir ! Les bons esprits veillent sur vous. Marchez en avant, toujours en avant ! Que vos regards se lèvent vers les cimes de lumières, et que votre âme puisse connaître, dès ici-bas, les jouissances, le bonheur sublime qui doit-être le vôtre dans les demeures éternelles de l'au-delà !

EDOUARD PETIT.

LE SPIRITISME A LYON

Assemblée Générale de la Crèche spirite

Le 30 juin dernier, la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche célébrait sa huitième Assemblée générale. Un sentiment affectueux animait tout regard et, après s'être serré la main et s'être promené dans les salles de la Crèche, on s'asseyait commodément, s'apprêtant à écouter attentivement les points qu'indiquait l'ordre du jour.

La séance est ouverte à 3 heures par Mlle Dayt dont le cœur se gonfle d'une douce émotion à la vue de l'empressement des sociétaires à se rendre à l'appel. En quelques mots émus elle remercie l'assistance de sa présence, puis cède la place à Mlle Monin qui rappelle le départ de notre bien-aimée Mme Stephen dont on ne peut oublier les encourageantes paroles et affirmations en faveur de l'œuvre de la Crèche.

D'amicales lettres ont répondu à un appel particulier ; toutes exprimaient également le regret de ne pouvoir se trouver parmi

nous. De l'une d'elles je transcris quelques lignes bien senties ; elle sont de notre frère M. Bouvier, et elles ont rapport à l'enfant : « C'est toujours un plaisir pour moi « d'être auprès des dignes mamans de la « Crèche et d'appeler sur leurs petits la « bénédiction divine, car, en priant pour « eux, je pense à mon enfance et je sens « combien ils ont besoin de soutien et d'af- « fection. »

Le procès-verbal, dont le secrétaire, Mlle Meiffre, nous donne lecture, remet en mémoire les bienfaisantes émotions de notre assemblée générale du 22 octobre 1911. Toute assemblée de la société spirite pour l'œuvre de la Crèche est une fête de famille où l'on se sent enveloppé d'une atmosphère si douce qu'on croit sentir à ses côtés ses Protecteurs invisibles et ceux de la Crèche, qui sont toujours prêts à répondre à nos humbles et fervents appels.

Après cette lecture, M. Deladure, trésorier, nous donne connaissance du compte rendu financier. Ce compte marque 4.691,90 aux dépenses ; 7.394,95 aux recettes et 2.974,15 aux dépôts, avec un reste en caisse de 611 francs, « C'est là un témoignage évi- « dent pour tous, du soutien dont est l'ob- « jet toute œuvre d'amour et de fraternité « à laquelle des cœurs unis dans un même « sentiment se donnent dans l'oubli d'eux-mêmes. »

Mlle Dayt prend ensuite la parole pour faire connaître la raison qui a fait comprendre la nécessité de modifier certains articles, nécessité imposée par un événement heureux et bien inattendu : un don de deux obligations du Crédit foncier de France. Selon l'article 8, toute valeur devait se composer exclusivement d'obligations de chemins de fer français. Aujourd'hui, l'article 8, devenu l'article 7, donne entrée à toute valeur garantie par l'Etat, la ville, la commune, le département français qui l'a émise. Il donne également entrée à toute valeur étrangère garantie de même. Bien nous en a pris, me disait hier Mlle Dayt, car pour excuser sa non présence à notre Assemblée, un de nos frères et sociétaires nous envoyait une obligation de 500 francs de l'Etat Italien.

Toutes les modifications bien expliquées ont prouvé une fois de plus que la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche reçoit toujours les inspirations d'amour, de fraternité, de solidarité, mais jamais ne donne prise aux inspirations d'intérêt personnel, moral ou matériel. Aussi toutes ont-elles été comprises et approuvées à l'unanimité.

M. Abeyl, un frère dévoué aussi au spiritisme, nous a donné, avec son talent bien connu, lecture de la belle poésie de M. de Faget, l'ami fidèle, dont la Muse dévouée répond toujours aux appels de la Crèche. Cette poésie a touché tous les cœurs, ainsi que la lecture de la belle conférence de Mme Birmahn : *Le Dieu des petits enfants.*

A ces belles lectures succède la parole chaude et puissante de l'Esprit de notre bien-aimée dame Stéphen qui, par son médium dévoué, Mlle Monin, nous dit :

« Je suis là ! Oh, je suis bien heureuse d'être auprès de vous pour vous redire, comme jadis, les enseignements de nos Protecteurs. Que leur bienfait grandisse au milieu de vous et que, chacun, vous cherchiez à en pénétrer ceux que la bonté divine met sous vos pas. Développez vos médiumnités dans le sentiment du devoir qu'elles imposent : Amour, Charité, Fraternité ! car en cela seul est la force qui surmonte toute difficulté. Pénétrez-vous de la loi de justice qui rend à chacun selon ses œuvres et rend aussi, par de puissants soutiens, le retour de tout effort désintéressé, et vous acquerrez la force de combattre les aspirations matérielles qui, malgré le vouloir du bien, font réfractaire à la loi divine.

« Apprenez à vous confier vos joies et vos peines ! En cette douce expansion de vos cœurs, vos joies seront plus douces et vos peines moins amères car, quand on connaît le soutien d'en haut, le cœur se réjouit du bonheur de son frère et l'on connaît la parole vraie qui console et soutient.

« Apprenez à aimer et à donner, et vous ne connaîtrez point les regrets qui déchirent dans l'espace lorsque l'on se rend compte du retard apporté à son avancement par son indifférence à suivre la voie tracée par le Christ et que nos Protecteurs rappellent à notre mémoire. »

Puis, notre bien-aimée dame Stéphen prit les mains de ses deux sœurs, les mamans de la Crèche, Mme Favre et Mlle Dayt, et leur dit : « Courage à vous, sœurs bien-aimées ! Ensemble, sous la direction de nos Protecteurs invisibles, nous avons fondé l'œuvre de la Crèche ; ensemble, et avec eux, nous continuerons nos efforts en sa faveur, et nous serons bien heureuses d'être demeurées fidèles à la tâche bénie pour laquelle nous avons été réunies en cette vie. »

Il nous est impossible de rendre la chaleur avec laquelle le médium exprimait ces sentiments : tous les yeux étaient humides.

Mlle Dayt termina la séance par quelques paroles bien reconnaissantes aux bons Esprits qui nous avaient protégés et sou-

tenus en cette heure bénie si doucement, et si bien remplie. Puis elle nous dit en son amical au revoir : « Merci, frères et sœurs bien-aimés, pour votre présence et pour votre aide. Espérons-le, l'an prochain nous réunira pour nous faire connaître de nouveaux effets de la miséricorde divine sur notre Crèche aimée. »

Un sociétaire de la Crèche.

UN POUR TOUS ET TOUS POUR CHACUN

La bienfaisance constitue le sentiment de solidarité fraternelle qui devrait animer tous les cœurs et entretenir toutes les aspirations ; car l'homme le plus parfait est celui qui pratique le mieux la sublime maxime : *Un pour tous et tous pour chacun.*

Cette maxime, que l'égoïsme étroit paralyse, luira, espérons-le, dans le lointain des âges, quand la science morale et sociale dominera toutes les aspirations de la pensée et tous les sentiments du cœur.

Malgré que le progrès soit le résultat du temps et de la force des choses, on peut, par des efforts intelligents et persévérants, en accélérer la marche.

Le sentiment de la commune souffrance devrait rapprocher tous les hommes et les unir dans une communauté de pensées ayant pour but le dévouement destiné à produire la paix et le bonheur ; car la vraie morale consiste, dans son application réelle, à travailler constamment à accroître la somme de bonheur de tous ceux qui souffrent et à contribuer, dans la mesure de nos facultés, à diminuer les privations de ceux qui manquent du nécessaire.

Mais l'unité du temps, dans la chronologie éthique, se compte par génération, et chaque génération ne marque, dans l'éternelle voie, que comme un point imperceptible sur la trajectoire de l'humanité. Le progrès de chaque génération se perd souvent dans la nuit de l'oubli et de l'indifférence des hommes, trop absorbés dans les préoccupations terrestres.

Le progrès réel reposant sur Dieu et l'âme immortelle, toutes les aspirations doivent tendre vers ce giron, destiné à guider toutes les humanités.

Ce principe sublime forme le point de ralliement unissant étroitement tous les hommes dans une commune vision éthérée qui a sa synthèse dans les mondes supérieurs, dans les régions infinies.

La foi en Dieu et la croyance en l'âme immortelle ne peuvent rester longtemps éclipsées ; car la sève de la vie éternelle ne peut disparaître de l'humanité. Ceux d'ailleurs qui rejettent l'existence de l'Etre Suprême parce qu'ils ne peuvent le voir ni le toucher devraient, suivant la même cause, rejeter aussi la pensée, qui n'est pas plus palpable que la Divinité.

Quels que soient les sophismes des esprits attardés sur la route de la vie, il est certain qu'on a beau fermer les yeux à la lumière, on est forcé de lire le grand livre de la nature, ouvert à tous les regards, affirmant l'existence d'un Etre Suprême ; car en sondant les secrets du monde universel, on pénètre successivement de l'inconnu au connu, de l'invisible au visible, de la loi pensée à la loi manifestée, de la force sensible à la force intellectuelle et de l'apparence matérielle à la cause virtuelle qui est Dieu, la cause sans cause de tous les effets.

Il est certain que toutes bonnes pensées convergent naturellement vers le centre commun et immuable des forces intellectuelles, qui émanent de Dieu, source de tout ce qui est bien, bon et beau.

Dieu étant l'Etre par excellence des êtres, s'impose d'une manière absolue ; car sans l'Etre Suprême, nous ne serions que des éclosions contingentes, sans raison d'être, sans sagesse, sans lumière éternelle qui nous guide, nous éclairant, nous protégeant; sans aucun espoir qui nous soutienne et nous console dans les moments pénibles de la vie, et sans lien qui nous rattache au monde éternel et universel. Il est bien certain que, sans Dieu, il nous faudrait aller d'éternité en éternité, rouler dans l'espace sans bornes et sans limites, voguant dans l'éternel recommencement sous l'empire du plus fort, sous le dédain insultant du plus habile et sous le poids écrasant de toutes les fatalités ; tandis qu'avec Dieu l'ordre immuable règne dans l'Univers ; la sécurité de nos âmes est assurée, l'espoir nous montre le but que nous devons atteindre et nous appelle vers les visions divines, en nous faisant comprendre notre destinée. Et comme application de ces sublimes vérités, il fait luire à nos regards les œuvres de dévouement, de fraternité et de solidarité comme un devoir pour tous les hommes, mais élevant ceux qui le pratiquent au-dessus du commun des mortels.

L'âme immortelle découle nécessairement de l'existence de Dieu, qui en est le principe ; car ces deux vérités sont inséparables.

Mais pour celui qui comprend sa destinée, les bonnes œuvres fraternelles, réellement belles lorsqu'elles sont absolument désintéressées, suffisent pour donner satisfaction à l'âme grande et noble, qui est féconde en actes de bienfaisance et qui, dès lors, est animée de la véritable charité ; Dieu a voulu que chacun trouvât sa récompense dans la satisfaction du devoir accompli, et dans le bonheur procuré aux autres.

La bienfaisance est la reine des vertus ; elle rapproche l'homme des régions infinies. C'est d'ailleurs par la réunion de tous les concours bien coordonnés que la naissance de nouvelles idées s'épanouit au grand soleil des beautés éternelles. Mais c'est après bien des secousses et des commotions qu'éclora une nouvelle ère où la vérité pure se montrera dans toute sa splendeur aux yeux de tous les hommes de paix et de recueillement, qui l'accueilleront avec empressement.

S'il est vrai que la marée montante de l'égoïsme, du chacun pour soi entrave les bonnes inspirations et paralyse l'union des peuples et des individus, espérons qu'avec le temps cette barrière disparaîtra ; car le progrès intellectuel et moral finira par grandir et par passer au-dessus de tous les obstacles qui lui sont opposés.

En dépit des tempêtes qui sont déchaînées sur lui et des basses passions qui l'assaillent de toutes parts, les hommes véritablement conscients de leur bonheur futur, finiront par tourner leurs regards vers les beaux rivages de la patrie commune, centre de la paix et du bonheur inaltérables. Tout enfin nous fait présager que la génération qui se débat dans des antagonismes dépourvus de grandeur et dans de viles passions, emportera avec elle, lorsqu'elle disparaîtra, ses haines, son égoïsme, ses erreurs et ses tendances matérielles ; que celle qui suivra sera mieux trempée pour vaincre les adversités de la vie et plus éclairée sur la marche du monde universel, et que, dès lors, elle marquera une étape réelle de progrès dans l'existence de l'humanité terrestre ; car ceux qui bornent leurs aspirations et leurs désirs aux faveurs de la terre finiront par s'apercevoir qu'ils courent après l'ombre fugitive qui leur échappe sans cesse.

Comme toute idée nouvelle contient dans son essence un germe de clarté éclatante, qui fait voir plus loin que son horizon borné, le progrès moral finira par s'épanouir au soleil de la raison ; car tout être intelligent contient nécessairement, dans son unité susbtantielle, une infinité d'aspects qui se réfléchissent réciproquement les uns les autres. La lumière du soleil, aussi bien que toutes les lumières, nous arrive par d'innombrables rayons.

S'il est vrai que le souffle du matérialisme, désespérant pour l'homme et dangereux pour la société, tend à dessécher les âmes par son souffle néfaste, c'est un fléau qui est destiné à disparaître comme l'ouragan du désert.

Le feu étincelant de l'intelligence ne peut s'éteindre dans la nuit du tombeau, et le brillant firmament ne peut être destiné à abriter uniquement le désespoir.

D'après les principes absurdes du matérialisme néantiste, les lois morales de la société n'auraient pas de sanction, puisqu'elles confondraient le crime avec la vertu. Il est grand et digne d'ailleurs de montrer aux hommes que l'existence terrestre n'est pas la fin de l'être humain, et que, au contraire, les horizons de la vie humaine n'ont pas de bornes ni de fin.

L'immortalité de l'âme ne peut être une chimère, car l'homme révèle l'infini dans ses aspirations et dans ses désirs.

L'espoir et surtout la certitude de la vie future fait le bonheur de la vie présente ; car la croyance en l'Au-delà nous montre la mort comme une libératrice et un soleil brillant dont les rayons dorent les épais nuages du tombeau, tandis que le matérialisme nous présente la vie humaine comme une étincelle qui va s'éteindre dans l'horreur d'une mort universelle. Ces sombres perspectives détruisent les séduisantes espérances de l'immortalité dans des mondes de félicité et de bonheur sans mélange.

L'âme humaine étant immortelle ne peut s'anéantir dans la nuit du tombeau.

La vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent ; il laisse réservé à l'âme l'empire d'un avenir sans fin et sans limites et les douces visions de l'infini dans des mondes heureux.

Mais que penser des hommes dont les aspirations ne dépassent pas les désirs des richesses et des plaisirs ? Hélas ! ceux qui ne voient que le néant dans la tombe ressemblent à des tyrans solitaires qui se plaisent sur les ruines de l'humanité et qui aiment à régner sur un désert désolé.

La vertu serait d'ailleurs une folie, si elle ne devait pas être récompensée.

La croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme résume tout : loi, raison, espérance et perpective de bonheur.

Mais les sombres visions sont rarement sans espérance ; car aux heures de solitude où l'âme réfléchit sur ces importantes ques-

tions, les esprits les plus sceptiques ne peuvent se défendre du doute qui les accable. Pour eux, ces vérités sont des points d'interrogation qui les troublent et les inquiètent. Elles se posent sans cesse devant eux comme des fantômes implacables et effrayants qui les poursuivent sans trêve ni merci. La terre qui paraît tout pour eux, est cependant, mise en présence de l'immensité des univers, semblable à un brin d'herbe comparé à toutes les prairies de la terre, ou à un grain de sable dans l'immense rivage des océans. Pour ces esprits oblitérés ou circonvenus, la raison semble absente ou atrophiée par les basses passions ou par les instincts abandonnés à leurs penchants dévoyés.

L'ignorance et surtout les dogmes absurdes des religions prétendues révélées, ayant humanisé Dieu en le montrant conforme à leurs viles passions, les hommes qui ne s'inspirent pas des lumières de la raison rejettent en bloc et sans discernement toutes les croyances spiritualistes. Ils ne peuvent admettre, en effet, un Dieu enfantin, inconséquent, cruel, barbare, jaloux, vindicatif, terrible et implacable dans ses vengeances. Ce Dieu primitif, inventé pour les besoins de la cause du sectarisme clérical, est au-dessous de sa créature.

Cet enseignement astucieux a souvent pour but, hélas, de circonvenir les naïfs pour mieux les exploiter.

Mais l'homme qui réfléchit ne se laisse pas prendre à ce piège ; il comprend bien vite la fausseté de ces prétendues vérités. En sondant la marche du monde universel, il voit clairement que l'ordre parfait qui règne dans la nature révèle un moteur souverain qui dirige les mouvements de l'Univers.

Les préjugés, les préventions, l'intolérance, le despotisme, la superstition, le fanatisme et l'ignorance constituent des fléaux qu'il importe d'extirper de la société moderne ; mais le plus grand fléau, la cause majeure de tous les désordres, de toutes les catastrophes morales, c'est le sectarisme clérical et le matérialisme néantiste.

Ces deux causes des débâcles sociales constituent un élément néfaste tellement pernicieux que tous les concours spiritualistes doivent s'unir pour les combattre.

Pendant les heures sombres de la vie, l'homme a besoin d'élever son âme au-dessus des perfidies matérialistes et faussement spiritualistes ; car le spiritualisme vrai est essentiellement moralisateur. Il apaise les passions, éteint les haines et les discordes ; il rapproche les hommes et les unit par la fraternité.

DÉCHAUD, publiciste, à Oran.

« INTERNATIONALE » SPIRITUALISTE

« Debout les damnés de la terre »
Oui debout, mais non pour mal faire ;
Debout, mais sans verser le sang
D'un tyran, plus ou moins puissant.

Comme lui d'essence divine,
Malgré différente origine,
Et surtout si différent sort,
Vous vous en allez vers la Mort.

Ah ! je sais, la misère est dure,
Vous êtes las de sa torture,
Las d'être, souvent, méconnus,
Et par le froid à demi-nus.

Vous souffrez par le corps et l'âme,
Et lorsque votre voix réclame,
Certains, qui n'ont jamais souffert,
Vous font sentir leurs doigts de fer.

Vous souffrez quand votre détresse
Sent le mépris de la richesse
Quelquefois due à votre main,
Qui vous gagne à peine du pain.

Souffrez mais sans envie ou haine,
Haïr abaisse l'âme humaine,
Et protestez à haute voix
Contre qui méconnaît vos droits.

N'usez jamais de violence
Quand un patron sans conscience
Réclame bien plus qu'il ne doit
De vos cerveaux, ou de vos doigts.

Si son or vous est nécessaire,
Il sait bien, race prolétaire,
Qu'il a besoin de vos efforts,
Pour enrichir ses coffre-forts.

Votre intérêt commun doit tendre
A vous unir, à vous entendre,
O travailleurs ! en échangeant
Loyalement travail, argent.

Si quelque maître vous oppresse,
Pas de colère vengeresse !
Séparez-vous, allez ailleurs,
Porter vos bras de travailleurs.

Mines, chantiers, usines, places,
Prennent partout de grands espaces.
Interrogez, renseignez-vous,
Cherchez un maître juste et doux.

A la campagne ou dans les villes
Travaillez sans être serviles,
Ne servez jamais à genoux,
Hommes libres, servez debout.

Porte noblement ta misère,
Reste debout, classe ouvrière,
Mais songe bien qu'il ne faut pas
Frapper qui te nuit ici bas.

Debout quand, faisant bien ta tâche,
Sans raison le maître se fâche,
Parfois jusqu'à te molester ;
Use du droit de protester.

Debout, mais demeure impeccable ;
Domine ton sort implacable,
Ne vole jamais de cet or
Inutile après notre mort.

Debout, jusqu'au seuil de la tombe,
Où, riche et pauvre, chacun tombe,
Sans regard, sans voix, pâle et nu,
Comme en naissant on est venu.

Debout ! Au delà du Grand Voile
Tu le seras, quand de la toile
Du blanc linceul tu sortiras,
Et jeune et fort te sentiras.

Lors, les martyrs de la misère,
Qu'on nomma : « damnés de la terre »,
Des temps passés se souviendront
Et tous leurs maux, les comprendront.

Ils verront leur terrestre histoire
Se dérouler dans leur mémoire
Et rayonner en mots de feu,
Tel le soleil dans un ciel bleu.

Ils rougiront de quelques pages,
Expliquant de bien tristes stages,
Sur cette sphère où le malheur
Rend, très souvent, l'homme meilleur.

Ils se souviendront que leur vie,
Leur dure vie, ils l'ont choisie,
Qu'ils ont voulu la pauvreté,
Pour vaincre un orgueil indompté.

En constatant que leurs tortures
Ont expié des forfaitures,
Ceux qu'on appela : « les damnés »
Plaindront leurs tyrans fortunés.

Car Eux renaîtront, ô Justice !
Dans la pauvreté, ce cilice,
Que choisira leur volonté
Pour conquérir l'Eternité.

« Debout, les damnés de la terre »,
Debout loin du mal réfractaire ;
Gravissez, courage, à l'assaut !
Conquérez le bonheur d'En-Haut.

NOÉMIE GRASSE.

Rochefort, 22 octobre 1911.

Une Maison hantée près d'Angoulême

Cas de double vue par le médium voyant Mme Agullana

Mme Agullana et moi savions — depuis quelque temps — que des gouttelettes de sang avaient été répandues une nuit sur les draps de lit d'une famille des environs d'Angoulême que nous ne nommerons pas pour ne pas porter atteinte à son commerce. Une autre fois, des débris d'intestins et des plumes de pigeon avaient été fixés sur le mur intérieur d'une chambre — des bruits étranges s'étaient manifestés — et malgré la lumière complète dans toutes les pièces pendant la nuit, on ne voyait rien.

Mme Agullana, consultée dès le début de ces manifestations, qui plongeaient cette famille dans la plus profonde terreur, conseilla de détruire la plume des couches, la plume étant un des plus puissants absorbants du fluide humain.

Depuis cette transformation des lits, ces apports cessèrent : mais aucun médium à incorporation ne pouvait pénétrer dans la chambre hantée sans entrer en trance. Or, parmi les membres de cette famille, deux ou trois au moins sont médiums, nous l'avons appris depuis.

Aussi, Mme Agullana et moi, avons profité de notre voyage à Rochefort, le 30 mai 1912, pour nous arrêter, au retour, deux jours chez cette famille et organiser deux séances de spiritisme.

Dans la première, à dix heures du soir, nous avons fait la chaîne autour de la table avec six personnes et deux médiums à incorporation : Mmes A... et R... et un médium voyant-auditif, Mme Agullana.

Les deux médiums furent entrancés aussitôt, et les deux esprits hanteurs nous déclarèrent, par l'organe du médium, que se trouvant chez eux dans cette maison, ils exigeaient le départ de cette famille et continueraient leurs exploits ; leur ardeur belliqueuse fut telle que nous levâmes rapidement la séance pour éviter de graves désordres et des scènes dangereuses.

Le lendemain, dans notre seconde séance, à la même heure, nous évitâmes l'incorporation ; les esprits furent priés de donner une preuve de leur pouvoir, en levant une *table à quatre pieds* de 25 *à* 30 *kilos,* sur laquelle huit personnes appliquaient légèrement leurs mains.

La table se leva sur *un seul pied,* ce qui n'était pas loin de la lévitation complète, et après avoir fait plusieurs fois le tour de la chambre, heurta violemment un grand lit au point de le faire reculer de trente centimètres jusqu'au mur.

Si nous avions pu renouveler vingt à trente séances aux mêmes heures et avec les mêmes assistants, à deux ou trois jours d'intervalle, nous aurions obtenu sans doute les effets physiques les plus remarquables

et les plus intéressants pour le spiritisme; malheureusement nous habitons trop loin. Ce déplacement où toute fraude inconsciente de la part des assistants était impossible, (la table tournant sur un seul pied, avec application des mains de huit personnes), frappa l'imagination d'un noble vieillard qui, le lendemain, demanda à Mme Agullana des explications sur cette séance. Mme Agullana, avec sa bienveillance habituelle, fournit les indications nécessaires et lui cita, à titre d'exemple, sa femme qui était à ses côtés.

— Comment ! reprit le vieillard, vous voyez ma femme ?

— Oui, elle parle; elle marque dans les vingt-cinq ans, peignée les cheveux à plat sur les côtés, et pour ne pas laisser de doute sur son identité, elle demande si vous vous rappelez de sa première robe, avec une raie blanche au milieu de deux bleu-foncé, qu'elle portait pendant les premières années de sa fréquentation.

Le vieillard devenait de plus en plus blême au fur et à mesure que Mme Agullana précisait des détails intimes qu'il reconnaissait *entièrement exacts* après réflexion, (car ses souvenirs étaient lointains). Mais son émotion fut à son comble, lorsque sa femme lui exprima sa joie par l'intermédiaire de Mme Agullana, de pouvoir lui affirmer, que malgré sa mort, son affection n'avait fait que grandir pour celui qu'elle avait tant aimé !

L'heure du départ approchait et le brave homme, profondément impressionné, se joignit aux membres de la famille pour nous accompagner à la gare.

Si les adversaires du spiritisme veulent bien nous faire l'honneur de ne pas mettre en doute notre bonne foi dans la relation ci-dessus — qui peut être attestée confidentiellement par huit personnes — qu'ils veuillent bien nous expliquer ce cas de double vue autrement que par la survivance du *moi* après la mort du corps, et en notant bien que le médium était à l'état de veille et sous l'influence d'aucune suggestion, ce monsieur ne pensant pas à ce moment à sa femme et encore moins à une robe portée il y a quarante-cinq ou cinquante ans.

LAJOANIO.

Ingénieur-Chimiste.

(*L'Evolution*, juin 1912.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Syndicat des Pauvres

Mme Carita Borderieux (en littérature Louis Maurecy) nous informe qu'émue par la profonde misère de familles dignes d'intérêt, elle a fondé, avec le concours de quelques amis, le « Syndicat des pauvres », œuvre qui lui a permis de soulager déjà quelques infortunes.

Mme Borderieux, qui pense avec raison avoir reçu cette inspiration de la Providence se manifestant à elle par sa marraine spirituelle *Carita*, tient à faire du Syndicat des pauvres une œuvre spiritualiste. C'est pourquoi elle fait appel avant tous à ses frères en croyance.

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs cette œuvre charitable, à laquelle nous souhaitons un prompt et durable succès.

La cotisation est de 1 franc par mois. S'adresser à Mme Borderieux, 23, rue Lacroix, Paris, (17e).

Rêve spéculatoire

Nous empruntons au *Monde Psychique* le récit des deux cas qui suivent, signé « C. L. », sans doute M. LANGELIN, le psychiste connu.

« Une amie de ma mère m'avait donné une boîte de bonbons que j'avais placée dans un pupitre où je gardais mes livres et cahiers d'écoliers, et qui, bien que pouvant céder à la moindre pesée, fermait à clé — une clé que je portais jalousement sur moi, avec une autre : cela me donnait de l'importance, à mes yeux, d'avoir *mon trousseau de clés*.

Le surlendemain, au cours d'une promenade, je constatai un désastre: mon *trousseau* de clés n'était plus dans ma poche : ou bien j'avais perdu mes clés, ou bien on me les avait *chipées*.

Je rentrai à la maison dans un état d'agitation difficile à décrire, et toute la soirée se passa en recherches vaines. Je n'avais pas mangé à dîner. Ma mère m'avait proposé d'envoyer chercher un serrurier ; mon père me conseillait fortement de déposer une plainte au parquet. La vague intuition que les auteurs de mes jours se *fichaient* de moi acheva d'exaspérer ma nervosité et je me couchai avec un désespoir indicible.

Dans ces conditions, le sommeil fut long à venir, d'autant plus long que je n'en finissais pas de me remémorer tous les endroits

où j'avais pu,à la rigueur,oublier mes précieuses clés. Enfin je m'endormis...

...Je vis mes clés placées sur une table; alors je me rappelai : je venais de fermer mon pupitre, et, pour prendre une boîte de jouets qui se trouvait sur cette table, j'y avais laissé et oublié mes clés ; je les retrouvais le lendemain sur cette table.

Mais le rêve continua.

Je vis entrer ma sœur, d'un an et demi plus jeune que moi. Elle regarda les clés avec surprise, étonnée de les trouver là. Puis après être allée voir si personne ne venait, elle prit les clés, alla au pupitre, l'ouvrit,y prit deux bonbons dans la boîte qui m'avait été donnée, les mit dans sa poche, referma le pupitre,retira la clé de la serrure, et allait remettre le trousseau où elle l'avait pris,c'est-à-dire sur la table, lorsqu'elle s'arrêta,aux écoutes... je ne vis rien, mais j'eus l'intuition que quelqu'un entrait dans la pièce. Ma sœur se réfugia à l'autre extrémité,où se trouvait une table à ouvrage ; vivement,elle ouvrit un tiroir, y jeta mes clés et... tout disparut.

Le lendemain,dès mon réveil, j'appelai ma mère :

— Mes clés se trouvent au fond du tiroir de droite de la table à ouvrage.

— Tu rêves ! comment seraient-elles arrivées là ?

— Je te dis qu'elles y sont.

Et,sûr de moi, je sautai du lit,sans même prendre le temps de mettre un vêtement ; je courus à l'endroit désigné ; les clés y étaient.

Ce fut au tour de ma mère d'être surprise. Je racontai alors, dans une sorte de fièvre exubérante,tout mon rêve de la nuit. Ma sœur comparut devont le tribunal familial, et fit tous les aveux nécessaires ; les faits s'étaient bien passés comme je les avais vus, dans la matinée de la veille, c'est-à-dire environ douze heures avant de m'être retracés dans un rêve,où mon énervement avait provoqué pour moi la vision d'une série de clichés astraux.

Le deuxième souvenir remonte à peu près à la même époque, peut-être un an plus tard, et il est resté chez moi aussi vivant que le précédent.

A ce moment la fête d'un parent approchait. A cette occasion,ma mère avait projeté de lui offrir une tapisserie faite par elle-même ; je ne me rappelle plus ce qu'était cette tapisserie, mais je sais qu'elle était assez grande pour être établie sur un métier de la hauteur d'une table.

Or,peu de temps avant cet anniversaire, ma mère fut forcée de s'absenter,pour cause, autant qu'il m'en souvient, de maladie de mon grand-père ; quand elle revint, elle n'avait plus le temps matériel nécessaire pour achever le travail à l'heure voulue, et cette pensée, qu'elle ne serait pas prête, l'affectait beaucoup. Dans les derniers jours,qu'elle passait de l'aube au coucher devant sa tapisserie, elle ne parlait, aux heures des repas, que de l'ennui que lui causait son retard. La veille au soir, elle fit son calcul et déclara que pour qu'elle fût prête au moment fixé où elle devait aller voir le destinataire du présent, il lui faudrait au moins un jour de plus. Elle nous mit au lit, ma sœur et moi, puis elle reprit son travail en déclarant que, bien que brisée de fatigue, elle ne se coucherait pas avant minuit et se lèverait à l'aube, voulant,disait-elle,terminer une partie de l'ouvrage qu'elle s'était fixé.

Le bruit du métier que, dans sa hâte fébrile, elle agitait constamment me tint quelque temps éveillé, puis je m'endormis.

Dans la petite chambre que j'occupais, et dont la porte de communication restait ouverte, mon lit faisait face au pied du lit de mes parents, que je pouvais voir, mais le reste de la pièce échappait à ma vue.

Combien de temps dormis-je ? dix minutes ? deux heures ? je n'en sais rien. Je fus réveillé par le bruit intensif que faisait une main en agitant le métier, je remarquai avec surprise que bien que ma mère travaillât à sa tapisserie, la chambre de mes parents était plongée dans une obscurité profonde. A la réflexion, je pensai que, pour ne pas empêcher mon père de dormir, ma mère devait utiliser une petite lampe à abat-jour bas de façon à ne pas donner beaucoup de lumière. Mais,tout somnolent que j'étais,je ne pouvais m'empêcher d'être surpris de cette façon de s'éclairer, car cette tapisserie était faite de plusieurs couleurs de laine et de soie, et, un soir précédent, ma mère s'étant trompée de couleur avait déclaré que, pour faire cet ouvrage le soir, il lui fallait un éclairage suffisant à distinguer les nuances de laine et de soie.

Quoi qu'il en soit, le bruit du métier,qui ne cessait de s'agiter avec fébrilité,me tint quelque temps éveillé, puis, par la suite, interrompit à plusieurs reprises mon sommeil : c'est dire que je dormis assez mal.

Aussi, à l'aube,fus-je facilement réveillé par le bruit que fit ma mère en sautant du lit pour s'habiller. Puis j'entendis un cri, je vis mon père se lever en sursaut,et j'entendis vaguement une conversation ani-

mée où revenaient sans cesse les mots : *Elle est finie !*

Comme ce n'était pas encore l'heure de mon lever, je refis un somme, jusqu'au moment où ma mère vint m'éveiller en me disant avec joie : « Tu ne sais pas ! La tapisserie est terminée, je ne sais comment cela s'est fait. »

Je lui fis alors part de mes remarques de la nuit. Ma mère courut voir l'état de la lampe (à cette époque on ne connaissait encore que la lampe à l'huile) et la trouva dans le même état où elle l'avait laissée la veille, à minuit, au moment où elle s'était couchée. Cette lampe n'avait pas été utilisée au cours de la nuit ; qui donc avait fait le travail ?

En ce temps on parlait beaucoup moins qu'aujourd'hui de magnétisme et de somnambulisme que l'on regardait comme des choses inconnues et propres tout au plus à l'amusement des badauds sur les champs de foire. Cependant, ne pouvant expliquer le fait autrement, il fallut bien convenir que ma mère avait été l'objet d'une crise somnambulique, et que c'était en plein sommeil magnétique — dû, on le saurait maintenant, à son excitation nerveuse et à une auto-suggestion spontanée — qu'elle s'était levée pour reprendre ce travail qui lui tenait tant à cœur.

Mais comment avait-elle pu achever en quelques heures un travail qu'elle avait elle-même, la veille, estimé demander au moins une journée ? Comment surtout, dans la pleine obscurité avait-elle pu choisir et différencier, sans erreur, toutes les nuances diverses de laine et de soie qu'exigeait cette tapisserie ? Cela, nous ne le sûmes jamais.

Mounet-Sully et les Furies

On vient de célébrer le 40e anniversaire des débuts de Mounet-Sully à la Comédie-Française.

Le célèbre tragédien a raconté une hallucination qu'il eut dans cette soirée de ses débuts.

« Ma première heure de bonheur fut celle où j'eus pris confiance, à la suite de mon engagement à la Comédie-Française. Je ne doutais plus de moi, malgré mes misères anciennes, le soir où j'y débutai dans l'Oreste d'*Andromaque*. Je m'y livrai avec passion, et ma fougue eut ses adversaires, ses railleurs même, on peut le dire. C'est, cependant, ce soir-là que j'ai ressenti, sur la scène, ma plus violente émotion, véritable phénomène d'exaltation cérébrale : dans la scène finale des « fureurs », je vis se dresser réellement, à quelques pas sur ma droite, c'est-à-dire exactement devant l'avant-scène de gauche, les Furies, les « filles d'enfer », prêtes à s'abattre sur moi. Cette vision n'était point une hallucination car j'en eus pleine conscience et je la crus véritable. Le souvenir d'un tel fait est bien exceptionnel ; mais il dormait sous tant d'autres que je l'avais presque oublié ! »

(*L'Echo du Merveilleux*, 15 juillet 1912.)

UNE CURE MAGNÉTIQUE

Nous lisons dans le journal italien *Lotte Nuove* du 8 septembre :

Une cure magnétique.

Nous avons eu pendant plusieurs jours à Mondovi le professeur Edward Troula, membre de la société magnétique de France, fondée dans le but d'étudier le magnétisme et d'en vulgariser la pratique.

A l'aide d'intéressantes expériences, le professeur a voulu démontrer que le magnétisme peut être employé avec utilité pour le traitement de diverses maladies physiques, mentales et morales.

En présence des Docteurs E. Bonneli et G. Gasco, il a réussi à faire parler une personne atteinte de mutisme depuis plusieurs mois.

A propos de l'efficacité du magnétisme nous reproduisons un intéressant article de la revue *La filosofica della Scienza di Palermo*.

La médecine magnétique existe, merveilleuse de diagnostics avec absence de médicaments proprement dits. L'efficacité des résultats est des plus saillantes. Quand l'opérateur possède une puissance magnétique et suggestive suffisante ; quand il trouve des sujets sensibles qu'il peut amener au point voulu du sommeil, les résultats sont concluants et durables.

La demoiselle C., en mangeant des dattes, avait avalé une aiguille ; après des parcours douloureux, cette aiguille était venue se fixer dans le lobe supérieur du poumon gauche, et déchirait les tissus en provoquant d'abondants vomissements de sang.

Les docteurs n'y comprenaient plus rien.

Le docteur D. pria Monsieur E. T. d'endormir la demoiselle C. qui se trouvait, sans qu'on le sût, être un très bon sujet. Une fois endormie, on la pria de chercher la cause de ses vomissements sanguins. On

continua à la magnétiser pour lui donner des fluides et plus de voyance dans l'intérieur de son corps. Elle regarde, cherche et dit ;

— C'est une aiguille qui se trouve dans le lobe supérieur du poumon gauche, la pointe tournée vers le cœur et va le percer.

— Une aiguille ?

— Non, la moitié d'une aiguille ; il manque la partie supérieure, « le chas ».

— Pourrait-on l'extraire avec un aimant?

— Oui.

Croyant à une mystification comme cela arrive fréquemment dans ces expériences, T. répond : « Oui, sûrement cela sera pour le 30 février. »

La demoiselle C., très fâchée, réplique à cette plaisanterie :

— Non pas le 30 février, mais après sept séances ; à la septième je subirai une opération au bras qui me fera beaucoup souffrir.

Cela fut dit très sérieusement et avec conviction.

On lui demande des instructions, elle ordonne de diriger la pointe de l'aiguille vers l'épaule au moyen d'un aimant, mais très légèrement et à diverses reprises.

L'application de l'aimant occasionna un vomissement de sang : la demoiselle C., toujours endormie, ressentait de violentes douleurs que l'on calmait par des passes magnétiques.

Le docteur D. étonné et doutant que le contact de l'aimant eût produit ce vomissement, voulut lui-même tenter l'expérience, et à nouveau il se produisit un vomissement sanguin ; elle fut magnétisée, calmée et réveillée de suite.

Le lendemain, deuxième séance avec les mêmes résultats ; il en fut de même pour les deux autres jours.

A la cinquième séance, la demoiselle C., endormie, ordonne que l'on donne un violent coup d'aimant pour que l'aiguille sortant du poumon passe vite dans le bras, sans quoi elle pourrait rester entre les deux feuillets de la plèvre et prendre une nouvelle direction qui en rendrait l'extraction plus difficile. « Je vais ressentir une grande douleur, dit-elle, et je pourrais vous faire du mal, vous gifler ; éloignez-vous de moi dès que vous aurez appliqué l'aimant. »

Ces dires furent suivis à la lettre, la demoiselle poussa un grand cri, fit un geste de la main pour frapper.

L'aiguille s'engagea dans le bras ; de grandes douleurs la tourmentent, le bras devient noir, on ne peut plus abandonner la malade que l'on calme par des passes magnétiques ; on l'endort et on la réveille par intervalles selon ses désirs. Le lendemain soir, la demoiselle C. nous dit que l'aiguille se trouve sous le derme ; qu'il faut immédiatement le dire au docteur, pour en faire l'extraction.

On fit appeler de suite le docteur D. qui se trouvait au lit et indisposé ; il fut nécessaire de prendre un autre docteur, M., qui fit l'opération au bras et retira la demi-aiguille telle que cela avait été dit par la demoiselle C. à la première séance.

Monaco, 1912 EDWARD TROULA.

(*Le Progrès*, de Houilles.)

AVIS AUX ÉDITEURS

Il est fait mention de tout livre adressé au *Progrès Spirite*.

REVUE DES LIVRES

Florian-Parmentier. — *L'Impulsionnisme.* S'adresser à Gastein-Serge, éditeur, 17, rue Fontaine (Paris).

Paul C. Jagot. — *Pour devenir chiromancien.* Traité synthétique de chiromancie, avec 17 figures spéciales. Prix : 1 franc. MM. H. et H. Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu en juin et juillet, de :

« Les frères spirites du Nord et du Midi »	40 fr.
Mme Vve Henry — Billancourt	10 —
Groupe « Copernic » — Nîmes	5 —
Mme Lévesque — Pertuis	15 —
Mme Combe — Lyon	5 —
Mlle A. Dayt — Lyon	3 —

Nous remercions de tout cœur les sincères amis qui, en soutenant notre *Caisse de Propagande*, nous permettent de continuer notre œuvre spirite, parfois entravée par des obstacles matériels. Nous serons reconnaissants à ceux qui se feront un devoir d'imiter l'exemple de ces généreux donateurs, car nous servons gratuitement le journal à un grand nombre de personnes, dont beaucoup d'infortunés qui nous en font la demande et que nous ne voudrions pas priver, faute de ressources suffisantes, du réconfort qu'ils attendent mensuellement de nous.

L'ADMINISTRATION.

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 9 Septembre 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

Les

DOULOUREUX CONTRASTES DE NOTRE ÉPOQUE

Nous lisons dans *l'Ego* de Bruxelles (1er août 1912), sous la rubrique : *A travers les revues et journaux* :

« LE PROGRÈS SPIRITE. Rédacteur en chef: A. Laurent de Faget, Fondateur, 61, Rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

« *Le Spiritisme n'est pas une Eglise. La Foi spirite est toujours soumise au contrôle de la Science et de la Raison*, par Laurent de Faget.

« Quand Allan Kardec a réuni en corps de doctrine les éléments épars des vérités spirites, il tenait ces éléments d'Esprits sévèrement contrôlés, dont il avait pu établir la sagesse, la science et la bonté. Du reste, il recevait, sans les demander, des communications émanant d'une quantité de groupes spirites disséminés sur toute la surface du globe ; et ce n'est qu'après avoir constaté la parfaite concordance entre ces communications, après les avoir étudiées lui-même en les soumettant aux règles étroites de la logique et de la raison qu'il les admettait... »

Soulignons ce critérium : *Les règles étroites de la logique et de la raison* ; et remarquons que quelques lignes plus bas, l'auteur écrit :

« Mais Allan Kardec n'a jamais prétendu que le spiritisme était immuable à tout jamais. »

Comment ! une philosophie basée sur les règles étroites de la logique et de la raison, ne serait pas immuable ? Alors la logique et la raison varient ; ce qui est logique, raisonnable aujourd'hui ne le serait plus demain ? Cela me paraît la négation même de la logique.

— Doucement, cher Confrère. Allan Kardec était, certes ! un esprit éminent, aussi clair que correct, doué d'une raison calme et positive, d'une foi sans fanatisme, et sa logique nous paraît inattaquable. Mais le Maître en Spiritisme avait autant de modestie que de savoir, et il ne se croyait pas infaillible. Il a donc pu penser que son enseignement ne serait pas immuable ; que la doctrine spirite se conformerait toujours, d'ailleurs, aux lois de la science et aux règles de la raison ; « que le Spiritisme serait scientifique ou ne serait pas ».

Il entendait par là que le Spiritisme n'était pas une chapelle fermée et qu'il laissait toutes portes ouvertes aux conquêtes de l'avenir, aux révélations ultérieures des Esprits, aux vérités nouvelles dont Allan Kardec fut le précurseur.

Le Maître en spiritisme fut le vulgarisateur le plus sûr, le plus autorisé, de nos croyances actuelles ; il fut l'initiateur prudent et sage à cette philosophie des Esprits qui, seule, peut transformer le monde en soumettant définitivement les sens à l'âme et dissipant tous les doutes et tous les malentendus sur la réalité de la vie dans l'Au-delà.

Point de dogmes, mais toujours plus de lumière, de foi, de raison et d'amour ! ainsi pourrait se résumer toute l'œuvre d'Allan Kardec, qui ne se figeait pas en quelques formules autoritaires et bornées et voulait s'adapter à toutes les formes nouvelles de la science religieuse, de la foi raisonnée : de là, le secret de sa force, de sa durée et de l'avenir qui l'attend.

. . . .

L'Ego termine sa petite diatribe en prenant également à partie notre excellent

collaborateur, M. Rouxel, dont il cite, entre autres, les lignes suivantes :

« Avec la religion tombe aussi la morale, et sans morale, il n'y a pas de société possible. Les progrès récents de la misère physique et morale, du vice, du crime, de la folie, etc., en sont les preuves palpables. »

Et, ajoute l'*Ego*, ce n'est pas le *Spiritisme* qui y remédiera.

— Qu'en savez-vous, cher Confrère ? C'est, en tout cas, ce que nous nous proposons d'examiner.

* * *

Un double courant se manifeste à notre époque : l'un, qui est certainement un progrès, pousse les hommes à un développement intellectuel et à une action matérielle considérables : les inventions redoublent, la science s'étend, et, en même temps, un souffle de compassion pour ceux qui peinent, luttent et souffrent semble passer sur le monde comme le souffle même de l'Eternel. La société évolue donc vers le mieux ,c'est incontestable. On veut plus de bonheur pour tous et, surtout, pour ceux qui végètent encore au bas de l'échelle sociale. L'ouvrier voit sa situation sans cesse améliorée, grâce, il faut en convenir, à ses efforts collectifs, à la solidarité effective de la classe ouvrière, mais aussi à ce désir général d'amélioration matérielle, à cet élan public généreux dont nous venons de parler.

Un congrès de *l'Eugénique* s'est tenu à Londres en juillet. Il a recherché « les lois et les règles propres à empêcher la dégénérescence de la race, et à faire que les individus qui naîtront soient le mieux doués possible au point de vue des qualités physiques et intellectuelles, *comme aussi bien morales* ».

« Comme aussi bien morales », indique que ce dernier point du programme de l'*Eugénique* n'est pas celui qui fut le plus en honneur dans ce congrès. Et nous le regrettons vivement car, pour nous, c'est de beaucoup le plus important.

Le journaliste à qui nous empruntons cette information ajoute d'ailleurs :

« L'eugénique n'est pas une chose nouvelle. Les Spartiates, pour ne citer que cet exemple, faisaient de l'eugénique lorsqu'ils mettaient à mort les nouveau-nés contrefaits ou mal venus. »

Heureusement il n'est pas question de ressusciter cette pratique barbare, mais l'entrevoir seulement comme une des causes jadis justifiées de l'amélioration de la race prouve assez que même l'eugénique est insuffisante à assurer le progrès le plus indispensable à la société actuelle, et qui n'est autre que le progrès moral.

Aussi, un deuxième courant — dévastateur, celui-là — prend-il une consistance toujours plus grande. Le vice et le crime se donnent plus librement carrière. Nous voyons, à notre époque de civilisation générale, de lumière scientifique toujours plus brillante et plus féconde, la barbarie renaître effroyablement dans beaucoup d'intelligences dévoyées, d'âmes insensibles, de cœurs sans pitié. Et c'est un répugnant spectacle que celui de ces actes de sauvagerie, aujourd'hui bien plus nombreux qu'autrefois, et qui semblent marquer d'une tache infamante particulière notre époque si justement fière de ses progrès intellectuels et de sa noble mission d'égaliser les hommes devant la justice et le devoir.

* * *

Quelles sont donc les causes de ce véritable recul moral ?

L'alcoolisme y entre pour une grande part, nous en sommes convaincu, et nous voudrions voir réglementer, restreindre la vente de ces produits toujours malsains — de plus, souvent falsifiés — qui s'attaquent au cerveau humain, oblitèrent la conscience et enlèvent à l'homme sa dignité morale.

Mais il y a d'autres causes à cet affaiblissement, à cet affaissement de la moralité publique, encore partiel, je le veux bien, mais qui semble menacer, comme une gangrène, le corps social tout entier.

Faut-il l'attribuer en partie à la chute des religions intransigeantes, codes si souvent absurdes du passé, d'un passé qui ne saurait renaître avec son fanatisme, ses terreurs religieuses et son manque presque absolu d'idéal élevé ? Nous ne pensons pas que notre recul moral dérive plus spécialement de cet ordre de faits, car les religions dogmatiques intransigeantes, aujourd'hui démodées, caducques, abandonnées de l'esprit humain qui s'éclaire et s'élève, ont si souvent enseigné le faux qu'elles ne pouvaient être d'un grand poids dans la direction de l'humanité vers le bien et vers le mieux.

Cependant, les religions se faisaient gloire de soutenir la morale, et, avec elles, semble tomber aussi la morale elle-même, comme le dit M. Rouxel. Or, sans morale, on s'habitue à vivre chacun pour soi, non seulement avec égoïsme, mais souvent, hélas ! avec malhonnêteté. D'ailleurs, si

l'on n'a plus la foi en l'avenir de l'âme humaine, si l'on ne croit plus même à cette âme, on ne se préoccupe plus des leçons et des devoirs qui la dirigent ou lui incombent. On vit uniquement pour jouir matériellement et le plus possible de la vie. La matière est tout. L'esprit ne compte plus pour rien.

Il est, certes! très bien — nous n'en disconvenons pas — de cultiver tous les genres de sport qui redonnent des nerfs et des muscles à nos générations physiquement appauvries ; de fortifier l'enfant, la femme, et l'homme lui-même par des exercices matériels méthodiques et fréquents; il est louable aussi de vouloir donner à chacun de nous plus de liberté, aux travailleurs de tous ordres un peu plus de repos, un salaire plus conforme à leurs besoins, et, à tous, un bien-être matériel plus grand.

Mais se préoccupe-t-on quelque peu de donner à l'âme humaine une foi qui l'élève, une science — philosophique ou religieuse — qui lui permette d'affronter les maux et les calamités de la vie, en lui restituant l'espérance que ses efforts en vue du bien moral ne seront pas perdus; qu'une justice immanente, d'origine supérieure à l'humanité, une justice divine préside à l'évolution des sociétés, aux progrès de l'individu, et que cette justice se continue après la mort, récompensant ou punissant chacun selon les œuvres qu'il a accomplies ici-bas ?

Hélas ! la réponse à cette question est absolument négative, et nos dirigeants semblent ne pas voir l'abîme vers lequel nous marchons, nous courons peut-être, quand nous ne voulons faire tourner nos progrès qu'au profit de l'élément matériel de notre être, de nos joies matérielles inféconde sans le contrepoids moral qui les légitime, les purifie et les élève.

***

Et voilà pourquoi nous disons que le Spiritisme est indispensable à l'évolution actuelle de l'humanité ; que seul il peut, par les preuves qu'il donne de la survie, enrayer le mouvement moderne qui pousse l'homme à ne voir la vie que par les sens, sans illumination de la conscience. Seul, il peut redonner une âme à notre société mourante moralement parce qu'elle vit trop matériellement ; seul, il peut faire naître l'harmonie entre la matière et l'esprit, donnant à chacun de ces éléments constitutifs de notre être la place qui lui revient dans le concert de la vie. Seul enfin, il peut ouvrir à l'humanité la route de ses progrès futurs, qui deviendraient un vain mot si nous nous enlizions de plus en plus dans la matière.

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

Conseils aux médiums

Un grand nombre de médiums, malgré leur désir de se rendre utiles à la cause du Spiritisme, n'obtiennent dans l'exercice de leurs facultés que des résultats incertains ou sans valeur. Ils se plaignent d'être mal assistés, tombent dans le découragement et finissent quelquefois par tout abandonner. A ceux-là principalement nous recommandons la lecture attentive des conseils suivants, qu'un médium des mieux doués de notre groupe, M. Albert La Beaucie, reçut avec mission de les propager, et qu'il publia dans son ouvrage de psychologie moderne : *Les grands Horizons de la Vie.*

« Ami, nous dit la Voix, je t'apporte la parole de Vérité et viens te dicter ton devoir. Le Spiritisme, crois-tu, est appelé aux progrès féconds d'une haute destinée ; sache cependant que les moyens dont tu te sers pour son application pratique sont frappés momentanément du sceau de l'impuissance.

« Ce n'est pas à dire que les efforts dépensés par de zélés adeptes en vue d'attirer le public incrédule ne soient louables, mais le succès en récompense rarement le mérite, je te le dis en connaissance de cause. Tu penserais comme moi-même si tu savais ce qui se passe dans bien des groupes, où l'on ne peut fournir la preuve de ce que l'on avance.

« Ecoute-moi : il faut frapper l'âme hésitante ou hostile de l'éclair aveuglant qui secoue la torpeur, qui réveille les idées morales et élevées. L'éclair ! c'est le fait brutal, positif, incontestable de la survie. L'immortalité de l'âme devient manifeste, prouvée tout d'un coup ; car l'Esprit libre parle lui-même devant le chercheur et, suivant son degré personnel d'avancement, révèle les ombres ou les splendeurs de l'Univers invisible.

« Or, pour l'heure, es-tu assuré, dans tes séances, de fournir à ton semblable les preuves qu'il te demande ? Non, car tu as déjà essuyé plus d'une déception à cet

égard. Cependant, si tu n'y réussis pas, ne t'en prends qu'à toi-même. En effet, quand tu expérimentes, que fais-tu de ta volonté, des ressorts de ton être ? Souvent apathique, tu attends presque tout de l'Au-delà ; et tu te plains ensuite que la porte ne s'ouvre pas : ne peux-tu donc la faire aisément céder par la clef de médiumnité ?

« Voilà le point faible. Tu as peu de médiums, et ceux dont nous pouvons user sont plus ou moins doués des qualités physiologiques et morales inhérentes à leur mission. A qui la faute encore ? Ce n'est pas à nous, mais bien plutôt à toi, à eux. Sais-tu les découvrir, ces médiums puissants, rochers abrupts sur lesquels ton pied pourrait se poser en toute sécurité, et d'où alors tu apercevrais les grands horizons de la vie inexplorée ? Sais-tu les chercher parmi les humbles, parmi les sains, parmi les forts, ces gens aux fluides semi-matériels, à l'aide desquels nous pourrions soulever des meubles, frapper des coups sonores, faire mouvoir d'ingénieux appareils dont la voix vibrerait de nos échos troublants ? Sais-tu, d'autre part, découvrir, parmi les jeunes filles, parmi les jeunes femmes, aux organismes délicats, des médiums élevés, inspirés, dont les fluides subtils puissent former une sorte d'arc-en-ciel psychique, reliant le cerveau humain aux âmes dégagées dans l'espace ?

« En admettant que tu aies groupé quelques médiums, tu devrais t'appliquer à développer leurs facultés avec méthode et patience. Or, à peine en montrent-ils les germes que tu leur permets de les faire croître à la chaleur de leurs seules aspirations. Souvent alors, poussant au gré du caprice, ces germes, qui pourraient produire de si bons fruits, se dessèchent avec le temps ou n'engendrent que des fleurs vénéneuses.

« Mais, aurais-tu même de bons médiums, façonnés par des études approfondies et suivies, que cela ne suffirait pas : parfois encore les séances ne te laisseraient qu'amertume et ennui. Pourquoi ? C'est qu'il te manquerait encore les éléments de réussite les plus puissants qui soient : l'amour de la Vérité et l'amour de tes semblables.

« Es-tu possédé par cette soif de connaître qui donne des ailes à l'âme et d'avance la mène aux champs de la vie spirituelle ? Nous apportes-tu une somme de savoir et des moyens de recherche qui soient capables de nous attirer, comme ferait un aimant en présence de parcelles d'acier ? D'autre part, aimes-tu sincèrement ceux qui te sont proches, ou amis, ou indifférents, ou même... ennemis, en un mot, tes frères des deux rives ? Connais-tu le dévouement, l'abnégation ? Est-il, enfin, en ton pouvoir d'extérioriser des effluves passionnés qui soient susceptibles d'embrasser une réunion d'humains et de les resserrer en une communauté puissante ?

« Tu sais, cependant, quelle fut la force primitive de la Révélation chrétienne et comment quelques enthousiastes purent changer l'axe moral du globe et le tourner vers la Palestine ! — « Dieu était avec eux, » diras-tu. Mais, te répliquerai-je, Il y était parce qu'Il aime ceux qui se réunissent en son nom et veulent collaborer à son œuvre. Or, ce qui a été possible aux premiers apôtres l'est pour toi, si tu as leur foi et leur zèle. Emplis ton âme de charité universelle, procède par esprit scientifique, et si tu t'adonnes aux expériences spirites dans ces conditions, la porte s'ouvrira grande...

« A toi, seulement, de ne pas laisser entrer les légions d'êtres errants, qui se plaisent à se communiquer aux mortels sans un but utile, et dont l'influence cause ce malaise que tu connais. Non : sous les auspices de ton guide familier, écarte-les. Mais laisse venir à toi les malheureux, les souffrants. Prie pour eux, et quand ton devoir envers le prochain sera rempli, évoque l'Esprit de lumière, gardien des secrets de ta sphère, évoque le doux Jésus, qui, sur terre, a donné sa promesse de venir à ton appel. Il ne tardera pas à être en toi et par toi. Il t'assistera si tout motif de curiosité et d'intérêt matériel est banni de ton cœur, si le seul amour du vrai, du bien et du beau l'emplit de ses ondes savoureuses. C'en sera fait alors de l'inertie, du vide ; une force inconnue, insoupçonnée, ranimera ton espoir comme celui de tes frères. Sa flamme luira sur tous les fronts, et tu diras : « Salut à toi, Esprit d'amour et de vérité qui nous apparais ! Sois le bienvenu, éclaire notre demeure, réchauffe les foyers de nos intelligences et de nos cœurs ! » — Ah ! dès ce moment, tu verras combien sera autre l'aspect de tes réunions, combien seront différentes les impressions qu'elles te laisseront. Tels les antiques effluves descendaient sur les apôtres en langues de feu vacillantes, tel le souffle de vie baignera ton âme et l'emportera vers les plus sereins horizons que tu puisses rêver !

« Homme, mon frère, je t'en supplie, ne reste pas sourd à mes accents et fais qu'ils résonnent de façon durable à ton entendement. Livre-toi religieusement, scientifi-

quement à la pratique du Spiritisme. Entoure-toi de bienveillants protecteurs. Appelle à toi Esprits et gens de bonne volonté. Crée par ton énergie persistante un centre d'action efficace, d'où soient exclues toutes mauvaises herbes. Ferme ta porte aux rieurs des deux mondes. Laisse entrer l'ignorant, le chercheur, et convaincs-les par le réel, par le palpable. Voilà ce que te dicte l'amour dont je suis animé pour toi. Si tu m'entends, à toi la couronne de myrte et de laurier des vainqueurs! Mais si tu me repousses, eh bien! va, délaisse d'infructueuses études, de vains exercices. Va, sois un honnête homme, et n'aspire qu'à ton salut personnel...

« Non, cher ami, j'aime à croire que tu m'as entendu, que ma parole est tombée sur un cœur susceptible de l'apprécier. J'aime à croire que tu désires te livrer à la pratique expérimentale du Spiritisme de la façon que je t'ai conseillée, tout en n'oubliant pas que l'étude morale et philosophique doit lui faire équilibre. Pour telle cause, deviens meilleur toi-même. Discerne le juste de l'injuste, le bien du mal, et retiens ce qui est bon. Que ton esprit soit maître et fasse du corps un esclave. Si le flux de tes pensées se trouve souillé, détournes-en le cours et épure-les aux roches de la vertu et du devoir. Ne dis jamais : « Il est trop tard! » Non, il est toujours temps de bien faire, et en face d'un désir impur, d'une tentation déshonnète, tu dois dire, et tu le peux : « Je ne veux pas succomber, je ne le veux pas! »

« Alors, quand tu seras bon et savant, prêche. Va, parle, instruis, propage la pure doctrine. Sans reproche, tu seras sans peur. Va, sois vaillant et Dieu t'aidera. Le flot de l'incrédulité pourra te repousser. N'importe! Comme faisait Jésus sur la barque de Génésareth, répands, malgré tout, le cri d'amour et de vérité dont déborde ton âme. Adresse aux hommes de bonne volonté qui t'écoutent, attentifs, sur le rivage, les paroles que le vent sans doute emportera, qui passeront, mais dont les bons effets se perpétueront d'esprit en esprit, de cœur en cœur, grâce à la sanction efficace des expériences et des données positives.

« Est-ce suffisant? Non, pas encore. La plume est là, sers-t'en, et fais vibrer l'âme de tes semblables sous les pensées traduites en langage expressif. Accumule les faits, développe les enseignements, et que ton imagination se donne libre cours pour paraphraser l'œuvre construite, pour embellir le faîte de l'édifice des hypothèses souriantes et le faire monter de plus en plus vers l'Au-delà, vers Dieu! Ce sera le clocher, et si haut soit-il, s'il est assis sur une base solide, il ne pourra jamais rompre l'équilibre du monument.

« Hardi! mon frère; à l'œuvre! Je t'en conjure, au nom de l'Être tout-puissant, pour toi, pour les tiens, pour la cause sublime qui, reliant le Ciel à la Terre, embrasse le monde entier de son essor infini! »

Des enseignements d'une telle portée ne peuvent que raviver la foi chez les médiums envahis par le doute, et imprimer à la conscience des adeptes de toute origine une vitalité nouvelle. Les uns et les autres ne sauraient donc trop les méditer.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Loi de mort. — Loi de vie

Sous ce titre, Mme Odette Laguerre publia en 1902, dans le journal *La Fronde*, aujourd'hui disparu, un éloquent et vigoureux article que nous nous faisons un plaisir de reproduire en grande partie; car ses dix années de date n'en atténuent aucunement l'intérêt, par rapport à notre état social actuel.

Nous sommes encore sous le régime de la *loi de mort*, écrivait alors la distinguée collaboratrice du journal féministe. Le siècle naissant a recueilli ce triste héritage du passé. Le conservera-t-il intégralement pour le léguer à son tour aux âges futurs? Nous ne le croyons pas.

La loi de mort, c'est l'attentat à la vie humaine, légitimé par les codes ou par la morale sociale.

C'est d'abord le meurtre collectif, le plus monstrueux, parce que le plus énorme : la guerre, non seulement admise encore comme une nécessité, mais considérée par beaucoup comme une école d'héroïsme et d'abnégation, comme un acte grandiose, comme un geste magnifique.

C'est ensuite le meurtre juridique, sanctionné par les tribunaux : la peine de mort prononcée contre des hommes jugés coupables par des juges faillibles et sujets à l'erreur.

C'est aussi la torture abolie de notre code criminel, mais qui subsiste dans nos bagnes militaires et se perpétue par les poucettes, le baillon, la crapaudine et tous

les hideux supplices encore pratiqués dans nos compagnies disciplinaires d'Afrique.

C'est enfin le duel, cette coutume d'origine barbare, qui, des temps féodaux est venue jusqu'à nous, avec le préjugé absurde et sauvage que l'honneur compromis se lave dans le sang !

Et le sang, dans quoi se lave-t-il ?
Demandez à lady Macbeth (1).

La loi de mort, je la vois non seulement dans ce qui supprime ou menace brutalement la vie, mais dans ce qui la comprime ou l'avilit au nom de l'ordre social.

Je la retrouve dans nos âpres luttes économiques, dans la bataille des intérêts, qui aboutit impitoyablement à l'écrasement des faibles, à l'antique et toujours actuel *Væ victis!*

Je la retrouve dans les ignorances, les servitudes, les misères, les iniquités dont sont accablés tant d'êtres innocents et sans défense, non par la fatalité des forces naturelles, mais par l'action de forces sociales mal organisées et mal équilibrées.

C'est cette loi de mort qui consacre et justifie toutes les oppressions et toutes les tyrannies; qui voudrait éterniser toutes les inégalités; qui laisse anéantir la nationalité finlandaise, après celle de la Pologne; qui permet l'égorgement des Arméniens; qui autorise les persécutions contre les Juifs; qui maintient, comme ses plus fermes appuis, les dogmes et les confessionnaux, établis pour envelopper d'ombre les âmes dociles et les faibles cerveaux...

A la loi de mort s'oppose naturellement la *loi de vie*, qui fait mieux que respecter la vie, qui la protège, qui non seulement la veut garantir de toute atteinte, mais s'efforce d'assurer son libre et complet épanouissement.

Cette loi de vie s'impose, dès à présent, à toute conscience affranchie, et elle commence à entrer dans le domaine des faits.

Un irrésistible courant d'amour et de justice monte à l'assaut du vieux monde, emporte une à une ses forteresses, ébranle et sape de tous côtés la loi de mort, celle des temps passés, pour édifier la loi de vie, celle des temps futurs.

. . . .

Cette substitution ne se fera pas en un jour ; il nous paraît impossible qu'elle sorte d'une révolution violente. Mais nous la voyons très bien naître d'une lente évolution qui a commencé depuis longtemps — depuis l'origine des civilisations —, qui a subi bien des arrêts et des reculs, et qui, maintenant, s'affirme et s'accélère. Chaque jour, des faits significatifs traduisent ses progrès.

Contre la guerre, des voix s'élèvent, des consciences protestent, des ligues se forment, de plus en plus nombreuses. L'idée d'un grand tribunal d'arbitrage, réglant pacifiquement les conflits, fait son chemin dans l'opinion.

Pendant ce temps, hélas ! la loi de mort, qui n'a pas désarmé, continue son œuvre : le sang coule... Mais les principes humanitaires proclamés aux conférences de la Haye demeurent. Quelque chose de nouveau est entré dans les âmes : le sentiment du droit international... La guerre a honte d'elle-même, en quelque sorte ; elle dissimule sa sauvagerie, elle n'étale plus, comme autrefois, ses massacres et ses butins. Chez les peuples belligérants eux-mêmes, apparaissent des sentiments de justice et de fraternité à l'égard de leurs ennemis.

. . . .

La peine de mort n'est pas encore abolie chez nous, mais tous les esprits généreux réclament cette abolition, et on la devine prochaine.

Si l'on s'en tient à l'idée d'une expiation proportionnée au crime, il faudrait alors établir une échelle de supplices...

A un autre point de vue, la peine de mort est-elle nécessaire à la défense sociale ? J'en doute. Il n'est pas bon que la société donne l'exemple des crimes qu'elle interdit.

Les tortures infligées aux disciplinaires, dénoncées et flétries par la presse, soulèvent aujourd'hui la réprobation générale. La Chambre entière s'est associée au gouvernement pour désavouer ces pratiques barbares et poser les bases d'une réforme complète dans le régime des compagnies de discipline et des établissements pénitentiaires.

Dans le domaine des luttes sociales, l'évolution s'accomplit aussi : l'émancipation du prolétariat a commencé par la conquête du droit syndical et du droit de grève, par la création des Bourses de Travail, des Coopératives et des Universités populaires, par les lois d'assurance sociale et les lois sur le travail.

Le droit de la Femme, le droit de l'Enfant, si longtemps traités d'utopies, voient reconnaître leur légitimité.

(1) L'auteur fait allusion à une scène dramatique de Shakspeare, où se peint le remords avec une éloquente énergie. *La tache de sang de lady Macbeth* a passé dans toutes les langues. — N. d.l. R.

Tous les vieux dogmes et tous les vieux préjugés sont ébranlés par l'essor de plus en plus hardi et puissant de la pensée libre.

Chaque jour, enfin, une ligue se fonde pour remédier à un mal social, pour enlever quelque chose à la loi de mort, et la loi de vie gagne ainsi du terrain, trouvant son appui dans une conception nouvelle du devoir social et dans la notion propagée de la solidarité humaine.

ODETTE LAGUERRE.

*
* *

Quand on admet que tout se transforme et que rien n'est détruit, dirons-nous à notre tour; quand on croit à l'impuissance de la mort ; quand on se persuade que les générations successives sont des modes variés d'une même vie universelle qui, en s'améliorant, se continue ; quand on adopte, enfin, cette admirable définition échappée au génie de Pascal : « L'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse », alors le spectacle de tant de misères accumulées perd ce qu'il avait d'accablant pour la conscience ; on ne croit plus au pouvoir de la loi de mort, on ne doute plus de l'éternelle justice, et, sans pâlir, sans fléchir, on suit les périodes de cette longue et douloureuse gestation du bien, qui seul est absolu, et dont le rôle en ce monde même est de faire triompher la grande loi d'amour et de vie.

LA RÉDACTION.

LA SUPERSTITION

L'Eglise catholique a toujours poursuivi et condamné ce qu'elle considère comme des erreurs et des superstitions, c'est-à-dire les opinions différentes des siennes et les actes qui en dérivent, ces opinions et ces actes fussent-ils les plus indifférents et les plus inoffensifs.

L'Eglise était logique. Si la religion catholique a été révélée aux hommes par Dieu même, et si Dieu a délégué son infaillibilité à son Vicaire, il est évident que cette religion est la seule vraie et que toutes les dissidences — tout ce qui est contraire à la révélation ou en est seulement différent — sont condamnables comme attentatoires à l'autorité divine.

Les armes spirituelles de l'Eglise, ses anathèmes, ses excommunications étaient déjà bien redoutables. Mais il paraît que l'autorité civile a trouvé que les peines spirituelles étaient trop douces. Longtemps elle a prêté la balance de sa justice, la main séculière de sa magistrature et de ses accessoires à l'exécution des arrêts du Saint-Office. Car l'Eglise a une telle horreur du sang qu'elle laisserait plutôt un apoplectique mourir que de pratiquer une saignée pour le sauver ; mais elle ne répugne nullement à faire verser le sang par d'autres.

La justice civile était-elle dans son rôle en se faisant l'exécutrice des basses œuvres de la sagesse ecclésiastique ?

Si l'on admet le système majoritaire comme source de la souveraineté, la majorité ayant, par conséquent, tout droit et tout pouvoir sur la minorité, tant que la majorité de la population a été catholique, il est clair que la magistrature et son bourreau servaient à la fois la société religieuse et la société civile en brûlant les hérétiques, les infidèles, les sorciers, les superstitieux de toutes sortes.

Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. La grande majorité du peuple n'est plus catholique ; elle est même anticatholique. Le gouvernement et l'administration à tous les degrés sont également anticatholiques. Il se disent même libres-penseurs. Il y a — du moins en théorie — scission complète entre l'Eglise et l'Etat, et l'antagonisme entre ces deux puissances est de plus en plus ardent.

Il semble donc que l'autorité civile devrait se désintéresser complètement de toutes les superstitions et laisser à l'autorité ecclésiastique le soin de les combattre, si elle le juge à propos, par les armes spirituelles, — très spirituelles — dont elle dispose.

Il n'en est pourtant pas ainsi ; et, si nous considérons bien les choses, nous voyons qu'on n'a fait que changer de religion. A la religion de l'âme, l'État a substitué la religion du corps ; d'un exécuteur des hautes et basses œuvres des prêtres, il s'est fait le serf des savants, de la *Science*, et surtout de la Médecine.

Non seulement le gouvernement s'efforce de prévenir les hérésies scientifiques, par le moyen de ses écoles laïques, gratuites et obligatoires ; mais, quand elles osent se montrer, il punit ces hérésies, il les réprime, sur réquisition des savants, comme il faisait autrefois sur réquisition des prêtres.

C'est ainsi que nous voyons, de temps à autre, traduits devant les tribunaux par les syndicats scientifiques et médicaux, des hommes qui professent ou exercent des

superstitions scientifiques quelconques.

Il y a quelque temps, on a condamné le mage Berger à dix-huit mois de prison et 1.000 francs d'amende pour avoir vendu des horoscopes et des talismans, bagues, bracelets, roues mystiques.

Plus récemment, on s'est ému, on a jeté les hauts cris, on a parlé de sévir contre les *Antoinistes*, parce qu'un de leurs fidèles, conformément à la doctrine d'Antoine, s'en est rapporté au Dieu du ciel du soin de guérir son enfant malade, au lieu d'appeler le dieu terrestre, le Docteur en Médecine.

Des *jugeoteries* et condamnations de ce genre se reproduisent à peu près périodiquement (c'est comme une sorte de fièvre scientifique à répétition), et, comme on voit, la peine infligée n'est pas légère : dix-huit mois de prison et 1.000 francs d'amende!

Pendant que la Police et la Justice sont occupées de ce côté, — ne pouvant, comme on dit, être en même temps au four et au moulin — les Apaches courent les rues et les routes en autos. Et si, par miracle, on les attrape, on les met à l'ombre pour quelques semaines, tout au plus quelques mois. Il fait meilleur être apache que de faire des horoscopes ou de fabriquer des talismans. Est-ce donc là un si grand crime ?

*
* *

Je ne conteste pas le droit des *jugeurs*. En régime de suffrage universel, tel qu'il est exercé, sans contrôle des électeurs sur les élus, le gouvernement, avec ses trois ou quatre pouvoirs, est le produit de la majorité. Il jouit, par conséquent, de tous les droits que lui confère ou que tolère cette majorité. Je dis seulement que, pour que la justice soit juste, il faut qu'elle soit logique et qu'elle s'applique également à tous les justiciables.

Pourquoi, par exemple, condamner le mage Berger plutôt que tout autre magicien, astrologue, chiromancien ?

Chacun sait que le monde est plein de diseurs de bonne aventure, de guérisseurs, de tireurs d'horoscopes, de marchands de talismans. Si quelqu'un ignorait cela, il lui suffirait pour l'apprendre de jeter un coup d'œil sur la quatrième page des journaux.

Il faut donc les poursuivre tous, et pour cela, organiser l'inquisition scientifique ; autrement la magistrature s'expose à servir des haines et des vengeances particulières.

On dit que les moines étaient des ignorants. Ils étaient du moins plus logiques que nos moines laïques, les savants. Qui veut la fin veut les moyens. Si on veut combattre efficacement les hérésies scientifiques, il faut s'armer en conséquence; il faut organiser un corps de détectives, qui prendront dans les journaux les adresses indiquées et amèneront les délinquants devant le tribunal du saint-office scientifique.

Par la même occasion, ces nouveaux inquisiteurs devront aussi amener à la barre sacrée les journalistes qui publient les annonces des hérétiques scientifiques et qui sont les plus coupables, s'il y a culpabilité, puisque, en insérant ces annonces, fût-ce même gratuitement — ce qui ne m'étonnerait pas de leur part —, ils rendent possible l'industrie des hérétiques de la science et induisent leurs lecteurs en tentation superstitieuse.

Soit dit en passant, pour être logique, l'inquisition scientifique ne devra pas moins poursuivre les journalistes que les marchands d'horoscopes et de talismans, pour ce qui concerne leur spécialité de nouvellistes. Que reproche-t-on aux sorciers ? De tromper leurs clients. Que font les journalistes ? Ne sont-ils pas, par essence, les plus grands marchands d'erreurs, de mensonges, de préjugés, de fausses nouvelles, de scandales ? Ne font-ils pas mille et mille fois plus de mal à la société que les mages ?

Pourquoi, encore, blâmer et condamner les Antoinistes ? De quoi accuse-t-on Leclerq ? De *fanatisme*, de *criminelle insouciance*, de n'avoir pas appelé le médecin — le prêtre du corps — pour guérir sa petite fille ; d'avoir mis toute sa confiance en Dieu, d'avoir placé près de la tête de la malade une statuette de la Vierge et le portrait du père Antoine. « On l'a trouvé agenouillé au pied du grabat sur lequel reposait le cadavre de la petite Augustine. »

Pour combler la mesure de la superstition et du fanatisme, Leclercq a écrit au successeur du père Antoine la lettre suivante :

« Bon père. Le commissaire va venir dans quelques instants au sujet de la mort de ma petite fille, que le Très-Haut, malgré nos prières, a voulu rappeler auprès de lui. L'on me reproche de n'avoir pas appelé le médecin. Ces ignorants ne savent pas que seule la foi peut sauver les malades, quand Dieu le permet. »

Si c'est un crime que de vouloir guérir ou mourir sans l'assistance d'un médecin, d'un confesseur laïque, c'est du moins un crime nouveau, dont on n'avait jamais entendu parler.

Quand les médecins de l'âme dominaient, c'était un crime de mourir sans l'assistance

d'un confesseur ; mais les médecins du corps n'avaient point la prétention de donner aux malades l'absolution, ni l'extrême-onction laïco-scientifique. Les meilleurs d'entre eux ne s'attribuaient même pas la guérison de leurs malades. Ni plus ni moins que les Antoinistes et les Scientistes chrétiens, ils attribuaient la guérison à Dieu et se contentaient de dire : « Je le pansai, Dieu le guérit. »

Maintenant que les médecins du corps ont pris le dessus, ils mettent Dieu à l'arrière-plan ou au rebut et prétendent que personne ne doit mourir ou guérir sans leur autorisation. N'est-ce pas là une superstition manifeste et plus grossière que l'ancienne ?

***

Si le gouvernement, par le ministère de sa police et de sa magistrature, veut réprimer la superstition, l'erreur, les fausses promesses, la tromperie, le charlatanisme, il faut qu'il les poursuive partout où ils se présentent. Ce ne sont pas seulement les sorciers et leurs compères, les journalistes, qui vendent des mensonges, qui trompent leurs clients.

Sans parler d'une foule de marchands dont les journaux — encore — annoncent à grand renfort les produits plus ou moins falsifiés, beaucoup d'autres gens, en tête desquels il convient de placer les prêtres, les gouvernants, les politiciens, sont mages et sorciers à leur manière, qui est même pire que celle de tous les autres.

Le mage Berger vend des talismans. Les magnétiseurs vendent — ou donnent — de l'eau magnétisée. Que font autre chose les prêtres à Lourdes et dans tous les coins de la France, où ils vendent des indulgences, des médailles, des scapulaires, etc. ? En voulez-vous un exemple ?

Il m'est tombé dernièrement entre les mains une publication catholique mensuelle : *L'Apostolat de la Bonne Presse*, 12e année, n° 11, (mars 1908), et voici ce que j'y ai trouvé :

LE CRUCIFIX DU PARDON

« *Nous rappelons à nos abonnés que nous nous mettons à leur disposition pour leur procurer le Crucifix du Pardon.*

« Un grand nombre de personnes ont été heureuses de se procurer, pour le porter ostensiblement, ce Crucifix vraiment artistique et enrichi de précieuses indulgences.

« En ces temps d'apostasie nationale où l'on veut faire disparaître d'au milieu de nous *le signe* du salut, nous engageons nos abonnés à entrer dans ce mouvement, afin de protester ainsi de leur attachement à Jésus-Christ.

« Avant d'expédier ces Crucifix, nous leur appliquerons, si on nous le demande, les indulgences de la bonne mort et du Chemin de la Croix.

« Toutefois le modèle n° 1 (37 m/m) est trop petit pour recevoir cette dernière indulgence du Chemin de la Croix.

« Pour les dimensions diverses de ce Crucifix et les prix, voir le numéro de janvier 1908 des *Bonnes Lectures*, p. 280. »

Pour être logiques et égalitaires, infligerez-vous à tous les prêtres dix-huit mois de prison et 1.000 francs d'amende ? Les amendes feraient bien votre affaire et vous permettraient de boucher quelques trous du crible budgétaire ; mais — il y a un *mais* — elles ne suffiraient pas à construire assez de prisons pour héberger tous les coupables. Le délit est pourtant aussi flagrant du côté des prêtres que du côté des mages ; vous, matérialistes, êtes les premiers à le proclamer.

Si c'est un péché civil, passible de dix-huit mois de prison et 1.000 francs d'amende, de vendre des promesses fallacieuses, il faudra mettre en accusation tous les candidats aux élections à tous les degrés, qui savent très bien que leurs promesses sont irréalisables. Le même sort attend les élus, députés, sénateurs, ministres qui, après avoir enchéri les uns sur les autres en promesses utopiques, une fois arrivés au pouvoir, non seulement ne tiennent pas parole, mais se retournent contre les électeurs récalcitrants.

Et que dirons-nous des Q. M. ? Les sorciers, les mages, les journalistes, les prêtres offrent leur marchandise, mais ne l'imposent pas ; en prend qui veut ; son prix est déterminé par la loi de l'offre et de la demande. En est-il de même des Q. M. ?...

Quant aux Antoinistes et autres guérisseurs, ils ne sont pas plus coupables que les marchands d'horoscopes et de talismans. Ils ne sont pas plus coupables, que dis-je ? pas tant que les médecins. Tous les gens un peu éclairés conviennent qu'on obtient beaucoup de guérisons par la prière, par les reliques, par l'usage de l'eau, et même par l'abstinence complète, et qu'en tout cas, ces moyens sont sans aucun danger.

Les médecins savent cela aussi bien et mieux que tous autres. Pourquoi donc prescrivent-ils des médicaments de toutes sortes ? Les remèdes ordonnés par eux

sont-ils aussi inoffensifs que ceux des guérisseurs ? N'y a-t-il pas tout lieu de croire qu'un malade — qui ne peut pas supporter les aliments — supportera encore moins les médicaments, et que sa maladie en sera aggravée ou prolongée ?

Quand même les prières seraient inefficaces, les guérisseurs, qui sont des ignorants — en si nombreuse compagnie — seraient excusables de suivre l'opinion commune. Mais les médecins, qui sont des savants, ne peuvent alléguer aucune excuse pour l'emploi de leurs remèdes.

On objecte que la prière ne guérit pas toujours et que le malade meurt... sans confession scientifique. Mais les médecins guérissent-ils toujours? Guérissent-ils même quelquefois? Ne s'attribuent-ils pas des guérisons que la Nature a faites sans eux ou malgré eux?

La petite Leclercq est morte par la prière? Elle serait sans doute aussi bien morte par la médecine. Quoiqu'il en soit, des deux côtés, c'est une chance à courir, et cette chance paraît plus favorable aux diseurs d'*orémus* qu'aux administrateurs de remèdes chimiques, aux injecteurs de *sérums,* etc.

∴

Les abstracteurs de quintessence politique et sociale, qui veulent que tout au monde soit *absolument* bien (comme si le bien et le mal n'étaient pas relatifs et conditionnés l'un par l'autre), diront : « On ne peut et ne doit pourtant pas tolérer la tromperie, laisser s'épandre en toute liberté le dol et la fraude. »

Est-ce donc la fraude que vous voulez punir et réprimer, et non l'erreur, la superstition?

Mais savez-vous si le mage n'est pas de bonne foi, s'il n'est pas, tout le premier, dupe de son système, si toutefois le système est erroné ?

De quels moyens disposez-vous pour pénétrer dans les consciences, pour sonder les reins et les cœurs? Dieu seul le peut et s'est réservé ce soin ; laissez-le lui.

Vous conviendrez sans doute que les clients des mages sont de bonne foi et croient à la vertu des horoscopes et des talismans. Or, en général, ces clients ne sont pas des ignorants, ni de pauvres hères. Ce sont des riches, donc plus ou moins instruits, capables de se diriger puisqu'ils prétendent diriger les autres. Témoin ce député qui sollicitait l'aide psychique du mage Berger pour assurer sa réélection.

Si ces gens — *l'élite !* — croient aux talismans, pourquoi les mages, moins instruits, n'y croiraient-ils pas? S'ils y croient, ils peuvent être superstitieux, mais ils ne sont pas escrocs.

Ils ne sont donc pas plus coupables que vous et moi. Et d'ailleurs, s'il fallait traquer tous ceux qui peuvent être suspects de mauvaise foi, on n'en finirait pas ; personne n'y échapperait. Pas même Dame Justice.

Les magistrats, en effet, — la racine de leur nom le dit — ne sont pas autre chose que des mages et ne procèdent pas autrement. Assistez à une représentation de la Comédie judiciaire.

Le président, qui ne croit pas en Dieu, exige le serment des accusés et des témoins, qui n'y croient pas davantage : Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. — Comme au moyen âge !

Ils jurent, qu'est-ce que ça leur fait ? Ce serment n'a aucune sanction. Le juge accepte leur serment. C'est donc pure comédie.

On interroge les témoins. Supposons qu'ils veuillent dire la vérité, ce qui est bien contestable, le pourront-ils?

Il y a des témoins qui ont *vu*, d'autres qui ont *ouï-dire.*

Pour ce qui concerne ces derniers, rappelez-vous la fable du *Secret* et jugez quelle confiance on peut avoir dans leurs témoignages ! Pourtant le mag...istrat les croit ou feint de les croire.

Les témoins qui ont vu sont-ils plus dignes de foi?

Mettons les choses au mieux. Supposons que ces *voyants* n'aient pu être hallucinés ni suggestionnés. Ils ont *vu,* bien *vu.*

Mais la plupart des hommes sont très imaginatifs et ce qui se passe de la bouche à l'oreille pour les témoins *de auditu* se passe aussi bien dans le cerveau des témoins *de visu.* Ils brodent, ils embellissent, ils grossissent ou atténuent, en un mot, ils *romantisent* le drame auquel ils ont assisté.

Leur témoignage n'a donc pas plus de valeur que celui du dernier auditeur du *Secret* de la fable.

Si nous ajoutons à cela que le témoin a été plus ou moins instruit et qu'il a acquis à l'école ce qu'on s'efforce par dessus tout de lui inculquer, l'amour de la gloire, c'est-à-dire le désir de parader, de faire parler de lui, de se rendre intéressant, de se faire admirer, nous pouvons croire qu'il mentira aussi bravement et inconsciemment qu'un Gascon qui, à force de redire ses gasconnades (ou seulement de les repenser), devient lui-même sa propre dupe et croit

que ce qu'il a imaginé est réellement arrivé.

Si le magistrat ne croit pas de pareils témoignages, il est de mauvaise foi ; s'il les croit, il est le plus superstitieux des hommes (1). Ne vaudrait-il pas mille fois mieux juger, comme Bridoye, au sort des dés ?

***

Je n'en finirais pas si je voulais exposer toutes les absurdités et les abus auxquels conduit la répression des superstitions. Je terminerai par un dernier mot.

La justice humaine, qui empiète sur la justice de Dieu, est unilatérale : elle punit le vendeur d'horoscopes, de talismans, de prières, de guérisons, et ne dit rien à l'acheteur. Pourquoi ? Celui-ci est pourtant le premier et le plus coupable.

La science économique démontre que c'est la demande qui gouverne l'offre. Si personne ne demandait des prières et des talismans, personne n'en offrirait. S'il y a abus, péché civil, le consommateur est donc plus répréhensible que le producteur. Il l'est d'autant plus que la plupart des choses qu'il demande sont peu avouables.

Ce qu'il demande le plus ordinairement, c'est un *secret* pour *réussir* en toutes choses et spécialement dans des affaires plus ou moins louches : s'enrichir rapidement, gagner aux courses et autres jeux, capter l'affection, la sympathie, l'amour des hommes si c'est une femme, des femmes si c'est un homme, etc.

Le sorcier ne fait que répondre à la demande du public, d'un certain public, et pas du dernier rang, je vous prie de le croire. S'il ne le faisait pas, un autre, peut-être moins capable et moins honnête le ferait, car partout où il y a demande, l'offre surgit. C'est donc à la source du mal (si mal il y a), à la demande, qu'il faudrait remonter. C'est elle qu'il faut tarir.

Le moyen ? Ce n'est certes pas l'amende, la prison, ni même la guillotine. Je m'en rapporte à Tertullien : *Sanguis martyrum semen christianorum.* Si les chrétiens n'avaient pas été persécutés, le catholicisme ne serait jamais né et le christianisme même n'aurait fait que végéter.

Ce n'est que par la persuasion, l'instruction qu'on peut espérer détruire les erreurs, les préjugés, les superstitions et, par suite, le dol, la fraude, le charlatanisme.

Mais entendons-nous sur le mot *instruction.* Il ne s'agit pas d'un endoctrinage pédantesque : celui-ci n'est que de l'extruction qui barbouille l'extérieur de l'âme et, pire, corrompt son intérieur.

La véritable instruction s'acquiert par l'expérience personnelle.

Les mages et les sorciers sont les meilleurs ouvriers de cette réforme intérieure.

Si leur science est fausse, étant exercée au grand jour, sans protection ni persécution des pouvoirs publics, l'expérience en décidera.

Si elle est taxée d'iniquité et, en conséquence, exercée en cachette, cette science, fût-elle la plus fausse de toutes, aura des adeptes d'autant plus nombreux, ardents, enthousiastes et peut-être convaincus, qu'elle sera plus persécutée.

Le gouvernement républicain a voulu contraindre *ses sujets* à abandonner tout ce qu'il considère comme des superstitions. Il a rendu *l'extruction* laïque obligatoire ; il en a mis les frais à la charge des contribuables. Qu'en est-il résulté?

Sa prétendue instruction n'a même pas progressé : elle se borne à la lecture et à l'écriture et le nombre des illettrés n'a pas diminué ; encore moins la qualité des lettrés s'est-elle améliorée.

En revanche, tout le monde convient que les superstitions de tous genres font des progrès merveilleux. A l'ombre de chacune de ses écoles orthodoxes s'élève une chapelle hétérodoxe. Dans ses écoles mêmes les superstitions s'introduisent. L'Ecole normale supérieure est redevenue catholique. Les écoles de médecine sont devenues hypnotiques. Tout ce qui est hétérodoxe aux yeux du gouvernement — bon ou mauvais, — renaît et progresse. La superstition triomphe !

Rouxel.

(1) Je ne puis ici qu'effleurer ce sujet des témoignages. Les lecteurs qui voudraient des détails et des faits à l'appui pourront lire l'article de M. Henri Coulon : *Témoignages, signalements et confrontations*, dans *La Revue*, (Ancienne Revue des Revues) du 15 avril 1912).

LE « PRINCE DES CONTEURS » EST ÉLU

Étranger par principe au vote et en dehors de toute question de personnes, je déclare que mon ami Han Ryner est élu Prince des Conteurs par 376 voix.

J.-H. Rosny Aîné.

Les soussignés constatent quelques chiffres.

Dans le referendum pour l'élection d'un « Prince des conteurs », la dernière liste de votes publiée par *L'Intransigeant* (26 juillet 1912) attribue à Han Ryner 189 voix contre 78 à son concurrent le plus favorisé.

Depuis, M. Edmond Savigny a adressé, en trois envois, à *L'Intransigeant*	**63**	**—**
M. René Le Gentil, en un envoi	**7**	**—**
M. Edmond Savigny a encore par devers lui	**35**	**—**
M. Belval-Delahaye en a	**82**	**—**
Total	**376**	**voix**

Pour mémoire : un nombre inconnu de bulletins parvenus directement à *L'Intransigeant* **x**

Les soussignés déclarent Han Ryner élu « Prince des Conteurs » par 376 voix

Banville d'Hostel, directeur du *Rythme* ; J. S. Barès, directeur du *Réformiste* ; Nicolas Beauduin, directeur des *Rubriques nouvelles ;* Belval-Delahaye, directeur des *Loups ;* Joseph Bourg, rédacteur en chef de *La Voix du Terroir* ; A. Bout, directrice de *La Revue Picarde ;* baronne Brault, directrice du *Parthénon ;* Lucien Diaz, directeur de *L'Art Lyrique ;* Ducasse-Harispe, directeur des *Annales du Progrès ;* Paul Duvivier, directeur du *Tout-Lyon ;* Paul Fort et Alexandre Mercereau, directeurs de *Vers et Proses :* J. Fournier-Lefort, directeur de la *Revue Forézienne ;* Paul Gourmand, directeur de la *Correspondance d'Angleterre* ; Louis Hébras, directeur du *Lien littéraire* ; Lefranc, directeur du *Monde psychique* ; René Le Gentil, directeur de *La Plume* ; Paul Lombard, rédacteur en chef du *Combat ;* A. Lorulot, directeur de *L'Idée Libre* ; J. F. Louis Merlet, directeur de *Propos* ; Marcel Millet, directeur des *Horizons* ; Emile Noël, directeur du *Septentrional de Paris* ; Gaston Picard, directeur de *L'heure qui sonne* ; Ch. Robert-Weber, directeur de *L'Écho théâtral* ; Jean Royère, rédacteur en chef de *La Phalange* ; Georges et Edmond Savigny, directeurs de *L'Hexagramme* ; Gaston Vidal, secrétaire général de *Paris-Journal* ; etc.

Michel Abadie ; amiral comte d'Abnour ; Jeanne Ayzac de Broon ; Maurice Beaubourg ; Marius Boisson ; Cladie Bonnardelle, présidente de la *Ligue de l'Anti-Sweating* ; Charles Boudon ; G. H. Brand ; J. L. Breton, député ; Jacques Brienne ; Jacques Brieu ; Paul Brulat ; Charles Callet ; P. Chacornac, éditeur ; Charles-Brun ; Gabriel Clouzet, lauréat de l'Académie française, prix des *Annales* ; Marguerite Coleman ; Andrée Colomer ; Adophe Darvant ; Ernest Delahaye ; Roger Dépagniat ; Paul Dermée ; René Dessambre ; Manuel Delvadès ; Gérard Devèze ; Prosper Estieu, de l'Académie des Jeux Floraux ; Laurent de Faget ; Florian-Parmentier ; E. Fournière, maître des conférences à l'Ecole Polytechnique ; Jacques Fréhel, lauréat de l'Académie française ; S. et T, Fumet ; Gahisto ; Félix Georges ; Georges-Bazile ; Etienne Giran, des *Droits de l'Homme* ; Marie Girardet ; Louis de Gonzague Frick ; Gustave Itasse, administrateur de la Maison de Balzac ; Pierre Jaudon ; Paul Jeffik, lauréat des contes du *Journal* en 1901 ; Amable Joserey ; Lydia Krylov ; Georges Lanoë ; Guy Lavaud ; Philéas Lebesgue ; Frédéric Loliée ; Lugné-Poé ; Mérodack-Jeaneau ; Pierre Messiaen ; Jules Mousseron ; Paul Nord, secrétaire général de la *Société Universaliste* ; Jean Ott ; Félix Pagan ; Antonin Perbosc, majoral du félibrige ; M. C. Poinsot ; Ernest Prévost ; Xavier Privas ; Ernest Raynaud ; Miriam J. Reinhardt ; Pierre Rodet ; Saint-Pol-Roux ; Cécile Sauvage ; Hélène Seguin ; Henri Strentz ; Gustave-Louis Tautain ; René Tautain ; Louis Thinet ; Jean Thogorma ; Pierre Valdagne ; Viaud-Bruant ; Paul Vibert ; Francis Vielé-Griffin ; Sébastien Voirol ; etc., etc.

NOTES SUR HAN RYNER

Han Ryner, qui vient d'être élu « Prince des Conteurs » par les suffrages de 376 écrivains, n'est peut-être pas très connu du grand public, mais est tenu depuis longtemps en haute estime chez les lettrés. Plusieurs critiques, même, voulant spécifier la nature de son talent, n'ont pas hésité à écrire le mot *génie*. Aucun de ceux qui ont pu apprécier la pénétrante psychologie de ses ouvrages, la magie de son style, ses dons d'invention, sa stupéfiante ingéniosité, ne s'étonnera d'un pareil jugement.

Han Ryner a aujourd'hui cinquante ans. Bien que son œuvre soit abondante et diverse, il est facile de la définir. Comme Voltaire ou Diderot, Han Ryner est surtout un conteur philosophique. Sa science merveilleuse du récit s'est affirmée dans plus de quinze romans parmi lesquels il faut citer : *Ce qui meurt, La folie de misère, La fille manquée, Le crime d'obéir, Le sphinx rouge, L'homme-fourmi.* Les substils dialogues de ses *Chrétiens et philoso-*

(1) Le scrutin a été clos, comme *L'Intransigeant* l'avait annoncé à plusieurs reprises, le 31 juillet. Quelques admirateurs de Han Ryner espérant que le referendum serait repris et les délais prolongés, nous ont adressé leur bulletin après cette date. Nous nous excusons auprès d'eux de n'avoir pu compter leurs votes.

(2) Des doutes ayant été élevés sur les titres littéraires de quelques votants, nous avons réuni, pour ceux qui peuvent n'être pas notoires, des justificatifs de leur qualité d'écrivain. Le dossier de ces justificatifs pourra être consulté, jusqu'au 10 octobre 1912, chez M. Banville d'Hostel, 7, Quai Voltaire, Paris VIIe.

phes, de ses *Esclaves*, de *Vive le roi*, de *Jusqu'à l'âme*, rappellent la manière de « conter en discutant » de l'auteur du *Neveu de Rameau*. Cependant, il faut reconnaître que la pensée atteint ici des profondeurs dont seuls quelques philosophes anciens furent familiers. Les vingt-huit *Voyages de Psychodore*, que quelques-uns considèrent comme le chef-d'œuvre de Han Ryner, de même que les cinquante-deux *Paraboles cyniques* — actuellement sous presse, mais que les lettrés connaissent pour les avoir lues dans différentes revues — sont une exposition tantôt symbolique, tantôt lyrique de la philosophie de l'auteur. Cette philosophie, Han Ryner l'a précisée dans sa brochure *Le Subjectivisme*, et développée encore dans *Le cinquième évangile* ou dans *Le fils du silence*, « vie de Pythagore » admirable par la pénétration critique et par l'intensité de la reconstitution.

Han Ryner a publié aussi deux livres de critique dont les jugements, habilement étayés, ont paru sévères pour nos contemporains. Là comme toujours, pourtant, on est séduit par la finesse émue de la pensée, par la souplesse et la beauté poétique du style.

Han Ryner, qui est un orateur de premier ordre, a beaucoup contribué à donner à la jeunesse littéraire conscience de sa force.

F. P.

" L'ARMÉE DU SALUT " EN DEUIL

Une des personnalités les plus curieuses du monde anglo-saxon s'est éteinte au mois d'août dernier : le « général » *Booth*, fondateur de l'Armée du Salut, est mort à Hadley-Wood, près de Londres, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Avec lui disparaît une gloire vraiment mondiale, dont l'influence s'étendait sur les deux hémisphères, et peut-être autant chez les peuplades barbares que chez les peuples civilisés.

L'histoire d'une vocation

William Booth était né le 10 avril 1829, dans le centre même de l'Angleterre, à Vottingham, où son père s'occupait de négoce.

Libre-penseur, il éleva ses enfants dans l'indifférence religieuse. Le jeune William, qui travaillait dans le magasin paternel tout en suivant les cours d'une école, allait trouver son chemin de Damas.

A l'âge de quinze ans, il tombait gravement malade, au point que les médecins désespérèrent de le rétablir, sans se douter que le jeune moribond parviendrait à une telle longévité.

Remis sur pied, William sentait tout à coup se dessiner sa vocation religieuse, et il commençait à visiter les quartiers populeux de sa ville natale, à exhorter les déshérités de la vie à abandonner le cabaret, au profit du temple.

Pendant dix années, il continua sa campagne religieuse, en restant en dehors des cultes organisés, avide de conserver son indépendance. A l'âge de vingt-cinq ans, il entrait dans la secte des Méthodistes comme pasteur.

Mais il ne tarda pas à suivre une voie plus indépendante et, quoique marié et père déjà de quatre enfants — il en eut sept par la suite, — il abandonna sa situation pour se faire évangélisateur des masses, auxquelles il s'adressait par des prédications populaires dans la rue.

Il fonda dans le comté de Cornouailles, aidé par sa jeune femme Kate Mumford, une société de criminels convertis qui témoignaient en public de leur régénération. Peu après, en 1864, il revint à Londres, et frappé par la misère des quartiers de l'Est de la grande capitale, il conçut l'idée d'y répandre le christianisme et le plus possible de bien-être physique.

Son premier prêche en plein air

Voulant réaliser tout un plan de réformes sociales par le travail, dont il a exposé les principes dans son ouvrage *In Darkest England*, il n'hésita pas à prêcher partout, d'abord dans les rues de Londres.

Un soir de juillet 1865, il montait sur une borne, dans une rue de l'Est End, et commençait à haranguer les passants. Il se trouvait alors dans le quartier où est entassée la misère la plus horrible peut-être qui existe au monde, et dans l'endroit le plus abject de ce quartier, dans Mile End Waste. La foule s'assembla : personne ne connaissait l'orateur, mais il était jeune, avait un œil perçant, une physionomie énergique ; on l'écouta donc, mais lorsque l'orateur pressa ses frères de se joindre à lui en priant, une volée de pierres, de débris de toutes sortes, accompagnée d'injures, vint s'abattre sur lui.

Malgré les sarcasmes dont on couvrit son œuvre et ses disciples, il parvint au bout de peu de temps à grouper autour de lui

un nombre considérable d'adhérents, qu'il organisa militairement sous le nom d'Armée du Salut. Il a raconté lui-même comment il fut amené a fonder son armée sans avoir de projet bien arrêté : « Contrairement à une idée très répandue, a-t-il écrit, je n'avais pas de plan de campagne préconçu lorsque je me mis à l'œuvre. »

L' « Armée du Salut »

Quant au nom d' « Armée du Salut », c'est le résultat d'une inspiration soudaine qu'eut William Booth, lorsque depuis douze ans son œuvre existait déjà. En 1877, il dictait à son fils aîné, M. Bramwell Boot, (1) son appel pour Noël, se promenant de long en large dans la pièce. Il venait de faire écrire la question : Qu'est-ce que la mission chrétienne ? » et la réponse : « Une armée de volontaires (*A Volunteer Army*) », quand il s'arrêta tout à coup : prenant alors lui-même la plume, il barra *Volunteer* et le remplaça par *Salvation*. L'Armée du Salut était baptisée.

Organisateur infatigable, travaillant sans cesse au succès de son œuvre, il créa en dehors des nombreux groupes de salutistes, des asiles de nuit, des restaurants populaires, des ateliers, des journaux et des revues. Il fut secondé dans cette entreprise par sa femme, la générale Booth, qui mourut en 1890, et surtout par l'une de ses filles, Catherine Booth, qui mérita le titre de « maréchale ». Il eut d'abord pour quartier général les halles du marché de Whitechapel, à Londres, puis il s'installa, en 1881, au centre de cette ville, dans l'avenue de la Reine Victoria. Il avait fondé une « école militaire » destinée à recevoir les recrues de l'Armée du Salut.

Le caractère de son œuvre

Nous n'avons pas la prétention de faire ici l'histoire de ce mouvement original et puissant, où quelques traits puérils sont noyés dans la vague des sentiments généreux, de la foi illuminée, de la large fraternité. Le « général » fut l'âme de ces troupes d'un nouveau genre, dont il traça lui-même les règlements sur le modèle extérieur de l'armée anglaise. Les persécutions de tous genres que suscita l'organisation nouvelle prirent fin vers 1890 ; c'est à cette époque que M. Booth traça le plan d'une rénovation des classes miséreuses par son fameux livre : *Dans la plus sombre Angleterre et le moyen d'en sortir*.

(1) Celui qui vient d'être appelé à succéder au « général » comme chef de l'Armée du Salut.

La même année, il perdait sa femme, qu'il avait eue trente-cinq ans à ses côtés dans sa tâche, et qui déploya la plus admirable activité de prédicante. Il demeura ferme au poste, nullement affaibli par le chagrin et par l'âge. Beaucoup de ses idées sociales ont fini par être adoptées en son pays et ailleurs et, en 1905, lorsque les souverains anglais inaugurèrent une formidable souscription pour tâcher de résoudre le problème des sans-travail, ce fut le général Booth qu'on appela pour l'administrer.

Aujourd'hui, l'Armée du Salut comprend plus de 9.000 sociétés locales, plus de 21.000 officiers payés, et compte environ 53.000 officiers volontaires. Elle entretient 117 maisons de secours pour hommes, 23 maternités, 17 fermes sociales et 180 ateliers. Elle comprend également un bureau d'émigration qui pendant longtemps a été de beaucoup l'agence la plus importante d'émigration au Canada.

(*L'Eclaireur de l'Est, 22 août 1912.*)

***

De tels résultats, où se montre le pouvoir de la volonté excitée par la foi, nous rendent pensif. Nous nous demandons si chez nous la parole régénératrice a assez d'élan pour gagner l'âme des peuples, si elle est suffisamment animée et aidée par l'esprit de sacrifice.

Notre cause, dont les moyens matériels d'action sont encore si précaires, serait-elle donc moins digne d'intérêt que l'Armée du Salut, cette formidable congrégation qui, en moins de quarante années, acquit assez d'adhésions et de ressources pour créer et semer parmi le monde tant d'œuvres ou d'établissements divers ?

Nos désirs sont plus modestes. Humbles pionniers de la vérité, nous savons espérer et attendre. Mais, travailler à l'évolution des âmes et à leur perfectionnement successif, se vouer à l'établissement si longtemps attendu de ce que le Christ appelait le royaume de Dieu, constitue une tâche immense, qui demande un concours actif et incessant de la part de tous les adeptes, les uns au moyen de la parole, les autres par leurs écrits, et ceux que la fortune favorise, par l'obole prélevée sur leur superflu. Or, actuellement, ce concours répond-il suffisamment à la grandeur de l'œuvre ? Il ne sera fécond qu'autant que chacun des disciples sera animé de l'Esprit promis et envoyé pour le salut du monde, de l'Esprit en qui résident la force suprême, la foi qui jamais ne chancelle, l'espérance qui ne

défaille devant aucun insuccès, l'amour enfin que ne rebute nul labeur, nul sacrifice.

Les vrais apôtres se reconnaissent à ces trois caractères : la lumière qui dissipe les ténèbres, la foi qui opère des prodiges, l'amour qui unit ce que l'égoïsme divisait. Ceux-là, mais ceux-là seulement, sont capables, par leurs efforts combinés, de substituer au mal qui étreint les sociétés, le régne de Dieu, que ses enfants, les frères du Christ, appellent dans leurs prières.

DÉMOPHILE.

LE SEPTIÈME TABLEAU D'HÉLÈNE SMITH

(De *La Suisse*, 20 juin 1912)

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue, puis s'est réalisée (1). Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis: L'œuvre serait de sept. Un huitième tableau resterait à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau, terminé il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est « La Sainte Famille ».

Pour la première fois, Mlle Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit apres chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eut de ce tableau, jusqu'au jour où elle commença à le peindre.

2 août 1911, 5 h. matin. — Vision dans ma chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la vierge Marie. L'autre est un homme que je vois pour la première fois; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte Famille ?

1er septembre. — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu : les mêmes personnages étant placés différemment. Cette vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà: Je reste tout le mois de septembre; je ne vois rien, quand le 1er et le 2 octobre, j'eus encore deux visions du même sujet. Je suis agitée et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe, d'un éclat intense, m'apparaît. Une voix qui semble répondre à ma pensée, à ma question formulée plus haut s'élève, vibrante et claire:

— Oui, me dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je bien haut, quel bonheur! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau? me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept. Un huitième se fera en même temps que ce dernier ou tout au moins le suivra presque sans interruption.

La voie s'est tue. L'étoile s'est éteinte et j'ai fondu en larmes, tant j'étais triste, désappointée que ce tableau ne soit le mien, je le trouvais si beau!... je l'aimais tant...

Le 2 octobre, à 7 h. du soir. — J'eus la vision vite effacée d'un ange merveilleux.

Le 25 octobre, à 9 h. du soir. — Nouvelle vision de l'ange me priant de rester calme et de prendre du repos pour me préparer à la venue du septième tableau.

Dimanche 26 novembre, 6 h. du matin. — Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main éclatante de lumière... Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau et je vois cette main lumineuse tenant entre le pouce et l'index, un pinceau et qui semble passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me tend le pinceau; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet, malgré deux couches de blanc d'argent données, apparaissent encore quelques veines du bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du panneau et le pinceau y était resté, trempant dans le liquide. Je regardai alors, en prenant celui que me tendait cette main lumineuse, si l'autre était toujours là. Mais il n'y était plus; et la main fluidique me tendait tou-

(1) Nos lecteurs ont été tenus au courant de ces remarquables manifestations médianimiques, au fur et à mesure de leur apparition. Il suffit de rappeler que Mlle Smith n'a jamais appris la peinture et que c'est en état de trance qu'elle produit ces tableaux qui, d'après les connaisseurs, ont une véritable valeur artistique et témoignent d'une science du dessin et de la peinture que la conscience normale du médium n'a jamais acquise (*N. d. l. r.*).

jours le pinceau pris par elle (1). J'ai obéi et mis une troisième couche de peinture.

Mercredi matin, 9 novembre 6 heures. — Trois coups violents frappés sur le bois de mon lit me réveillent en sursaut. Toute ma chambre est illuminée, vraiment céleste !... Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit :

— Mets un vêtement chaud et suis-moi.

Alors il me prit la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendidement éclairée et toute transformée... J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà...

Jésus ! Joseph ! Marie ! Un splendide figuier, un puits, tout était là tel que je l'avais vu... J'étais si émue qu'il me semblait m'évanouir...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sans doute, c'est à ce moment que je me suis endormie, puisque quelques instants plus tard je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un morceau de terrain et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là. Seule, une traînée de lumière persistait en bas du panneau...

Ce tableau, déconcertant comme les autres et conçu comme eux dans ces étranges conditions, appartient bien par sa technique et sa composition aux six peintures précédentes. Mais dans aucune d'elles, même dans « Le Christ à Emmaüs », on ne trouve cette paix divine, cette béatitude du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages. Autant le tableau précédent : « La Transfiguration », est le plus surnaturel et j'ose dire le plus divin de tous, autant celui-ci est humain, proche de nous et pour ainsi dire tangible. Le ciel crépusculaire verse sa lumière dorée sur le groupe immobile à l'ombre d'un figuier, auprès d'un puits. Des amphores de cuivre à dessins symétriques, sont là, tout près. Marie, assise sur un bloc de pierre, a posé sa main sur l'épaule de Jésus comme si elle voulait par ce geste d'instinctive tendresse, le retenir près d'elle. Elle est femme ; ses larges yeux rêvent ; sur ses cheveux un voile blanc retombe. La robe ouverte légèrement découvre son cou rond et voile chastement un sein juvénile. Près d'elle, et vêtu comme elle de blanc, les pieds posés distraitement sur la robe qui traîne, Jésus est debout ; il tient entre les mains un rameau d'olivier dont l'extrémité traîne à terre et dont les ramures légères couvrent ses petites mains. Il a six ou sept ans. Des garçons de son âge il a les bras ronds, les jambes musclées, le cou fort, les joues roses et rondes. Mais ses yeux ne sont pas comparables aux yeux de nos enfants, et leur regard doux et grave, leur expression indéfinissable et leur fixité sont troublants.

Plus loin, Joseph, jeune, beau, ayant les yeux immenses, le nez droit et le teint d'olive dont les précédentes représentations du Christ avaient déjà fixé le type, Joseph qui ressemble à Jésus est debout, appuyé au tronc du figuier, un manteau brun sur les épaules, les mains croisées, comme en méditation. Et à bien examiner ces trois visages qu'un même idéal mystique fait parents, à voir ces yeux aux larges cernes, on surprend à travers l'unité de ce type une unité plus profonde encore ; c'est la spiritualité de leur être. Elle est chez tous trois d'une même essence. Mais intense et pure chez l'enfant, plus vague, plus tendre chez Marie, elle s'unit chez Joseph à une particulière volupté.

Ce tableau, où l'immobilité des personnages a du charme parce qu'elle correspond à l'idée même de quiétude, aura, je crois, près des admirateurs de l'œuvre d'Hélène Smith, un succès considérable. Les uns y trouveront cette fidélité des petits détails qu'ils aiment. Ils regarderont avec ravissement les amphores de cuivre martelé ; ils étudieront les broderies des robes, compteront les fruits encore embryonnaires de la branche d'olivier et les figues déjà mûres. Le puits les enchantera parce que les mousses en ont rongé le pied, et qu'il porte sur ses pierres les traces de l'usure des cordes. Ceux qui aiment les tableaux familiers, ceux dont l'âme est tout unie, les enfants au cœur simple le préfèreront aussi parce que son idéalisme et le leur sont en parfaite concordance.

Mais tandis que les savants ayant déjà sondé les mystères de la subsconscience chercheront toujours plus opiniâtrement à découvrir les principes des forces qui président à cette œuvre, les poètes, les artistes dont l'inspiration a des origines aussi mystérieuses, en aimeront la grâce et en respecteront l'archaïque beauté.

L. FLORENTIN.

(*Revue scientifique et morale du spiritisme*, juillet 1912).

(1) Le fait que la main lumineuse tient le pinceau, indique que la vison n'est pas subjective et qu'il s'agit réellement d'une main matérialisée. (*N. d. l. r.*).

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.



18e Année. — N° 10 Octobre 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

AUX SOCIALISTES

Mon cœur bat souvent avec les vôtres, quand vous soutenez de justes quoique parfois violentes ou hâtives revendications. Vous faites bien de penser aux pauvres, aux petits, aux déshérités, que tant d'autres oublient. Un parti s'honore en cherchant à combattre les maux qui désolent l'humanité et en voulant doter celle-ci de plus de lumière, de bien-être et de liberté.

Mais quel programme définitif formulez-vous ? Qui connaît votre bilan de réformes utiles, pratiquement et immédiatement réalisables ? Qu'avez-vous plus directement en vue, à l'heure présente, dans le remaniement social que vous souhaitez et auquel vous travaillez ?

Vous voulez, en général, que l'ouvrier, l'humble travailleur qui, toute la semaine, peine et sue, parfois soumis à un labeur écrasant qui ne va pas toujours sans dangers ; vous voulez que le *prolétaire* soit de mieux en mieux rémunéré de son travail, qu'il accède à une condition de vie plus douce et meilleure. Ces vœux sont de toute justice, et nous vous louons de les faire entendre sans cesse au Pouvoir, au Parlement et au Pays pour chercher à les réaliser de plus en plus et dans le plus bref délai possible.

Mais pourquoi ne comprenez-vous dans le prolétariat que l'ouvrier proprement dit ? Pourquoi ne pensez-vous pas également à la classe aussi intéressante des petits employés, plus malheureux aujourd'hui que la plupart des ouvriers, parce qu'ils gagnent moins et dépensent davantage ? Et les petits boutiquiers, les petits commerçants toujours menacés d'une faillite et qui ont parfois tant de peine à combattre la concurrence, à se débrouiller pour vivre plus que modestement, ne méritent-ils pas aussi qu'on s'occupe de leurs intérêts, de leur avenir ?

Je ne veux pas croire que vous courtisiez uniquement l'ouvrier, et cela parce qu'il est le nombre et que vous, hommes politiques, vous avez besoin du nombre pour assurer vos réélections. Je ne veux pas croire que, pour escalader les beaux sommets de la popularité, du pouvoir, vous cantonniez votre zèle dans un parti estimable mais fermé, ne tenant nul compte des revendications d'autres classes d'opprimés. Je vous crois sincères, mais vous n'étendez pas assez votre vue, votre action, sur tous ceux qui ont à souffrir de l'organisation sociale encore si défectueuse dans laquelle nous sommes retenus par l'impuissance et ligotés par la routine, l'égoïsme et la mauvaise foi.

Enfin, dans tout ce que vous tentez, dans tout ce que vous faites pour assurer un peu plus de bien-être à l'homme, vous ne visez qu'un but matériel, sans contrepoids moral suffisant, et c'est en cela que les socialistes de mon école, épris d'un idéalisme plus élevé, se séparent nettement de vous.

***

Mais vous êtes généralement des matérialistes. Votre horizon borné ne va pas plus loin que cette infime terre où l'homme est si souvent le jouet du sort, la victime de ses contemporains, et où il semble bien qu'il ne pourra jamais réaliser son rêve de bien-être matériel et moral tant que les conditions de sa vie physique et psychique ne seront pas radicalement transformées. Vous ne croyez qu'à une seule existence,

celle d'ici-bas, si courte, si éprouvée, si fuyante !

Mais alors, comment pouvez-vous faire retentir les mots de solidarité, de dévouement à l'individu et à la société, de liberté, de progrès, d'avenir meilleur ? A quoi bon se dévouer à une race qui va s'éteindre, à une humanité chancelante sur le bord d'un abîme et qui va y sombrer à tout jamais ? A quoi bon travailler au bonheur futur de l'homme s'il n'est que matière corporelle et s'il va devenir la proie du néant ?

Toutes vos réformes sociales, pour si généreuses qu'elles puissent être, à quoi aboutiront-elles en définitive ? A donner un peu plus de sécurité, de repos, de bonheur matériel à des êtres passagers que vous croyez condamnés d'avance à une mort irrémédiable, éternelle ? Vous allègerez ainsi, il est vrai, le fardeau parfois bien lourd de leur existence momentanée ; mais ne sentez-vous pas combien votre rôle grandirait si vous saviez comprendre qu'après cette vie de luttes sans trêve, de labeurs opiniâtres et épuisants, de souffrances physiques ou morales presque continuelles, d'autres existences s'ouvriront à l'homme, sur cette terre même, pour lui donner la compensation de ses efforts par la réalisation des réformes que vous tentez aujourd'hui et dont il bénéficiera demain, lui, *l'homme de notre époque*, et non un autre, lui, l'homme *de notre temps*, revenu sur la terre pour y continuer, de vie en vie, ses étapes glorieuses vers l'éternel progrès !

Ce ne seront plus les mêmes corps, il est vrai, mais qu'importe ! puisque ce seront les mêmes âmes réincarnées !... Telle est la doctrine du Spiritisme, que nous vous engageons à étudier, à méditer si vous voulez faire du socialisme une école d'élévation morale, de réelle solidarité à travers les temps passés, présents et futurs, aux conceptions plus vastes, par conséquent, que celles d'aujourd'hui et acceptant franchement cette loi d'éternelle vie que proclame toute la nature, que la raison ne contredit pas et que la conscience nous indique comme la seule justification possible de l'œuvre de la Création.

S'il ne devait pas en être ainsi ; si le Spiritisme était dans l'erreur au sujet des renaissances successives de l'âme ; si, en un mot, nous devions vivre ici-bas quelques années pour nous perdre ensuite à jamais dans l'éternel néant, à quoi serviraient à l'homme, répétons-le, les meilleures conditions sociales que vous lui auriez inutilement préparées ? A lui faire d'autant plus regretter la terre au moment de la quitter, à lui faire regretter la vie en entrant dans la mort.

Est-ce bien là vraiment tout votre idéal, toute votre foi, tout votre espoir ? Etes-vous résolument des matérialistes qui ne voulez travailler que pour la matière ?

Une chose m'étonne, c'est qu'on puisse s'éprendre de vos doctrines, décevantes dans ces conditions éphémères, de vos espérances qui vont se changer en deuil, de l'avenir que vous montrez resplendissant et qui n'est qu'une rapide fuite d'heures dans l'éternité, de cette éternité qui, pour la plupart d'entre vous, n'est que l'éternel sommeil de la tombe !

Comment voulez-vous que l'humanité chante, sur la lyre de vos poètes, l'hymne de la délivrance et du bonheur dont vous lui composez les strophes parfois ravissantes de forme, puisque vous ne voulez et ne pouvez lui assurer que quelques satisfactions purement matérielles au milieu des tribulations et des chagrins d'une vie qui, selon vous, va seulement d'un berceau à une tombe pour s'abîmer dans l'éternel néant ?

Ah ! vos ancêtres, les hommes de 89, ne voyaient pas les choses ainsi : ils croyaient à une vie future, corollaire et sanction de la vie présente. S'ils répudiaient des Cultes faits d'erreurs et de superstitions, ils croyaient à l'âme et à son immortalité. S'ils ne croyaient plus au prêtre, ils croyaient toujours à Dieu.

Ils organisèrent des fêtes en l'honneur de l'Être suprême. Ils avaient conscience que la terre ne sera vraiment hospitalière et douce à l'homme que lorsque celui-ci saura ajouter à la somme de ses progrès matériels, lentement conquis, une foi raisonnée, capable de l'élever, aux heures pénibles de l'existence, à la conception d'un ordre souverain établi dans toute la nature et qui veut que tout se renouvelle, que tout se transforme et se retransforme pour vivre et revivre éternellement !

A. Laurent de Faget

ÉCHOS DE L'AU-DELA

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

24 octobre 1891.

Causeries intimes. — La Fête des Morts.

« *Bernard*. — Toujours là, solide au poste. Mais, que diable ! je crois bien que si je ne vous avais pas un peu poussés, je serais

encore à faire faction, en attendant votre bon plaisir. Enfin, je vous salue, vous remerciant néanmoins de vous être décidés à appeler les bons Esprits.

« A propos, j'ai failli ne pas vous trouver. J'ai été, comme d'habitude, rue Armand-Carrel, pour sonner à votre porte, mon cher président, et... déception ! Je me suis souvenu alors que vous deviez transférer vos pénates en ce lieu (1). Félicitations pour le choix : l'appartement est beau et paraît commode. Mais passons sur ces détails d'antichambre, et dites-moi vite comment vous vous portez, ce que vous faites de bon, etc.

« D'abord, vous avez tous l'air lugubre, ce soir : M. R... me semble préoccupé et triste, et madame mon épouse, enrhumée... Je dis *mon épouse*, je ferais mieux de dire *ma Céline* (2), car ici, de femme, point : rien que des âmes faites pour s'aimer fraternellement les unes les autres. Tous se retrouvent comme des enfants d'un même père ; tous ont... Mais vos guides s'étendent assez sur ce chapitre : accordez-moi plutôt une petite conversation... Faut-il nager dans vos eaux, vous parler d'influenza ou de toute autre maladie ? Voulez-vous que nous causions en mal des médecins, que nous parlions de la fameuse besogne ministérielle ? De quoi, voyons ! Tout sujet m'est bon : s'il est gai, c'est mon affaire ; s'il est triste, je l'agrémente... »

Eh bien, nous nous entretiendrons, si vous voulez, de la Fête des Morts, qui est toute proche...

« Oh ! je sais bien que dans quelques jours on va nous fêter. Triste fête ! Je préférerais qu'elle n'existât pas. Toutes les nécropoles sont envahies par des gens vêtus de noir, pleurant. Oui, triste fête, qui fait couler des larmes sur terre, et qui ne fait pas couler grand'chose en haut ! Car il ne faut pas croire que les Esprits aiment ces démonstrations lugubres que chacun se croit obligé de faire à tel ou tel membre disparu. Ah ! la véritable fête des morts, la voici, mais c'est la fête idéale, la fête qui sans doute ne se verra jamais : toutes les familles éprouvées se réuniraient en un grand banquet fraternel ; on parlerait des morts, on les ferait revivre, on les convierait ; à la fin du repas, on prononcerait quelques discours, on lirait des poésies, pour instruire les vivants et certains morts eux-mêmes. Un peu de musique au dessert ne ferait pas mal (de la musique religieuse, pour ne pas vous contrarier, cher Démophile !)

« Hélas ! trois fois hélas ! que ces temps sont loin ! »

Nous comprenons vos raisons, mais nombre de penseurs font un tout autre cas de la Fête des Morts, même telle qu'elle se passe aujourd'hui. Ecoutez ces quelques lignes empruntées à un écrivain moderne :

Où la relation entre le monde visible et le monde invisible se montre sous des traits touchants et poétiques, c'est dans cette fête des cimetières, qui vient avec la chute des feuilles. Ce jour-là, ceux qui font semblant de vivre vont rendre visite à ceux qui font semblant d'être morts. Toute l'humanité réunit ses membres dans une même pensée, dans un amour universel. Ceux qui sont déjà dans la gloire, ceux qui souffrent, ceux qui étaient hier, ceux qui mourront demain, se rencontrent là où le passé et l'avenir se confondent dans un présent éternel. — Le culte des morts est le culte de l'immortalité.

L'esprit. — « C'est bien dépeint, mais c'est tout. Encore une fois, la fête des morts me laisse absolument froid. »

Nous comptons pourtant accompagner Mme Bernard dans la visite qu'elle fera ce jour-là à votre tombe.

« Ah ! vous, cela me fera plaisir ; car vous savez réellement que j'existe. Mais j'irai jusqu'à dire que la fête des morts comme elle se pratique dans certaines familles me révolte. Je m'explique. Vous voyez, par exemple, tel petit monsieur, jeune sceptique, qui en conversation rira des spiritualistes, qui est réellement matérialiste, vous le verrez, cet hypocrite, venir rendre hommage à son père ou à sa mère, la larme à l'œil et un bouquet à la main. Il balbutiera même quelque prière apprise dans son enfance. Mais, pauvre insensé, à qui l'adresses-tu, ta prière, puisque tu nies l'existence de Dieu ? Et à qui parles-tu, penché sur la tombe de tes proches, si tu ne crois pas qu'ils puissent t'entendre, s'ils sont dans le néant ?...

« Allons, mes amis, que la pensée de vos morts et la manière de les fêter ne vous troublent point. Votre grand tort, en admettant que la vie soit un long bâton, c'est

(1) Je venais en effet de quitter la rue Armand-Carrel, pour prendre domicile rue Alsace-Lorraine, et les réunions se tenaient chez moi.

(2) Madame veuve Bernard était présente, en effet. Nous pouvons affirmer que ni le médium ni aucun des assistants ne lui connaissait le nom de *Céline*.

d'avoir placé la mort au bout opposé à celui qu'elle devrait occuper. — Au revoir ! »

∴

Des rapports intimes et fréquents s'étaient établis entre l'Esprit Bernard et notre groupe. Dans toutes ses causeries familières s'affirmaient son caractère enjoué, ses goûts artistiques et une plaisante originalité. Tel il se révélait dans ses entretiens, d'une unité de style bien marquée, tel il était sur terre, aux dires de sa veuve et de ceux qui l'avaient connu. Pour les autres ne se manifestait pas moins l'action précise et volontaire d'une personnalité autonome, indépendante des assistants et de toute cause extérieure.

Le dialogue précédent, où se retracent sans aucun doute possible pour nous les traits de notre vieux frère et ami désincarné, est une nouvelle réfutation de ces théories de l'inconscient, du dédoublement, de l'auto-suggestion, et que sais-je, qu'on nous oppose à tout propos et contre toute évidence.

DÉMOPHILE.

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Des destinées de l'âme

A l'approche des jours que l'on va consacrer à la mémoire des morts, nous croyons devoir présenter aux méditations de ceux de nos lecteurs qui pleurent des êtres chers disparus du foyer, une page pleine de foi vibrante due à la plume d'un Maître que l'Académie française s'est honorée d'avoir dans son sein.

Les philosophes spiritualistes se rapprochent beaucoup de l'idée chrétienne. Lisez Platon : vous croiriez entendre la voix d'un solitaire méditant au pied de la croix. Mêmes soupirs de l'âme ayant le mal du pays — le mal du ciel — même dédain du monde, où les formes extérieures ne sont que les masques des idées divines ; même révolte contre les illusions des sens ; mêmes élégies sur les misères et les vanités de l'homme qui cherche à saisir le pâle fantôme des choses. L'univers étant la révélation matérielle du Verbe, c'est au Verbe qu'il faut remonter, si l'on veut se désaltérer dans les sources mêmes de la vie. L'organisation des êtres créés n'est point le principe ni la cause de leurs facultés ; c'en est au contraire la limite. Le principe de tout, c'est l'âme. Cette âme, née de Dieu, aspire vers Dieu. Elle languit dans l'énervante prison du corps, dans le cercle étroit de l'existence terrestre, dans le monde des apparences grossières et matérielles. Les sens peuvent bien s'enivrer à la coupe que lui présentent les molles voluptés ; mais l'âme, elle, ne s'abreuve point de cette liqueur perfide. Esprit, elle met son bonheur dans les choses de l'esprit. Sa vie est l'exercice de la pensée. Tout ce qui développe la faculté de concevoir et d'aimer est un bien ; tout ce qui l'étreint est un mal. La mort, qui desserre les liens de la prison charnelle, ne saurait donc être pour l'homme que le plus heureux des événements. La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement. Ainsi la mort n'est pas la mort ; c'est le commencement de l'immortalité.

Mais que devient l'âme, au sortir de sa captivité ? Les philosophes le demandent aux poètes, les poètes le demandent aux étoiles. La migration des âmes dans les sphères célestes est une idée platonicienne ; mais pour peu qu'on interroge les monuments de l'antiquité, on voit que Platon avait reçu cette tradition de l'Egypte, où elle était depuis longtemps conservée dans les temples. Il est essentiel de pénétrer les profondeurs de cette croyance. L'âme a été créée pour être unie à Dieu ; mais le fini ne peut comprendre l'infini. Tout ce que l'âme humaine peut espérer, c'est donc de se rapprocher toujours de ce centre de la vie universelle, sans y atteindre jamais. Les mondes innombrables dispersés dans le ciel sont autant de degrés par lesquels passent les âmes pour s'initier à la Science et à l'Amour. Cette hiérarchie des mondes, qui communiquent les uns aux autres par des liens mystérieux, constitue l'échelle des épreuves, où la pensée s'élève éternellement. L'âme monte d'une sphère inférieure à une sphère supérieure ; toujours mourant et renaissant, l'homme va d'étoile en étoile, cherchant Dieu à travers l'espace et le temps, ne le trouvant jamais face à face, mais faisant tomber successivement les barrières et les voiles qui le séparent de la Lumière increée.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La grande âme d'Arsène Houssaye, dont la vie avait été entièrement consacrée aux lettres et aux arts, quitta ce monde le 26 février 1896, après quatre-vingts ans d'incarnation.

Spiritualiste convaincu, le sympathique

vieillard était partisan, on vient de le voir, de l'évolution des âmes dans des vies successives. Il croyait aussi à la relation entre le monde visible et le monde invisible. Dans une autre page il réfute magistralement la science matérialiste, qui nie l'âme « parce qu'elle n'a pas la seconde vue, parce qu'elle veut voir de près, et non de haut, » et il appelle de ses vœux le jour où les connaissances humaines, coupées en deux — la philosophie d'un côté, les sciences physiques de l'autre — cesseront de marcher solitairement et à tâtons, pour diriger ensemble leurs pas « vers ce soleil central dont la lumière éclaire les profondeurs du laboratoire de la nature ».

La Rédaction.

L'ÉMULATION

Les distributions de prix de cette année ont été une occasion de remettre à l'ordre du jour la question de l'émulation, qui était en sommeil depuis quelques années. M. Guist'hau, ministre de l'Instruction publique, a fait l'apologie de ce système d'éducation dans son discours à la distribution de prix du Lycée Louis-le-Grand, aux applaudissements des assistants probablement, en tout cas, de toute la presse sans exception ; du moins je n'ai pas entendu une seule dissonance dans ce concert.

Il est sans doute bien indiscret et téméraire de jeter une note discordante dans cette harmonie.

« Comment, toi, tu oses discuter les oracles du Grand Maître de l'Université et de toute la classe dirigeante ? Qui es-tu donc ? »

Je ne suis rien, sinon un ami des Platon, mais encore plus de la Vérité. Je n'entre pas en discussion avec les hommes, mais avec les idées. Ne fût-ce que comme contribuable, j'ai le droit et même le devoir de dire mon opinion quand je la crois utile au public. Je prends donc la liberté grande d'examiner le pour et le contre dans le problème proposé.

*
* *

M. Guist'hau commence par convenir de la déchéance des distributions de prix. « Chacun le sait, dit-il, les parents ne viennent plus à cette fête, ni les élèves non couronnés, ni les lauréats eux-mêmes... Sans que nulle intervention officielle, nul arrêté, nulle circulaire ait rien changé au régime des distributions de prix, elles sont en train de disparaître. »

Quand une institution disparaît ainsi spontanément, sans nulle intervention officielle, il y a de fortes raisons de croire que cette institution — établie officiellement — était inutile ou même nuisible.

Cette disparition ne fait pas le compte du Grand Maître, ni des petits maîtres de l'Université ; mais ils sont *orfèvres*, intéressés dans la question. Il y a donc lieu, sinon de suspecter, de peser leur opinion.

Pourquoi le public, les parents et les élèves se désintéressent-ils de ces fêtes de famille que prétendent être les distributions de prix ? « Parce qu'on a mis en cause leur utilité et leur moralité. »

M. Guist'hau entreprend de réfuter cette objection et de prouver que le système pédagogique d'émulation (les distributions de prix, le concours général, etc.), est utile et moral.

Les adversaires de ce système disent qu'une bonne action porte en elle-même sa récompense, M. G. en convient avec tout le monde. Mais, ajoute-t-il, tous les philosophes et tous les moralistes nous en ont averti aussi : « Chez les sages eux-mêmes, la passion de la gloire est la dernière dont ils se défendent. »

L'expérience a d'ailleurs été faite aux petites écoles de Port-Royal, et elle a prouvé que « les enfants auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance. »

M. G. fait ensuite l'éloge du Concours général grâce auquel, dit-il, on découvre au fond de quelque petit lycée de Bretagne ou de Gascogne les plus méritants parmi les enfants pauvres. On donne à ces petits génies des bourses pour les écoles supérieures de Paris, et ils deviennent infailliblement des surhommes.

On a pourtant supprimé le Concours général : né en 1733, il est mort en 1906. Comment a-t-on pu renoncer à une si précieuse institution ?

C'est que, M. G. l'avoue, « les proviseurs avaient organisé une sorte de traite des lauréats ; certains professeurs, pour tirer gloire du succès de leurs élèves, *les poussaient au développement hâtif d'aptitudes spéciales*, au détriment de leur culture générale. »

M. G. croit qu'il est facile de supprimer cet abus sans supprimer le concours. Mais il ne dit pas pourquoi on ne l'a pas fait, ni comment on le fera. Il nous parle des concours de gymnastique, lendits, championnats de boxe, d'escrime, de foot-ball,

de paume, etc. Il trouve tous ces concours excellents, ce qui serait à démontrer, et il s'écrie : « cette excellence ne vaut-elle que pour les concours physiques ? »

Non. M. G. trouve le concours excellent partout et pour tout. Pour les gymnastes comme pour les latinistes, pour les mathématiciens comme pour les bicyclistes, il faut des concours et des distributions de prix. Il faut exalter les vaillants, les forts, et ceux qui cultivent les vieilles humanités ou les sciences ne sont ni les moins forts ni les moins vaillants... Dans l'ordre de l'énergie intellectuelle aussi bien que de l'énergie physique, il nous faut recruter des élites.

« Une société aristocratique trouve son élite toujours formée par droit de naissance : une démocratie crée la sienne par droit de mérite. Elle ne peut la créer que par un recours énergique à l'esprit d'émulation. »

La conclusion de ce discours s'impose d'elle-même. La voici :

« Venez donc, jeunes élèves, recevoir vos prix sans aucune honte de votre joie, si du moins elle est pure d'orgueil, car lorsqu'on a tout dit pour justifier l'émulation, il reste que l'éminente dignité de l'homme est de savoir, quand il le faut, se passer de récompense, de gloire et de louange ; et il reste que les paroles de Marc Aurèle sont belles entre les paroles humaines :

« Tout ce qui est beau de quelque ordre que ce soit est beau par soi-même, et la louange n'en fait point partie. Un objet loué n'en devient ni meilleur ni pire. De quoi aurait besoin une chose vraiment belle ? De rien plus que la loi, de rien plus que la vérité, de rien plus que la bonté et la pudeur. Laquelle de ces choses est bonne parce qu'on la loue ou s'anéantit parce qu'on la blâme ? Une émeraude perd-elle de sa valeur pour n'être point louée ? et l'or ? et l'ivoire ? et la poudre ? et la lyre ? et le glaive ? et la fleur ? »

***

En regard de cette apologie de l'émulation, essayons de mettre la critique. Au *pour* opposons le *contre*.

M. G. convient, en commençant et en terminant son discours, que les bonnes actions portent leur récompense en elles-mêmes.

S'il en est ainsi, la récompense surajoutée est inutile ; or il est rare que ce qui est inutile ne soit pas bientôt nuisible.

Si les actions scolaires ne portent pas leur récompense en elles-mêmes ; si, pour y déterminer les enfants, pour les empêcher de tomber dans la nonchalance, on est obligé de recourir à l'émulation, peut-être ces actions scolaires ne sont-elles pas bonnes ?

M. G. n'examine pas ce point. Il suppose *a priori* que l'école est bonne et que c'est la nature humaine ou enfantine qui est mauvaise, puisqu'il est nécessaire de l'exciter, par des récompenses artificielles, à accomplir les actions scolaires. Cette hypothèse aurait besoin de preuves qu'aucun émulateur n'a données.

« La passion de la gloire, dit M. G., est la dernière dont les philosophes se défendent. »

Que les philosophes se livrent à la passion de la gloire ou à toute autre passion, cela les regarde personnellement et sort de notre question. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est : « s'il est utile et moral que les passions soient exaltées chez les enfants et même chez les hommes. »

Tous les philosophes et les moralistes proclament que les passions sont assez fortes, beaucoup disent même qu'elles le sont trop, et que loin de les exalter, il convient mieux, il est même urgent de les modérer, de les réprimer, voire de les supprimer.

Je ne dis pas que les moralistes ont raison de vouloir réprimer les passions, encore moins de les supprimer ; je prétends même qu'ils ont tort ; que la nature fait bien ce qu'elle fait : que les passions portent avec elles leur frein et leur aiguillon ; que pour en tirer bon parti et éviter les abus, les excès, il suffit de les laisser suivre leur cours sans intervention étrangère, ni persécutrice, ni surtout protectrice.

La gloire ferait-elle exception à cette règle ? Pourquoi cette passion plutôt qu'une autre ? L'argument émulatoire ne paraît donc avoir aucune valeur intrinsèque.

L'expérience, répondra M. G., a prouvé que les enfants auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire « tombent dans la nonchalance. »

Les enfants nonchalants ! Vous ne les avez donc jamais observés ? Vous ne les avez jamais vus jouer, courir, sauter ? Ils sont inlassables. Ils ne se contentent pas de jouer : encore tout petits, ils veulent travailler, se rendre utiles, imiter leurs parents et leurs aînés, les aider dans leurs travaux. Ils sont ravis quand on leur donne des outils et de l'occupation.

Ils ne sont nonchalants que pour l'école. Mais ils ont parfaitement raison. Dans leur

innocence, ils sont plus sages que leurs pédagogues, et aussi plus logiques.

Tous les physiologistes sont d'accord pour dire que les exercices intellectuels prématurés ne conviennent pas à l'enfance et sont très dangereux pour la santé physique, morale et même intellectuelle des sujets qui y sont soumis.

Les savants et les philosophes matérialistes devraient être les premiers à reconnaître ce fait et les plus ardents à condamner l'endoctrinage précoce.

En effet, d'après le matérialisme, l'esprit est un produit du corps, l'intelligence est une sécrétion du cerveau. Et l'émulation scolaire tend de toutes ses forces à développer l'esprit avant le corps; ils veulent que le cerveau sécrète la pensée avant d'être formé! Quelle contradiction! Laissez donc le corps se former et l'esprit se développera de lui-même à sa suite et en temps voulu.

(*A suivre.*) ROUXEL.

RAPPORT DE DIVERS DÉLÉGUÉS SUR LA SITUATION DU SPIRITISME DANS LEUR PAYS

(*Extraits*)

I. — Rapport du délégué Brésilien

Notre cher frère M. Léon Denis, dont la regrettable maladie des yeux l'empêche d'écrire, m'a envoyé la bonne lettre du 27 janvier que vous avez bien voulu lui adresser, au sujet des renseignements dont vous avez besoin, se rapportant à la Fédération Spirite Brésilienne, vis-à-vis du Bureau International du Spiritisme.

Pour ce qui se rapporte à l'envoi du « Bulletin Officiel » à tous les membres de la Fédération, dont vous demandez les noms et l'adresse, vous pouvez le faire à notre siège social et aux personnes suivantes, au nom desquelles et au mien je vous remercie de tout cœur de votre bonne obligeance.

MM. le docteur Aristides Spinola (vice-président), José Luiz de Magathâes (1er secrétaire), José R. Ferreira (2e secrétaire), Carlos C. Pacheco (trésorier), Miguel R. Galvâo (bibliothécaire).

Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien nous envoyer un exemplaire du projet de règlement du Congrès spirite universel de Genève (1913) au sujet duquel vous demandez notre assentiment. Je désirerais en même temps connaître le délai pour la réception par le Bureau, des questions à proposer pour être inscrites au programme dudit Congrès.

J'ai le plaisir de vous envoyer par la poste des exemplaires du *Mémoire historique du Spiritisme* (édition ordinaire, l'édition en bon papier étant épuisée depuis longtemps) publié à l'occasion du centenaire d'Allan Kardec (1904), du *Livre du Centenaire*, de l'*Esquisse historique de la Fédération spirite brésilienne*, aussi bien que des statuts de la Fédération et du règlement de son école de médiums, par lesquels vous pourrez vous faire une idée non seulement de la marche et du développement de la doctrine spirite en notre pays, mais du programme et des vues de notre Société.

En outre vous trouverez quelques renseignements à cet égard dans le compte-rendu du Congrès spirite et spiritualiste tenu à Paris en 1900 (pages 274-280), où a été publié le rapport que nous avons envoyé au dit Congrès par l'intermédiaire de notre honoré et obligeant délégué M. Léon Denis.

En ce qui concerne le mouvement d'organisation, il est encore à ses débuts dans notre pays, dont l'extension territoriale et la lenteur des communications aussi bien maritimes que terrestres représentent encore des entraves, et non des moindres, au développement et à l'intensité de cette œuvre, surtout à la réalisation de grands Congrès nationaux dans cette capitale, les délégués ayant à faire de longs et coûteux voyages pour s'y rendre.

Malgré cela la propagande se fait dans tout le pays et le nombre des groupes et des associations croît d'année en année, il ne leur manque qu'un lieu de solidarité qui les unisse, pour chaque Etat du Brésil, en des fédérations ou des unions régionales.

C'est en ce sens que la Fédération spirite brésilienne s'engage depuis quelque temps, cette œuvre d'organisation générale faisant partie de son programme, comme vous le verrez à ses statuts.

Tels sont, cher frère et ami, les renseignements que, pour le moment, je peux vous donner à l'égard du mouvement spirite en notre pays.

LÉOPOLDO CIRNE.

II. — Rapport du délégué Allemand.

La division de l'Allemagne, la complication de sa politique a toujours donné beau jeu aux conquérants comme les Cé-

sars et les Napoléons, et aujourd'hui encore l'Allemagne unie, avec ses quatre royaumes, ses duchés, etc., nous offre ce spectacle qu'en religion, en langues, en tout ce qui se rapporte à l'histoire de sa civilisation, l'union n'est nullement parfaite si, toutefois, en politique il n'y a plus guère de désaccords à signaler.

Mais que de désunions si nous portons nos regards vers ces sociétés et ces associations innombrables dont l'Allemagne pullule, qui font du spiritisme ou des études métaphysiques (surnaturelles).

Le fondateur du spiritisme dans les Etats du Sud fut Justin Kerner, qui attira les foules vers le spiritisme grâce à ses études *sur la Voyante de Prevorst*, très répandues dans la foule; dans les Etats du Nord le spiritisme est répandu depuis les soixante-dix dernières années par les professeurs *très connus* Scheibner, Fechner, Weber et surtout par le professeur d'astronomie *Zoellner*. Presque en même temps travaillait au Brunswick Frédéric *Hecqner* qui faisait d'abord des expériences avec le médium M. Slade, puis avec Mme Oemmler qu'il avait lui-même découverte. L'avocat M. Robert Muller de Berlin qui plaida dans un grand procès contre le médium Mme Toepfer, est devenu plus tard un spirite enthousiaste, il fit beaucoup de propagande dans les sociétés et associations *berlinoises* avec un succès énorme.

En même temps le *philosophe*, *docteur Charles du Prel* à *Munich*, *devenait* un spirite *ardent*, il écrivit *beaucoup* sur le spiritisme ; ses ouvrages sont très connus, on peut même dire qu'ils ont fait sensation et sont traduits dans beaucoup de langues ; il expérimenta avec le baron Hellenbach, Eglinton et Betty Trambye.

Le Conseiller d'Etat russe M. Aksakoff et le libraire-éditeur Oswald Mutze ont fait paraître, à la même époque, un *grand ouvrage* sur le spiritisme écrit *par* le docteur Gregor Constantin *Wittig* qui a *traduit* tout ce qu'on a *écrit* en France et en Angleterre, sur ce sujet.

Dans l'Erzgebirge et ailleurs à la campagne, de petites associations se formaient ; des revues mensuelles commençaient à paraître dans toutes les grandes villes. Pour la propagande et l'union des associations spirites, beaucoup fut fait par les disciples de Charles du Prel, MM. *R. et F. Feilgenhauer*; ils fondèrent des sociétés nombreuses dans les villes et dans les villages ; ils ne reculèrent devant aucune peine, aucun sacrifice, ils firent des expériences *nombreuses* avec les médiums les plus connus, ils firent des conférences, ils gagnèrent à leur cause des *savants*, des docteurs, et toute une littérature d'ouvrages *scientifiques* et physiologiques résulta de *leur plume* ; dans leur propagande infatigable, ils firent traduire et éditer les œuvres les plus éminentes du spiritisme, parues en Italie, Espagne, Portugal, Angleterre, Suède, Russie, *écrites* par les savants comme Brofferio, Lombroso, Falcomer, Richet, de Rochas, Butleroff, du conseiller intime Aksakoff, de l'amiral Prybitioff, Barret Myers, Passaro, Gournez, Podmore, etc., etc. Il y a dix-sept ans, ils fondèrent le *Journal du Spiritisme et des Questions connexes*. Vers 1900, ils ont mis *sur pied*, une Commission pour la propagation du spiritisme et pour le secours des coreligionnaires nécessiteux, et de cette Commission est sortie (est née) l'organisation centrale et générale de l'Association *des spirites allemands*. L'Allemagne du Nord et celle du Sud y sont unies.

Le journal susdit est devenu l'organe général de l'association centrale ; son but est d'organiser une presse *périodique* spirite ainsi que de fonder une chaire *dans les universités*, bref de donner au spiritisme comme à *une spécialité du temps moderne* l'appréciation méritée et convenable. Car MM. Feilgenhauer ont *compris* très judicieusement que la *presse* et l'université sont *absolument indispensables* pour frayer au spiritisme un chemin, le *rendant capable de vivre*. Les conférences, les unions locales ne servent pas à grand'-chose ; la grande presse doit y donner son *concours*. Bien que Lytton Bulver appelle l'Allemagne le pays des poètes et des penseurs, ce pays est resté et *restera* toujours essentiellement pratique, chacun demande d'abord : quels avantages, quels intérêts pécuniaires nous offre le *spiritisme*, et le matérialisme y *prime tout*.

Quant aux étudiants, ou bien ils sont trop dévoués à Bacchus et à Gambrinus, ou bien ils pensent trop exclusivement à leurs études professionnelles.

Le clergé *protestant* avec sa tendance de plus en plus libérale, penchant à considérer même l'immortalité, la vie d'au-delà comme *problématique*, est *très peu bienveillant à l'égard du spiritisme* : l'influence des morts lui paraît trop *catholique*. Quant aux catholiques, ils y sont plus favorables. Le grand réformateur Luther a toujours prié afin que Dieu lui épargne toute vision, tout phénomène surnaturel, et le clergé protestant l'imite.

Le prédicateur écossais Edouard Irving

cependant et ses *émules* tâchent de voir dans le *surnaturel* une certaine *puissance*, même une *grande influence sur notre vie*. En ce *moment*, plusieurs prédicateurs catholiques et quelques rabbins *étudient* le spiritisme, et ce qui est *l'essentiel*, prennent fait et cause pour cette science.

Chez les militaires et les officiers supérieurs on trouve une sympathie générale *pour les vérités* du spiritisme, de même chez une *grande partie* de la noblesse. En *son temps* même un prince allemand était disposé à prendre le protectorat de l'*Organisation* fondée par *Feilgenhauer* ; il en devint même le véritable protecteur ; malheureusement, *il est mort à présent*. Nous trouvons la même sympathie chez les instituteurs et les médecins. Un journal berlinois écrivait, il y a dix ans, pendant le procès Rothe, que non seulement il *y avait* des spirites sur la sellette des accusés et dans les tribunes, mais aussi sur les bancs des avocats et même sur le siège du tribunal ; ce *journal* n'était peut-être *pas loin* de la vérité.

La proposition excellente d'un signe international de *reconnaissance*, *facile* à introduire et très désiré de tout le monde, *est* aussi due à cette organisation centrale. On propose un signe *quadricolore* (semblable au tricolore des États) où se trouvent les couleurs principales de tous les *États* — surtout le *vert* — la couleur internationale de l'Espéranto ; à savoir : bleu clair, blanc, vert, rouge. Ces couleurs possèdent partout la même *signification*, le *bleu* est l'emblème de la fidélité, le blanc de l'innocence, le vert de l'espérance et le rouge de l'amour. Il serait permis à chaque association et à chaque spirite de porter ces *couleurs* dans n'importe quelle forme et de n'importe quelle façon ; de cette manière toutes les organisations, les associations et les unions — chacune en particulier — peuvent se distinguer les unes *d'avec les autres* par les formes les plus différentes. Enfin on laisse à tout spirite libre choix, selon son goût et surtout aux dames qui aiment à porter d'autres ornements que les messieurs.

BRINKMANN.

(*Bulletin officiel* du 1er septembre 1912, du BUREAU INTERNATIONAL DU SPIRITISME. *Waltwlider par Bilson, Belgique.*)

« *Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer* »

Le penseur qui composa cet alexandrin avait sondé, jusqu'au tréfonds, l'âme humaine ; il savait qu'aucune des *réalités heureuses?...* de ce monde ne peut la satisfaire, qu'aucun terrestre bien ne peut la consoler, à l'heure des suprêmes désolations.

Il savait que rien ne peut guérir certaines maladies, chasser la mort, et que l'homme, né faible et désarmé, est fatalement destiné à devenir la proie de l'inexorable Faucheuse, à l'heure inconnue où, faible et désarmé, il échange le temps pour l'Eternité, à laquelle souvent il ne croit pas.

Le Primitif qui s'agenouillait devant le soleil ; le Sauvage, en adoration devant l'informe idole, sortie de ses mains, et ceux qui mettaient au frontispice d'un temple : « Au Dieu inconnu » sentaient intuitivement l'existence de Celui vers lequel montaient leurs primitives prières, en même temps que les cris des victimes que leur ignorante cruauté lui immolaient, et, malgré l'erreur et la grossièreté de leur culte, leur Créateur les écoutait peut-être comme nous écoutons, avec attendrissement, les balbutiements de l'enfant dans les langes. Et peut-être aussi ces âmes, au premier degré de l'évolution terrestre, étaient-elles plus près de Dieu que certaines âmes raffinées du XXe siècle, de celles qui portent fièrement l'étendard de l'athéisme, en jetant un blasphème au Dieu qu'elles ne voient ni à travers les merveilles de la nature, ni a travers la beauté corporelle ou morale des humains, ni à travers la sublimité de certaines vies.

Si Dieu n'existait pas, pourquoi cet inconscient appel angoissé : « Mon Dieu ! » jeté souvent par le plus incrédule, aux instants d'infinie détresse, à l'heure où, naufragé, on se sent sombrer, à l'heure où la mort menace l'être qui vous est le plus cher ou vous menace vous-même de vous conduire vers cette mystérieuse Eternité — que vous niez.

Pourquoi ?...

Parce que lorsque tout sombre autour de soi, quand on se sent jeté dans un obscur abîme, on lève instinctivement les yeux vers le ciel pour y chercher quelque clarté, quelque invisible protection, en murmurant inconsciemment le nom que vous apprit votre mère, le grand nom oublié, méprisé...

En sa pitié Dieu pardonne et, comme à l'auteur de « la bonne souffrance » il révèle, fortifie, se prouve.

Quand un des fortunés de la terre, sans aucun souci de son âme, s'est fait toute sa vie le docile esclave de ses passions ; quand sa force morale s'est aveulie et que sa force corporelle s'est usée inutilement ; quand l'éclair de ses yeux est éteint, que ses enthousiasmes sont en poussière, que sa tête s'est couronnée de cheveux blancs — qui n'inspirent aucun respect — ; quand son chemin, longtemps fleuri, s'est couvert de ronces, on voit parfois ce sceptique élégant devenir un croyant et l'on dit de lui : « Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. »

Qui sait si ce dicton populaire ne sera pas, un jour, applicable à ces « esprits forts » qui le répètent avec mépris ?

Qui sait si, eux aussi, à l'heure des déchéances physiques, ne seront pas des ouvriers de la dernière heure ?...

« De deux maux — dit on encore — il faut choisir le moindre. »

Or, quel est le moindre mal ?

L'erreur de croire, ou celle de ne pas croire ?

La foi à laquelle on doit un Socrate, une Jeanne d'Arc, un Saint Vincent de Paul et la légion sanglante des missionnaires que l'amour des âmes non éclairées conduisit aux pires supplices, la foi qui donne aux désespérés le courage de supporter noblement leurs maux en leur donnant un céleste espoir, la foi qui fait affronter la reine « des épouvantements » avec sérénité et joie, avouons-le, si elle est une erreur est une bienfaisante tromperie, qu'on doit bénir, si on renaît de l'autre côté du voile.

Tandis que la négation de Dieu, c'est la vie sans direction, sans but, sans responsabilité ; la douleur sans consolations, la mort sans espoir ; c'est la bride lâchée à toutes les tentations, à toutes les passions, à tous les instincts, à toutes les fautes, car logiquement, sagement, s'il n'y a « rien après » le mieux est de dire : « courte et bonne » en s'appropriant, à n'importe quel prix, les biens désirés, tout en s'assurant habilement l'impunité.

Sans Dieu, sans la survie, l'existence — pour trop d'infortunés — n'est qu'un horrible cauchemar, une épreuve incohérente, un affolant mystère, un bagne qu'on a le droit de déserter, pour entrer dans la paix et le silence du Néant.

Vite, un coup de revolver, sceptique désolé, et te voilà délivré, à moins que tu ne sois dans l'erreur....

Ah ! si tu t'es trompé, quel réveil ! quelle responsabilité ! quels cuisants et vains regrets !

Des deux maux, le moindre n'est-il pas de croire, ou du moins de chercher à croire, en ce Dieu « qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas » ?

« Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance ;
« Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à [lui.
. . . .
« Si le ciel est désert nous n'offensons personne ;
« Si quelqu'un nous entend, qu'Il nous prenne en [pitié » !

Noémie Grasse.
Paris, le 31 mai 1912.

APRÈS LA MORT

Article de fond du Petit-Parisien,
10 Septembre 1912

Voici bien le plus grand des problèmes, celui qui préoccupe tous les hommes, et cela depuis l'origine du monde ! Tout est-il fini, lorsque nous avons rendu le dernier soupir ? Ne survit-il rien de ce qui fut un être pensant et agissant ? A l'heure où l'admirable machine retourne au néant, le principe qui l'animait meurt-il également ? Nous aimons à ne pas le croire, malgré les affirmations de toute une école. Nous nous plaisons à supposer que notre esprit, notre âme, survit à la catastrophe inévitable et reprend sa liberté, à la minute même où périt sa prison de chair.

Chez beaucoup d'entre nous, cette pensée émane d'un sentiment d'orgueil et de vanité. Chez d'autres, cette continuité semble une conséquence logique sans laquelle notre existence apparaîtrait comme inutile et sans but. A quoi bon vivre, disent-ils, et pourquoi se donner tant de mal, avoir tant de soucis, de misères, de tracas, si rien de nous ne doit demeurer ?

Autour de cette énigme, la bataille se poursuit avec ardeur. Chacun apporte son affirmation, et il est certain que ni les uns ni les autres ne parviennent à se convaincre. En réalité, les preuves manquent. C'est moins une affaire de raisonnement qu'une question de sensation, et l'on est sur un terrain où ce qui paraît obscur à celui-ci est lumineux pour celui-là.

Du reste, les partisans de la survie de l'âme ne se découragent pas. Il y a peu de temps, le savant physicien anglais Olivier Lodge a publié un ouvrage dans lequel il a mis en lumière de nombreux faits ten-

dant à démontrer que l'homme ne succombe pas tout entier, et, de son côté, M. de Rochas, dont on connaît les recherches psychologiques, a réuni la plupart de ses notes et mémoires sous ce titre, les *Vies successives,* qui indique assez dans quel sens il conclut.

***

On ne saurait méconnaître la quantité de phénomènes curieux et troublants qui paraissent donner raison à M. de Rochas et à ceux qui pensent ainsi que lui. Par malheur, dans ces questions, rien n'est plus facile que la supercherie, et depuis le fameux procès des photographies spirites, depuis les aventures de tant de médiums, pris la main dans le sac, les gens sérieux sont devenus d'une excessive méfiance et soupçonnent toujours la mystification ou l'escroquerie, — l'une préparant l'autre les trois quarts du temps.

Les professionnels ont fait un tort immense aux expérimentateurs de bonne foi. Les individus tels que le comte de Saint-Germain, le comte de Cagliostro, ou l'Hindou de Mme Annie Besant, qui se vantent d'existences successives de plusieurs milliers d'années, rendent suspects les savants eux-mêmes. Il est à remarquer, d'ailleurs, que ces personnages sont toujours des aventuriers venus du bout du monde, et que nous n'en rencontrons jamais parmi nos proches, nos amis ou nos voisins.

Est-ce à dire que le problème soit indigne de notre attention ? Mille fois non ! C'est, je le répète, le plus important de tous ceux qui s'imposent aux méditations humaines, et l'on voit des esprits éminents, supérieurs, des philosophes d'une valeur indiscutée, lui accorder une attention profonde et formuler des appréciations qu'on ne saurait dédaigner ni repousser légèrement.

M. Bergson est du nombre, et dans une conférence faite à Paris, il y a quelques semaines, il a mis en présence les théories matérialistes et idéalistes, les confrontant avec rigueur, pour finir par donner la préférence aux deuxièmes, avec des arguments impressionnants.

***

Il est bien vrai que notre cerveau est un mécanisme tout matériel. La démonstration en est aisée à faire. Qu'une partie de cet organisme, d'ailleurs merveilleux, vienne à être atteinte gravement, et nous perdons aussitôt certaines de nos facultés. C'est ainsi que la mémoire des mots disparaît, lorsque la troisième circonvolution frontale de gauche est lésée.

Notre pensée est donc soumise à notre cerveau ; elle en est l'émanation et rien de plus ; c'est dans le cerveau que se concentre toute notre force intellectuelle, souvenirs, notions acquises, puissance de comparaison et de déduction, en un mot toutes les opérations pour lesquelles nous n'avons pas besoin du secours de nos mains. Vienne à périr le cerveau, tout sombre avec lui. On ne connaît pas, on n'a jamais pu préciser une existence indépendante de l'âme. Nos pensées, nos sentiments, ce que nous appelons notre conscience, nos sensations, tout cela a son siège dans diverses régions de ce même cerveau, et nos actions matérielles, pour être bien réglées, doivent subir sa loi, autrement elles deviennent machinales et désordonnées.

Rien de mieux présenté. Pourtant, M. Bergson, en exposant cette théorie avec une hauteur de pensée et un choix d'expression rares, ne craint pas de dire que si elle a connu, si elle connaît encore une fortune considérable, elle n'est nullement scientifique, ou du moins ne l'est pas d'une manière absolue. Je traduirai plus simplement son opinion en ajoutant qu'il reproche aux partisans du système « mécaniste » de prendre l'effet pour la cause et de voir un producteur là où il n'y a, en réalité, qu'un traducteur et un adaptateur.

Le cerveau est un mécanisme, et c'est tout. Il reçoit des forces qu'il met en action. Ces forces elles-mêmes ont besoin d'un instrument docile pour se manifester par la parole ou par le geste. A quoi nous servirait-il de vouloir prendre un objet quelconque, si nous n'avions pas des mains pour le saisir ?

***

Il en est de même pour la pensée, pour l'âme. Force mystérieuse, impossible à déterminer, à surprendre, elle a le cerveau pour organe. C'est par lui qu'elle se matérialise, qu'elle se traduit clairement. Elle lui fournit les secrets éléments de son travail, qu'il exécute ensuite comme une machine bien agencée.

Mais, de l'arrêt de la machine, arrêt partiel ou général, faut-il conclure à la non-existence de la force initiale ? Autant dire que la vapeur n'est qu'un rêve, parce que le moteur qu'elle actionnait ne fonctionne plus, étant détraqué. Personne, cependant, ne voit dans le moteur le producteur de la force. Il n'en est que le dispensateur, et les machines qu'il fait mouvoir ne lui doi-

vent la vie qu'indirectement. Qu'un rouage saute, qu'une roue se brise, qu'une bielle se fausse, la vapeur est-elle anéantie ?

C'est l'histoire du cerveau, et c'est pourquoi M. Bergson a pu dire que la théorie mécanique de cet organe est sans valeur démonstrative. On a même la preuve que le cerveau ne traduit pas toutes nos pensées, et qu'il y en a de latentes, enfouies dans les abîmes de notre être, qu'il ne paraît pas soupçonner. De sorte, ajoute l'éminent philosophe, que l'hypothèse de la survivance de l'âme est très vraisemblable, très plausible, et pourra être de mieux en mieux établie, à mesure que les études se feront plus précises et plus sévères.

***

Elles seront toujours difficiles, parce que les apparences, en ces problèmes délicats, sont infiniment trompeuses, parce que nous nous heurtons souvent à des phénomènes sur le véritable caractère desquels nous pouvons nous tromper, comme, par exemple, certaines manifestations si surprenantes de la mémoire qu'on est tenté de les prendre pour des preuves d'une existence antérieure. Mais, si l'on admet l'indépendance de l'âme par rapport au corps, il semble bien improbable qu'une telle puissance disparaisse avec l'instrument dont elle se servait, mécanisme usé qu'un autre remplacera, aidant à son tour la force intelligente à créer pour l'humanité des états meilleurs.

Ce sont des théories, rien que des théories, — mais l'homme ne saurait les évoquer sans demeurer songeur, et convaincu qu'il ne sait presque rien de lui-même.

JEAN FROLLO.

COMMENT S'EST FORMÉE MA CONVICTION

J'ai, depuis quatre années, eu l'occasion d'assister à un certain nombre de séances de spiritisme. Aucune, jusqu'à ces temps derniers, ne m'avait convaincu, et celui qui m'aurait dit, il y a six mois : « Malgré toutes les expériences que vous avez suivies, vous êtes encore sceptique ; avant juillet, vous ne le serez plus », m'aurait certainement fort surpris. Je lui aurais d'ailleurs sans doute répondu : « Les spirites les plus éminents m'ont déclaré que je resterais toujours incrédule », et je le pense. Faire un acte de foi, croire sans preuves, je ne m'en sens pas le courage. Obtenir des preuves assez précises pour former ma conviction, cela me paraît du domaine de l'impossible.

J'ai toujours considéré que le doute, ce doute cher à saint Thomas et à Montaigne, est à la base du véritable esprit scientifique, c'est-à-dire que j'étais mal préparé à accepter sans contrôle les suggestions d'une table où les paroles d'une voyante. Il fallait pour me convaincre non pas des preuves nombreuses, mais un faisceau de preuves précises, personnelles, irréfutables à mes yeux, et fort éloignées de ces réponses vagues des pythies d'autrefois, que chacun interprétait au gré de sa fantaisie.

Les premières séances qui ont déterminé ma conviction ont eu lieu chez le commandant Darget. C'est à son amabilité, mais c'est aussi et surtout à l'excellence du médium, Mme Cornille, que je dois de ne plus être aujourd'hui, en matière de spiritisme, un incrédule.

Je ne parlerai pas de tous les phénomènes secondaires que nous avons obtenus à l'aide de la table — je dis secondaires parce qu'à côté de cette merveilleuse voyance que possède à un si haut degré Mme Cornille, on ne peut guère leur donner un autre nom. Tous sans doute ils ont servi à étayer ma conviction, seuls ils ne l'auraient certainement pas déterminée. J'en viens donc directement aux phénomènes de voyance. J'en citerai quatre fort différents, mais d'une précision telle que je le souhaitais.

I. — Mme Cornille (elle sait ou a pu savoir que mon père est mort) me dit : « Je vois votre père près de vous. » Elle m'en donne le signalement le plus exact. Mais un signalement est chose trop vague pour me satisfaire. Ils me faut des faits précis que seul de vivant je puisse connaître ou vérifier, et afin de les obtenir, si la chose est possible, j'oriente mes questions sur un sujet qui ne peut être connu — j'en ai la certitude la plus absolue — que de mon père et moi.

— Voulez-vous, Madame, dis-je à Mme Cornille, poser à mon père une question à laquelle il ne pourra peut-être pas répondre plus que je ne le puis moi-même, mais qui présente pour moi une certaine importance pratique. Je possède un livre de tachymétrie, que j'ai d'ailleurs égaré. Je désirerais savoir ce que j'en ai fait.

Mme C. — Mais ce livre, votre père me dit qu'il lui appartient !

Moi. — C'est exact, en effet, il me vient de lui. Est-il dans ma bibliothèque ? N'est-il pas plutôt...

Mme C. — Dans un placard.

Moi (un peu surpris, car je n'ai pas songé que le volume pouvait être dans un certain placard où j'ai serré un bon nombre de livres devenus inutiles). — Oui, peut-être dans un placard, ou encore...

Mme C. — Sur des rayons.

Moi. — C'est cela même : sur des rayons. Je serais curieux de savoir si mon père peut me l'indiquer.

Mme C. — Votre père est comme vous, il l'ignore ; mais il vous aidera dans vos recherches.

Moi (désappointé). — C'est probablement ainsi qu'il faut comprendre le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Voulez-vous demander à mon père une preuve d'identité qu'il ne refusera pas de me donner, j'en suis sûr. Peut-il me dire de quelle couleur sont les figures du livre en question?

Mme C. — Mais elles sont de deux couleurs.

Moi. — Ah ! Madame, voilà qui est bien. Elles sont en effet de deux couleurs. Que mon père me les nomme !

Mme C. — Bleu.

Moi. — Pas tout à fait : c'est vert.

Mme C. — Votre père me dit que c'est le bleu pâle dont on représente la mer sur les géographies.

Moi. — C'est bien possible. Et l'autre couleur ?

Mme C. — Rouge.

Moi. — Si j'ai bonne mémoire à propos d'un livre que je n'ai pas vu depuis quinze ans, la seconde est rose. En tout cas, je ne dirai pas que vous avez lu dans ma pensée.

J'ai noté fidèlement les divergences comme les analogies entre ce que je savais et ce que l'on m'a dit, et l'on conviendra bien avec moi qu'autant il est enfantin d'apporter dans des faits d'un ordre aussi complexe une crédulité sans raison, autant il serait sot de se mentir à soi-même et d'arguer d'une supercherie que les circonstances rendent matériellement impossible.

II. — Ma femme porte au cou un médaillon contenant des cheveux et une petite photographie de sa grand'mère maternelle. Quelques heures avant la séance où nous devons voir Mme Cornille, elle s'aperçoit qu'elle a perdu la petite photographie du médaillon. Nous décidons de n'en parler à personne. Or, le même soir, Mme Cornille dit à ma femme : « Je vois près de vous votre grand'mère ».

— Voulez-vous lui demander, questionne ma femme, ce qui m'est arrivé de désagréable aujourd'hui !

— C'est réparable, répond Mme Cornille. Voici la chose : Le fermoir de votre médaillon s'est ouvert et une photographie de votre grand'mère est tombée. Vous la retrouverez chez vous, car c'est chez vous que l'accident s'est produit.

Nous avons en effet retrouvé la photographie chez nous, quinze jours plus tard.

III. Expérience d'un autre genre. Le même soir, je demande à Mme Cornille de se transporter à Montgeron, rue Parent, chez un de mes amis. Je lui indique le numéro.

— M'y voici, dit-elle.

— Bien. Montez au premier. Une chambre y est éclairée, dites-nous ce que vous y voyez. Aucun de nous ne connaît cet appartement, nous n'aurons donc pas à craindre de transmission de pensée possible, et demain, je saurai par mon ami si vous ne vous êtes pas trompée.

En effet, je vois une chambre éclairée, répond Mme Cornille, mais c'est une veilleuse qui l'éclaire. Il y a un lit dans lequel une vieille dame est couchée, c'est la mère de la maîtresse de la maison. Elle est bien malade, cette vieille dame.

— Ceci je le savais, madame. Voulez-vous nous donner d'autres détails ? Combien voyez-vous de sièges ?

— J'en vois quatre. Le lit est en bois ; ce n'est pas un lit de milieu. Je ne vois ni pendule, ni réveil.

Le lendemain, j'apprenais par mon ami que les détails précédents étaient scrupuleusement exacts. « Ma belle-mère ne peut supporter aucun tic-tac, me dit-il, et nous avons été obligés d'enlever la pendule de la chambre qu'elle occupe ! »

IV. — Huit jours plus tard, j'assiste à l'une des séances hebdomadaires que donnent M. et Mme Cornille. Je pose cette question, bien banale :

— Je vais, dans peu, faire un petit voyage. Voulez-vous demander à mon père s'il m'accompagnera ?

— Oui, il vous accompagnera, car le résultat de votre voyage l'intéresse directement. Il s'agit d'affaires de famille qui le touchent.

— Oui, madame c'est bien exact.

— Du reste, vous ne serez pas seul ; une autre personne bien vivante celle-là, vous accompagnera : une dame.

— Quant à cela, non, madame. Ma femme restera à Paris, et je serai seul.

— Non, une dame vous accompagnera ; ce ne sera pas la vôtre, mais c'est tout de même une dame à laquelle s'intéresse beaucoup votre père : c'est votre sœur.

Quelques jours après, je prenais le train, et ma sœur, qui m'avait télégraphié la veille de mon départ, montait en cours de route dans mon compartiment !

De tels faits se passeraient volontiers de commentaires ; j'ai tenu à les rappeler aussi fidèlement que possible. Mon récit y a peut-être perdu en concision et en vigueur ; il y a certainement gagné en exactitude.

Lorsqu'une personne, bâtie de chair et d'os comme vous, déclare voir à vos côtés un de vos parents mort, certes vous avez le droit de sourire, mais jusqu'au moment où, comme preuve irréfutable on vous apporte un ensemble de faits précis que de la façon la plus certaine vous savez être seul à connaître, ou même que vous ne connaissez pas au moment où on vous les annonce et dont vous vérifiez ensuite la véracité.

On peut comprendre par ce qui précède pourquoi je n'émets pas même l'hypothèse d'une transmission de pensée. Dans la moitié des cas, elle ne pourrait expliquer les faits. Il ne me reste donc qu'à accepter l'explication que le médium lui-même me donne : admettre qu'une puissance intelligente et mystérieuse, qui connaît la vie d'une personne morte aussi bien que cette personne même, a apporté la réponse à mes questions. De là à admettre que cette puissance est l'esprit de mon père au moment même où le médium vient de me donner le signalement le plus exact, il n'y a qu'un pas. J'ignore si en toute rigueur scientifique nous avons le droit de le franchir ; je ne crois pas qu'il y ait de fils qui ne le fasse. Les indices les plus troublants nous y autorisent, et l'on ne voit vraiment pas pourquoi, par des moyens qui nous sont inconnus, l'au-delà s'acharnerait à nous mentir.

(*Le Fraterniste*, 19 septembre 1912.)

L. Lemoyne.

NÉCROLOGIE

Notre ami et fidèle abonné, M. D. Roussel, chimiste à la Briquette-lez-Valenciennes (Nord), vient d'avoir la douleur de perdre son fils Marcel, jeune homme d'un rare mérite et sur lequel sa famille fondait, à bon droit, de brillantes espérances. Il s'est désincarné à l'âge de 23 ans, le 15 septembre, après trois jours seulement de maladie.

Je ne puis penser sans un serrement de cœur au cruel chagrin de ses malheureux parents, déjà bien éprouvés, et qui luttent avec courage, depuis tant d'années, contre les rigueurs inexorables d'une destinée qui leur paraîtrait bien injuste s'ils n'en avaient l'explication dans la loi de la Réincarnation. Ils doivent se souvenir, en effet, à cette heure si pénible, si douloureuse pour eux, qu'ils ont à acquitter des dettes anciennes, peut-être antérieures à cette vie, et que, d'ailleurs, les maux qui nous atteignent ici-bas nous sont mesurés selon notre degré d'avancement moral, selon les progrès que nous sommes appelés à réaliser dans notre existence actuelle.

Que ce soit pour eux une raison de se soumettre à la loi du sort, de réagir contre leur propre douleur et de se rapprocher de leur bien-aimé disparu en acceptant la souffrance comme une expiation ou une *épreuve éducatrice* de leurs âmes.

Frères et sœurs qui êtes actuellement dans l'affliction et dans les larmes, courage ! Ne vous laissez pas abattre par ce nouveau et terrible coup du sort. L'être cher qui vient de vous quitter en apparence et dont les qualités morales, les multiples talents laissent parmi vous un vide plus impressionnant encore, l'Esprit du bien-aimé veillera sur vous de l'autre côté de la tombe ; il vous guidera, tout à la fois de plus haut et de plus près, car il échappe désormais aux contingences terrestres et pénètre plus profondément vos âmes ; il entendra vos plaintes, vous soutiendra, vous fortifiera de sa présence, de ses conseils, de ses exhortations, et adoucira peu à peu votre douleur amère.

Rappelez-vous toujours que « les morts sont les invisibles, mais qu'ils ne sont pas les absents ! »

A. L. de F.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Conférences du Docteur Papus

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que le Docteur Papus va reprendre la série de ses Conférences Esotériques mensuelles le jeudi 24 Octobre à 8 h. 1/2 du soir à la salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

Ces conférences se continueront le 4e jeudi de chaque mois (Demander le programme et les lettres d'invitation, 15, rue Séguier).

Conditions spéciales pour nos abonnés.

Intervention d'un époux après son décès

M. G... père, demeurant à Bordeaux, rue du Hautoir, me racontait ces jours-ci le fait suivant :

En 1854, notre famille, composée des père et mère et de cinq enfants, habitait Angoulême où mon père exerçait la profession de chapelier.

Une maladie grave nous enleva notre soutien : notre père mourut, nous laissant sans fortune, avec toutes les charges du commerce.

Pour augmenter nos soucis, un fournisseur de marchandises vint réclamer à ma mère une somme de 800 francs qu'elle était certaine de ne pas devoir, le règlement en ayant été fait en sa présence par feu mon père. Mais il lui était impossible d'en faire la preuve, car elle ne pouvait pas savoir où se trouvait la quittance remise à mon père après ce règlement.

Pendant plusieurs semaines, elle se tourmenta et ne cessait de nous faire part de ses soucis et de ses préoccupations.

Un matin, à son réveil, elle vint vers nous et nous parut transformée par une joie indicible. Elle nous raconta que la nuit précédente, elle avait vu, debout près de son lit, son mari, qui lui avait parlé et lui avait donné l'ordre d'aller dans le grenier de la maison, d'y prendre sur les cordes qui y étaient tendues, un vieux veston bleu hors d'usage, et qu'elle trouverait dans la poche de ce veston, sur le devant de la poitrine, la quittance qui lui servirait à prouver qu'elle ne devait rien à ce fournisseur malhonnète.

Tous ensemble, nous montâmes au grenier, anxieux de voir si la vision de ma mère était exacte.

En effet, dans la poche du veston indiqué, nous trouvâmes la quittance de 800 francs du fournisseur.

Nous portâmes cette preuve à son avocat à Angoulême pour confondre ce créancier, qui fut débouté de sa demande et honni par tout le quartier.

Ce fait, me dit M. G.., est resté dans ma mémoire et dans celle de tous mes frères et je ne l'oublierai jamais.

Vous pouvez donc en faire part à votre journal pour fournir une preuve de plus de l'intervention des esprits dans notre existence.

MESNARD
130, rue Mathieu.

(Le Fraterniste.)

Songes prémonitoires

L'*Adriatiso*, de Venise, consacre, dans son numéro du 5 mai, trois colonnes à un article signé de M. Di Varmo, sur les songes prémonitoires et la typtologie.

Nos lecteurs liront certainement le récit de ces faits avec d'autant plus d'intérêt, qu'ils sont remarquables par eux-mêmes et personnels à l'auteur. Voici le premier :

J'étais étudiant à l'Université de Bologne, lorsque je fis un rêve qui me révéla l'avenir. Le milieu dans lequel je vivais ne portait ni au mysticisme, ni à la mélancolie. Cependant une nuit, je songeai que mon père, que peu de jours auparavant j'avais quitté dans de parfaites conditions de santé, était frappé de paralysie de la langue, et qu'il mourait dans un petit salon du rez-de-chaussée d'une petite maison de campagne lui appartenant. Il était assisté de ma mère et de diverses personnes que je n'y avais jamais vues. L'impression que j'éprouvai fut si vive, que sans dire adieu à personne, je partis pour le Frioul.

Arrivé chez moi, je trouvai mon pauvre père dans la *chambre à coucher de l'étage supérieur*, *frappé réellement* de paralysie de la langue. Mais, deux ans plus tard, je le vis *réellement* mourir des suites d'un second accès de paralysie, assisté par ma mère et par des personnes qui n'avaient jamais été auparavant dans cette demeure. Il était précisément dans l'angle de ce petit *salon du rez-de-chaussée*, où, deux ans auparavant, je l'avais vu rendre le dernier soupir.

***

Une autre nuit je rêvais que je négociais l'achat d'une maison qui avait appartenu à ma famille. J'en distinguais les moindres détails, tels que les fresques du XVIIe siècle d'un grand salon au rez-de-chaussée ; le parquet défoncé ; la charmante situation ; les divers arbres séculaires qui ornaient le parc voisin.

En m'éveillant je n'y pensai que pour en rire, car jamais l'idée ne m'était venue d'acheter des terrains, ni surtout des maisons. Le temps passa et je ne songeais plus à mon rêve, lorsque neuf ou dix ans plus tard, une personne dont je venais de faire la connaissance me proposa d'acheter un petit château, situé sur une colline, prétextant que l'air de la colline faisait du bon sang. Je répondis d'abord par un refus. Mais plus tard, devant son insistance, j'acceptai de faire avec elle une excursion

dans la localité qu'elle me désignait. Voilà qu'en entrant dans ce château je revois dans leurs moindres détails les fresques de la salle, vues en songe et, ce qui est plus difficile à croire, les trous dans le parquet défoncé, si bien que, *comme dans mon rêve*, je me gardais d'y poser le pied sans précaution. Alors, mais alors seulement, le songe me revint en mémoire dans l'intégrité de ses détails, tels que ces trous du parquet. Je ferai remarquer que jusque-là je n'étais jamais venu dans ce pays et que j'éprouvais la même surprise en m'y trouvant, que j'avais ressentie jadis à mon réveil.

Plus tard, en parcourant les antiques feuilles de mes archives de famille, je trouvai diverses notes authentiques qui prouvaient que ce château, jadis fortifié, avait appartenu pendant un siècle, au moyen âge, à une branche de ma famille. Ceci me détermina à raconter ces faits vraiment intéressants dans *Patria del Friuli*.

(*L'Evolution.*)

AVIS AUX ÉDITEURS

Il est fait mention de tout livre adressé au *Progrès Spirite*.

REVUE DES LIVRES

A. G. Schlœmer. — *Force vitale ou Magnétisme an mal*. Prix 1 fr. MM. H. et H. Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Hector Durville. — *Pour l'Enseignement du Magnétisme*. — Mémoire pour la Défense de l'École Pratique de Magnétisme et de Massage devant la Justice, adressé aux malades, au public, aux bons médecins et aux magistrats. *Précédé d'une adresse aux médecins des syndicats par le Dr Gaston Durville*. In-16 de 48 pages. Prix : 1 fr. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Albert L. Caillet (ingénieur civil). — *Aperçu général sur le Traitement mental*. — Conférence faite le 20 juin 1912, à la Société Magnétique de France. Illustré de 5 planches hors-texte. Prix : 1 fr. MM. H. et H. Durville, éditeurs.

Lancelin (Charles). — *Mes rapports avec le Diable*. — Coups de sonde dans le Mystère, orné de 22 planches hors-texte. Prix : 3 fr. MM. Durville, éditeurs.

Nous signalons à nos lecteurs la revue **HERMES** qui publie dans chacun de ses numéros d'excellentes chroniques d'actualité et de documentation, ainsi que des articles littéraires, scientifiques et philosophiques de tout premier ordre.

Comme son titre l'indique, cette revue fait une large part dans son programme aux études expérimentales de métapsychie et aux enseignements de l'occultisme. Nous sommes persuadés qu'elle intéressera tous les esprits modernes.

Un abonnement d'essai de trois mois est servi gratuitement à toute personne qui en fait la demande au directeur, M. Porte du Trait des Ages, à Saint-Michel (Savoie).

Union de Pensée Féminine

Paris, 4, rue Mizon,

Fondée en février 1902

M.

L'Union de Pensée féminine a l'honneur de vous informer qu'elle soumet aux méditations de la Femme l'idée suivante :

Que pense la femme devant la devise :

Liberté — Égalité — Fraternité ?

Développer : *La Femme et la Liberté*.

Elle vous prie de vouloir bien l'étudier et de consigner par écrit le résultat de vos études. Les manuscrits devront être signés d'une maxime et accompagnés d'un pli cacheté revêtu de la même maxime et renfermant le nom de l'auteur. Ils seront lus et discutés dans la séance du

8 novembre 1912 ;

après quoi *l'Union de Pensée féminine* rédigera son rapport et formulera ses vœux, qui seront adressés aux pouvoirs publics compétents et publiés dans le *Nouvel Educateur Rationnel*.

L'Idée *libre* dans la discussion *libre* permet ainsi à la Pensée d'être acceptée ou rejetée, sans froissement d'amour-propre pour les personnes discutées, sans crainte de froisser, pour les juges et les appréciateurs.

Espérant votre précieux concours, veuillez agréer, M., nos sincères salutations distinguées.

Lydie Martial.

Le Directeur-Gérant : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

18e Année. — N° 11 Novembre 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

Les Paraboles Cyniques (1)

Je viens de lire un livre nouvellement paru, absolument remarquable par le fond et par la forme et dû à la plume de notre ami Han Ryner, élu récemment «Prince des conteurs» et dont l'ingéniosité littéraire se double d'une si piquante philosophie.

En ouvrant les *Paraboles Cyniques*, je me demandais si je n'allais pas rencontrer dans ces pages, vu leur titre, des passages d'un excessif réalisme, capables d'amener l'incarnat de la pudeur au front des jeunes Parisiennes, cependant habituées à certaines peintures... Mais non : rassurez-vous, âmes délicates ! Le poète qu'est Han Ryner a su jeter la gaze d'or du mot triomphant sur la chose malpropre en elle-même, et, à part une dizaine de paraboles d'ailleurs, tous les jolis contes dont nous venons de savourer la grâce littéraire et la profondeur philosophique n'ont rien de commun avec le cynisme tel qu'on le comprend de nos jours. Ils rappellent la manière des *philosophes cyniques*, Diogène en première ligne ; ils ont la franchise, ils ont l'élan, ils ont la beauté. Ils ont surtout la sagesse. Que faut-il leur demander de plus ? Han Ryner a le sentiment de la véritable pudeur, qui est faite de l'amour de l'art autant que de l'amour de la vérité.

∴

Quels sujets notre ami a-t-il traités dans ses *Paraboles*? Tous ceux qui intéressent le cœur, la raison, la pensée ; tous ceux qui peuvent contribuer à éclairer, à fortifier, à grandir la sagesse humaine, « à faire monter un simple à la connaissance de soi-même. »

Nous lisons dans la XIVe parabole :

« — Eh ! dit enfin Eubule, j'aimerais mieux ne jamais devenir philosophe que cesser d'être homme.

« Mais Psychodore, qui vint à passer par là :

« — Le philosophe, bien loin qu'il détruise ou déforme son humanité, est le seul qui sache se sculpter en homme.

« — Le philosophe, définit Excycle, c'est celui qui anéantit ses passions.

« Psychodore secoua la tête dans le geste qui dit non.

« — Il faut, précisa-t-il, supprimer l'excès et la bassesse des passions, tout ce qui forme, si je puis dire, leur animalité. La sagesse n'est point de ne plus jouir et de ne plus souffrir, de ne plus haïr et de ne plus aimer, mais de sentir toujours en homme, jamais en bête féroce au lâche. »

Peut-on mieux dire et plus justement ?

Comment résister au désir de citer, au passage, la XXIe parabole ?

L'Enfantement

« Les disciples vinrent auprès de Psychodore et lui dirent :

« — Plusieurs parmi les paraboles que nous avons entendues de toi sont restées obscures. Ne veux-tu point nous découvrir leur sens secret ?

« — Non, répondit Psychodore.

« — Pourquoi ?

« — Afin que vous conserviez quelque chance de les comprendre.

« — Maintenant encore tu dis une énigme.

(1) Par Han Ryner. Recueil élégant, sur beau papier, en vente chez *Eugène Figuière* et *Cie*, éditeurs. 7, rue Corneille, Paris. Prix 3 fr. 50.

Consentiras-tu, du moins, à nous en donner le mot ?

« — Soit, dit Psychodore. Mais ce sera par une parabole :

***

« Dans les douleurs d'un premier enfantement, une jeune femme criait avec lâcheté. Parmi ses cris et ses sanglots, elle reprochait à l'homme qui allait devenir père :

« — Puisque tu avais la fantaisie de voir un enfant dans ta maison, tu pouvais bien — au lieu de m'imposer la longue gêne que j'ai traversée et la souffrance dont peut-être je sortirai par la mort — adopter un orphelin.

« L'époux, quand elle pleurait ou criait la consolait par de vagues exhortations. Mais, quand elle répétait le blâme, il ne répondait point. Même, une fois, elle s'irrita parce qu'elle croyait l'avoir vu sourire.

« Quand l'enfant fut venu, les servantes emportèrent le petit corps pour le laver. Puis elles revinrent et le posèrent, criant et éclatant de vie, entre les bras maternels.

« La jeune femme sortait de l'abattement qui avait suivi son agitation et ses cris. Elle regarda l'enfant, et son visage rayonna d'une grande joie.

« Alors l'époux, rompant son long silence demanda :

« — Si j'avais amené dans la maison un enfant tout fait, l'aimerais-tu comme celui-ci, et, comme celui-ci, l'adopterais-tu d'un élan heureux ?...

« Ce fut au tour de la jeune femme de ne point répondre et de sourire. »

Toutes les citations que nous pourrions faire auraient un charme analogue : il faudra donc savoir se borner à quelques-unes encore, qui engageront le lecteur à se mettre bien vite en face de l'auteur lui-même.

Quant au rôle de la critique, il est ici bien pauvre : à quoi bon, en effet, de vaines controverses ou de fades louanges, quand il s'agit d'une œuvre consciencieusement fouillée, superbement mise en relief ? Originalité des conceptions, fermeté et richesse du style, grandeur impressionnante d'horizons d'abord inaperçus, tout se réunit dans cette œuvre, pour la rendre typique et personnelle. Suivons-la donc dans ses développements, en souriant à ses finesses et en nous pénétrant de ses beautés.

Voulez-vous une poignée de vérités précieuses, éblouissantes ?

« — Le lâche, dit Psychodore, n'est pas celui qui ne tombe jamais ; c'est celui qui ne se relève point... »

« — Qu'importe, mon fils, à quoi tu penses, pourvu que reste noble et personnel le rythme de ta pensée ? Nous ne sommes pas de ces pauvres fous qui, ayant un but extérieur à eux-mêmes, risquent de rencontrer, au dehors ou au dedans, des obstacles. L'autre jour, tu t'en souviens, une troupe de marchands semblait faire le même chemin que nous. Parfois ils adressaient comme nous à la campagne ou à leur âme des paroles rieuses. Mais une montagne a barré la route commune. Alors ils maudirent la montagne, ils réclamèrent fiévreusement aux gens du pays la voie vers un défilé et ils s'agitèrent, fourmis dont on a bouché le trou. Nous cependant nous marchions devant nous ; nous montions, parmi la lumière accrue, dans de la beauté nouvelle. Ainsi fait le sage. Il dit toujours à l'imprévu : « Salut, toi qui te crois peut-être l'obstacle, toi en qui je reconnais mon chemin et ma joyeuse nécessité. »

Rien de suavement profond comme *La Géométrie en querelle* (LI° parabole). Regrettant de ne pouvoir, faute d'espace, la faire entièrement connaître à nos lecteurs, disons, du moins, comment elle se termine :

« Quand Euclide arriva, j'écoutais toujours. Maintenant le Socrate non encore sculpté qui surmonterait ce piédestal me parlait. Sa voix était lointaine et flottante, venant du pays de ce qui sera peut-être. Toutefois je l'entendais.

« — O mon fils, disait-elle, les lignes et les surfaces sont des pensées et des rêves de l'homme. Mais le bloc est un rendez-vous de lignes et de surfaces. La lumière du soleil en éclaire quelques-unes. La lumière de ton esprit peut en éclairer successivement des myriades d'autres. Jamais elle n'épuiserait, même si elle s'y obstinait pendant l'éternité, les lignes qui s'agitent dans la moindre surface, les surfaces qui dans le moindre volume se croisent et se pénètrent.

« La voix lointaine, amicale et un peu railleuse continuait :

« — Crois-moi Psychodore, ce que tu nommes réalité est, comme le bloc que tu regardes, un carrefour de pensées et de rêves. N'affirme jamais une des pensées ou un des rêves comme la réalité totale. Mais n'affirme pas non plus la réalité comme distincte de l'ensemble des rêves... »

Encore quelques lignes de ces fines, fortes, de ces pures et fraîches pensées qui

ne peuvent qu'améliorer l'âme en y projetant la lumière de la Sagesse sous les leçons de la Vie, qui fut aux prises avec la joie et la douleur :

« L'aveugle n'ajouta pas, avec la voix qui parle, un seul mot. Mais s'accompagnant sur la lyre, il loua, avec la voix qui chante, la lumière et sa beauté.

« Quand il se tut, la femme s'écria :

« — O Homère ! je ne sais quoi m'a engagé à fermer les yeux pendant que vibraient tes accents et ta lyre. Et voici : cette merveille s'est accomplie en moi que, paupières closes, pour la première fois j'ai commencé de voir la lumière. »

Les orties

« — Ces orties, il y a peu de jours, couvrirent mes jambes de boutons soudains et de piqûres. Aujourd'hui elles ondulent sous le vent en sourires innocents et nous les traversons sans subir nulle offense. Si tu le peux, mon père, explique-moi ce mystère.

« — Ne vois-tu pas, mon fils, qu'aujourd'hui elles sont en fleurs ? Toutes frémissantes de joie et d'amour généreux, elles oublient de haïr. Elles se dressent, belles et heureuses, pour donner des parfums de miel, et elles songent aux graines dont elles ensemenceront l'avenir, jardin sans bornes. Elles n'ont aujourd'hui nulle jalousie à apaiser par des gestes hargneux ou par de la douleur qu'elles créent. »

XLIX

Les deux Rossignols

« — Aristippe, affirma Excycle, avait plus d'esprit et de grâce que Diogène.

« — Les tyrans et les esclaves, remarqua Psychodore, appellent grâces de l'esprit je ne sais quelles souplesses sinueuses et qui rampent. Pour moi, je méprise Aristippe et j'admire Diogène ; car ce que je nomme grâces et surprises de l'esprit, ce sont les coups d'aile imprévus.

« Mais entendez plutôt une parabole :

***

« Un habitant de la campagne vint à Syracuse, et il entra dans le palais du tyran. Il y avait un oiseau dans une cage dorée. Le paysan l'écouta et dit :

« — Pauvre bête... Son chant douloureux et qui s'efforce, impuissant, d'imiter la joie, crispe les nerfs. Pourtant, il semble que, libre, elle aurait une assez belle voix.

« Il ajouta avec un sourire plus vif et heureux :

« — Mais, cette nuit, j'ai entendu le rossignol...

« Les courtisans éclatèrent de rire.

« — O rustre, demanda l'un d'eux, est-ce que tu serais sourd et aveugle ? Ne vois-tu pas, même si tu es incapable d'entendre, que celui que tu écoutes est un rossignol ?

« Le paysan fit un grand geste d'étonnement. Il s'approcha, considéra longtemps l'oiseau en silence. Puis il déclara :

« — Je vois, en effet, la forme et le plumage d'un rossignol. Mais j'entends la voix d'un oiseau en cage.

« — Ils chantent mieux, sans doute, auprès de ta chaumière !

« Les yeux du paysan semblèrent, extatiques, regarder un paysage absent et son oreille écoutait la mélodie d'hier.

« — Ah ! s'écria-t-il, le rossignol, mon voisin, son chant est une pluie de bonheur qui vous pénètre. Car il est fait d'amour et de liberté.

« Il s'éloigna sans se retourner, poursuivi par les railleries des courtisans et des esclaves. Les esclaves et les courtisans croient qu'on chante mieux dans un palais qu'à la campagne et que rien, pour rendre la voix belle, ne vaut une cage dorée. »

***

Nous arrêterons là nos citations, trop tôt au gré du lecteur, sans doute, et nous nous résumerons ainsi :

La nouvelle œuvre d'Han Ryner n'est pas un cours progressif et symétrique, un code revu et corrigé de morale et de philosophie ; ce n'est pas un jardin bien ratissé, aux allées proprettes et sablonneuses : c'est un ruissellement, un éparpillement somptueux de paraboles, qui, partant du cœur ou de l'esprit, perles précieuses, parfois diamants purs, vont se répandre dans la Nature, ici faisant briller un humble brin d'herbe, là, goutte d'eau rafraîchissante et saine, fécondant la fleur dont nous respirons avec délices le parfum plus savoureux. Han Ryner attache ses paraboles au cou frêle et gracieux de l'oiseau qui passe ; il les donne au nuage qui vole dans le vent ; il les dispense à la montagne et au ruisseau, à l'arbre et à la mer, à la moindre chose et à l'infini. Il ne dédaigne pas de les faire resplendir même sur le marécage et jusque sur le cloaque, — c'est dans son plan, — mais il reste noble et il enseigne.

Peut-être ce philosophe si original, railleur sans en avoir l'air, frondeur sans irriter personne, ne donnera-t-il pas pleine satisfaction à ceux qui veulent acquérir la

sagesse, non seulement pour mieux régler leur vie, mais encore pour soulever un coin du voile qui recouvre la tombe. Sans aborder directement le grave problème de l'Au-delà, on sent cependant que ce problème ne lui est ni étranger, ni indifférent ; mais Psychodore, même avec le concours de Diogène, ne prononce pas, sur ce point, d'acte de foi. C'est qu'Han Ryner, admirable sculpteur des choses palpables, et y sentant vibrer la pensée, s'arrête, indécis, devant les formes fantômales qui passent dans ses rêves et où ses mains ne peuvent saisir de contours arrêtés...

Quoi qu'il en soit, les *Paraboles Cyniques* valent d'être lues, relues et méditées. Même pour ceux qui n'y verraient que de brillants exercices de la pensée — et ce n'est point notre avis — nous dirions que nous trouvons en elles de l'exquise, de l'idéale beauté, et que nous admirerons toujours ces feux d'artifice du talent s'irradiant de raison, de justice, de vérité, d'amour, et dont quelques fusées, lancées vers Dieu, savent allumer des étoiles...

A. Laurent de Faget

ÉCHOS DE L'AU-DELA

EXTRAITS DES

ARCHIVES DU GROUPE VAUVENARGUES DE ROUEN

Que penser de l'avenir du Spiritisme ?

« Amis, bonsoir. Vous voulez bien me permettre de vous appeler ainsi, bien que vous ne me connaissiez pas ; mais tous les spirites sont des amis pour nous.

« Je voudrais vous entretenir un instant sur un point de doctrine, car ces questions me tiennent au cœur, même dans le monde où je vis maintenant. Que pensez-vous de la doctrine spirite comme religion ? Pensez-vous qu'elle soit appelée à devenir jamais populaire ? Suffira-t-elle à la masse ? Et puis, serait-il même prudent qu'elle devienne la religion de la masse ? Croyez-vous que si tous les hommes se mettaient à évoquer les Esprits, cela serait bon et pour eux et pour les Esprits mêmes ? Croyez-vous qu'il ne faut pas que la masse s'éclaire, et est-il prudent de faire de la propagande dès à présent ? J'ai peur que non, et c'est sur ce point que je voulais vous consulter. Vous êtes tous des apôtres éclairés de la doctrine, et je ne demande pas mieux que de discuter avec vous. »

S'il n'est pas téméraire à d'humbles mortels emprisonnés dans le cercle étroit de la vie matérielle d'établir une opinion devant une âme désincarnée, ouverte à de vastes horizons, nous répondrons volontiers, cher Esprit, à vos avances.

C'est notre conviction intime, absolue, qu'il est nécessaire de répandre dès à présent le Spiritisme dans tous les milieux. Dans le sillon des intellectuels, il ouvre à la science de merveilleuses voies d'exploration ; dans divers domaines, il exerce une évolution capitale, seule capable d'imprimer aux connaissances humaines leur essor vers la Vérité. Chez les humbles, chez les ouvriers de la terre et de l'industrie, l'idée spirite apporte à l'âme les consolations de la vie présente, les légitimes espoirs de la vie future, car, par elle, l'homme apprend d'où il vient, ce qu'il est, où il va. Le Spiritisme doit donc s'adresser à tous : aux savants et aux simples, aux riches et aux déshérités, aux bons et aux méchants. Certes, pour guider les uns et les autres vers le bien, vers le progrès, il faudra du temps. Mais le Christianisme a-t-il porté ses fruits dès que les Apôtres eurent jeté la première semence ?

L'Esprit. « Non, mais remarquez que le Christianisme a commencé par la masse et dans la masse. La religion spirite telle que je l'entends n'est aujourd'hui que le fait de gens éclairés et ne peut être que cela. »

A notre époque de décadence religieuse, où le matérialisme exerce de plus en plus ses ravages dans les âmes, ce qui importe d'abord, c'est de le combattre par la preuve scientifique de la survie. Les dangers de la médiumnité, nous les connaissons; si nous pensions que la masse populaire ne puisse les éviter, nous serions des premiers à vouloir arrêter l'essor d'une doctrine escortée de tels pièges. Mais peu à peu la lumière se fera, et les adeptes, devenant de plus en plus nombreux, de plus en plus éclairés — grâce, souvent, à leurs propres mécomptes — sauront bien séparer le froment de l'ivraie.

L'Esprit. « Je ne suis pas convaincu, et je trouve qu'il faudra encore beaucoup de temps avant que la masse (puisque j'ai adopté ce mot) puisse se livrer comme il conviendrait à la pratique expérimentale. »

Tout en nous efforçant de propager les principes, nous n'aurons jamais trop de phénomènes, trop de preuves palpables à opposer à l'ennemi. Mais qui sait si, lorsque les premiers rayons se seront étendus, la médiumnité ne sera pas retirée par Dieu à la masse, pour devenir, comme dans les religions antiques, le privilège des initiés, des prêtres de la foi nouvelle ? Cela nous a été prédit.

L'Esprit. « Je comprends ce que vous voulez dire : il faudrait un culte ; mais pensez-vous que vous en soyez là ? »

Nous n'avons pas la prétention de vouloir ériger dès maintenant le Spiritisme en religion. La Providence a ses vues et dispose des siècles pour

transformer toutes choses. Il arrivera un temps, espérons-nous, où le Spiritisme sera la chose sainte, la suprême manifestation de la science, la plus haute conception religieuse ; à ces titres, il aura droit au culte de nos descendants. L'esprit comprend-il ?

« Oui, et alors je suis tout à fait de votre avis, car cela revient à ce que je disais en commençant. »

— Votre nom, s'il vous plaît ?

« *Le Sceptique* ».

(15 Janvier 1900)

Certifié :

DÉMOPHILE

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Cyrano de Bergerac

Cyrano de Bergerac naquit en 1620, au château de Bergerac, en Périgord. Il embrassa d'abord la carrière militaire ; puis, bientôt, ayant reçu de graves blessures à la guerre, il se livra aux lettres. Sa vie fut courte (35 ans). Néanmoins, il publia, outre diverses comédies appréciées en son temps, des travaux fort remarquables sur des points qui font aujourd'hui l'objet de nos études.

Il nous a paru intéressant de faire revivre la mémoire de cet écrivain, oubliée par le fait de l'intolérance religieuse, qui s'acharna à sa personne et à ses œuvres.

Emprisonné pour ses opinions trop libres, traité de fou et d'athée, il écrivit à un de ses amis : « Je possède une foi plus vive, parce qu'elle est inébranlable et raisonnée, que certaines gens qui m'accusent. Je tiens Dieu et m'en fais une idée plus juste qu'eux. »

Nous allons voir ce que pensait Cyrano de Bergerac, à une époque où l'astronomie vraiment digne de ce nom venait à peine de naître, de la pluralité des mondes, du rôle respectif du Soleil et de la Terre :

« Je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée à l'entour. Autrement, si c'était au soleil à faire cette corvée, il semblerait que la médecine eût besoin du malade, que le fort dût plier sous le faible, le grand servir au petit... La plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des hommes qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps mille quatre cent fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que *les planètes sont des mondes autour du soleil*, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car, comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, parce que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes ? Quoi ! parce que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire pour cela qu'il ait été construit seulement afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs ? Comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini une étendue sans limites ; et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte. Comprenez-vous le rien qui est au delà ? Point du tout, car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela c'est quelque chose ; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevrez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et

d'air, du feu, d'autre air et d'autre terre. Or l'infini n'est rien qu'une fissure de tout cela. Tous ces autres mondes qu'on ne voit point ou qu'on ne voit qu'imparfaitement ne sont rien que l'écume des soleils qui se purgent. Car, comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'ils n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrît ?... »

Que de grandeur et de netteté dans cet exposé cosmologique, en comparaison des sottes et mesquines opinions de la théorie scolastique ! Et combien aussi sont heureuses les conceptions de l'auteur sur l'infini de l'univers, sur la pluralité indéfinie des mondes et leur habitabilité !

Dans d'autres pages dont nous ne détacherons que quelques lignes, Cyrano de Bergerac traite avec non moins de verve et de hardiesse de la pluralité des vies de l'âme, qu'il juge nécessaire pour ses perfectionnements successifs :

«... Nous mourons, dit-il, plusieurs fois; mais comme nous avons en nous un *principe divin*, nous changeons de forme pour aller reprendre vie autre part, et ce n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner notre être et arriver ainsi à une somme de connaissances de plus en plus développée. »

Ailleurs enfin, devançant les notions du spiritualisme moderne, le profond et énergique penseur envisage la possibilité pour les Esprits de « solidifier leurs corps par une certaine condensation », pour leur permettre de se manifester aux mortels.

Il avait, assure-t-il, un *démon* protecteur, comme Socrate (1), et il rapporte que cet Esprit l'instruisit sur sa nature et celle de ses frères :

« Il n'est pas, me dit mon guide, que « vous n'ayez entendu parler de nous, car « on nous appelait oracles, nymphes, gé« nies, fées, dieux lares, farfadets, naïa« des, succubes, ombres, mânes, spectres « et fantômes. »

« Je lui demandai s'ils étaient des corps comme nous; il me répondit qu'ils étaient des corps, mais non pas comme nous, ni comme autre chose que nous estimons telle, parce que nous n'appelons vulgairement corps que ce que nous pouvons toucher ; qu'au reste il n'y avait rien en la nature qui ne fût matériel, et que, bien qu'ils le fussent eux-mêmes, ils étaient contraints, quand ils voulaient se faire voir à nous, de prendre des corps proportionnés à ce que nos sens sont capables de connaître, et que c'était sans doute ce qui avait fait penser à beaucoup de monde que les histoires qui se contaient d'eux n'étaient qu'un effet de la rêverie des faibles, et il ajouta que, comme ils étaient obligés de bâtir eux-mêmes, à la hâte, le corps dont il fallait qu'ils se servissent, ils n'avaient bien souvent que le temps de se manifester par un sens : tantôt l'ouïe, comme les voix des oracles ; tantôt la vue, comme les ombres et les spectres ; tantôt le toucher, comme les succubes ; et cette masse n'étant qu'un air épaissi de telle ou telle façon, la lumière, par sa chaleur, la détruisait, ainsi qu'on voit qu'elle dissipe un brouillard en le dilatant.

« Tant de belles choses qu'il m'expliquait me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance et sur sa mort, si au pays du soleil l'individu venait au monde par les voies de la génération et s'il mourait par les désordres de son tempérament ou la rupture de ses organes. « Il y a trop « peu de rapports, dit-il, entre vos sens « et l'explication de ces mystères. Vous « vous imaginez, vous autres, que ce que « vous ne sauriez comprendre est spirituel « ou qu'il n'est point ; mais cette consé« quence est très fausse, et c'est un témoi« gnage qu'il y a dans l'univers un million « peut-être de choses qui, pour être con« nues, demanderaient en vous un million « d'organes tous différents. Moi, par exem« ple, je connais par mes sens la cause de « la sympathie de l'aimant avec le pôle, « celle du reflux de la mer, et ce que « l'animal devient après sa mort ; vous « autre ne sauriez donner jusqu'à ces hau« tes conceptions que par la foi, non plus « qu'un aveugle ne saurait s'imaginer ce « que c'est que la beauté d'un paysage, le « coloris d'un tableau, et les nuances de « l'iris, ou bien il se les figurera comme « quelque chose de palpable, comme le « manger, comme un son ou comme une « odeur. Tout de même, si je voulais vous « expliquer ce que j'aperçois par des sens « qui vous manquent, vous vous le repré« senteriez comme quelque chose qui « peut être ouï, vu, touché, senti ou sa« vouré, et ce n'est rien cependant de « tout cela. »

Que ce soit là une révélation médianimique ou simplement une fiction de notre

(1) La théorie de la chute des anges ne figure pas dans la Bible ; c'est le Thalmud seul, rédigé après la captivité de Babylone, qui a introduit cette absurde opinion dans le monde. Cyrano de Bergerac était trop éclairé pour y croire ; il prenait l'appellation du *démon* dans son sens véritable et antique, comme synonyme d'*esprit*.

génial auteur, on découvre en ces lignes une vue très profonde de la nature particulière des Esprits et des différences de la vie de l'Au-delà avec celle que nous menons ici. Et notons que les rigoureuses conceptions précédentes sur la pluralité des mondes habités, sur le vrai système de l'univers, sur la multiplicité des vies d'épreuves, ont été émises en plein règne obscurantiste, par un jeune cerveau de vingt ans !... Le nom de Cyrano de Bergerac peut figurer dignement parmi les vrais précurseurs de la foi nouvelle.

LA RÉDACTION.

AU CALVAIRE

Mme Noémie Grasse, le sympathique écrivain, le délicat poète si apprécié de nos lecteurs, veut bien nous communiquer un cahier de souvenirs sur lequel elle a écrit, au jour le jour, le récit des faits psychiques qui l'ont aidée à supporter, après la désincarnation de son unique enfant, de sa fille bien-aimée, l'immense chagrin de la séparation.

Nous publierons successivement ces pages, certains d'être utiles à tous ceux qui, dans la souffrance née du doute, demandent à l'Au-delà des preuves répétées de son existence, afin de croire encore et de pouvoir encore espérer.

N. D. L. R.

Cher cahier, acheté par ma fille adorée, que Dieu m'inspire de le glorifier dans ces pages, que l'intelligence, le cœur, l'âme de ma bien-aimée, recueillies dans son ciel, devaient remplir des trésors qu'ils contenaient.

Que la pitié divine épargne à ma douleur le supplice de noircir beaucoup de ces feuilles !

22 juin 1902.

LE RÉVEIL

Voir se lever, soudain, le voile obscur des choses
Et resplendir l'amour dans chacune des lois
Qui régissent le monde et ses métamorphoses,
Des sphères de l'espace à la mousse des bois ;

Tout savoir ! Pénétrer le mystère des choses,
Et, des liens du corps, ne plus subir le poids ;
Comprendre, à leurs parfums, le langage des roses;
Ne plus se souvenir des douleurs d'autrefois ;

De ceux qu'on a pleurés retrouver les caresses,
Sentir son cœur s'ouvrir à d'immenses tendresses,
Etre affranchi du mal, n'avoir plus de remords
Et s'élever toujours, de lumière en lumière,
Jusqu'au rayonnement de la Cause première,
Tel sera le réveil que Dieu garde à ses morts !

E. CHATONET.

6 mai 1902.

Vu dans le ciel une croix mesurant environ 3 mètres de haut, qu'on aurait dit sertie de diamants. C'était le 6 mars 1902, date du *cruel anniversaire.*

Vision d'une sorte de galon ayant la forme d'un mètre qui se déploie, fait de paillettes brillantes, changeant de forme sous mes yeux et scintillant dans l'espace, à 10 mètres de distance quand j'y regarde, et suivant mes yeux quand je les baisse, puis, en diminuant de grandeur, flottant souvent quand je les abaisse ; grand d'un millimètre devant moi, à 0 m.10 du sol.

Mon Dieu,

La misérable créature que tu as à jamais brisée aurait sombré dans le désespoir ou la folie sans les surnaturelles preuves de l'Au-delà que ta bonté lui a accordées. — Que ton esprit daigne diriger sa pensée pour témoigner simplement et lucidement des choses qu'elle a constatées, vues et entendues !

. . . .

Mon seul but, en écrivant ces lignes, est de faire un peu de bien à ceux qui se heurtent sans espoir, sans foi, sans clarté aux horribles réalités des suprêmes séparations (et ne peuvent *rien* oublier).

J'ai été de ceux-là : le cœur broyé, muré dans un désespoir sans issue, l'âme éperdue et affolée, j'ai vu partir la Fille adorée qui, depuis seize ans, était toute ma vie. Terrassée par ce Dieu que je ne voyais ni ne comprenais, je criai pourtant à Lui pour lui redemander mon ange et la foi.

Avec quelle ardente volonté de croire, de mériter le pardon de Dieu et sa pitié, j'ai prié !

Que de livres j'ai lus pour y chercher Dieu ! Combien j'ai scruté sa sainte parole pour la comprendre, pour trouver « le chemin, la vérité, la vie » !

Après de longs mois de luttes, de souffrances inouïes, de prières désespérées, la foi, comme une lueur vacillante, perça enfin les ténèbres de mon âme, l'orientant vers Dieu, dont la pitié se manifesta alors à sa misérable créature en lui accordant les surnaturelles preuves de l'Au-delà qui ont à jamais chassé le Doute.

Comme saint Thomas, j'ai cru parce que j'ai vu.

Béni soit Dieu d'avoir accordé la vue à mon incrédulité ; béni soit-Il d'avoir mis sur ma route des témoignages et des livres qui m'ont initiée à la signification, pleine d'espérances célestes, de ce mot : Spiritisme !

Sans cela, comment aurais-je demandé, remarqué, compris les mystérieuses manifestations accordées à mes douloureuses supplications, preuves visibles de l'invisible existence de ma Fille adorée, de son affection émue, sans doute, du désespoir de ma tendresse et venant en combattre la détresse ?

Croire au Spiritisme, c'est prouver Dieu, et, par sa volonté toute puissante, soulever un coin du voile qui nous sépare de nos bien-aimés, si amèrement pleurés ; c'est accueillir la suprême espérance de les revoir, espérance justifiée par d'irrécusables preuves, fournies par de multiples spirites, tous d'une moralité impeccable et beaucoup doués d'une haute valeur intellectuelle.

De tels témoignages devraient seuls suffire à ceux qui nient ou ridiculisent le Spiritisme, pour que leur bonne foi consentît à un sincère et attentif examen de cette admirable doctrine, celle même du Christ, rendue si consolante par les manifestations étranges qu'aucune volonté humaine ne saurait produire.

Toute ma vie, prédisposée à croire au Spiritisme, je ne m'en étais cependant occupée jusqu'à l'heure où mon doux bonheur sombra dans un irrémédiable désespoir. — Alors, j'y songeai et lus quelques livres d'Allan Kardec, qui jetèrent une lueur dans la nuit de ma douleur ; puis, je cessai d'y penser pendant de longs mois, cherchant auprès de Dieu, seulement, la foi et la force de porter ma lourde croix ; lui demandant, aussi, une preuve visible de l'existence de mon adorée petite Fille.

Et Dieu a eu pitié en exauçant mes ardentes et douloureuses supplications, et permettant à notre ange de nous entourer des intelligentes et mystérieuses manifestations prouvant sa vie supérieure et sa précieuse tendresse pour le père et la mère, si malheureux loin d'Elle, leur unique amour, leur seule espérance.

Puisque Dieu voulait, malgré les révoltes de ma douleur, que je revive l'affreux anniversaire des cruelles souffrances de notre pauvre Ange, qu'Il soit béni de m'avoir secourue pendant ces sombres jours de détresse. — Sans ces lueurs de l'Au-delà, mon cerveau, affolé physiquement et moralement, allait aux abîmes. — Que je m'en souvienne jusqu'à ma dernière heure, si désirée, et que ma profonde reconnaissance glorifie sa bonté et sa puissance en communiquant aux incrédules, aux désespérés les manifestations spirites qui m'ont à jamais convaincue et qui, seules, me soutiennent quand je faiblis.

14 *août* 1902.

(*A suivre.*) NOÉMIE GRASSE.

MES FLEURETTES PRÉFÉRÉES

Poésies de Germaine de Faget

Médium : L. de F.

V

(*Suite*)

Dans l'Au-delà.

Quel panorama grandiose !
Ma muse n'ose
En peindre l'éclat merveilleux :
Cependant, je le vois sans cesse,
Source d'ivresse
Ou pour mon cœur, ou pour mes yeux !

Auprès de moi passent des âmes,
Ombres et flammes,
Torrent qui coule et disparaît,
Tandis que des forces rebelles
Luttent contre elles
Mais tristement, comme à regret.

Derniers combats : dans tout l'espace,
Que l'ombre ou la lumière passe,
Nul n'échappe au regard divin
Pénétrant les couches profondes
D'Esprits venus de tous les mondes
Pour vivre et progresser sans fin !

Le regard divin !... quelle aurore,
O mes aimés ! quel météore
Illuminant le beau ciel bleu
Pourrait vous rendre avec justesse
Le rayonnement, la caresse,
La beauté du regard de Dieu ?

Mon esprit, quoiqu'infime encore,
Le voit partout, faisant éclore
Dans tous les cœurs, dans tous les cieux,
Avec l'espérance infinie,
La paix, l'amour, cette harmonie
Séchant les pleurs de tous les yeux !

Et partout où ce regard tombe,
L'Esprit s'échappe de la tombe,
La mort fuit, le mal est vaincu,
Et, soudain, la lyre des Sages
Éclate en hymnes, doux messages
A ceux qui, par l'âme, ont vécu !

*
* *

Croyez-moi, des splendeurs nouvelles
Que, sur mes routes immortelles,
J'admire à chacun de mes pas:
Fleurs de poésie et de rêve,
Gerbes d'or que mon pied soulève,
Dont les parfums ne mourront pas;

Rien : ni la vision charmante
De toute chose qui me tente,
Ni le don de l'ubiquité,
Ni les merveilles du génie
Portant sa sève à toute vie
Pour doubler sa réalité;

Rien : ni les étoiles rêveuses
Sortant des ombres vaporeuses
Où s'élabora leur essor;
Rien n'égale en clarté suprême
Ce regard qui nous suit, nous aime,
Soleil qui féconde la mort!

***

Les mondes sont baignés de sa douce lumière;
C'est à lui que vos lis adressent leur prière,
C'est pour lui que la rose étale son carmin;
Et les oiseaux des bois, cachés dans la ramure,
Sous le duvet des nids — ton chef-d'œuvre, ô Na-
[ture! —
Se sentent visités par le regard divin!

Pourquoi désespérer dans les maux de la vie?
Ce regard vous pénètre, et — la tâche accomplie —
N'irez-vous pas revoir les chers morts si vivants
Qui, dans les cieux lointains — ou près de vous,
[peut-être —
Vous attendent, sachant que mourir c'est renaître
Et que les pleurs, là-haut, se transforment en chants?

Bénissez qui vous frappe et, par là, vous élève;
Montez vers la beauté, vers l'idéal du rêve,
Vers Dieu qui vous sourit, vers la félicité;
Buvez la coupe amère, hélas! jusqu'à la lie,
S'il le faut; puis, brisant cette coupe de vie,
Elancez-vous, joyeux, dans l'immortalité!

Août 1912.

Qu'est-ce que vivre?

Vivre, ce n'est pas, sur sa tâche,
Pâlir, blémir matin et soir;
Ce n'est pas non plus être lâche,
Abandonner travail, devoir.

Ce n'est pas au corps qui succombe
Donner la place de l'esprit,
Ni pousser le corps vers la tombe,
Lui refusant ce qui nourrit.

Vivre, c'est travailler sans cesse
A ses progrès, à son bonheur;
C'est acquérir plus de sagesse;
Sur toute âme humaine en détresse,
C'est faire rayonner son cœur!

10 août 1912.

Au Médium

Paroles de son Esprit familier.

Cette œuvre poétique, au jour le jour suivie,
O mon cher médium! te prouve la survie.
Ta fille, à mes côtés, travaille constamment,
Dans la paix, le silence et le recueillement,
A grandir son esprit déjà plein de lumière :
Elle vous tend les mains par-dessus la barrière
Que la mort, entre vous, tristement éleva;
Et tu traduis en vers ce que son cœur rêva
Pour vous rendre l'espoir au fond du drame sombre
Qui, sur votre âme en deuil, jette toujours son om-
[bre.

Ce bel ange d'amour ne vous quittera pas.
En vain mille sentiers s'ouvrent devant ses pas;
En vain le ciel, plus beau que la terre où l'on pleure,
L'invite à s'absenter de la triste demeure
Où la douleur soupire à toute heure du jour :
Rien ne vaut à ses yeux son persistant amour,
Son foyer d'autrefois, sa famille chérie,
La chambre claire et douce où, chaque soir, l'on
[prie
Celui qu'on n'entend pas, Celui qu'on ne voit pas,
Mais qui vit sans jamais connaître le trépas,
Le Dieu de la bonté, le Dieu de l'indulgence,
Le Père en qui, brisés, vous gardez l'espérance.

Et ta fille vous suit des yeux, vous suit du cœur,
Préparant l'avenir, rêvant votre bonheur,
Le calme revenu dans l'âme de sa mère
Et la paix dans la tienne, ô médium! ô père!
A ceux qui, l'appelant aux mondes inconnus,
Lui parlent quelquefois des bonheurs entrevus
Dans ces sphères du bien où l'ange pur réside,
Elle répond : « Ma place ici-bas n'est pas vide;
Je l'occupe toujours, près des êtres si chers
Qui souffrirent des maux que j'ai longtemps souf-
[ferts;
Laissez-moi le devoir si doux que je réclame
Auprès de ceux que j'aime avec toute mon âme! »

PAUL.

21 août 1912.

(A suivre).

COMMUNICATION DU 26 AVRIL 1912

Les mystères troublants, qui entourent l'origine et les fins des humanités, ne sont pas près d'être résolus. Il semble, au contraire, qu'à mesure que les cerveaux humains montent l'échelle du progrès qui les fait maîtriser la matière, par un contrepoids singulier, la société descend, ou paraît descendre, l'échelle du progrès moral.

On rétrograde! C'est le cri qui sort de toutes les bouches, en mal d'une morale nouvelle à donner aux hommes modernes. Non! on ne rétrograde pas. Les esprits qui se succèdent sur la planète ne sont pas toujours les mêmes. Il en est qui arrivent

à peine des mondes inférieurs où leurs instincts n'étaient pas comprimés. Ils viennent s'éclairer à un flambeau qui illumine d'un éclat plus grand pour eux, éclat cependant encore bien obscur, le monde terrestre. Ils viennent apprendre, mais, hélas ! on leur laisse croire que l'amour du moi doit se placer bien au-dessus de l'amour général. Et les instincts qui, par une autre éducation, se seraient peu à peu endormis avant de disparaître, ces instincts se réveillent de leur assoupissement, avec d'autant plus de puissance qu'ils retrouvent, en partie, leur élément primitif.

Faire briller le flambeau de la science sur les fronts qui se haussent vers la vérité, c'est bien. Vouloir éclairer les horizons humains à la recherche du beau, sont assurément des efforts louables. Mais les moyens que l'on emploie pour y parvenir ne sont pas les véritables pierres angulaires d'où jaillira la certitude. Celui qui marche sans souci du chemin où il se perd, est aussi coupable qu'un guide conduisant des excursionnistes dans un pays isolé, et qui jamais ne se retournerait pour s'assurer que les voyageurs peuvent et se disposent à le suivre.

Les phares qui, sur les océans, mettent dans l'immensité les points lumineux pour guider les marins solitaires, sont là au moins à leur vraie place. Ils indiquent aux pilotes les endroits dangereux. Leurs yeux amis, de loin, semblent leur dire : Soyez sans inquiétude, nous veillons. A vous, maintenant, de guider le navire ou la barque avec adresse, pour les bien mener au port. Et les marins, qui comprennent le langage muet du veilleur silencieux, en pleine mer, se sentent réconfortés, rassurés, par cette sollicitude lointaine mais effective.

Sur la grande mer de la société, il faut aussi des phares pour signaler aux foules les écueils, et les guider loin des dangers où menacent de les entraîner une poignée d'hommes inconscients, aveuglés d'orgueil, professant une philosophie déprimante. Est-ce bien des hommes ? N'est-ce pas, plutôt des esprits qui ne peuvent concevoir encore les sublimes beautés qui, après la mort, couronnent une triste vie ?

Les pensées hautes ne hantent que les cerveaux aptes à les recevoir, et les cerveaux évolués sont ceux qui ont déjà souffert ; ceux qui ont dans le cours des siècles, bien aimé ; ceux qui ont versé bien des larmes amères ; ceux qui ont éprouvé l'ardent désir de se sentir brûler toujours de plus de générosité, de plus de charité pour les isolés, pour les esprits de ténèbres qui encore n'avaient pas vu les rayons du vrai jour. Et ces hommes-là ne foisonnent pas dans l'état actuel de la terre.

De tout temps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il y a eu certes, toujours des sages. Leurs préceptes n'ont pas varié. Tous ont prêché la connaissance de soi-même, l'horreur des plaisirs matériels, la sobriété et la retraite, pour développer les qualités morales, que nous apportons en germe en naissant. L'histoire leur a rendu justice bien des années après leur disparition. Aujourd'hui, quelques-uns seulement se les rappellent, et encore en est-il bien peu qui les admirent sincèrement, sans pratiquer, toutefois, ces leçons si fertiles en heureux résultats.

Soyez forts ! Soyez humbles ! Soyez doux et vous serez grands ! L'humilité alliée à la force, est une chose exquise. Qui ne voit plier le chêne sous le souffle du vent ? Il s'incline, malgré sa fierté, le géant des forêts, sous la main invisible mais puissante qui dompte toute la nature. A elle, rien ne résiste, et qui résiste est vaincu. Savoir être doux, en possédant la force morale, voilà l'idéal des hommes d'aujourd'hui.

Des oiseaux humains sillonnent votre ciel. Vous admirez l'audace, l'intrépidité de ces chercheurs, qui, gaiement et sans souci, font le sacrifice de leur vie à toute heure, pour pouvoir aller plus haut, toujours plus haut, cueillir quelques lauriers insaisissables et en orner le front de l'humanité. Ce sont là des exemples salutaires.

Donnez son véritable aliment à la pensée, et, demain, la société transformée réclamera des ailes pour son âme. Des ailes et du rêve ! Agrandissez, vaillants pionniers des idées, non pas nouvelles, mais simplement transformées par la suite des temps, agrandissez le patrimoine des ancêtres ! On vous a laissé des richesses accumulées, des richesses qu'il faut savoir employer pour satisfaire tous ceux qui demanderont à être rassasiés des vérités promises par notre père commun.

Sans vous lasser jamais, labourez comme le laboureur de la fable le conseillait à ses enfants, le sol si riche, à jamais inépuisable, du trésor de la conscience. Eclairez vos frères ! Foin des professeurs de néantisme, de matérialisme, d'athéisme, qui achèveraient de rejeter dans la nuit obscure des siècles passés, les âmes qui enfantent le spiritualisme nouveau ! Contre eux tous il faut réagir pour combattre, réagir de toutes les forces de votre cœur.

Autour de vous, portez l'exemple vivant de vos vertus ; semez les paroles de foi et d'espoir ; souriez pour qu'on vous aime et que la gaieté répande ses effluves consolants et doux sur les âmes en péril. Oh ! il ne faut pas se le dissimuler, la tâche est grande, et lourde la responsabilité. Le travail est suffisant pour rassembler toutes les bonnes volontés éparses, et la récompense à mériter est au-dessus de toutes les ambitions.

Ici, je m'arrête. A vouloir vous décrire les joies futures, les extases, les ivresses sans fin et toujours nouvelles avec des mots humains, ce serait trahir l'œuvre divine. L'image que suscite, dans votre pensée, l'assemblage des lettres dont vous vous servez, n'est pas assez puissante, n'a aucun vêtement assez opulent pour vous donner une idée, même bien faible, de l'au-delà. Tout y est chatoyant et superbe! Tout s'y fond dans un coloris d'une harmonie à aucune autre comparable ! Tout y vit avec intensité, tout y aime, tout y coopère à la grande œuvre future, au développement de l'altruisme, au sacrifice de sa personnalité, au bien général, et partant, universel ! Oh ! oui, aimez, et aimez-vous bien ! Cela seul pourra, par anticipation, vous faire goûter aux joies divines, car ici où nous sommes, tout est amour et grâce. Et c'est l'enchantement, le ravissement impossibles à exprimer qui m'arrêtent, pour mieux savourer cette lumière qui inonde tout l'être, et que je voudrais tant vous faire sentir à tous, mes amis !

EDOUARD PETIT.

L'ÉMULATION

(*suite*) (1)

Par le moyen des récompenses et des concours, on arrive, paraît-il, à découvrir au fond de quelque petit lycée provincial, les plus méritants parmi les enfants pauvres et on leur donne des bourses.

Malheureusement vous nous dites vous-mêmes — ce que nous savons très bien d'avance — que ce ne sont pas les plus méritants ni les pauvres qui obtiennent des bourses, et que votre savant système aboutit à organiser « la traite des lauréats » et à fausser l'esprit et le cœur de ces martyrs.

Supposons, en dépit des faits, que ce soient les enfants pauvres, méritants et sans protection politique, qui obtiennent les bourses. Même alors, vous causeriez à la société un mal immense.

D'abord, l'esprit court les rues ; il n'est pas nécessaire d'aller le déterrer dans le fond des provinces. Il n'y a que trop de candidats pour les emplois *spirituels*, ceux dont nous pourrions plus facilement nous passer ; tandis qu'on ne trouve plus de bras pour cultiver les champs ni même de mains pour traire les vaches et les brebis.

Il est d'ailleurs inutile et utopique, d'après la science et la philosophie officielles — ce n'est pas trop de le dire deux fois — d'aller chercher des esprits parmi les pauvres des provinces.

L'esprit étant un produit du corps, d'après la philosophie matérialiste, pour avoir de bons esprits, il suffit de bien nourrir les corps. Les riches, bien pourvus de tout, doivent devenir plus intelligents que les pauvres.

A quoi bon aller chercher des petits provinciaux mal nourris, mal venus, pour en faire des boursiers et les hisser dans la classe d'*élite* ? Vous causez ainsi un grand tort aux contribuables, à qui vous faites payer des bourses pour le moins inutiles.

Vous faites encore plus de tort à ces enfants plus ou moins pauvres que vous attirez à Paris, et aussi à leurs parents.

Les bourses que vous distribuez avec une munificence d'autant plus méritoire qu'elles ne vous coûtent rien, ne représentent pas la moitié des frais que nécessite l'instruction supérieure. Les vrais pauvres ne peuvent donc pas en profiter. Il n'y a que la classe moyenne ou aisée qui puisse y prétendre ; et il n'y a effectivement qu'elle qui obtienne des bourses, dont les pauvres paient leur part comme contribuables.

Ce n'est pas tout. Sorti d'une école supérieure quelconque, droit, médecine, normale, polytechnique, le boursier n'est pas tiré d'affaire. Il lui faut du temps et des avances pour se faire une clientèle ou une situation. S'il n'est pas assez riche pour attendre la fortune, le voilà déclassé pour la vie, le voilà tombé à la charge du public.

Non seulement donc les bourses ne vont pas aux pauvres, mais il est fort à désirer, dans leur intérêt et dans l'intérêt de la société, qu'elles n'y aillent pas. Les bourses ne vont et ne peuvent aller qu'aux riches. Si c'est là tout le fruit du concours général, il semble qu'on a bien fait d'y renoncer.

On a d'autant mieux fait que cet appât

(1) Voir notre numéro d'octobre.

détermine beaucoup de parents de la classe moyenne à faire des bassesses auprès des politiciens pour en obtenir, et à se priver de tout,— à se saigner des quatre membres, comme on dit — pour pousser leur rejeton vers les écoles supérieures et l'y entretenir ; ce qui les oblige à n'avoir qu'un enfant. Et ensuite, on se plaint de la dépopulation.

La démocratie ne crée donc pas son élite « par droit de mérite », mais par faveurs et par iniquités. Aussi il faut voir ce que vaut cette élite, quels exemples elle donne à la foule !

Après avoir dit qu'il y avait deux objections contre le système émulatif : son utilité et sa moralité, M. G... a défendu son utilité, avec le succès qu'on vient de voir, mais il n'a rien dit de sa moralité. C'est pourtant le point capital. Qu'est-ce que l'utilité — s'il y en avait — sans la moralité ? Qu'est-ce que la science sans la conscience ?

On ne peut pas tout dire dans un discours de distribution de prix ; mais nous, qui ne distribuons rien, nous pouvons jeter un coup d'œil sur les effets moraux des récompenses scolaires, de l'exaltation « des vaillants et des forts. »

*
* *

La nature a mis en nous — par hérédité physiologique d'après les matérialistes, par hérédité psychologique suivant les spiritualistes, — diverses facultés et passions et à divers degrés suivant les races et les individus.

Ces passions sont les moteurs de nos actes, dont la raison est le modérateur. On peut appeler les passions les voiles du navire individuel et social, et la raison, le gouvernail.

Les passions s'exaltent par l'exercice et s'atrophient par le repos. Abandonnées à elle-mêmes, elles tendent à l'équilibre, à l'harmonie aux points de vue des individus et de la société. Tout est bien ainsi, ou du moins tout est pour le mieux.

Mais, si la société — représentée par le gouvernement — veut exciter les passions, comme le demandent tous les scolastiques émulateurs, l'équilibre est rompu ; le désordre, de ce fait, est introduit dans les individus, entre les individus, dans la société, entre les sociétés.

En effet, le gouvernement, tirant toutes ses ressources morales et matérielles de la société, ne peut stimuler toutes les passions, ne peut encourager l'exaltation de toutes les facultés humaines. S'il le pouvait, cela reviendrait à n'en stimuler aucune et à faire payer à la société les frais de cette stimulation, qui ne sont pas légers.

Le gouvernement ne peut donc exalter que quelques-unes de ces passions, et il ne peut le faire qu'au détriment des autres passions. L'équilibre naturel est rompu. Le vent de la faveur ne souffle que dans quelques voiles et le gouvernail ne fonctionne plus.

Les stimulateurs diront que l'équilibre naturel est mauvais, ou plutôt qu'il n'existe pas, et qu'il s'agit précisément de le créer. L'émulation est nécessaire pour sortir les enfants de leur nonchalance. Par l'appât des bons points, des croix, des prix, etc., on les excite au travail, pour leur propre bien et pour celui de la société.

Merveilleux argument ! Le Seigneur Dieu (ou la Nature) n'a pas su organiser l'univers ; du moins il a manqué son coup quand il s'est agi d'équilibrer les passions humaines. Donc, moi, pédagogue, il faut, dans mon incommensurable sagesse, que je me charge de corriger l'œuvre de la nature.

Mais, toi, pédagogue matérialiste, de ton propre aveu, tu n'es qu'un rouage de la mécanique naturelle et sociale. Comment le rouage pourrait-il régler la machine ? Comment pourrait-il même savoir si elle est réglée ou si elle est réglable ? Tu nous enseignes que ton esprit n'est qu'un produit de ton corps. Comment ton esprit pourrait-il modifier et rectifier ton corps et celui de tes semblables ?

Si l'équilibre naturel est mauvais ou n'existe pas, le mal est irrémédiable. Et s'il est bon, l'émulation va certainement le dénaturer ; elle va détraquer la machine qu'elle prétend régler.

Effectivement : le système des encouragements, des récompenses, des *exaltations* a pour résultat immédiat de rendre l'éducation *vénale* ; défaut capital, puisque, d'après les émulateurs eux-mêmes, l'éducation doit être *libérale.*

L'éducation *libérale* — c'est-à-dire libre, sans faveurs comme sans entraves — a pour fin la domination de soi-même ; l'éducation *vénale* — celle des concours et des diplômes — a pour but la domination des autres.

Sans émulation, chacun travaille, suivant sa tendance naturelle, à développer ses facultés, à se perfectionner, à se suffire et à se rendre utile.

Avec l'émulation (ses brevets, ses diplômes) et l'état d'esprit qu'elle engendre, chacun aspire à s'élever au-dessus de ses concitoyens, à vivre à leurs dépens, et, si l'exploitation de ceux-ci ne suffit pas, on

cherche à vivre aux dépens de l'étranger. De là la politique de conquêtes et de colonisation.

Une autre conséquence du système émulatif est que, si on développe ainsi l'intelligence de quelques élèves — ce qui serait à examiner, — on décourage tous les autres, qui se disent bientôt : « A quoi bon lutter ? Je suis vaincu d'avance ; » et qui tombent alors dans la nonchalance, dont on se plaint après l'avoir créée de toutes pièces.

Je suppose, ce qui n'est pas prouvé, que les quelques surhommes ainsi obtenus possèdent la valeur intellectuelle qu'on leur attribue ; il n'en reste pas moins que le système entraîne beaucoup plus de pertes que de profits, tant pour les individus que pour la société. Il vaudrait infiniment mieux pour l'harmonie sociale qu'il y eût parmi nous moins de tels surhommes et plus d'hommes, comme il arriverait sans émulation.

Les inconvénients de ce système vont plus loin. S'il est douteux que l'émulation soit favorable au développement intellectuel, il est certain qu'elle est très nuisible au point de vue moral et social. Elle divise les écoliers en *classes*; elle ameute les uns contre les autres, elle crée l'antagonisme scolaire, prélude de l'antagonisme social.

Et plus tard, lorsque les enfants devenus hommes — par l'âge, car ils restent pires que des enfants par l'intelligence et par le caractère, — appliquent les principes qu'on leur a enseignés, exercent les aptitudes qu'on a développées en eux, on est tout étonné du progrès de l'antagonisme social, des grèves, du sabotage, de l'action directe des ouvriers sur les patrons, sur leurs confrères jaunes ou rouges, sur le gouvernement même, qui les a stimulés. Et l'on regarde cet antagonisme comme *naturel*, sans faire attention que, s'il était naturel, il existerait toujours et partout dans les mêmes proportions, tandis qu'il progresse parallèlement avec les écoles et leur émulation.

∴

La mesure est-elle comble ? Il s'en faut de beaucoup que j'aie tout dit. J'ai supposé que dans les luttes scolaires, dans ces joûtes, ces tournois, ces concours, aussi intelligents qu'intellectuels, ce sont les meilleurs, ou du moins les plus intelligents qui obtiennent les récompenses, les prix, les bourses, les avantages politiques et sociaux qui s'ensuivent.

J'ai supposé qu'il n'y avait pas de faveurs, de passe-droits, d'intrigues, de camaraderie dans la distribution de toutes ces récompenses. — S'il y en a, que de nouveaux sujets d'envie, de haines, d'antagonisme, etc...

J'ai supposé que, même sans faveurs, les plus capables triomphaient dans les examens et devenaient les élus de la vie. S'il n'en est pas ainsi, à quoi bon tout cet appareil ?

J'ai supposé qu'il y avait des emplois et des fonctions publiques pour tous les boursiers et les diplômés et qu'eux du moins étaient contents de leur sort.

J'ai supposé que tous ces petits prodiges, tous ces diplômés devenaient, sinon des surhommes, du moins des hommes de valeur, capables de rendre à la société des services proportionnés aux frais qu'ils lui ont coûté. S'il n'en est pas ainsi, quel gaspillage de capitaux que le budget de l'instruction publique, avec tous ses bâtiments scolaires — qui remplacent les églises d'autrefois, — avec tous ses professeurs, etc., etc...

Maintenant, « Venez donc, jeunes élèves, recevoir vos prix sans aucune honte. »

Ce fait que les lauréats ont honte de recevoir des prix, autant sinon plus que les non couronnés, prouve que leur instinct est plus sûr que celui de leurs pédagogues ; mais, à la longue, les élèves perdront leur pudeur intellectuelle comme leurs maîtres eux-mêmes l'ont perdue.

Et pourtant cette pudeur est infiniment plus précieuse que celle qu'on place au pôle opposé et dont on fait tant de cas à l'Ecole comme à l'Eglise ; et rien ne peut la remplacer ni compenser sa perte.

ROUXEL.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la désincarnation de deux de nos sœurs en croyance particulièrement méritantes :

Mme Vve LÉVESQUE, chef de groupe à Pertuis (Vaucluse) ;

Mme ANTONY BALPE, médium dessinateur des groupes de Paris.

Nous devons beaucoup, certes ! à ces deux sœurs en croyance, au point de vue de la vulgarisation du Spiritisme ; mais ce qu'il convient de louer surtout en elles, c'est la charité de cœur qui les caractérisait, c'est cette bonté inaltérable, cet inlassable dévouement à ceux qui souffrent, qui faisaient de ces deux belles âmes des foyers d'intense amour fraternel.

Soyez donc bénies, chères sœurs en croyance, pour tout le bien que vous avez semé sur votre route, malgré les épreuves de la vie, qui ne vous furent pas épargnées ; soyez bénies de tous ceux que vous avez secourus dans leurs besoins matériels, éclairés dans leurs doutes, consolés dans leurs douleurs morales !

La Rédaction du *Progrès spirite* vous adresse son souvenir ému, en même temps que ses respectueuses condoléances à vos familles éplorées. LA RÉDACTION.

BIBLIOGRAPHIE

L'Au-delà et la survivance de l'être. (Nouvelles preuves expérimentales). Un vol. in-16, de 85 pages ; prix : 0 fr. 25. — Sous ce titre, la librairie LEYMARIE vient de mettre en vente une nouvelle brochure de Léon DENIS. Le Spiritisme, si riche en ouvrages savants et considérables, manquait de brochures de propagande présentant l'essentiel de la doctrine et l'appuyant de quelques faits clairs et bien choisis. Celles qu'écrivit Allan Kardec n'ont pu relater les études expérimentales poursuivies et les témoignages favorables recueillis depuis cinquante ans. Or, c'est cette lacune que se propose de combler le travail de l'écrivain spirite si bien connu. Les objections de la science officielle et de l'esprit de parti y sont réfutées avec soin. C'est un résumé substantiel de tout ce qui peut être dit en faveur de nos croyances, de tous les témoignages scientifiques qu'elles ont obtenus. L'auteur, tenu au courant de ce qui se publie sur les recherches poursuivies un peu partout en Europe et en Amérique, a illustré son argumentation de faits neufs et probants, bon nombre d'inédits.

Cette brochure est écrite dans ce style clair, entraînant, suggestif, qui justifie le succès des œuvres de Léon Denis. Par ses qualités de rédaction, par l'ordonnance des preuves, qui sont nombreuses, par la modicité du prix, elle sera, entre les mains des spirites, un bon moyen de défense et de vulgarisation.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Conférences Sédir

M. Sédir tiendra, dans sa salle (32, rue Cardinet, Paris XVIIe), pendant les mois de novembre et de décembre 1912, des réunions dont voici le programme :

Les jeudis 14, 21 et 28 novembre, 5, 12, 19 et 26 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, conférences sur l'*Enfance du Christ*.

Les lundis 18 et 25 novembre, 2, 9, 16, 23 et 30 décembre, dans l'après-midi, réceptions sur rendez-vous.

Les mardis 19 et 26 novembre, 3, 10, 17, 24 et 31 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, séances collectives de consultants et de malades.

Les mercredis de Noël et du Jour de l'An, à 3 heures après-midi, causeries sur l'aspect mystique de ces deux fêtes.

Les conférences sont gratuites. Les réceptions du lundi et du mardi sont payantes.

Hallucination visuelle coïncidant avec la mort d'un chien.

Nous devons à l'amabilité de M. CAMILLE FLAMMARION de pouvoir publier la lettre suivante, qui lui a été écrite par un jeune homme suisse, membre de la Société Astronomique de France.

..., le 11 janvier 1911.

... Me permettrez-vous de vous relater un petit fait qui touche aux manifestations dont vous parlez dans votre ouvrage : l'*Inconnu* ? Je ne vous en parlerais pas si j'en avais vu un pareil dans votre ouvrage.

Il ne s'agit plus d'une personne, mais d'une bête. Dans votre lettre CLXXVII, vous mettez en note : « Il y aurait des études à faire sur les chiens... »

Un peu solitaire, aimant l'étude et non le monde, je n'ai point d'amis ; mais j'en ai eu un : c'était un chien.

Ce chien était intelligent plus que bien des hommes. C'était mon gardien ; lorsque la nuit je restais seul à contempler le ciel, il était fidèlement couché à mes pieds, son épaisse fourrure (c'était un Saint-Bernard) me couvrait les jambes et c'était difficile de bouger lorsqu'il fallait suivre une étoile.

Si j'étais dans ma chambre, que je vous lisais, il était assis me regardant et je dirai même me comprenant.

Je sentais qu'il aimait autant la solitude que moi, pour cela nous ne nous quittions pas.

Je vous fais cet exposé pour que vous puissiez comprendre mon affection pour lui, et pourquoi je le prenais comme ami.

Voilà mon récit :

C'était en décembre 1910, le 14 exactement, que ma mère emmena mon Boby avec elle. Je dois dire avant tout qu'il avait la désagréable habitude, lorsque quelqu'un approchait, d'aller vers lui un peu

trop bruyamment ; en second lieu que, lorsque je discutais avec mon père, il se mettait de la partie et tenait sérieusement mon côté.

A la suite d'une plainte, je pense (je ne le sus que trop tard, hélas !), mes parents résolurent de le faire abattre.

C'était un soir à 7 h. 1/2. J'étais dans ma chambre et j'entendis la porte s'ouvrir (il l'ouvrait seul étant aussi grand que moi ; il mesurait 1 m. 80). Donc, j'entendis la porte s'ouvrir et vis apparaître mon Boby. Il resta, l'air souffrant, sur le seuil. Je disais : « Viens Boby ! » sans lever les yeux, il n'obéit pas. Je répétai alors mon ordre, il arriva. Il me frôla les jambes et se coucha sur le parquet : je voulus le caresser, mais... rien, il n'était pas là...

Quoique je n'eusse jamais lu de pareilles histoires dans l'*Inconnu*, je me précipitai hors de ma chambre ; la porte était restée ouverte ; je téléphonai à Lausanne (2 km.) ; je demandai le Clos d'Equarrissage, et voici textuellement quel a été notre dialogue :

— Voilà, le Clos d'Equarrissage.

— Avez-vous vu une dame habillée en noir avec un chien Saint-Bernard ?

— On vient d'en abattre un, il y a deux minutes à peine ; il est couché, la dame est là !

A ces mots, je tombai à la renverse ; je m'évanouis. Lorsque je revins à mon état naturel, je demandai mon chien, il n'était pas là, il était mort. On me raconta le drame.

Telle est l'histoire de mon chien ; il est à remarquer qu'à la minute même je l'ai vu de mes propres yeux et, ce qui enlève tout doute d'hallucination, c'est que la porte s'est ouverte.

Je n'ai aucun document d'un tiers à vous donner comme preuve. Je n'ai raconté ce fait à personne ; je vous le donne, car il est très remarquable de constater que ces phénomènes se passent aussi bien chez les bêtes que chez les personnes.

Je reste, Monsieur, votre lecteur assidu et vous prie de faire ce que je vous ai demandé.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations. G. GRAESER.

M. C. FLAMMARION a prié un professeur de l'Université de Lausanne de faire une petite enquête au sujet de ce récit. Le professeur en question s'acquitta volontiers de la tâche dont il était chargé et écrivit ensuite à M. Flammarion une lettre dans laquelle, après quelques indications psychologiques sur le percipient, il continue en disant :

L'animal dont il s'agit est un grand chien Saint-Bernard, dans la maison depuis une année, très familier, suivant M. Georges G., sachant ouvrir les portes seul ; mais agressif, aboyant et mordant les fournisseurs, facteurs, etc., si bien qu'un jour Mme Graeser le conduisit elle-même chez l'équarrisseur. Les enfants ne furent pas avertis ; j'ai vérifié la chose.

Le garçon s'est levé, a trouvé la porte légèrement entr'ouverte (alors qu'elle était fermée auparavant), est descendu et, apprenant par sa sœur que leur maman était sortie avec le chien, a téléphoné, deux minutes après l'événement, chez l'équarrisseur ; on lui répondit que le chien venait d'être abattu, ce que les parents confirmèrent aux enfants le soir même.

Depuis, G. G. n'a jamais revu le chien dans ses rêves, sauf peut-être comme personnage accessoire et sans importance.

(*Annales des Sciences Psychiques.* Septembre 1912.)

Un témoignage d'un Évêque Anglican

Voici un fait traduit du *Progressive Thinker* de mai 1912 et considéré comme absolument authentique, dont fut témoin le célèbre Evèque anglican, Samuel Wilberforce, et dont plusieurs de ses amis ont entendu le récit de la bouche du Prélat lui-même.

Etant invité à dîner dans un château près de Londres, l'Evèque, lorsqu'il entra au salon, remarqua un pasteur assis près de la cheminée, et ne fut pas peu surpris de remarquer que pendant les présentations, ce dernier restait immobile ; de plus, personne ne faisait attention à lui.

Plus tard, pendant le dîner, la maîtresse de séant lui ayant assigné une place à son côté, il lui demanda quel était ce singulier pasteur qui était resté seul au salon sans suivre les invités à la table.

« Vous l'avez donc vu, Monseigneur, répondait la dame étonnée, c'est rare que l'on ait ce privilège. Nous ne savons pas d'où il vient, ni son nom ; ni dans quel but il apparaît ici.

« Depuis de longues années, tantôt dans la maison, tantôt dans le parc, ce fantôme se montre ainsi. Mais comme il ne semble pas animé de mauvaises intentions, nous avons fini par le considérer sans effroi.

« Quant à lui adresser la parole, j'avoue que je n'en ai jamais eu l'occasion et encore moins le désir. »

Mais l'Evèque n'était pas homme à se contenter de ce récit. Il demanda sur-le-champ à retourner au salon où, à sa grande sur-

prise, il retrouva le pasteur toujours assis seul ainsi qu'il l'avait quitté quelques instants auparavant.

N'ayant aucune crainte, l'Evêque lui dit d'une façon courtoise : « Qui êtes-vous, mon ami, et pourquoi venez-vous ici ? »

L'apparition semblait soupirer longuement, et d'une voix grave expliqua à l'Evêque qu'il avait été appelé dans cette maison il y avait environ quatre-vingts ans, auprès du maître qui étant sur son lit de mort lui avait confié un très grave secret en le priant de l'écrire sous sa dictée, pour le communiquer ensuite à une personne désignée et qui avait été lésée dans ses intérêts.

Epuisé par l'émotion et l'effort, le mourant expira presque aussitôt dans les bras du Pasteur.

Lui, obligé de se rendre à Londres la nuit même et ne voulant pas exposer son écrit, il crut bien faire de le cacher dans un volume de la bibliothèque, qu'il replaça soigneusement dans un coin obscur. Retournant en ville, à cheval, sa monture effrayée le désarçonna, et dans sa chute il trouva la mort. Ensuite grande fut son angoisse, de ne pas avoir accompli la mission qui lui avait été confiée et qui avait pour but de réparer un dommage. Il avait obtenu de revenir sur terre afin d'attendre un mortel capable d'exécuter ses désirs.

« C'est vous, dit-il à l'Evêque, qui êtes désigné pour remplir cette mission. Vous trouverez le papier dans le livre des Nuits d'Young, c'est à vous de faire réparer une injustice. Quant à moi, ma mission est terminée, je vais pouvoir reposer en paix. »

A la fin de ce discours l'apparition s'effaça graduellement sous les yeux étonnés de l'Evêque. Bientôt revenu de son émotion il se rendit à l'endroit indiqué, trouva le papier jauni par les années.

Mais ce qu'il contenait, le bon Evêque ne voulut jamais le divulguer, il regarda cette confidence comme une confession, toutefois il terminait ce récit en disant que jamais plus on ne revit l'apparition.

Ajoutons pour terminer un fait qui a son importance ; quelque temps après, cette riche propriété changea de maîtres, et celui qui en prit possession était un membre éloigné de la famille qui, avant cet événement, vivait obscurément.

(*La Revue Spirite*, août 1912.)

La Matérialisation de Stead (1)

Deux expériences de matérialisation ont été faites avec succès à Wimbledon, à l'aide du remarquable médium américain, Mrs Wriedt.

. . . .

Un instant après, on aperçut derrière le médium une lumière qui se dirigeait de la gauche à la droite du cabinet, comme balancée par une légère brise. Dans cette lumière mouvante ce n'était pas l'esprit, mais la personne même de mon ami William T. Stead, qui se présentait, non en costume blanc, tel que ceux dont j'avais vu des esprits revêtus dans d'autres séances, mais dans ses vêtements de promenade habituels ! Tous deux, Mrs Wriedt et moi, poussâmes un cri de joie. Mon ami Hinkovitch, qui ne connaissait Mr. Stead que d'après des photographies, dit aussi : « Oui, c'est Mr. Stead ! »

L'esprit de Mr. Stead disparut après m'avoir fait un signe amical. Il revint une demi-minute plus tard et se plaça en face de moi (mais un peu au-dessus du parquet), en me regardant et me saluant. Peu après, il reparut de nouveau pour la troisième fois, visible de nous trois plus distinctement encore qu'auparavant. Après une troisième disparition, je sentis que le tube parlant était dirigé du côté de ma figure et tous les trois nous entendîmes distinctement ces mots : « Oui, je suis Stead — William T. Stead ! Et, cher ami Miyatovich, je suis heureux que vous soyez venu ici. Moi-même je suis venu pour vous donner une nouvelle preuve de la réalité d'une vie après la mort et de la vérité du Spiritisme. J'ai cherché à vous en convaincre pendant que j'étais ici, mais vous avez toujours hésité à en accepter la preuve ! » Je l'interrompis pour lui dire : Mais vous savez bien que j'ai toujours cru ce que vous me disiez !

« Oui, répliqua-t-il, vous m'avez cru à cause de ce que je vous racontais, mais maintenant je viens vous apporter la preuve de ce que je vous disais, afin que non seulement vous croyiez, mais que vous *sachiez* (ce mot prononcé avec emphase) que, réellement, il y a une vie après la mort, et que le Spiritisme est vrai ! Adieu, maintenant, mon ami ! Oui, Adéla Mayell est ici et elle désire vous parler. »

Dans la deuxième séance avec Mme Selenka, nous vîmes tous apparaître Mr. Stead, mais pendant dix secondes tout au plus. Il disparut. Ce fut ce soir-là le seul phénomène de matérialisation : mais en revanche nous obtînmes par la parole des manifestations superbes et variées...

(*L'Evolution*, août 1912.)

(1) *Tribune psychique*, août 1912.

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

Le Progrès spirite : organe de la Fédération spirite universelle

18e Année. — N° 12 Décembre 1912

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste — Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

MORT DE M. LAURENT DE FAGET

OUVRAGE POSTHUME

Un deuil immense a frappé le *Progrès Spirite* : son dévoué directeur, M. LAURENT DE FAGET s'est désincarné le 15 décembre dernier, à l'âge de 66 ans. Sa belle âme est allée rejoindre la fille aimée, « Germaine », qu'il perdit le 18 avril 1911, et qu'il pleura dans la revue en des vers si touchants.

Modeste collaborateur du *Progrès Spirite*, j'accomplis ici un douloureux devoir, celui de saluer le départ pour l'Au-delà de son vaillant Directeur et Rédacteur en chef.

Des liens d'une amitié sincère, basée sur une sympathie réciproque et des aspirations communes, nous unissaient de longue date ; aussi, est-ce avec une émotion profonde que j'adresse, au nom du *Progrès Spirite*, un suprême adieu au fervent apôtre, au lutteur courageux qui, la semaine d'avant sa mort, corrigeait, accablé de lassitude, les épreuves de ce dernier numéro. « J'ai pu terminer l'année de la revue, c'est bien heureux », dit-il à sa fille aînée, Mlle Suzanne, qui dans son œuvre de propagande lui prêtait un concours précieux.

Dans le désarroi des jours qui suivirent, le tirage fut ajourné : dès lors, un remaniement des textes s'imposa, pour donner place au présent article et aux deux qui vont suivre.

Le mois précédent, mon ami me confiait ses craintes de ne pouvoir longtemps poursuivre la tâche intellectuelle à laquelle il avait voué son existence. Hélas ! cette angoisse était un pressentiment, et ce pressentiment devait être la réalité d'aujourd'hui.

Si j'étais moins chargé d'ans, je voudrais recueillir pieusement la plume du regretté Directeur. Combien il me serait doux d'appeler à moi sa lumineuse pensée et de continuer, en collaboration avec Mme et Mlle de Faget, la mission si fécondement remplie par lui ici-bas. Que d'autres, le pouvant, reprennent en main le flambeau voilé de crêpe du *Progrès Spirite*. Sous le souffle de l'Esprit se ranimera la flamme vacillante, et ainsi sera exaucée la volonté dernière de son fondateur.

Laurent de Faget était un grand penseur, un spirite convaincu, un poète au talent délicat et sûr. Ceux qui ont lu *la Muse irritée*, réponse véhémente aux « Blasphèmes », de Richepin ; ses poésies philosophiques : *De l'Atome au Firmament ; L'Art d'être heureux*, où le poète chante et exalte les joies de la famille, ont pu sentir l'inspiration supérieure et la bonté rayonnante qui se dégagent de tous ses écrits.

Cependant, la vie de l'homme laborieux, tendrement aimé des siens, fut abreuvée de déceptions : il eut à subir le sort des prédestinés, à porter la marque distinctive des missionnaires de Dieu :

L'infatigable écrivain allait couronner son œuvre par la publication d'un livre d'une

haute envolée : *Ma chère Morte* ; *mes relations avec l'Au-delà*, quand sonna pour lui l'heure de la libération terrestre. Le manuscrit est aux mains des éditeurs Eugène Figuière et Cie. Il formera un beau volume de 300 pages environ, avec portraits de l'Auteur et de sa « chère Morte », Germaine.

Mais pour répondre aux conditions posées par les éditeurs, il faudrait être assuré de la vente d'un certain nombre d'exemplaires à 3 fr. 50. A cette fin, une souscription est ouverte ici même : il suffira de remplir le bulletin ci-inclus et de l'adresser sans retard, soit à Mme de Faget, 61, rue de l'Avenir, aux Lilas (Seine), soit à MM. Eugène Figuière et Cie, éditeurs, 7, rue Corneille, à Paris.

Il serait réconfortant, pour des cœurs meurtris par de tels deuils, de voir se réaliser le dernier rêve du bien-aimé. Tous les abonnés du *Progrès Spirite*, tous les membres de la grande famille spiritualiste qui liront ces lignes voudront souscrire à l'ouvrage posthume du vénéré Maître : ce sera à la fois un hommage de gratitude rendu à une vie de luttes et de sacrifices, et un adoucissement apporté à la douleur d'une veuve et d'enfants inclinés devant les épreuves. Il est une autre consolation qui ne leur fera pas défaut, celle de votre présence à leurs côtés, ô cher Ami, à qui nous adressons par delà le tombeau notre souvenir le plus ému et le plus affectueux.

DÉMOPHILE.

15 *janvier* 1913.

A LAURENT DE FAGET

ULTIME HOMMAGE

Vous que j'ai rencontré lors des heures funèbres
Où mon être broyé sombrait, dans les ténèbres,
Cher Laurent de Faget, grand cœur auquel je dois
La plus rationnelle et solide des fois,
Vous avez donc laissé votre tâche sacrée...
Dieu vous a donc rendu la fille tant pleurée !

Je lis et je relis le pli, bordé de noir,
Annonçant votre mort, disant le désespoir
De ceux que je plains tant, et que votre âme adore,
Et je ne peux y croire, à ce départ, encore.

Parti, vous, se peut-il ! le père doctrinal
Du cher *Progrès Spirite*, un précieux journal,
Dont chaque ligne était soupesée et choisie,
— Que ce fût de la prose ou de la poésie —
Pour que les désolés et que les ignorants
Y trouvassent dictame à leurs maux les plus grands,
Ou bien de ces clartés si vives qu'on s'écrie :
Je vois ! ah ! je comprends le vrai sens de la vie.
Or, le flambeau tenu longtemps par votre main,
Tandis que vous montiez un rocailleux chemin,
Elle a soufflé dessus, la « Faucheuse » glacée,
En voyant rayonner là-haut votre pensée.

Se peut-il ! pour toujours, si loin de vos amis,
Vous vivrez désormais !... et le ciel l'a permis,
Que vous abandonniez, sans qu'elle soit finie,
Votre tâche d'amour, aride, mais bénie !
Plus de *Progrès Spirite* à lire, chaque mois,
Plus vos lignes de cœur, vos articles de choix,

Plus de faits merveilleux, accompagnés de preuve,
Et plus d'enseignements, où le croyant s'abreuve...
Vous ne nous direz plus — ployant sous le fardeau —
Tous nous devons lutter, pleurer, jusqu'au tombeau ;
Le ciel vaut bien de vivre en proie à la souffrance ;
La mort finit les deuils, elle est notre espérance ;
Mourir c'est conquérir le bonheur intégral.

Ah ! parlez-leur encor, du monde sidéral,
Aux spirites émus qui, maintenant, vous pleurent ;
Aidez-les à bien vivre, ami, toutes les heures
Dont nul ne sait le nombre à passer ici-bas,
Aidez-les à gravir jusqu'à leurs derniers pas.

Adieu !... quand j'espérais que l'adieu pour la terre
C'est vous qui l'auriez dit à l'épave, mon frère,
O mon « frère en croyance », adieu jusques au jour
Où mon âme prendra des ailes à son tour.

NOÉMIE GRASSE.

18 *décembre* 1912.

AD MEMORIAM !...

Oh ! la fuite du temps ! rapide et consolante !... car elle nous rapproche du but !... du retour dans la véritable patrie !

Un mois déjà s'est écoulé depuis, et mon cœur pleure et défaille encore au souvenir ému de l'homme de bien, de haute intelligence et de grand cœur, que nous ne verrons plus, qui ne sera plus là désormais pour nous consoler, nous conseiller, et nous aimer... Car notre cher bien aimé Directeur joignait à ses hautes qualités intellectuelles et morales l'énergie et l'endurance au suprême degré ; non seulement pour tout ce qui pouvait contribuer au mieux être du cher et modeste foyer familial, mais encore pour l'incessante propagation de nos sublimes doctrines, auxquelles jusqu'au dernier jour il sacrifia son temps, ses forces et ses intérêts.

Cher digne et grand Ami ! qui m'eût dit qu'un jour j'aurais à consacrer ici même quelques lignes émues à votre mémoire vénérée ?...

Ah ! certes, on ne peut douter que pour un courageux ouvrier tel que vous, la joie ne soit votre lot dans le radieux infini, car vous avez servi l'œuvre d'Amour avec intrépidité et vaillance.

D'autres plus qualifiés que moi sauront énumérer vos mérites, vos nobles qualités. J'ai tenu simplement à exprimer en ces courtes lignes, non seulement mes regrets pour l'absence ici-bas d'un cœur tel que le vôtre, d'un Ami tel que vous, mais aussi mes inébranlables espérances en les joies du revoir dans l'Au-delà.

Pour le présent, notre sympathie émue et fraternelle s'élance vers les chers aimés pour qui votre départ est une nouvelle et bien cruelle épreuve. Mais, grâce à votre noble esprit évolué, planant sur eux comme une égide, vous saurez leur donner la force, le courage de patienter jusqu'à l'heure des ineffables joies du revoir.

J. THÉO.

20 *janvier* 1913.

L'ASCENSION DE L'AME

Hymne spirite

Naître, vivre et mourir, revivre, naître encore
Et progresser toujours, Ame ! telle est la loi :
A travers l'infini, vers l'éternelle Aurore,
De monde en monde, élève-toi !

Sois ferme sans orgueil et bonne sans faiblesse ;
Trace avec la Raison le sillon de la Foi ;
Pour gravir les sommets de l'humaine Sagesse,
De corps en corps, épure-toi !

Conscience en travail, tu portes en toi-même
Ton Ciel ou ton Enfer : va vers Dieu sans effroi,
Lutte, travaille, acquiers la Science suprême !
De chute en chute, éclaire-toi !

Atteins ton but sacré : l'Amour dans la Lumière ;
Et, fille de l'espace, où l'Esprit pur est roi,
Repousse à tout jamais le joug de la matière,
Dieu lui-même vivant en toi !

A. Laurent de Faget

(*Vers inédits... pieusement cueillis parmi les chères reliques.*)

FLEURS D'AUTOMNE

Il est des heures où, dans la Nature, tout paraît contredire la loi de prévoyance, de sagesse et de bonté qui émane du Créateur. Le vent souffle avec violence, hurle, et brise les fleurs et les plantes trop faibles pour lui résister. Furieux, il balaye à l'horizon des nuages épais et noirs, qui se couvrent parfois d'une rougeur sanglante, indice peut-être des batailles qui se livrent là-haut, dans le ciel. Soudain, la grêle se mêle à la pluie, tinte sur nos vitres et décime tout dans la campagne désolée. C'est l'heure des réflexions amères pour le cultivateur effrayé. Les champs se couvrent aussi de boue, où s'enlysent les pieds des hommes, des chevaux et des bœufs et où tout travail devient impraticable. Ne serait-ce pas le glas qui sonne des récoltes promises et espérées ?...

Mais voici l'automne. Les feuilles des arbres tombent en tournoyant sous des rafales répétées. Que deviendrez-vous, belles feuilles des bois aux tons roussis qui encombrez les allées de nos jardins, nos places publiques et nos forêts silencieuses ? Vous êtes le fétu que le vent emporte, la vie qui s'en va pour une saison, la fin de la verdure et l'inutilité de la rosée qui la rafraîchit et la féconde. Mais vous renaîtrez au printemps prochain ; vos dentelures seront aussi soignées ; vous serez aussi vertes et aussi belles, et le groupe des oiseaux chanteurs fera encore entendre son délirant ramage dans vos bosquets pittoresques et charmants.

En attendant, ô vous, fleurs, belles et suaves fleurs du printemps et de l'été, qu'êtes-vous devenues ? Chastes lis, vous avez refermé vos robes blanches qui dégageaient des parfums si pénétrants ! Quelques pâles roses se montrent encore, dernier charme de nos regards attristés qui recherchent en vain le petit myosotis au bleu sans parfum et le réséda jaune-verdâtre si embaumé !

Que nous reste-t-il, à nous qui vivons parmi les fleurs pour y interroger le sourire de Dieu ? que reste-t-il aux âmes poétiques qui, sous le vent hurleur et la pluie qui tombe, sentent une poignante tristesse les envahir, rien qu'à voir les oiseaux s'enfuir à tire-d'aile vers des climats plus hospitaliers ?

Il nous reste des reines-marguerites, des chrysanthèmes, toutes ces fleurs d'arrière-saison qui semblent orner le tombeau de la Nature. Il nous reste, mais à profusion, des asters blancs, bleus, roses, jaunes, rouge-vif, qui nous regardent malicieusement dans leur petitesse, comme pour nous dire :

« Tant que nos petites âmes seront là, tant que nos fleurs s'épanouiront, comme des pâquerettes, dans leurs collerettes multicolores, tu n'auras pas le droit de dire que Dieu abandonne la terre des hommes à la mélancolie, au deuil et à l'effroi. Nous sommes le chaînon vivant qui relie l'automne à l'hiver et l'hiver au printemps. Nous sommes les frêles compagnes de l'homme, du poète qui rêve, du philosophe qui regarde Dieu à travers les métamorphoses de la Nature. Contemple-nous, et tu souriras encore à la Divine Puissance ! »

— O fleur d'automne, petite fleur d'automne, toi qui me dis des choses si consolantes, quel que soit ton nom, laisse-moi t'en donner un plus doux et que je garderai dans mon cœur : *Espérance !*

***

Il est des heures dans la vie où les passions grondent furieusement au cœur des hommes, où tous leurs bons sentiments semblent être annihilés. C'est la décadence momentanée de l'individu et même de la société. Le vice se donne librement carrière, le crime s'accomplit en pleine rue, en plein jour, terrorisant les passants affolés. C'est l'heure où, après un excès de religiosité fanatique et brutal, nous retombons dans ce matérialisme qui ferme les yeux à l'âme et ne les ouvre qu'aux instincts rapaces et cruels.

Et les nations suivent les individus dans leur course aux abîmes. Les peuples se lèvent les uns contre les autres, portant fièrement le drapeau des batailles et massacrant sans pitié des milliers d'hommes : les vainqueurs, pour arracher à la nation vaincue des lambeaux de territoire teints de sang ; celle-ci, pour tâcher de conserver — au prix de combien de larmes ! — une suzeraineté dont ses vassaux ne veulent plus et qui l'abandonnent de toutes parts.

Quel horrible fléau que la guerre... et surtout la guerre de nos jours !... Avant

de l'engager, les peuples balkaniques ont-ils songé aux désastres sans nom qu'ils allaient accumuler, aux longs désespoirs qui s'ensuivraient ?... La Turquie, de son côté, a-t-elle fait tout ce qu'il fallait pour éviter de tels excès, de telles horreurs ?... Quelle responsabilité est la leur !... De quel poids se chargent ces peuples, dans la balance de la souveraine Justice !...

Et l'Europe, qui assiste, impuissante, à cet abominable duel, ne pouvait-elle mieux faire entendre sa voix pour empêcher ou arrêter l'effusion de sang avant que le fleuve rouge de la tuerie d'Orient n'envahît peu à peu d'aussi vastes territoires ?

Mais l'Europe n'a-t-elle pas pour son propre compte des visées ambitieuses dans ces luttes fratricides ? Chaque puissance européenne n'a-t-elle pas des intérêts particuliers qu'elle met en réserve pour le jour de la liquidation, qui s'annonce proche si l'égoïsme et l'orgueil de certains États Européens n'y mettent obstacle et ne changent bientôt la guerre d'Orient en une conflagration générale ?

Tout est à craindre. Nous sommes à une heure solennelle où l'histoire, écrite avec du sang, enregistre des dates funèbres et éclatantes. Que Dieu nous épargne des excès sanglants jusque dans notre propre patrie, cette France bien-aimée dont l'étendard glorieux ne doit abriter que la paix et le progrès !

Oui, toutes les fleurs vénéneuses croissent parfois à l'envi dans le cœur des hommes, y tuant la raison, la sensibilité, l'amour, l'indulgence, la fraternité. Mais nous savons que le progrès existe, malgré tout, qu'il reprendra sa croissance parfumée, belle fleur brillante de soleil, tournée vers l'avenir, aspirant les effluves divins qui réconfortent l'homme et lui réapprennent la marche du mal vers le bien et du bien vers le mieux.

— O Progrès ! fleur d'automne, petite fleur d'automne que nous cache en ce moment la méchanceté des hommes, quel que soit ton nom, laisse-moi t'en donner un plus doux et que je garderai dans mon cœur : *Espérance* !

A. Laurent de Faget

12 Novembre 1912

ÉCHOS DE L'AU-DELA

Nous sommes heureux, à l'occasion de Noël, de mettre sous les yeux des lecteurs la dictée médianimique suivante, obtenue il y a quelques années dans un groupe familial dont nous connaissons la parfaite sincérité.

Gloria in excelsis...

Amis, voici Noël ! C'est le moment d'évoquer le grand jour de la naissance du Christ.

D'abord, reportons-nous à cette époque florissante de Rome, où le paganisme régnait sur la terre. Que voyons-nous ? L'humanité asservie, en proie à l'ignorance, à l'égoïsme, à toutes les passions, et les peuples dans l'attente d'un libérateur depuis longtemps annoncé.

Alors les prophéties s'accomplissent. Une nouvelle étoile se lève sur le monde. Celui dont la puissance devait opérer de si grandes choses renonce à la sérénité des régions supérieures et vient s'incarner sur la terre, dans la pauvreté, dans l'humilité. Jésus est riche devant Dieu, mais il sera le plus déshérité parmi les hommes, afin de montrer à tous que pour gravir l'aride chemin du progrès, du bonheur, il faut travailler, se sacrifier et souffrir.

On savait que pour arracher le monde à l'empire du mal et à l'idolâtrie, il fallait que le Verbe se fît entendre, qu'il répandît la parole de Vérité. Aussi, dès que la grande nouvelle fut connue, elle se propagea : tout l'Orient tressaillit ; les regards se portèrent vers l'Enfant de Bethléem, et de partout éclatèrent des cris de joie et de triomphe.

En cet anniversaire d'un événement inoubliable, je voudrais donner à chacun de vous, mes chers amis, un mot d'espoir ou de consolation, en vous exhortant à fêter Noël avec la foi touchante des bergers à qui avait été révélée la venue du doux Pasteur des âmes, comme aussi avec l'allégresse des Esprits bienheureux qui alliaient leurs voix à celles des hommes pour célébrer l'Eternel : *Gloria in excelsis Deo !...* — *Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre...*

Comprenez en effet quels bienfaits Jésus apportait au monde : la lumière dans les esprits, l'amour dans les cœurs, une morale sublime pour tous. Nombre d'âmes ont évolué à la faveur de ses enseignements et de son exemple, qui, plongées dans l'erreur ou esclaves des passions, eussent mis de longs siècles peut-être à s'élever aux conceptions du Vrai et du Bien.

Notre pensée de Noël se reportera aussi à ces quelques lignes que prononça le céleste Envoyé au cours de sa mission rénovatrice : « Aimez-vous les uns les autres ; — Laissez venir à moi les petits enfants ; — Bienheureux les humbles ! »

Que n'ai-je le temps de m'y arrêter dans cet écrit ! Nous les méditerons religieusement, mes bien-aimés, ces phrases divines. Elles m'inspirent un monde de clartés. Celle-ci surtout : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » C'est que les jeunes contemporains de son humanité, il les avait vus auparavant, dans le séjour des Esprits : il en avait le souvenir et il les reconnaissait. Avec quelle tendresse il les bénissait, et comme il s'en faisait aimer ! Ils devaient, quelques-uns du moins, devenir ses légataires, ses porte-paroles, après avoir appris de lui sa doctrine de régénération et de fraternité.

Et cette autre phrase : « Bienheureux les humbles ! » N'y a-t-il pas en elle la source inspiratrice des grandes résignations et des grands sacrifices?

Elevons donc ensemble nos âmes vers Jésus, astre étincelant d'amour, et demandons que son doux rayonnement se répande sur nos pas.

Un Guide.

(24 décembre...)

*
* *

D'après l'enseignement de l'Eglise, Dieu aurait sacrifié son propre fils, membre de la Trinité, c'est-à-dire partie de lui-même, pour racheter de la damnation l'humanité déchue par la désobéissance du premier couple. Cette conception du péché originel et de la rédemption par l'immolation d'un juste est un outrage à la raison et à la morale, en même temps qu'à la bonté divine. C'est là pourtant le dogme sur lequel repose tout l'échafaudage du catholicisme.

Jésus s'est incarné sur la terre pour y jeter la semence d'amour et de progrès, pour donner aux hommes, comme un idéal à atteindre, l'exemple de toutes les vertus. Sa doctrine de régénération peut se résumer en ces trois termes : unité de Dieu, immortalité de l'âme, fraternité humaine.

Il est un signe particulier qui devait faire reconnaître le céleste enfant pour le futur libérateur : c'est qu'il naît dans la condition la plus humble. Il est dénué de tout, n'a qu'une crèche pour berceau. Les premiers qui viennent lui rendre hommage sont des gens simples, des pasteurs de troupeaux, poussés par des Intelligences de l'Au-delà, qui le leur avaient révélé *pasteur des âmes*. Ainsi, du peuple sort le salut. C'est à lui que s'adressent les anges, quand la parole de ceux qui enseignent ne saurait plus que l'égarer.

Aujourd'hui comme au temps de Jésus, le monde assiste à l'un de ces grands mouvements qui marquent les phases de l'évolution du genre humain. C'est encore parmi le peuple que Dieu trouve la terre la plus féconde pour faire germer les facultés par lesquelles doit s'établir, d'une manière pour ainsi dire concrète, la relation du monde visible avec le monde invisible ; c'est là enfin, chez les « humbles », gens de bonne volonté à qui la paix est promise, qu'Il se révèle et fait briller sa lumière, alors qu'elle s'éteint dans le temple.

Que ceux donc, médiums ou autres, qui veulent collaborer au triomphe du Christ et à la mise en œuvre de sa doctrine, comprennent la grandeur de leur mission et les devoirs qu'elle leur impose.

Démophile.

ANNIVERSAIRE DE NOËL

INSTRUCTIONS DES ESPRITS

Je suis heureux, chers frères, d'avoir pu venir vous rendre visite en cet anniversaire de Noël, jour de fête retentissant entre tous les jours de fête terrestres et autres ; en ce jour sublime qui rappelle à lui seul bien des souvenirs ; car c'est, non seulement un jour de fête sur la terre, mais c'est aussi une grande joie dans l'espace.

Il rappelle celui qui, il y a dix-neuf siècles, est descendu des régions célestes, patrie lointaine de votre petit monde, apporter à l'humanité terrestre le flambeau de vérité, la véritable idée de Dieu, incompris jusqu'alors et méconnu encore longtemps après. Aussi, saluez, chers enfants, ce grand Messie, ce grand initiateur, qui n'a pas craint, lui, d'endurer toutes les souffrances, toutes les contraintes morales, et de supporter toutes les iniquités terrestres de l'époque. En venant à vous, Jésus avait pleinement conscience de sa mission, qui est une mission spéciale appropriée à tous les grands esprits comme lui. Croyez-le bien, chers amis, l'univers est rempli de mondes qui, comme le vôtre, sont inférieurs et ont besoin à chaque instant d'être stimulés par la Providence pour monter de quelques degrés dans la vie universelle. A

chacun de ces mondes, à des époques marquées d'avance, lorsqu'un changement moral et intellectuel doit se produire, et lorsque les habitants de ces mondes sont arrivés au degré voulu pour comprendre les choses divines, alors Dieu envoie ses Messies, ou messagers de vérité, pour instruire ces êtres de la vie spirituelle et les faire avancer.

Aux plus grands esprits incombent les plus grandes tâches, et les missions de ce genre sont confiées à des esprits d'ordre divin, ce qui est plus que supérieur ; car alors ces esprits sont arrivés à une supériorité telle sur la masse des esprits, ils ont en un mot dominé toutes les passions, toutes les envies, connu toutes les grandes souffrances, subi toutes les grandes épreuves qui purifient, et accompli toutes les sommes de progrès intellectuels nécessaires pour mériter ce titre d'esprits supérieurs divins, qu'ils ne peuvent plus rechuter dans ce qu'on appelle la bassesse et la matière. Alors l'orgueil ne peut plus les prendre, ainsi que l'envie et la haine, ni la soif des désirs, même les moins matériels. Ils ont franchi toutes les étapes qui mènent à la perfection ; de l'état d'atome, ils ont passé successivement par toutes les branches, franchi tous les degrés de l'échelle qui mène au but final que l'on nomme Dieu, c'est-à-dire l'Amour universel. C'est à cette catégorie d'esprits qu'appartient Jésus, dont la seule obole et le seul partage est l'amour fraternel qui unit tous les êtres et en forme une masse compacte et inattaquable, et insensible à toutes les turpitudes. Jésus donc, c'est comme un puissant rayon de la divinité, échappé un instant du centre d'activité pour venir, sur une contrée lointaine, réchauffer par son rayonnement toutes les âmes des hommes encore absorbées par la matière, obscurcies par l'ignorance et les souffrances de toutes sortes et qui, comme lui, sont appelées à progresser, à progresser sans cesse, à travers toutes les existences terriennes et des autres mondes, pour approcher comme lui du but final qu'on n'atteint jamais, car l'infini est en toutes choses et l'amour est infini ; pour arriver enfin comme lui à être des Messies, des messagers de vie et de vérité, et devenir des maîtres dans le grand univers. Ecoutez donc sans cesse ces douces voix qui vous parlent ; ne vous rebutez point aux sages conseils qu'elles vous donnent, et, si vous appelez Jésus, si ce n'est point lui qui vient directement à votre appel, ce sont ses envoyés. Que le bienfait qui vous arrive vienne d'une part ou d'une autre, qu'importe ! l'amour divin n'a pas de personnalité distincte, et croyez-le bien, chers enfants, tous les bienfaits que vous demandez pour vos frères et pour vous, viennent de Dieu, immense foyer de Justice et de bonté, dont Jésus est un des membres. Donc, en appelant Jésus, vous appelez également tous les bons esprits qui ont à charge les progrès de l'humanité, et en appelant quelque bon esprit que ce soit, puisque c'est pour le bien, c'est comme si vous appeliez Jésus lui-même. Souvenez-vous donc de cette parole : « Quiconque demande, reçoit ; tout ce que vous me demandez, c'est comme si vous le demandiez à mon Père ; et ce que vous demandez à mon Père, c'est comme si vous le demandiez à moi-même. » Allons, chers enfants, travaillez toujours à l'avancement de l'humanité ; ardents apôtres du spiritisme et de la liberté véritable, unissez toujours vos efforts en un effort commun de centralisation spirituelle ; luttez, combattez toujours, ne regardez jamais en arrière, car le temps presse, l'heure solennelle va sonner ; n'écoutez que les voix des chères âmes de l'espace qui ne cessent de veiller sur vous et vous protègent. Nous vous disons encore : ayez toujours un grand courage, car Celui que vous invoquez est en train de préparer la demeure future, et ce sera le meilleur de glorifier et de sanctifier la venue de Celui qui est venu vous sauver et qui fut un grand prophète.

(*Obtenu au groupe d'Etudes Spirites* JEANNE D'ARC, *de Lyon*, le 25 décembre 1911.)

L'ANNÉE

Les cycles révolus ont échoué sans nombre,
Dans la nuit du passé, flots de l'éternité,
Et toujours des soleils ont jailli de son ombre,
Jetant dans l'infini la Vie et leur clarté.

Et l'Année, avec eux, étincelante ou sombre,
Gravite à l'horizon de notre humanité,
Poussant morts et saisons au charnier qui s'encombre
Des ruines sans nom du Temps. Fatalité.

Ainsi, souris et pleurs, jeunesse et senescence,
Hivers et doux printemps, en une spire immense,
Se succèdent sans heurt sous la voûte des cieux ;

Mais chaque siècle sème et les suivants moissonnent,
Tandis qu'aux champs humains où les âmes foisonnent,
La mort fauche sans fin la récolte des dieux !

COMBES LÉON.

(*Annales du Progrès*)

DANS LE DOMAINE DES IDÉES

Les temps sont proches

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux hommes, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. »

(S. MATHIEU, XXIII, 27.)

Jésus, toujours si plein d'indulgence et de mansuétude; Jésus, que ne rebutait aucune infirmité, aucune faiblesse humaine; qui, avec une divine tendresse et comme une sorte de préférence compatissante, appelait les pécheurs, pauvres âmes malades, pour les guérir par l'onction de sa parole; Jésus s'indigne en toute occasion contre les Scribes et les Pharisiens, et, sans jamais tenter de les attirer à soi, n'a pour eux que des menaces, qu'un langage de colère et de dégoût. Pourquoi cela ? Il l'explique lui-même. Ne lisez-vous pas sur leur front ce mot : *hypocrites* ? Docteurs de la loi, ils corrompent la loi, réduite à une lettre morte, à des pratiques stériles; ils en détruisent l'esprit, couvrant d'un voile sacré leurs passions mises à l'aise, leurs convoitises de toute espèce, leur orgueil, leur rapacité, et détournant les hommes du droit chemin. Après s'être, dans leur cœur, séparés du vrai et du bien, leur intelligence s'obscurcit, et c'est leur premier châtiment. Ils perdent la lumière qu'ils ont cachée aux autres. Leur conscience éteinte ayant cessé de les éclairer intérieurement, ils s'égarent toujours davantage, s'affermissent dans l'erreur et le mal, et y reposent tranquilles. C'est pourquoi rien ne pourrait ranimer en eux la vie dont ils ont étouffé jusqu'au germe : ossements de morts, comme les nomme Jésus. A cette race perverse qui tue les prophètes, flagelle et crucifie, au nom de Dieu, les envoyés de Dieu, il annonce le jugement près de descendre sur elle; il lui crie : « Malheur ! » car voici venir le jour où il lui sera demandé compte du sang des justes qu'elle a versé.

Ce qui se passait à Jérusalem au temps du Christ devait plus d'une fois se renouveler dans le monde. Il s'y trouvera toujours des Scribes et des Pharisiens hypocrites, guides aveugles des peuples abusés, persécuteurs de ceux que le Père céleste envoie pour établir son règne. Mais aussi, quand ils ont mis le comble à leurs prévarications, quand le mal qui part d'eux ayant atteint sa limite extrême, ne pourrait se prolonger sans péril pour l'avenir de la famille humaine, une voix s'élève qui crie à ces réprouvés : « Malheur ! » et le vent de la colère les emporte.

« Comme Jésus s'en allait après être sorti du temple, ses disciples s'approchèrent de lui pour lui en faire remarquer les structures. Mais il leur dit : Voyez-vous tout cela ? En vérité, je vous le dis, il n'y sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit détruit.

(S. MATHIEU, XXIV, 1 et 2.)

Jésus prévoyait la fin prochaine de la société juive, ruinée dans ses bases morales, et qui, dans ses rapports avec les destinées générales de l'humanité, avait accompli sa mission. Il annonce à ses disciples la chute du temple, signe matériel de l'institution mosaïque, qui devait être abolie pour faire place à une institution plus parfaite et plus large. A cette annonce qui bientôt allait être vérifiée, il mêle celle d'événements semblables, qu'à des époques plus reculées amèneraient les mêmes causes, et qu'il présente sous de vives images empruntées aux croyances alors répandues sur la future destruction du monde. Nous assistons à l'une de ces époques prédites. D'un bout de la terre à l'autre, rien qui ne soit ébranlé ; rien dans les institutions, de quelque ordre qu'elles soient, dans les choses du passé, dans les systèmes divers sur lesquels se fondait l'état social des peuples, que chacun ne sente devoir s'écrouler prochainement, et il est vrai encore que de ce temple il ne sera pas laissé pierre sur pierre. Mais comme la ruine de Jérusalem et de son temple, d'où s'était retiré le Dieu vivant, annonça, prépara l'érection d'un temple nouveau et d'une cité nouvelle, où, de toute tribu et de toute nation, afflueraient les hommes de bonne volonté, ainsi des ruines des temples et des cités présentes sortiront un temple, une cité, destinés à devenir le temple universel et la commune patrie du genre humain, divisé jusqu'ici par des doctrines contraires, qui rendent les frères étrangers aux frères, et trop souvent produisent entre eux des haines impies et des guerres détestables. Lorsque arrivera ce moment, connu de Dieu seul, de l'union des peuples dans un même temple et une même cité, ce sera vraiment l'avènement du Christ, l'accomplissement final de sa divine mission. Car, qu'est-il venu enseigner aux hommes, si ce n'est à s'unir sous la loi de l'amour ? Que l'enfantement de cette société sainte

soit douloureux, qu'importe ! Ne vous effrayez ni des combats ni des bruits de guerre, lutte dernière du mal contre le bien qui va naître : loin de là ! votre devoir est de combattre vous-même. N'êtes-vous pas soldat dans l'armée de Dieu ? Mais, en ces temps de vertige et d'orgueil, gardez-vous des faux Christs et des faux prophètes. Le Christ n'est point dans les lieux secrets, dans aucune assemblée de ceux qui, s'isolant, excluent les autres du salut, réservé, croient-ils, à eux seuls. Partout où l'homme incarne dans ses œuvres l'amour de Dieu et du prochain, là est le Christ, qui a renversé tous les murs de séparation. Quoi qu'on vous puisse dire, vous le chercheriez vainement en dehors de ce double amour : vous ne trouveriez qu'une ombre menteuse.

LAMENNAIS.

***

Quelques mots sur l'auteur de ces graves et judicieuses réflexions ne seront pas déplacés ici.

Lamennais naquit en 1782, à Saint-Malo. Il perdit de bonne heure sa mère et fut élevé sans direction; se livrant, suivant les circonstances et les entraînements d'une intelligence passionnée, aux lectures les plus diverses, il dévorait avec une égale ardeur des livres de dévotion que lui donnait son frère aîné, l'abbé Jean-Marie, et les œuvres de Voltaire et de Rousseau, qu'il trouvait dans la bibliothèque d'un vieil oncle à qui il était confié.

Flottant entre une foi exaltée et une incrédulité précoce, la vocation de Lamennais pour le sacerdoce fut décidée tardivement. Il se fit ordonner prêtre en 1816, à Rennes. L'année suivante il publia le premier volume d'un ouvrage qui devait le faire sortir de l'obscurité : l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Il tentait de réconcilier deux puissances ennemies, la Philosophie et la Science, en fondant la foi catholique sur l'autorité traditionnelle du genre humain.

C'est de l'Église et du peuple que Lamennais attendait le salut. Il s'entoura d'une phalange de jeunes disciples, puis, avec Lacordaire et Montalembert, il fonda l'*Avenir*, qui devait servir d'organe aux intérêts catholiques unis aux intérêts libéraux. Mais ces tentatives de rapprochement ne furent pas du goût des évêques : ceux-ci fulminèrent des mandements contre les théories nouvelles du philosophe religieux ; ils appelèrent sur lui les censures du Saint-Siège, et bientôt il reçut une lettre encyclique dans laquelle le pape condamnait les doctrines de l'*Avenir*.

Le prêtre se soumit : il cessa la publication de son journal et se retira dans sa solitude de la Chênaie, petit domaine situé sur la lisière d'un bois entre Dinan et Rennes. Là il fit paraître les *Paroles d'un Croyant*, pamphlet rédigé sous une forme mystique, inspiré tour à tour de la plus pure mansuétude pour le peuple et d'une violente haine contre toutes les tyrannies sociales. L'ouvrage eut un succès immense, mais il consomma la rupture de l'auteur avec l'Eglise.

Sa traduction des *Évangiles*, avec des réflexions dont nous avons donné plus haut deux spécimens, mérite notamment d'être citée : c'est, du premier chapitre au dernier, l'intelligence du génie qui découvre le sens profond des textes ; qui, emportée hors d'elle-même par sa propre vigueur, monte dans l'espace au-devant de l'idée nouvelle encore reléguée derrière l'horizon, et qui l'appelle dans le vent avec un cri d'espérance et d'angoisse à la fois.

Nourri, élevé dans une atmosphère d'idées contraires à celles que recélait sa grande âme, Lamennais eut à douter, à lutter, à souffrir jusqu'à ce que, repoussé de la communion catholique et retiré au « Marais » (1), dans une maison isolée, il mourut oublié, en 1854.

Le célèbre vieillard avait écrit : « Je veux être enterré au milieu des pauvres et comme les pauvres. On ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre. »

Il fut fait selon sa volonté.

LA RÉDACTION.

AU CALVAIRE

(*Suite*) (2).

Septembre-octobre 1901. — Pendant notre pénible voyage à Vic, nécessité par notre santé, changement de lieu imposé à notre douleur, j'envoyais chaque mercredi à sa nourrice deux petits bouquets qu'elle devait mettre aux deux sanctuaires où mon cœur seul, pendant cette absence, pouvait venir souffrir.

Deux jours après notre retour, un matin que, sans courage contre mon désespoir, je souffrais cruellement, sa nourrice

---

1. Un des quartiers de Paris, dans la partie Est de la ville.
2. Voir notre numéro de novembre.

vint et me dit : « Madame, ayez donc du « courage et pensez que votre Chérie ne « vous abandonne pas, qu'Elle vous aime « et vous voit ; écoutez ce que je vais vous « dire :

« Le mercredi, après votre départ, je suis « venue porter les premières fleurs ; mais « non le deuxième bouquet, car j'étais très « occupée, et je n'ai pu venir l'apporter ce « jour-là, ni le lendemain.

« Dans la nuit du jeudi au vendredi, je « rêve que je rentrais dans votre chambre « pour porter les fleurs quand, en ouvrant « la porte, je La vois, assise devant la ta- « ble qui est au milieu, la tête dans ses « mains et lisant. En me voyant entrer, « Elle lève les yeux et me dit en me regar- « dant : « Tu n'as pas fait ce que bonne « mère t'avait demandé ; tu m'as oubliée. »

« Je m'approche de la table, et lui mon- « trant les fleurs, je lui dis : « Tu vois, ma « chérie, que je ne t'ai pas oubliée, mais « j'ai été très occupée et n'ai pu venir mer- « credi. » — « Ah ! bien, répond-Elle... » et, se « levant, Elle vient m'embrasser, et je vais « mettre les fleurs devant son cher por- « trait ; puis je me retourne pour lui par- « ler : Elle était disparue, mais sa chère « figure est tellement présente à mes yeux « que je la vois encore là, et ce n'est pas « comme dans un rêve, mais dans la réa- « lité. »

En entendant ce récit, une grande douceur pénétra dans mon cœur en détresse et je ne doutai pas de cette preuve de la bonté divine m'accordant une précieuse consolation.

Le corsage de mousseline rose que la nourrice lui avait vu, je l'ai là, dans le tiroir de mon secrétaire. — Mon Dieu ! merci de ne pas m'abandonner sur ce calvaire !

***

Manifestations constatées, écrites aussitôt, telles qu'elles ont été ressenties. Il en est que je n'ai pas notées, toutes aussi extraordinaires.

Derrière nous, un jour, en revenant de *là-bas*, LE SOUFFLE D'UN GROS CHIEN.

Une L, sa chère initiale, imprimée, sans savoir comment, *en face de moi*, à *sa* place, sur le blanc uni de la toile cirée recouvrant la table de la salle à manger.

Un soir, pendant le dîner, une plainte de Follette absente, sa petite chienne, sous la table placée entre les deux fenêtres de la salle à manger.

Un matin, à 9 h. 1/2, deux coups à la porte de ma chambre, où je souffrais beaucoup : j'étais seule dans la maison.

Un matin, en m'habillant, je pleurais devant sa chère image quand j'entendis tomber dans ma chambre, comme d'un dossier de chaise d'où ils auraient glissé par terre, de lourds vêtements. Je regardai partout : rien, rien n'était tombé !

***

1902. *Vendredi* 10 *janvier*, 5 *heures du soir, au retour de chez M. F., à travers une prairie isolée et glacée.*

O Dieu d'amour et de bonté ! mon cœur et mon âme s'agenouillent devant ta miséricorde, car c'est Toi, c'est ta volonté qui a permis à ma fille tant aimée d'entendre le cri de détresse qui a jailli de mon cœur dans ce pré que je traversais seule et presque dans l'ombre.

Je me sentais si perdue, si isolée !.. quand tout à coup ma tête s'est trouvée envahie par cet étrange frisson, ou pénétrée, plutôt, par une sorte de fluide réconfortant, que j'attribue involontairement, sans pouvoir rien prouver, à sa chère volonté, à sa tendresse émue de ma douleur et venant la secourir. Je me sentis alors soutenue par son invisible présence — *et non plus seule* — comme si ma Fille adorée m'entendait, me comprenait, me protégeait.

Oh ! ce n'est pas une illusion, car là, devant ton image adorée, mon cœur t'a parlé, t'a demandé si c'était bien toi qui m'avais répondu... Et le frisson béni m'a de nouveau pénétrée ; ma douleur t'a demandé si tu me voulais plus forte, et le fluide m'a encore enveloppée.

O bien-aimée, bien-aimée ! je t'ai demandé si tu étais heureuse, si tu savais mon amour, mes tortures... et le frisson, le frisson, à chaque question, serrait mon cerveau.

Mon Dieu ! mon Dieu ! as-tu donc pitié de moi et permets-tu que quelque chose d'elle vienne à moi ? Oh ! je ne puis en douter en ce moment ! Seigneur, mon âme t'adore ; Dieu de pitié et d'amour, ma douleur, mon amour pour l'ange que tu avais mise dans notre vie se mettent à genoux devant ta Divinité et t'adorent ! Sois avec nous, soutiens-nous, protège-nous ! Je veux devenir digne de tes bienfaits, digne de

l'ange qui rayonnait dans notre vie, qui rayonne maintenant dans le ciel, que méritaient sa bonté, sa pureté, sa simplicité, sa perfection.

O notre amour, ô notre Lili si adorée, prie le Maître de *tout* de nous conduire à toi et de nous faire le mériter (moi, du moins). Toi, notre unique amour, notre douce, belle, chère petite Fille bien-aimée !

Quel mystère de Dieu que cette force, cette consolation qui me possèdent en ce moment ! Puissé-je les mériter !

Cette force dans le désespoir a duré quelques heures. — Merci, mon Dieu !

NOÉMIE GRASSE

(*à suivre*)

A l'Homme et à l'Enfant.

POUR LA CRÈCHE SPIRITE DE LYON

Je suis malade, au coin du feu,
Mais l'appel charmant qui m'arrive
Me rend presqu'une force active,
Et j'invoque la Muse et Dieu !

La Muse, pour qu'elle m'inspire
Des vers si tendrement éclos
Qu'ils éveillent de doux échos
En toute âme où l'amour respire ;

Dieu, pour qu'il garde sous sa main
Vos petits cœurs, vos cœurs fidèles,
Fils de la Crèche, enfants modèles
Qui serez des hommes demain !

***

Pardonnez-moi le tableau sombre
Que je dois tracer tout d'abord :
Comme, de la nuit, l'aube sort,
La clarté naîtra de son ombre.

Quelle époque est la nôtre ! On songe en frémissant
Que le mal grandit sur la terre :
Le Vice avec cynisme étale son ulcère,
Le Crime avec orgueil s'éclabousse de sang !
Cartouche ressuscite et devient populaire.

Nous, pleurons notre espoir, si longtemps caressé,
De ne voir ici-bas qu'amour, bonté, justice ;
Les crimes des bandits appellent leur supplice,
A coups de revolver l'apache est terrassé,
Mais, ô société ! prends garde : le pied glisse
Dans le sang, et tu peux sonder le précipice
Où gît ton idéal blessé !

Oh ! respect à la loi, mais appliquez-la toute ;
Pesez, scrutez, jugez avant que de punir ;
N'accordez pas à l'être infâme qu'on redoute
L'apothéose du martyr !

Mais n'est-ce pas toujours la force qu'on révère?
L'Europe a revêtu son armure de guerre
Et chaque peuple attend le signal des combats ;
Le tigre humain bondit par-dessus l'agneau frêle,
Le vautour chasse l'hirondelle ;
Partout le mal triomphe et Dieu se voile, hélas !

Et l'on croit au néant. L'homme ne veut plus être
Un jouet ridicule entre les mains d'un prêtre ;
Mais il ne sait plus voir les cieux illimités,
Mais il ne comprend plus — quand il blasphème [ou nie —
L'universelle loi, la sublime harmonie
Qui meut les mondes habités !

Qu'importent cependant les Eglises rebelles
Aux révélations que Dieu nous fit par elles !
Qu'importe un dogme faux, dont le sens s'est voilé,
Quand des soleils, sans fin, peuplent l'espace [immense !
Des planètes leur font cortège... et la Science
Admire un Dieu vivant dans le ciel étoilé !

L'homme, lui, dévoré d'orgueil, vit sa chimère
Sans lever son regard vers la céleste sphère ;
Bâti de muscles et de chair,
Il croit ne rien devoir à son âme immortelle,
Qui tressaille parfois dans sa prison charnelle
Quand le ciel lui jette un éclair !

***

Qui nous rendra la loi morale ?
Temple, mosquée ou cathédrale
Ne la renferme qu'à demi ;
Sous la lettre l'esprit succombe,
Et chaque culte est une tombe
Où le croyant s'est endormi !...

Oh ! nos chers disparus ! revenez sur la terre
Prouver à l'homme ingrat la justice du Père ;
Dites au doute amer, aux victimes du sort
Que l'âme en pleurs, toujours plus belle et plus [féconde,
Renaît de corps en corps, passe de monde en monde;
Que la vie est partout, et nulle part la mort !

Activez le progrès, ranimez l'espérance,
Montrez dans le devoir la fin de la souffrance,
Elargissez, dorez le céleste horizon,
Et semez chaque jour au fond des faibles âmes
Le spiritisme aux purs rayons, aux douces flammes,
Qui, réchauffant le cœur, éclaire la raison !

***

Et vous, enfants, qui, sous leurs ailes,
Vivez avec tranquillité,
Sans contrôler la vérité
De leurs promesses éternelles ;

Vous qui, sous l'œil d'une « Maman »,
Marchez, jouez, riez paisibles,
Ne connaissant pas d'autres Bibles
Que la terre et le firmament ;

Vous qui rêvez un joli rêve
Fait de mousse, de sable d'or,
D'insecte ailé prenant l'essor,
Pour que jamais il ne s'achève,
Gardez au cœur comme un trésor :

L'innocence, l'amour, la joie,
La paix profonde de l'enfant
Qui sait qu'un bras sûr le défend,
Qu'aux maux il ne peut être en proie.

Et parfois, quand l'homme abattu
Près de vous passe et se lamente,
Pour lui rendre quelque vertu,
Laissez une note touchante
Monter de votre âme qui chante.

Tendez-lui votre front rêveur,
Vos lèvres où Dieu vient sourire;
Chassez le mal qui le déchire,
Sous votre baiser enjôleur!

***

Enfin, soyez bénis, enfants, de la Puissance
Qui cisela les fleurs et veille sur l'enfance,
Qu'adorent l'ange au ciel et le juste ici-bas;
Spirites convaincus quand vous serez des hommes,

Rappelez-vous souvent qu'en ce temps où nous sommes]
L'Amour et la Vertu vous prirent dans leurs bras;

Que vous avez grandi sous l'égide sacrée
Du maître Allan Kardec, dont l'âme vénérée
Vous accompagnera dans vos destins changeants :
Ne refusez jamais au doute la lumière,
Au trouble le conseil, au malheur la prière,
La leçon aux pervers, l'aumône aux indigents!

A. Laurent de Faget

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Le choix d'une carrière est un problème dont les individus n'auront plus à s'occuper en régime socialiste, où la collectivité, la communauté, l'autorité assignera à chacun son rôle dans la comédie sociale. En attendant, ce choix est un peu embarrassant, ce qui tient à ce que l'Etat est déjà socialiste et fait tout son possible pour diriger les activités individuelles.

Depuis des siècles, l'Etat a encouragé et encourage de plus en plus les études dites libérales, qui conduisent aux bons emplois ecclésiastiques, militaires, judiciaires, administratifs. Il en est résulté l'encombrement des carrières libérales, le développement du fonctionnarisme. Tous les *libéraux* ne pouvant être fonctionnaires, les aspirants en excès trouvent, non sans raison, que la société est mal organisée ; ils s'occupent de la réformer, pacifiquement ou violemment ; ils deviennent socialistes.

On commence à reconnaître ces conséquences des études libérales, et l'on cherche à pousser la jeunesse vers le commerce et l'industrie, mais, 1° on ne peut se résoudre à abandonner les anciennes études greco-latines, et 2° on confère à l'Etat le soin d'administrer, ou tout au moins d'encourager (donc de diriger) l'enseignement commercial et industriel. C'est ce que fait M. de Bray dans la *Revue Economique Canadienne* de mars 1912.

Les humanités, dit l'auteur, donnent aux jeunes gens des idées générales. — Je voudrais bien savoir lesquelles. — Les jeunes gens qui ont subi cette préparation « ont un avantage considérable sur celui qui n'a été qu'apprenti; ils ont l'esprit des affaires et pas de préjugés. L'attitude scientifique de l'esprit les rend accessibles aux idées nouvelles ».

Autant de mots, autant d'erreurs. Où les latinistes, cloîtrés dans les lycées, prendraient-ils l'esprit des affaires ? Comment acquerraient-ils l'esprit scientifique, l'enseignement qu'on leur coule dans l'oreille, comme de « l'eau dans un entonnoir (Montaigne) », étant purement verbal et n'exerçant que la mémoire ? Qui est plus éloigné des idées de son temps et plus confit en préjugés — le préjugé romain — que le bachelier ?

Il y a pourtant, dira-t-on, des bacheliers qui réussissent dans le commerce et dans l'industrie.

Cela prouve que la nature a été plus forte que la culture. Combien y en a-t-il d'autres dont la vie a été manquée par suite de cet endoctrinage, qui auraient fait de bons ouvriers si on les avait laissés suivre leur inclination, et qui sont devenus des parasites à charge à eux-mêmes et à la société ?

Il faut aussi considérer que les jeunes gens qui font leurs études classiques jouissent d'une certaine aisance et de relations mondaines qui leur facilitent le succès dans la carrière qu'ils embrassent ensuite, que ce soit l'industrie, le commerce, la diplomatie, l'administration; avantages dont ne jouissent pas les *primaires*, qui n'en réussissent pas moins, fort heureusement pour nous tous.

Il faut encore ne pas oublier que les jeunes bacheliers sont des « fils à papas »; ils n'ont qu'à se laisser aller au courant pour succéder à leur père, oncle, beau-père, etc., sans avoir à faire le moindre effort, tandis que le *primaire* rencontre mille obstacles à surmonter.

« Dans tous les pays, dit M. de Bray, les anciens élèves des Ecoles Supérieures de Commerce ont créé des associations ayant pour but principal de s'entr'aider mutuellement pour faciliter l'entrée dans

les affaires, et même de leur continuer un appui au cours de leur carrière. En France, ces associations sont fédérées et ont formé une UNION...»

Ajoutons que ces associations d'entr'aide pour les membres sont naturellement un nouvel obstacle à surmonter pour le non-lettré. La lutte entre les lettrés et les non-lettrés n'est pas égale et elle est inégalisée par l'État. M. de Bray se demande ce que deviennent les anciens élèves des Ecoles Supérieures de Commerce. Il répond, d'après les annuaires que publient ces associations, que, «en moyenne, 8.590 des diplômés sont dans les affaires et que ceux qui sont sortis depuis quelques années ont pour la plupart d'excellentes situations ».

Par les considérations qui précèdent, cette proportion, qui n'est qu'une moyenne, ne présente rien de surprenant et ne prouve pas plus en faveur des écoles de commerce organisées ou subventionnées par l'Etat, qu'en faveur des écoles d'études dites libérales, dirigées par le même État.

***

Il ne paraît donc pas que l'Etat soit un bon directeur de la jeunesse dans le choix d'une carrière, et tout indique même qu'il est le principal, sinon l'unique fauteur du déclassement et, par conséquent, du désordre social.

Le Spiritisme peut-il fournir une meilleure solution au problème si important du choix d'une carrière ?

Le Spiritisme nous enseigne — après nous avoir démontré — que chacun de nous est — après Dieu — l'artisan de sa destinée, que nous sommes ce que nous nous sommes faits et que nous serons par la suite ce que nous nous ferons. Il nous dit que notre état actuel est la conséquence de nos vies passées ; que le présent dépend de nous — non pas absolument, mais principalement ; — et, enfin, que de l'usage que nous ferons de nos facultés pendant cette vie dépend notre avenir ici et au delà.

Il suit de là que le choix d'une carrière est, avant tout, une question personnelle. Chacun étant responsable de ses actes, doit vivre sa vie et non la *faire vivre* ou la *laisser vivre* par un autre.

Vivre sa vie, c'est suivre sa nature, à ses risques et périls. Par ce moyen on récolte ce qu'on sème, on acquiert de l'expérience, qui permet ultérieurement d'éviter les fautes commises. Tandis que celui qui, abdiquant son intelligence et sa volonté, se laisse conduire par une autorité extérieure, ne peut développer ses facultés, qui ne s'accroissent que par l'exercice, et reste stationnaire, si même il ne rétrograde pas.

Nos inclinations, — notre *vocation* en ce qui concerne la carrière — nous viennent de notre nature, c'est-à-dire de nos vies antérieures. Comme le dit le mot, ces inclinations nous *inclinent*, nous prédisposent, mais ne nous *nécessitent* pas.

La vocation est plus ou moins nettement déterminée ; elle peut se porter sur divers objets. Par exemple, celui qui a de l'inclination pour le dessin peut aussi bien faire un dessinateur de fabrique, un décorateur, un architecte, un mécanicien que ce que nous sommes convenus d'appeler un *artiste-peintre*.

Il importe donc que le sujet conserve toute sa liberté d'esprit et de corps pour discerner le véritable objet de sa vocation, pour découvrir, entre ces diverses carrières, celle qui lui convient, celle pour laquelle il a le plus d'aptitudes et dans laquelle il rendra le plus de services au public, tout en se créant une condition matérielle et morale convenable.

Les parents peuvent jouer un rôle dans le choix d'une carrière pour leurs enfants, mais ce rôle est très petit. En tout cas. les parents doivent être discrets, réservés, donner des conseils plutôt que des ordres, et ne jamais recourir à la contrainte.

Ils doivent se rappeler que, si les professions ne sont pas toutes égales ni même honorables aux yeux des hommes, elles le sont toutes devant Dieu, pourvu qu'elles soient bien remplies. Tout est là. Le charpentier de Nazareth valait bien sans doute les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens.

Si certaines professions sont plus nobles aux yeux de Dieu, ce sont les plus humbles aux yeux des Civilisés, puisque ceux qui les exercent rendent le plus de services à la Société et en retirent moins. Ils donnent plus qu'ils ne reçoivent. Or, comme le disaient nos anciens, il est plus royal de donner que de recevoir. *Ergo*, il est plus noble de payer sa part de budget commun, que d'y participer plus qu'on n'y contribue. Le premier est un producteur, un bienfaiteur de l'humanité, le second n'est qu'un simple parasite.

Tout ce que les parents peuvent et doivent faire quand leurs enfants manifestent le désir d'embrasser une carrière quelconque, c'est de leur en montrer d'après leur expérience de la vie, les avantages et les inconvénients, de leur donner à réfléchir ; tout au plus, de temporiser un peu.

Un signe non équivoque de vraie voca-

tion, c'est quand l'enfant veut prendre un *métier* au lieu d'une *profession*, veut, par exemple, être dessinateur de fabrique plutôt qu'artiste peintre. Soyez sûr que si l'enfant a le don de la peinture artistique, il s'y élèvera bien de lui-même, sans avoir besoin de passer par l'Ecole des Beaux-Arts ; tandis que, si vous le faites commencer par l'art, qu'il n'ait pas la bosse et qu'il échoue, il ne se résignera jamais à descendre au rang de dessinateur ou de peintre en décors. Il deviendra un fruit sec, un parasite social, à charge à lui-même et aux autres.

Si la famille a peu à faire dans la question qui nous occupe, que devra faire l'Etat ?

Rien du tout. Nous avons vu que c'est lui qui dérange l'équilibre social par ses encouragements à telle ou telle profession aux dépens de toutes les autres.

S'il en est ainsi de l'Etat tel que nous avons le bonheur ou le malheur de le posséder, que sera-ce de l'Etat socialiste, qui dirigera et absorbera tout ?

Rouxel

DUMAS
et l'Éducation des Enfants

« Mon cher enfant, tu as la meilleure des mères, tu as un père qui t'adore, tu as tout ce qu'il faut pour être une personne honnête et heureuse ; c'est à toi d'en remercier Dieu tranquillement et sincèrement dans le fond de ton cœur. Quand nous serons à la campagne, cet été, nous lirons ensemble les évangiles et tu t'efforceras de vivre comme il y est conseillé de le faire. Tu verras que ce n'est pas très difficile quand on le veut bien fermement. Il y a déjà une foule de préceptes que tu pratiques tout naturellement, parce que ton père et ta mère t'en ont donné l'exemple et que ton intelligence et ton cœur les ont compris tout de suite. Tu sais qu'il faut aimer non seulement tes parents, qui sont bons pour toi, qui te rendent facile la vie que tu ne serais pas en état de gagner toi-même, et qui sont sans cesse préoccupés de ta santé et de ton bonheur. Tu sais qu'il ne faut rien prendre à qui que ce soit, que rien n'est plus méprisable que le mensonge et l'hypocrisie, qu'une personne laborieuse et honnête qui gagne sa vie dans n'importe quelle profession est l'égale des plus riches et des plus puissants ; tu sais que le désir de briller et de se faire envier par sa toilette est la dernière des inepties ; que dépenser de l'argent à des futilités, quand il y a tant de gens qui n'ont pas de quoi manger, est une mauvaise action ; que faire du mal à qui que ce soit est une lâcheté ; qu'il vaut mieux se laisser mourir de faim que de faire, pour manger, une chose que l'on ne pourrait pas avouer ; qu'on ne doit jamais trahir un secret qu'on vous a confié ou même qu'on a surpris ; qu'il faut être juste pour tout le monde et indulgent pour les ignorants et les coupables ; qu'il faut être poli avec les serviteurs, même lorsqu'ils ne le sont pas, parce qu'ils n'ont pas reçu l'instruction que tu as eu le bonheur de recevoir ; qu'il ne faut pas toujours dire ce que tu penses, parce que cela pourrait faire de la peine à quelqu'un, mais qu'il faut toujours penser ce que tu dis ; qu'il ne faut jamais prendre un engagement matériel ou moral sans être résolu à le tenir bon gré mal gré et quoi qu'il en coûte, fût-ce toute la fortune qu'on a ; qu'on ne doit se moquer ni des infirmes ni des vieillards, ni des pauvres. Il te restera, pour te moquer d'eux, les vaniteux et les sots. C'est bien assez. Eh bien ! tu en sais déjà long, comme tu vois, et, si tu veux mettre en pratique tout ce que tu sais, tu en tireras plus de profit que d'avoir reçu des fleurs pour ta fête. »

Alexandre Dumas fils.
(*Le Fraterniste*).

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la désincarnation d'une amie qui nous fut bien chère : Mme Vve Vallée, née Bessagnet, chef de groupe à Nantes, l'une des âmes les plus fermes que nous ayons rencontrées, et des plus dévouées aussi : ferme dans ses convictions spirites inébranlables, dévouée jusqu'à l'extrême aux malheureux et à l'humanité.

Nous ne pouvons oublier, à cette heure de deuil pour sa famille et pour nous, avec quel intérêt elle suivait notre modeste publication, lui procurant le plus d'abonnés possible, la recommandant partout, l'aidant matériellement et moralement à vaincre les obstacles qui s'opposent à son extension.

Le *Progrès Spirite* lui doit beaucoup, mais combien ne lui doivent pas également les malades, de toutes sortes, qu'elle soignait même à distance par l'action de

la pensée, c'est-à-dire par le magnétisme spirituel, la prière ardente et l'ardente volonté de guérir !

L'esprit de notre sœur en croyance a donc bien largement fait sa tâche ici-bas ; il emporte nos vœux et nos hommages, et, par-dessus tout, une affection fraternelle qui ne s'éteindra jamais.

A sa chère famille nous adressons, avec nos respectueuses condoléances, nos sincères félicitations pour la profession de foi qu'elle a fait insérer dans la lettre de décès, et que nous transcrivons ici :

Profession de foi

« L'inhumation civile de Mme Vve Vallée-Bessagnet n'est point un acte d'irreligion, mais au contraire l'affirmation de croyances puisées dans la doctrine du Spiritisme, qui ne peut être représentée par aucun ministre existant, étant le culte de la Raison.

« Mme Vve Vallée-Bessagnet croit en Dieu, principe de la vie universelle ; elle croit à la continuation de la vie après la mort du corps, aux vies successives que l'esprit parcourt pour s'élever, de degré en degré, vers la perfection, par la réincarnation, jusqu'à épuration complète ; elle croit à la solidarité des êtres, à la communication possible entre les vivants et ceux improprement appelés les morts.

« C'est dans ces dispositions qu'elle est rentrée dans le monde des Esprits, sa véritable patrie. »

L. de F.

BIBLIOGRAPHIE

Etudes intuitives

C'est le cœur ému, d'une émotion réconfortante et pleine d'espérance, que chaque jour nous voyons éclore des œuvres du plus haut mérite, collectives ou individuelles, venant soutenir le bon combat contre les décevantes et pernicieuses théories matérialistes.

Au premier rang de ces combattants une place spéciale doit être faite aux infatigables et éloquents pionniers de l'*Alliance Spiritualiste*, et tout particulièrement à leur éminente Fondatrice-Présidente, Mme Jeanne Beauchamp... qui, sous le titre d'*Études Intuitives*(1), vient de faire paraître, en une élégante brochure de 50 pages, une série d'Etudes de Philosophie religieuse, énoncées déjà sous forme de discours au Siège de l'Alliance Spiritualiste.

Ces études, au nombre de cinq, et ainsi que l'indique le titre, sont le fruit de l'expérience pratique de l'Intuition. Pour en interpréter les enseignements il faut s'être accoutumé à saisir l'esprit à travers la lettre, ainsi qu'il est dit dans l'avant-propos, à illuminer par les vérités transcendantes leur expression dans le langage analytique de ce monde.

On voit par là que ces enseignements ne sont pas à la portée de tous, hélas !... Mais les intelligences évoluées sauront en admirer la grandiose beauté. L'ensemble forme une synthèse complète de la pensée ésotérique, de la loi d'involution et d'évolution.

La première étude traite de la *Description Générale du Plan Divin*. « A l'heure actuelle, nous dit l'auteur, la Science, par les récentes découvertes de la télégraphie sans fil, de la radioactivité, nous conduit tout naturellement, et par les mêmes théories, aux expériences de la télépathie. Si la pensée peut être perçue par un cerveau en harmonie avec le nôtre, combien il est plus facile pour Dieu de percevoir la pensée des êtres qui l'invoquent !... C'est dans cette phalange d'êtres téméraires, cherchant la Vérité en dehors de toute doctrine, voulant la puiser à sa source, que je me place. »

Et l'auteur nous initie à ses explorations sur le Plan Divin où, de degrés en degrés, l'âme s'unit au Verbe, perçoit Dieu et entre en communion avec le Verbe et Dieu même «...troublant mystère pour toute créature !... Pour le comprendre, être humain, sois téméraire si tu peux !... aime assez si tu oses !... »

Nous ne suivrons pas l'auteur en ses envolées extatiques superbes ; nous risquerions de nous égarer dans ces labyrinthes à travers la doctrine théosophique, la Cabale, la tradition secrète de l'Occident... qui nous sont peu familières. Ainsi quand on nous dit : « A un moment indéterminé un mauvais principe (principe d'orgueil) s'est glissé en une partie de l'âme créée », nous sommes tentés de demander pourquoi le Créateur a permis à ce mauvais principe de se glisser dans l'âme de sa créature ? et plus loin, à propos de la création, que « seul notre système planétaire peut nous être connu »... Certes, c'est un beau domaine déjà ; mais puisqu'il nous est permis d'atteindre aux confins de notre système, pourquoi nous serait-il interdit d'aller plus loin ? N'insistons pas, qu'il nous soit per-

(1) Bibliothèque Universelle Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris.

mis seulement d'ajouter que si ces symboles, ces merveilleuses légendes ouvrent des horizons resplendissants aux intelligences évoluées, longtemps encore ils seront incompris des masses. Quant à nous, humbles d'esprit et de cœur, la Doctrine spirite nous suffit... simple, claire, logique ; appuyée sur une base inébranlable, sur des expériences directes, sensibles, à la portée de tous ; elle nous donne la preuve d'une manière patente, irrécusable de l'existence de l'âme, de sa survivance au corps, de son immortalité... Cela nous suffit pour nous conduire dans la vie selon la loi d'amour et de charité qui en est le fondement.

Cette profession de foi personnelle ne doit pas nous empêcher de reconnaître la haute valeur, la beauté de l'œuvre de Mme Jeanne Beauchamp, dont nous nous occupons ici... et qui n'est d'ailleurs qu'un fragment de son œuvre d'apostolat. Nous sommes persuadé que, vaillamment secondée par l'élite de penseurs de haute érudition, animés de la flamme sacrée qu'elle a su grouper pour l'accomplissement de ses vues, elle contribuera puissamment à la victoire finale et prochaine du Spiritualisme sauveur.

J. THÉO

Mme Jeanne Beauchamp a l'amabilité de nous informer qu'elle offre avec plaisir, à titre gracieux, sa brochure : *Etudes Intuitives*, aux abonnés du *Progrès Spirite* qui en feront la demande au *Secrétariat particulier*, 12, rue de Mons, à Amiens (Somme). — AVIS A NOS LECTEURS.

N.D.L.R.

PENSÉES

La générosité est tissée avec des pensées d'amour et de lumière. Ceux qui la pratiquent s'entourent, se revêtent d'une atmosphère de lumière et d'amour. Il n'y a pas de fortune matérielle qui puisse s'offrir (autrement que par la générosité) ce costume-là, lequel apporte avec lui la santé... physique et morale. C'est un gardien et un préservateur incomparable. C'est une force éclosive et épanouissante de première valeur.

Quand les humains sauront s'habiller de lumière et d'amour par le désintéressement et la générosité sincères, il n'y aura plus ni orthopédie, ni médecins, ni chirurgiens, (ni gens marqués aux quatre B : bossus, boiteux, borgnes, bègues), et l'on fera le bien dans le plus haut intérêt enfin compris..., à un taux invraisemblable.

Essayez : c'est à la portée de tout le monde, et personne ne peut vous en empêcher que vous-même, puisque la générosité s'exerce aussi bien avec peu qu'avec beaucoup ; tel est généreux en donnant deux sous ou ses soins et son temps, tandis que l'autre, qui donne de grosses sommes d'argent, ne l'est pas davantage. Et si c'est vraiment votre cœur qui est généreux, oh ! alors, tout ce qui émane de vous est de la vie bienfaisante et vous recevez, vous possédez en échange des biens, des joies intérieures inestimables. Il n'y a pas à hésiter.

Prenez mon moyen. Il n'en est pas de plus avantageux. LYDIE MARTIAL.

(*Le Nouvel Éducateur Rationnel.*)

REMERCIEMENTS

Mme Laurent de Faget (malade) et sa famille, profondément reconnaissantes des condoléances émues qui de toutes parts leur sont adressées, assurent à tous qu'elles retiendront dans leur mémoire, qu'elles garderont au fond de leur cœur, les noms des chers amis qui, dans leur terrible épreuve, leur ont apporté le réconfort de leur sympathie et de leur foi.

Avec le regret de ne pouvoir répondre à chacun en particulier, elles remettent entre les mains du Destin qui les brise, leurs douloureuses existences sans appui...

AVIS AUX ÉDITEURS

Mme Laurent de Faget serait très reconnaissante à MM. les Editeurs des Revues avec lesquelles le PROGRES SPIRITE faisait l'échange, de vouloir bien continuer à les lui adresser.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

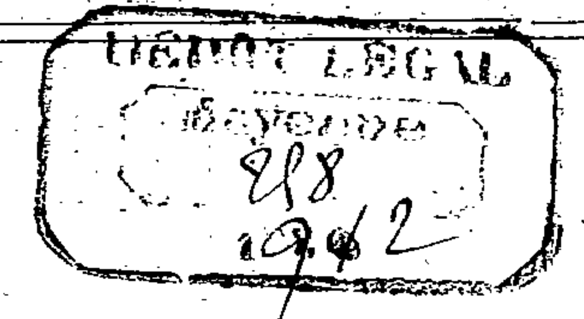
Un anonyme de Lyon . . .	3 francs
Mme Guieu, Marseille . . .	2 francs
Versement Dessieux-Jorand .	5 francs
Mme Noémie Grasse, Paris . .	3 francs

Caisse de Secours

Vve Zivy, Nancy . . . . . 7 francs

Merci à nos souscripteurs.

18e Année — N° 2 40 centimes le numéro Février 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — N° 3 — 40 centimes le numéro — Mars 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

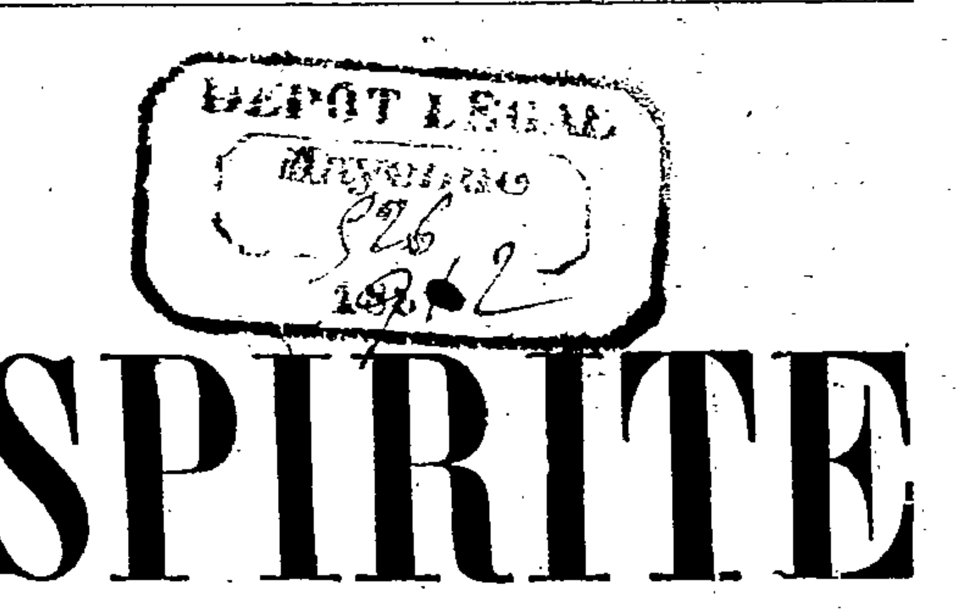
Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :
Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année -- N° 4 — 40 centimes le numéro — Avril 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

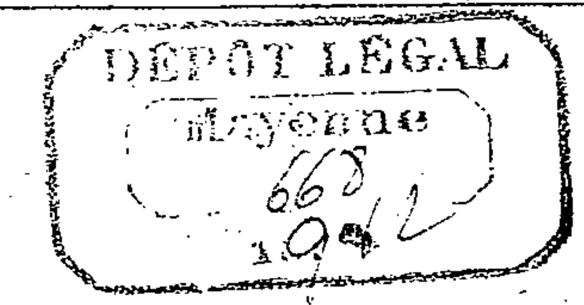
ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année -- N° 5 — 40 centimes le numéro — Mai 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15

LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »

Le même, relié . . . . 5 fr. »

BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :

A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50

Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »

— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »

en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »

(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15

LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme à sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30
Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »
LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20
CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20
RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15
LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30
ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

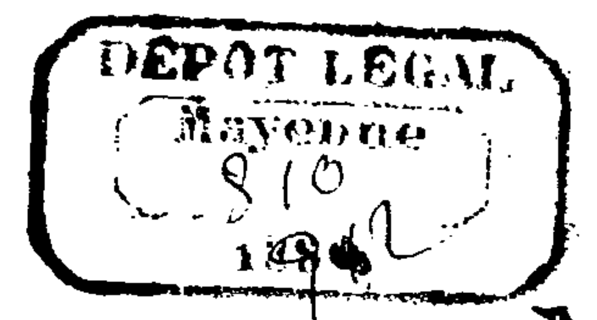
La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

—

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

18e Année — N° 6 **40 centimes le numéro** Juin 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

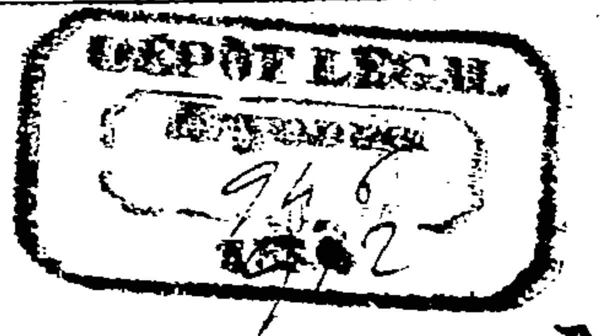
ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — N° 7 40 centimes le numéro Juillet 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

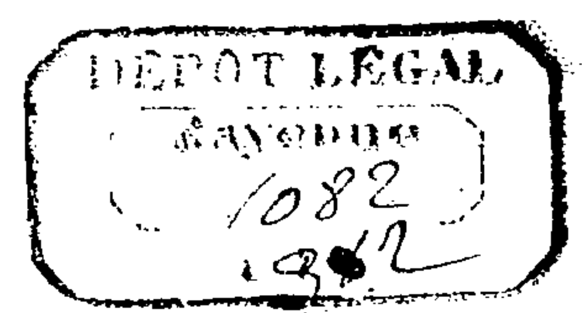
ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — N° 8 | 40 centimes le numéro | Aout 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — N° 9 40 centimes le numéro Septembre 1912

LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15

Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »

Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :

A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50

Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »

— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »

en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »

(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, MPRIMERIE CHARLES COLIN

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15

Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30
Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . 2 fr. »
L'ame est immortelle (demonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guerisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

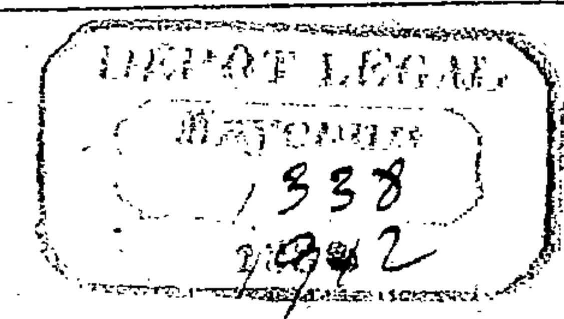
A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

18e Année — N° 10 40 centimes le numéro Octobre 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la « SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES » de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

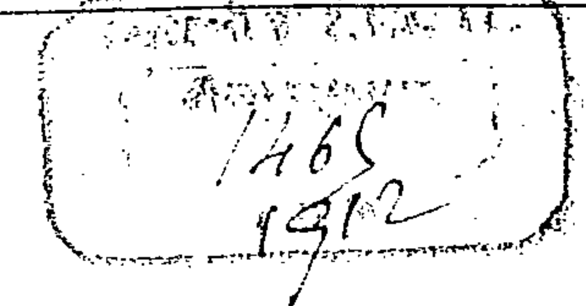
Abonnement d'un An :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

Rédaction et Administration

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — No 11 40 centimes le numéro Novembre 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

Abonnement d'un An :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

18e Année — N° 12 40 centimes le numéro Décembre 1912



LE PROGRÈS SPIRITE

Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15

Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. . 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15

LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »
Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20
Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20
Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30
Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? 105e mille . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50
Le Problème de l'Etre et de la Destinée. 2 fr. 50
Jeanne d'Arc, médium. . . . . . . 2 fr. 50
La grande Enigme . . . . 2 fr. »

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite . . . . . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur la Médiumnité . . . 3 fr. 50
Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, 2 vol. in-8 (les 2 vol. . 16 fr. »

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

G. Wolfrum

Deux philosophies en présence ; port payé . . . . 0 fr. 35

Henri-Constant (Général Fix)

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 2 fr. 50

Gaston Grasse

Pensées et fragments . . . . 1 fr. 75

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN